

GUSTAVE GLOTZ

BULLETIN D'HISTOIRE GRECQUE

(1911-1914)

Extrait de la *Revue historique*,
Tomes CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, années 1915, 1916.

(Les tirages à part ne peuvent être mis en vente.)

Bibliothèque Maison de l'Orient



160590

PARIS

1916



HISTOIRE GRECQUE

(1911-1914¹).

Que les lecteurs de la *Revue historique* veuillent bien me pardonner d'avoir interrompu la rédaction de ce *Bulletin* depuis plusieurs années; d'autres travaux ne m'ont pas laissé le temps nécessaire. Ma punition sera d'avoir à recenser trop d'ouvrages à la fois et de ne pouvoir pas insister autant que je le voudrais sur des travaux dignes d'une moins brève mention. Au surplus, je donnerai une preuve de bonne volonté qui alourdira encore ma tâche, mais me vaudra peut-être l'absolution que je désire mériter : en l'absence de M. Gustave Fougères, appelé à la direction de l'École d'Athènes, je rendrai compte des publications tant françaises qu'étrangères.

I. GÉOGRAPHIE. — Le tome XXXIV du *Geographisches Jahrbuch* contient un rapport de J. W. NAGL sur les travaux relatifs à la toponymie (p. 2-50). Les historiens de la Grèce ancienne en tireront profit. Mais surtout ils trouveront un répertoire riche d'informations précises, un instrument de travail très utile dans le rapport d'E. OBERHUMMER sur les progrès réalisés dans la connaissance des pays et des peuples grecs (p. 329-448). Jusqu'ici, de six ans en six ans, Oberhummer considérait l'ensemble du monde ancien; désormais, il cède l'Orient à Schulten. Il ne se borne pas à des indications purement bibliographiques; il analyse en quelques mots les principaux ouvrages et donne l'état des questions. Grâce à lui, on sera rapidement renseigné, par exemple, sur les problèmes soulevés par l'identification de l'Ithaque homérique (p. 332-333, 439-443) ou sur les fouilles de Crète (p. 433-438)².

Tous ceux qui sont habitués à lire des textes anciens savent com-

1. Voir *Revue historique*, t. CI, p. 114-144; t. CIV, p. 330-357; t. CVIII, p. 92-122.

2. *Geographisches Jahrbuch*, hrsg. von Hermann Wagner. Bd. XXXIV. Gotha, Justus Perthes, 1911-1912, in-8°, iv-468 p.

bien on a de peine à situer les noms de lieux et surtout à recueillir pour chacun d'eux les renseignements dont on a besoin. Le lexique de géographie ancienne préparé par M. BESNIER est donc le bienvenu. Il figure à juste titre dans la « Collection à l'usage des classes » éditée par Klincksieck; mais il doit prendre place aussi dans les bibliothèques universitaires et sur la table des travailleurs. L'auteur n'a pas la prétention d'être complet; il a pris pour cadre les cartes et l'index de l'*Atlas antiquus* publié par Alb. van Kampen chez Justus Perthes à Gotha, en se bornant à combler quelques lacunes et à corriger quelques erreurs de transcription. Peut-être eût-il fallu réparer les omissions plus hardiment et, par exemple, ne négliger aucun des noms qui se trouvent dans Hérodote. Mais nous avons encore à notre disposition de 6 à 7,000 articles. Ils comprennent tous trois parties : 1° le nom ancien, avec l'équivalent moderne; 2° une notice explicative, indiquant la position du lieu, précisant son importance, rappelant les événements les plus remarquables de son histoire, énumérant les ruines qui le signalent; 3° les principales sources qui permettent de compléter cette notice forcément sommaire (malheureusement sans référence aux travaux modernes). L'auteur a bien compris qu'il ne s'agit pas, dans un ouvrage pratique, de proportionner la longueur des articles à la notoriété des choses, mais, au contraire, d'éclairer le plus possible les points les plus obscurs. On se représente difficilement tout ce qu'un pareil livre renferme de labeur minutieux et patient. L'auteur a dû être soutenu constamment dans sa tâche ingrate par l'idée d'un service à rendre. Il a droit à notre reconnaissance¹.

L'atlas de KIEPERT a bien avancé ces dernières années (voir t. CI, p. 114; t. CIV, p. 330; t. CVIII, p. 92). Outre les cartes de la Gaule et de la Germanie (n° XXIV-XXV), ont paru : les cartes de la Palestine (n° VI), de l'empire romain jusqu'à Trajan et Hadrien (n° XXXIII), de l'empire romain au temps de Dioclétien avec la division en diocèses et provinces (n° XXXIV), de l'Europe et du monde d'après Ptolémée (n° XXXV et XXXVI). Encore onze cartes, dont celles de la Grèce au temps de la guerre du Péloponèse, de l'empire d'Alexandre et des royaumes des diadoques, et ce grand travail sera terminé, non sans causer des déceptions par des faiblesses qu'on a justement signalées².

1. Maurice Besnier, *Lexique de géographie ancienne* (Nouvelle collection à l'usage des classes, t. XXX). Paris, Klincksieck, 1914, in-12, xx-893 p. — Cf. *Revue historique*, t. CXIX, p. 132.

2. Kiepert, *Formae orbis antiqui*. Berlin, Reimer. N° VI : *Palaestina* (1910). — N° XXIV : *Germania altero p. Chr. n. saeculo*, etc. (1913). — N° XXV : *Gallia*

Tandis que la dernière œuvre de Heinrich Kiepert est ainsi continuée tant bien que mal par son fils, sa fameuse carte de l'Asie Mineure est recommencée par A. PHILIPPSON suivant une méthode plus scientifique. Les deux feuilles au 1/300,000 qui ont paru ont une grande valeur; elles résument les observations recueillies sur 8,100 kilomètres d'itinéraire par le géographe qui connaît le mieux les pays méditerranéens. Elles présentent la région qui intéresse le plus l'histoire grecque, puisqu'elles vont depuis la mer de Marmara jusqu'à l'embouchure du Méandre, comprenant la côte éolienne et la plus grande partie de la côte ionienne, avec Lesbos et Chios¹.

Les monographies sur des localités et les publications de fouilles sont généralement précédées d'études géographiques qu'on ne doit pas dédaigner. C'est ainsi que l'étude de Th. SAUCIUC sur Andros commence par une partie géographique et topographique (p. 1-48)². Le premier des volumes qu'a fait paraître la mission allemande de Pergame est pris tout entier par la description de la région et de la ville: les cartes et les plans sont d'O. BERLET (p. 35-42); PHILIPPSON donne un aperçu géographique et géologique de la région (p. 43-60), tandis que SCHUCHHARDT en étudie la topographie, de la mer à la frontière lydienne, au point de vue historique et archéologique (p. 61-144); Alex. CONZE parcourt les ruines de la ville (p. 145-365), dont Fr. GRÄBER étudie spécialement la canalisation souterraine (p. 365-413)³.

Cette partie géographique et cartographique prend une ampleur inaccoutumée en tête de la belle publication où l'École française d'Athènes consigne les résultats des fouilles entreprises à Délos. Dès 1909 paraissait la magnifique carte au 1/10,000 établie par le

secundo et tertio p. Chr. n. saeculo (1912). — N° XXXIII : *Imperium romanum usque ad Trajanum et Hadrianum* (1911). — N° XXXIV : *Imperium romanum ab imperatore Diocletiano a. p. Chr. n. 297 in dioceses et provincias distributum* (1911). — N° XXXV : *Europa secundum Cl. Ptolemaeum* (1910). — N° XXXVI : *Orbis terrarum secundum Cl. Ptolemaeum* (1911).

1. Alfred Philippson, *Topographische Karte des westlichen Kleinasien*. Gotha, Perthes, 1911.

2. Theophil Sauciuc, *Andros, Untersuchungen zur Geschichte und Topographie der Insel* (*Sonderschriften des österreichischen archäologischen Institutes in Wien*). Wien, Hölder, 1914, in-4°, vi-168 p., avec 76 fig. dans le texte.

3. *Allertümer von Pergamon*, hrsg. im Auftrage des kgl. preuss. Ministers der geistlichen und Unterrichtsangelegenheiten, von Alexander Conze, Otto Berlet, Alfred Philippson, Carl Schuchhardt, Friedrich Gräber, mit Beiträgen von Johannes Mordtmann, Kurt Regling, Paul Schazmann, August Senz, Adam Zippelius. Bd. I : *Stadt und Landschaft*. Text I; Berlin, Reimer, 1912, in-4°, p. 1-144. Text II; 1913, p. 145-364. Text III; 1913, p. 365-426. 104 pl. et 546 fig. dans le texte. Atlas de 36 pl. in-fol.

capitaine A. BELLOT. — On a pensé que cet aboutissement de la cartographie délienne devait être accompagné d'une étude sur les essais qui l'ont précédé. Personne n'était plus compétent, pour exécuter un pareil travail, que le savant géographe et historien de la géographie qu'est Lucien GALLOIS. Les documents qu'il a réunis, depuis les plus anciennes cartes, celles de Ptolémée et d'Édrisi, jusqu'aux cartes scientifiques des temps modernes, nous font assister à une transformation bien curieuse. Les premières cartes spéciales d'Esdilles (Ἐς Δῆλον) sont une révélation, surtout celles de Buondelmonti et de ses continuateurs, et plus encore celles du Turc Piri Ra'is. On suit avec intérêt les explorations hydrographiques des Hollandais et des Français; devant le panorama et la vue de ruines que dessina au XVII^e siècle Seger de Vries, on éprouve une vive sensation de surprise. Il n'y a pas une page dans cet ouvrage où l'on n'admire l'heureuse combinaison de l'érudition, de la critique et du goût. — Si nous nous bornons à mentionner la belle étude de géographie physique due à L. CAYEUX, c'est que, par son caractère purement scientifique, elle n'entre pas dans le cadre de ce *Bulletin*. Il faut cependant la signaler à ceux qui voudront commenter les légendes antiques sur l'origine de l'île ou qui chercheront l'emplacement des terrains cultivés jadis et des carrières d'où sortaient les différents matériaux de construction¹.

Les récentes recherches des archéologues et des épigraphistes ont naturellement donné lieu à de nouvelles études sur le terrain. En vue de préparer un volume du *Corpus* (voir t. CVIII, p. 96), HILLER VON GAERTRINGEN et LATTERMANN ont entrepris une tournée en Arcadie; ils en ont rapporté des relevés et des photographies avec de nombreuses observations sur la région d'Orchomène et des trois villes qui lui furent unies jusqu'au synécisme de Mégalopolis vers 370 (Méthydrion, Thisoa et Teuthis), sur Caphyai, sur Hira et Andania, enfin sur Nestanè et sur l'Argon Pédion, la plaine fissurée aux eaux souterraines². — S. CASSON a étudié la topographie de

1. *Exploration archéologique de Délos* faite par l'École française d'Athènes sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et aux frais de M. le duc de Loubat et publiée sous la direction de Théophile Homolle et Maurice Holleaux. Paris, Fontemoing, in-fol. Introduction : *Carte de l'île de Délos au 1/10,000*, avec un commentaire explicatif par André Bellot. 1909, 44 p. avec 2 pl., 9 tableaux et 6 vues géographiques dans le texte. — Introduction (suite) : *Cartographie de l'île de Délos*, par Lucien Gallois. 1910, 103 p. avec 5 pl. et 69 fig. — Fasc. IV : *Description physique de l'île de Délos*. Première partie, par Lucien Cayeux. 1911, 216 p. avec 5 pl. et 115 fig. — Voir *infra*, p. 108.

2. Hiller von Gaertringen und H. Lattermann, *Arkadische Forschungen*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akademie der Wissensch.* 1911, Abh. IV,

Mégare¹. — En Thessalie, ARVANITOPOULLOS a fixé l'emplacement de Métropolis, Chyretiai, Mylai, Mandaia, Azôros, Olympias et Charax Lapathous². — W. LEAF a parcouru la vallée du Scamandre et nous parle de Gergis, de Marpossos, de Calè Peukè et de Sigeion³.

Après ces articles et ces notes, dont toute la valeur tient aux résultats obtenus, nous avons à mentionner deux livres où les descriptions de paysages et les récits de voyages mêlent constamment la géographie et l'histoire, le présent et le passé. L'épigraphiste OTTO KERN nous fait connaître ces pays de la Grèce septentrionale qu'il a parcourus avec une activité clairvoyante, tandis qu'il recherchait les inscriptions destinées au grand recueil de Berlin. Qu'il visite les diverses régions de la Thessalie, qu'il gravisse l'Olympe ou l'Hélicon, qu'il aborde à Samothrace ou s'enferme avec les moines du mont Athos, partout il discerne sous la vie actuelle la vie antique ou même la légende, et les couvents orthodoxes d'aujourd'hui lui révèlent les cultes ésotériques de jadis⁴. — MANATT, consul américain à Athènes avant que d'être professeur de grec, nous invite à passer avec lui un été à Andros et nous conduit en excursion dans la plupart des îles voisines; puis il nous promène en croisière sur la mer Égée, depuis Égine jusqu'à Samos, Lesbos et Chios, ou bien nous fait pousser des pointes aux plaines où fut Troie et aux rives d'Ithaque. C'est un homme de bonne compagnie qui a fait de fortes études, et ses enthousiasmes exempts de pédantisme font plaisir⁵.

II. FOUILLES. — On ne sera pas étonné que la plupart des fouilles dont nous avons à parler ne soient pas postérieures à 1912. Depuis, les campagnes des archéologues ont été entravées presque partout par d'autres campagnes où l'on se soucie peu d'un passé lointain.

Les Anglais ont continué leurs travaux à Cnossos. Des sondages ont permis à J. P. DROOP d'assigner les fondations du Grand-Palais à la période du Minoen moyen; mais le mégaron des femmes

44 p. avec 13 pl. et 16 fig. dans le texte. — *Hira und Andania*. 71. Programm zum Winckelmannsfeste. Berlin, Reimer, 1911, in-4°, 40 p. — H. Lattermann, *Nestane und das Argon Pedion*, dans l'*Archaeolog. Anzeiger*, 1913, p. 395-428, avec 2 plans et 10 fig. dans le texte.

1. S. Casson, *The Topography of Megara*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XIX (1912-1913), p. 70-81, avec 4 fig.

2. A.-S. Arvanitopoulos, dans l'*Ἐφήμερις ἀρχαιολογική*, 1913, col. 234-235.

3. W. Leaf, *The Topography of the Scamander Valley*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XVIII (1911-1912), p. 286-300, pl. XVI.

4. Otto Kern, *Nordgriechische Skizze*. Berlin, Weidmann, 1912, in-8°, VII-128 p.

5. J. Irving Manatt, *Aegean days*. London, Murray, 1913, petit in-8°, XIV-405 p.

s'élevait sur des tombes du Minoen ancien, qui recouvraient elles-mêmes une construction affectant la forme circulaire des temps primitifs¹. — D'après une communication d'EVANS à la Société des antiquaires de Londres, le Petit-Palais a été entièrement déblayé. Au delà du sanctuaire célèbre par ses fétiches de pierre brute, on a trouvé une série de « salles à piliers » qui étaient probablement les cryptes des temples superposés et où l'on a relevé, entre autres objets de culte, des rhytons à forme de tête de taureau. A Isopata, à quelques centaines de mètres au nord de la « tombe royale », d'autres tombes, construites vers la fin de la période du palais, ont livré des vases dont les couleurs imparfaitement fixées dénotent une destination purement funéraire, un anneau d'or où est figurée une scène de danse rituelle, une masse d'armes taillée dans un marbre multicolore. La tombe « des doubles haches » servait en même temps de sanctuaire, avec sa chambre bordée d'un banc de pierre et sa ciste sépulcrale taillée dans le roc en forme de bipenne². — A Camarès, l'École anglaise a procédé à une exploration complète de la fameuse grotte qui révéla pour la première fois l'admirable céramique d'un peuple encore ignoré. DAWKINS et LAISTNER n'y ont guère trouvé que des poteries du Minoen moyen I et II. La grotte sacrée du Camarès fut donc délaissée, pendant le Minoen récent, pour la grotte de Psychro, de même que celle-ci le sera, au début de la période dorienne, pour la grotte du mont Ida³.

Peut-être la grande vogue avait-elle appartenu tout d'abord à la grotte d'Arkalokhóri, explorée par J. HAZZIDAKIS. En tout cas, les doubles haches en bronze et en argent trouvées sur ce point sont de l'époque où l'on travaillait le cuivre presque pur, donc du Minoen ancien. Le fait est important pour l'histoire de la Crète. On ne pourra plus dire que le culte de la double hache a été importé dans l'île à une époque relativement récente par un peuple nouveau. — D'autre part, Hazzidakis a repris en 1912 les fouilles commencées en 1909 à Tyllissos : il a retrouvé dans des maisons du Minoen moyen III et du Minoen récent I et II la même division à angle droit avec orientation régulière, le même *cardo*, qui caractérise le plan du palais cnossien⁴.

1. J. P. Droop, *Journal of hellenic studies*, t. XXXIII (1913), p. 361-368.

2. Voir *Athenaeum*, 1913, t. II, p. 708.

3. R. M. Dawkins and M. L. W. Laistner, *The excavations of the Kamares cave in Crete*, dans *l'Annual of the British School at Athens*, t. XIX (1912-1913), p. 1-34, pl. I-XII et 8 fig.

4. Joseph Hazzidakis, *A Early Minoan Sacred Cave at Arkalokhóri in Crete*, *Ibid.*, p. 35-47, avec 9 fig. — Τύλλισος Μινωική, dans Γ'Εφήμερις ἀρχαιολογική, 1912, col. 197-233, pl. XIV-XXI et 41 fig.

La mission italienne dirigée par HALBHERR a exploré à Haghia Triada, aux environs du palais, un quartier occupé par des maisons beaucoup plus anciennes (de la fin du Minoen ancien au commencement du Minoen moyen) et y a relevé des tablettes portant des comptes en écriture linéaire de la classe A. Elle a remis au jour une chapelle appuyée sur trois colonnes en façade et flanquée d'un banc, tout à fait pareille aux petits sanctuaires de Cnossos et de Gournia. — A Gortyne, elle a reconnu que l'édifice dont un mur portait la célèbre loi de la ville était un Odéon, et elle a trouvé d'autres inscriptions tout près, dans un édifice élevé sur l'agora. Sur le même site, on a exhumé un temple des divinités égyptiennes : les statues d'Isis et de Sérapis y voisinent avec celles de Zeus et d'Hermès ; un petit escalier mène à une piscine souterraine destinée aux purifications. Dans le port voisin, à Lébéna, on a constaté que l'Asclépieion déblayé jadis par Halbherr avait pour « trésor » une sorte de fosse murée, survivance bien curieuse des « magasins » aménagés à Cnossos¹.

Deux ans après avoir publié ses fouilles de Pseira (voir t. CVIII, p. 93), SEAGER décrit ses trouvailles de Mochlos. Dans un îlot situé au nord-est de la Crète, aujourd'hui désert, stérile et dépourvu d'eau potable, il a exhumé vingt-trois tombes dont le mobilier figurera désormais en bonne place dans la préhistoire de l'Égée. Ces vases d'argile et de pierre, ces bijoux et ces cachets, ces armes et ces outils éclairent, mieux que tout autre document, la civilisation de la Crète orientale (« Minoen » ancien II et III) qui est la véritable transition entre celle des Cyclades (« Minoen » ancien I) et celle de la Crète centrale (Minoen moyen et récent). Les premières tombes sont encore d'un type exigü et rappellent celles de Naxos et de Syros. Les chambres funéraires de la période suivante renferment dans leurs flancs spacieux d'admirables vases en pierre veinée aux formes variées, aux panses exquisement polies à la main, aux taches multicolores d'un éclat à la fois doux et vif, et puis des bandelettes d'or pour diadèmes, des grains de collier en faïence et en cristal, des bagues en métal précieux avec des chatons en pierre précieuse : tout dénote l'influence de l'Égypte. Il faut arriver au Minoen moyen pour que le cuivre le cède au bronze, et la polychromie naturelle de la pierre à la peinture polychrome sur argile : alors Mochlos et les villes des alentours déchoient ; c'est Cnossos qui prend l'hégémonie en Crète et va pousser plus avant la civilisation².

1. Voir Karo, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 118-120; *The Nation*, 28 août 1913.

2. Richard B. Seager, *Explorations in the island of Mochlos* (American

Menant de front la publication et la continuation de ses fouilles, la mission américaine, avec SEAGER et Miss HALL, a exhumé à Vrokastro, au sud-est de la baie de Mirabello, une ville de la période géométrique qui employait simultanément le bronze et le fer¹.

A Phylacopi, dans l'île de Mélos, DAWKINS et DROOP ont réussi à déterminer avec exactitude pour la céramique les proportions de la fabrication locale et de l'importation, ce qui revient à préciser les relations de l'île avec la Crète et avec Mycènes. Écrasés par la concurrence crétoise au temps du Minoen moyen, les potiers et peintres indigènes ont lutté avec avantage contre le Minoen récent I; mais ils n'ont pu repousser les belles pièces de la période suivante, et le mycénien du continent, contemporain du Minoen récent III, est venu inonder le marché mélien jusque vers l'an 1000².

Trois monographies ont exposé en 1912 quelques-uns des résultats que les Allemands ont obtenus à Tirynthe en complétant l'œuvre de Schliemann³.

Si nous suivons l'ordre chronologique des sujets, la première est celle de G. RODENWALDT sur les fresques du palais. C'est la meilleure étude qu'on ait faite sur la peinture dans la Grèce préhistorique. L'auteur passe en revue, dans l'ancien palais, les scènes à personnages et les motifs si variés de la peinture décorative sur stuc (imitation du marbre ou de la pierre, dessins géométriques, bandes, spirales, triglyphes, rosettes, boucliers, éléments végétaux). Dans le nouveau palais, il reconstitue, en rapprochant les uns des autres un millier de fragments, une procession de femmes aux cheveux flottants, au corsage ouvert et à la jupe longue, une frise de femmes grandeur presque naturelle, des scènes de chasse où paraissent des chars attelés de deux chevaux et montés par deux personnages, des hommes armés de javelots, des chiens tenus en laisse par des femmes, des chiens courants, des sangliers percés d'épieux, des cerfs et des

School of classical studies at Athens). Boston et New-York, 1912, in-4°, 111 p. avec 11 pl. en couleurs et 54 fig. dans le texte et hors texte.

1. Voir Hasluck, *Journal of the hellenic studies*, t. XXII (1912), p. 388 et suiv.

2. R. M. Dawkins and J. P. Droop, *Excavations at Phylacopi in Melos 1911*, dans l'*Annual of the British School at Athens*, t. XVII (1910-1911), p. 1-28, pl. I-XIV.

3. *Tiryns. Die Ergebnisse der Ausgrube des kais. deutsch. archaeolog. Instituts in Athen*. Athen, Eleutheroudakis und Barth, 1912, in-4°. I Bd. : I. *Die Hera von Tiryns*, von August Frickenhaus; II. *Die « geometrische » Nekropole*, von Walter Müller und Franz Elmann, 168 p., avec 20 pl. photographiques et 71 fig. dans le texte. — II. Bd. : *Die Fresken des Palastes*, von Gerhart Rodenwaldt, mit Beiträgen von Rudolf Hackl und Noel Heaton, x-242 p., avec 21 pl., la plupart en couleurs, et 83 fig. dans le texte.

lièvres. Après l'analyse, la synthèse. En comparant les fresques de Tirynthe à celles des autres sites préhistoriques, il montre que la peinture avait atteint son apogée en Crète lorsqu'elle fut apportée sur le continent, que là elle eut une existence brillante tant qu'elle fut prospère dans sa patrie d'origine et que les invasions qui ruinèrent les ateliers insulaires la condamnèrent à la décadence dans les pays mêmes où elle survécut. Telles sont les conclusions qui se dégagent des synchronismes suivants (p. 201) :

	CRÈTE.	CONTINENT.
Minoen moyen III	Haghia Triada I	
Minoen récent I	Ancienne période } Cnossos I Tyliossos Pseira	Ancienne période (mycénien ancien) } Tirynthe I Mycènes
Minoen récent II	Nouvelle période } Cnossos II Haghia Triada II	
Minoen récent III		Nouvelle période (mycénien récent) } Tirynthe II Orchomène

Descendant de l'Acropole tirythienne, la mission allemande a pratiqué tout autour des sondages pour déterminer l'étendue de la ville basse. Ainsi ont été découvertes les tombes dont s'occupe Walter MÜLLER. Il en parle comme si elles appartenaient à une nécropole; nécropole bien diffuse! Quoi qu'il en soit, elles sont au nombre de 41 : 18 cistes, 21 jarres et 2 fosses. Pas trace d'incinération; pas de différence entre adultes et enfants. La poterie est du style géométrique le plus pur : les échantillons les plus anciens se souviennent encore des modèles mycéniens ; le plus récent, qui est unique, est un tesson proto-corinthien. Cette poterie, qui se retrouve depuis Théra jusqu'à la Sicile, a dû être fabriquée dans l'Argolide méridionale. Elle place la « nécropole » de Tirynthe entre celle de Salamine et celle de Syracuse, c'est-à-dire au x^e et surtout au xi^e siècle.

Enfin, FRICKENHAUS a étudié un petit temple qui s'éleva dans les temps historiques au point culminant de l'Acropole, sur les ruines du mégaron récemment incendié. Tous les ex-voto trouvés sur place sont des vii^e, vi^e et v^e siècles; ce sont des terres cuites de Corinthe

et principalement d'Argos, presque toujours au type féminin. On sait par les textes littéraires que Tirynthe a eu son Héraion : le voilà.

L'Institut allemand a eu la main trop heureuse, avec ses fouilles profondes à Tirynthe, pour ne pas les continuer en 1912 et en 1913. Kurt MÜLLER et DRAGENDORFF ont rendu compte des dernières découvertes. Sous la cour des femmes, on a trouvé dans les couches les plus basses les restes d'un bâtiment à forme circulaire qui date du III^e millénaire; au-dessus, des tombes renfermant des faïences du Minoen ancien; au-dessus, dans deux couches successives, le vieux palais (Minoen récent I et II); au-dessus, le nouveau palais (Minoen récent III), construit sur un plan tout différent. Le mur d'enceinte qui protégeait la ville basse a été bâti dans les derniers temps de la période mycénienne. Pour la première fois, on s'est trouvé à Tirynthe devant une tombe à *dromos*, qui rappelle plutôt le plan modeste de Ménidi que les dimensions grandioses de Mycènes¹. — De son côté, FRICKENHAUS a fouillé un certain nombre de points dans le reste de l'Argolide, à Argos, à Épidaure, à Cléonai, et trouvé l'emplacement d'Oinoè, où se livra la bataille représentée sur le Pœcile d'Athènes².

La mission hollandaise que dirige W. VOLGRAFF, après avoir exploré à Argos un établissement préhistorique et des tombes mycéniennes, a dégagé une bonne partie de la ville historique. En 1913, elle a déblayé l'agora. C'est une esplanade de 3,000 mètres carrés, entourée de temples et de portiques; on n'a encore jamais trouvé en Grèce de place publique qui atteigne de pareilles proportions. Si l'on ne peut pas espérer identifier les dix-sept sanctuaires nommés dans la longue description de Pausanias, on a cependant dégagé un édifice de 32 mètres sur 15^m50 et une colonnade presque intacte sur une longueur de 109 mètres³.

L'École française n'a pris qu'une part assez maigre aux fouilles d'Argolide : elle a commencé en 1913 le déblaiement d'un temple à Némée⁴. Elle n'a pas, du moins, laissé périmer en Arcadie les

1. Kurt Müller, *Tiryns. Vorbericht über die Grabungen 1905-1912*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVIII (1913), p. 78-91, pl. I-III et un plan. — H. Dragendorff, ... *Grabungen 1913*, *Ibid.*, p. 329-354, 7 fig. dans le texte.

2. Voir Karo, *loc. cit.*, col. 113-116.

3. Voir Karo, *loc. cit.*, col. 113 et suiv.; *American Journal of archaeology*, 1913, p. 104-105.

4. Voir Maurice Prou, *Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome en 1912-1913*, dans les *Comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1913, p. 692.

droits acquis par l'expédition en Morée et par les fouilles de Fougères à Mantinée et de Mendel à Tégée. Ces dernières ont été reprises par Ch. DUGAS. Le temple d'Athèna Aléa est maintenant dégagé d'un bout à l'autre, et les petites trouvailles, qui datent en majorité de la période géométrique, confirment les traditions relatives à la haute antiquité du sanctuaire. Tout près, à l'est, en un point où se trouvait une remarquable statuette en bronze de la déesse, de puissantes fondations marquent peut-être la place de l'autel élevé par le devin Mélampous¹. A Orchomène d'Arcadie, d'heureux sondages ont fait découvrir en 1913 deux temples, un grand autel, le bouleuterion et des inscriptions qui font mieux connaître les institutions de cette cité rurale².

On peut signaler encore, en Arcadie, les fouilles d'OICONOMOS sur l'emplacement de l'ancienne Thisoa³ et, en Cynurie, celles de RHÔMAIOS à Mélana⁴. En Messénie, à Pylos, COUROUNIÔTIS a trouvé dans une tombe à tholos une pyxis mycénienne où est peint avec précision un bateau muni de son aplustre et de son gouvernail, document intéressant pour l'histoire d'un port qui a longtemps mis le Péloponèse et la Crète en rapport avec les régions occidentales⁵. — A Elis, l'Institut autrichien a découvert un sanctuaire bâti peu après la fondation de la ville, au milieu du v^e siècle, des murs qui appartenaient peut-être au portique du gymnase, deux autres portiques qui donnaient probablement sur l'agora décrite par Pausanias, enfin un grand nombre d'amphores timbrées⁶. — A Corinthe, les Américains, sous la direction de HILL (voir t. CVIII, p. 95), ont étudié sur place toutes les questions qui se rattachent à la fontaine Peirène et ont pu suivre l'histoire de la canalisation depuis les temps de Périandre jusqu'à la fin de l'empire romain⁷.

En Attique, CASTRIÔTIS et PHILADELPHÉUS ont ouvert en 1911 un grand nombre de tombes rupestres sur le territoire d'Anabysos (l'ancien dème d'Anaphlystos), dans le voisinage d'une côte où ce genre de sépulture se retrouve fréquemment. Tantôt les morts

1. Ch. Dugas, *les Fouilles de Tégée (1910)*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 257-268, 4 fig.

2. Voir Maurice Prou, *loc. cit.*

3. G.-P. Oiconomos, *Ἀνασκαφαὶ Θισόας*, dans les *Πρακτικὰ* de l'Hétairie archéologique d'Athènes, 1911, p. 243-244.

4. K.-A. Rhômaios, *Ἐρευναὶ ἐν Κυνοουρίᾳ*, *Ibid.*, p. 253-279, 14 fig.

5. C. Courouniôtis, *Πύλου Μεσσηνιακῆς θολωτῆς τάφου*, dans *Ἐφημερίς ἀρχαιολογική*, 1914, p. 98-117, pl. II et 27 fig. dans le texte.

6. O. Walter, dans *l'Archaeol. Anzeiger*, 1912, p. 250. — O. Walter und W. Wilberg, *Ibid.*, 1913, p. 109.

7. Dinsmoor, *Ibid.*, 1912, p. 250-252.

étaient inhumés dans des cercueils dont il ne reste que les clous, tantôt leurs cendres étaient placées dans des vases de formes diverses, hydries, pythoi ou amphores. Les paysans de cette région continuèrent de fabriquer de grossières poteries à dessins géométriques jusqu'au temps où ils reçurent de la ville des vases à figures noires¹. — A Sounion, STAIS a trouvé dans les débris du vieux temple d'Athènes toutes sortes d'ex-voto archaïques, entre autres des scarabées et une de ces figurines en marbre qu'on appelle encore parfois « idoles des îles² ». — Au Vieux-Phalère, on a découvert soixante-dix tombes archaïques et, dans la plupart, des amphores contenant chacune un corps d'enfant et deux petits vases³. — A l'ouest d'Athènes, sur le chemin de l'Académie, CASTRIÔTIS a fait une découverte analogue, mais plus intéressante encore; car les amphores sont de style géométrique, et elles renfermaient des vases à figures noires de la période la plus récente, ce qui indique que les Athéniens, à la fin du VI^e siècle, prenaient à leurs ancêtres, dans la concession de famille, de quoi ensevelir plus décentement leurs enfants⁴.

Dans Athènes même, P. COUROUNIÔTIS et D. ANTÔNIADIS ont continué en 1911 l'exploration de la Pnyx commencée en 1910 (voir t. CVIII, p. 95). Ils n'ont trouvé partout que des remblais artificiels de l'époque hellénistique, où les tessons les plus anciens datent au plus tôt du IV^e siècle. On ne peut donc pas se représenter exactement la Pnyx de Périclès et de Démosthène d'après l'état actuel des lieux : elle était également de forme demi-circulaire, mais à un niveau beaucoup plus bas, et la pierre qui servait de tribune devait être au nord, et non pas au sud, si bien que l'orateur avait bien, comme l'affirme Plutarque, vue sur la mer⁵. — Quant aux fouilles faites dans la région de l'agora, CASTRIÔTIS a eu beau les reporter à l'est du « Théseion », près du « Portique des Géants », elles n'ont pas cessé d'être décevantes⁶. — Mais il s'est assuré une belle compensation en découvrant l'Odéon de Périclès. Dans l'opinion courante, Athènes a eu successivement quatre Odéons : le plus ancien,

1. Panag. Castriôtis et Alex. Philadelphus, Ἀνασκαφαὶ Ἀναβύσου, dans les Πρακτικά, 1911, p. 110-131, avec 31 fig.

2. Voir Παναθήναια, XI (1911), p. 270.

3. *Ibid.*, p. 310.

4. Panag. Castriôtis, Ἀνασκαφαὶ παρὰ τὸν Ἄγιον Δανιήλ, dans les Πρακτικά, 1911, p. 97-104, avec 4 fig.

5. P. Courouniôtis et D. Antóniadis, Ἀνασκαφὴ « Πνυξός », *Ibid.*, p. 106-109.

6. Panag. Castriôtis, Ἀνασκαφαὶ ἐν τῇ λεγομένῃ στοᾷ τῶν Γιγάντων, *Ibid.*, 1912, p. 91-99, avec 6 fig.

près de l'Ennéacrounos; celui de Périclès, à l'est du théâtre de Dionysos, à l'angle sud-est de l'Acropole; celui d'Hérodes, au sud-ouest de l'Acropole; celui d'Agrippa, au Céramique. Mais certains archéologues s'étaient ralliés à la théorie de Lœschcke, qui ramenait les emplacements de ces édifices à trois, en admettant que l'Odéon d'Hérodes remplaça celui de Périclès. Les fouilles entreprises dans une région traversée par le mur de Valérien ont fait retrouver l'édifice que, d'après Vitruve et Andocide, on voyait en sortant du théâtre à gauche et en contre-bas. Ainsi s'écroule une théorie aventureuse, tandis qu'apparaît le monument consacré en 456/455 à l'une des plus pures gloires d'Athènes¹.

Le spacieux champ de fouilles acquis par le gouvernement hellénique aux environs de Dipylon, après avoir été largement, mais superficiellement exploré par l'Hétairie archéologique d'Athènes, est devenu pour A. BRUECKNER (voir t. CIV, p. 333; t. CVIII, p. 95) un fief d'où il consent toutefois à ne pas expulser complètement les Hellènes. Dans cette région, arrosée par l'Éridanos, le grand chemin de Pirée s'embranchait sur la voie funéraire du Céramique, pour franchir le mur d'enceinte par la porte principale. Depuis qu'en 1906 F. Noack avait élucidé le problème du mur de Thémistocle, il restait : 1° à déterminer le point de bifurcation de la voie sacrée et de la voie funéraire; 2° à reconnaître le trajet de l'Éridanos et de la canalisation qui en distribuait les eaux; 3° à déblayer plus complètement le cimetière. La première question est réglée par la découverte d'une borne placée devant le sanctuaire des Tritopatores, en un point où chacune des deux voies était large de 6^m50. Le système de canalisation commençait au mur d'enceinte, sur la rive gauche de l'Éridanos, et, par quatre ou cinq émissaires entretenus avec soin depuis l'époque de Thémistocle jusqu'à la fin de l'empire romain, il allait féconder les champs, les olivettes et les jardins de la banlieue occidentale. L'allée des tombeaux, indiquée par des bornes placées de chaque côté, avait 38 mètres de largeur. Les sépultures les plus anciennes sont du VII^e siècle; elles ont été bien préservées par les remblais destinés à en recevoir de nouvelles. Les tombes des personnages publics ensevelis au V^e siècle étaient en façade sur l'allée, avec une largeur variant de 20 à 24 pieds attiques et une profondeur uniforme de 12 pieds. Parmi les monuments du IV^e siècle, il y en a un qui pourrait bien être celui du général Chabrias².

La Béotie, la Phocide et l'Eubée même sont devenues, à

1. Id., Το Ψόδειον τοῦ Περικλέους, dans l'Ἐφημερίς Ἀρχαιολογική, 1914, p. 143-166, avec 23 fig.

2. Voir Karo, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 28-31; 1914, col. 41 et

l'instar de la Thessalie, des terrains de prédilection pour les recherches préhistoriques. Après avoir complété ses fouilles d'Élatée par des séries de travaux exécutés aux environs de Chéronée, G. SÔTIRIADIS est arrivé à la conviction que, dans toute cette région et en Thessalie même, on n'a pas trouvé trace de peuplades néolithiques. Les couches les plus anciennes sont de l'âge énéolithique, où les hommes commençaient à faire usage du cuivre; elles témoignent d'une influence exercée par les Crétois du Minoen ancien III, influence qui s'est perpétuée sur place durant un millier d'années, sans se renouveler avant le Minoen récent II. La population indigène aurait été soumise par les immigrants grecs vers le milieu du III^e millénaire, et la Grèce du Nord aurait été ensuite à l'abri des invasions jusqu'à la fin du II^e millénaire¹. — A Thebes, KÉRAMOPOULLOS a déblayé, dans le palais de Cadmos, trois nouvelles chambres. Elles font partie d'une aile occidentale qui est séparée de l'aile orientale, découverte d'abord, par une cour sous laquelle sont engagées des conduites d'eau. L'ensemble commence donc à se présenter avec une certaine grandeur. Comme à Tirynthe et à Mycènes, les fresques les plus belles sont les plus anciennes : le mycénien est la décadence du prémycénien. Une fleur de lis en or, les bijoux en métal précieux, les perles, les objets en verre et en cristal témoignent d'un luxe princier. Un four à potier, le premier qu'on ait trouvé à l'époque mycénienne, et, à côté, des vases qui en sortaient et n'ont jamais servi prouvent que Cadmos avait sa manufacture royale de céramique aussi bien que Minos². — Dans l'Eubée, à Castri, PΑΡΑΒΑΣΙΛΕΙΟΥ a découvert un centre mycénien dont l'importance est assez grande pour qu'il puisse songer à y voir l'Échalia du légendaire Eurytos. A une lieue de Chalcis, au village de Doukou, il a exhumé un sanctuaire qu'il attribue aux Dioscures-Cabires et où les propriétaires de troupeaux apportaient des bœufs en terre cuite d'une grossièreté primitive³.

Dans les mêmes régions, plusieurs fouilles intéressent l'époque historique. PΑΡΡΑΔΑΚΙΣ a ouvert, à Tanagra, environ 150 tombes, dont les premières sont du VI^e siècle, les dernières du I^{er} siècle av.

suiv., 91-95. Cf. C. Courouniôtis, dans l'Εφῆμερις ἀρχαιολογική, 1913, col. 183-193, avec 12 fig.

1. Georges Sôtiriadis, Ἀνασκαφαὶ ἐν Φωκίδι, dans les Πρακτικά, 1911, p. 205-235. — *Fouilles préhistoriques en Phocide*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XXV (1912), p. 253-299.

2. A.-D. Kéramopoulos, Ἀνασκαφή τοῦ ἀνακτόρου τοῦ Κάδμου ἐν Θήβαις, dans les Πρακτικά, 1911, p. 143-152; 1913, p. 85-87, avec 1 fig.

3. G.-A. Papavasileiou, Ἀνασκαφαὶ καὶ ἐρευναι ἐν Εὐβοίᾳ. Οἰχαλία ἢ Εὐρύτου, *Ibid.*, 1913, p. 119-140, avec 18 fig. — Ἱερὸν Διοσκούρων Καθεῖρων παρὰ τὴν Χαλκίδα, *Ibid.*, p. 145-153, avec 7 fig.

J.-C. Les plus anciennes montrent à quel point les rites funéraires favorisaient la production céramique : l'une d'elles renfermait 175 aryballes ; une autre, 70 canthares et 30 lécythes. Une multitude d'ustensiles en terre cuite, les statuettes archaïques, les figurines à dos plat et les masques du IV^e siècle et de l'époque postérieure fourniront un utile appoint aux études sur les célèbres coroplastes de la cité béotienne¹. — A.-D. COUROUNIÔTIS a exploré, à Thespies, une fosse de 32 mètres sur 23 qui reçut les corps des guerriers tombés à Délion en 424. Cette grande tombe était décorée d'un lion, comme celle qui consacra le champ de bataille de Chéronée ; les strigiles mêlés aux vases et les débris calcinés de figues, d'amandes et de coquilles d'œufs témoignent des pieux hommages qu'on rendait aux combattants morts pour la patrie. — Le même savant a pu fixer les grandes époques de l'orfèvrerie grecque, en datant avec précision, à l'aide des poteries, une grande quantité de bijoux qu'il a découverts dans les riches nécropoles d'Érétrie : il les classe par séries depuis l'époque primitive jusqu'à l'époque hellénistique². — URE, qui a fait avec Burrows d'intéressantes fouilles à Rhitsóna (voir t. CIV, p. 331-332 ; cf. t. CVIII, p. 93), publie une bonne étude sur les poteries noires lustrées qu'il y a découvertes. Ce sont surtout des canthares, les uns du VI^e siècle, les autres du IV^e³.

À Delphes, où la période des grandes explorations est close depuis longtemps, on a exécuté des travaux qui précisent sur un grand nombre de points l'histoire du sanctuaire. Dans sa mission de 1911, Émile BOURGUET a identifié des monuments dont ne parle pas Pausanias : une exèdre dédiée par Hérodote Atticus et une base des Béotiens ; il a reconstitué une offrande des Phocidiens, trouvé l'emplacement et fixé les dimensions du trésor de Corinthe, restitué une base aux Tarentins ; il a marqué leur place au piédestal d'Attale II, à la base du stratège étolien Charixénos, à la statue équestre en bronze que les Amphictions votèrent à Eumènes II en 182 et la statue dorée qui fut dédiée au même roi par les Étoliens, etc.⁴. — L'année suivante, COURBY a concentré son attention sur le temple d'A-

1. N.-G. Pappadakis, Ἀνασκαφαὶ τάφων ἐν Βοιωτίᾳ, dans les Πρακτικά, 1911, p. 132-142.

2. A.-D. Courouniôtis, Ἀνασκαφὴ Θεσπικῶς πολυανδρίου τοῦ 424 π. X., *Ibid.*, p. 153-163, avec 4 fig. — *Goldschmuck aus Eretria*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVIII (1913), p. 289-328, pl. XIV-XVIII et 13 fig. dans le texte.

3. Percy N. Ure, *Black glaze pottery from Rhitsona in Boeotia*. Oxford, University press, 1913, in-8°, 64 p. et 19 pl.

4. Émile Bourguet, *Rapport sur une mission à Delphes*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XXV (1912), p. 12-23.

pollon. On voit pour la première fois ce qu'était le monument du vi^e siècle, celui qu'élevèrent les Alcméonides. Il apparaît en marbre, comme le voulut le *génos* désireux d'obtenir les bonnes grâces du dieu pythien, et un orthostate y porte encore une inscription attique. Les ressemblances avec le temple de Corinthe sont telles qu'on peut attribuer les deux édifices au même architecte, Spintharos le Corinthien. Quand le temple fut reconstruit au iv^e siècle, la tradition imposa le même plan. Tout ce qu'on a raconté sur un édicule qui aurait abrité l'omphalos, sur les émanations qui sortaient du sol par une crevasse et inspiraient la Pythie est reconnu comme faux ; il n'existait sous le temple qu'une crypte artificielle, et l'on y descendait par une salle où se tenaient les consultants¹.

En attendant que soit achevée la publication des *Fouilles de Delphes*, le lecteur, touriste ou lettré, artiste ou historien, qui voudra faire un pèlerinage parmi les ruines de la ville sainte pourra suivre le guide le plus autorisé, É. BOURGUET. Pour avoir une idée d'ensemble sur Delphes, il fallait se contenter jusqu'ici des descriptions généralement bonnes, mais tout de même insuffisantes, du Guide Joanne, du Baedeker, de Kéramopoullos, ou d'une monographie d'O. Fritsch ; désormais, on écouterà la parole d'un de ceux qui ont pris la plus grande part aux fouilles et ont le plus fait pour leur donner leur valeur scientifique. Et, précisément, pour un érudit habitué à traiter chacune de ces pierres comme un problème, pour un archéologue et un épigraphiste enfoncé depuis des années dans des controverses abstruses, c'était une entreprise bien ardue de vulgariser sans dogmatisme une matière à hypothèses. Bourguet n'éprouve aucun embarras à se dégager des broussailles coutumières ; il fait faire avec aisance aux visiteurs le tour de son domaine. Il communique aux autres la joie qu'il sent lui-même à parcourir les paliers successifs de la voie sacrée, à saluer en passant les amiraux lacédémoniens et les rois d'Argos, à s'arrêter devant le « trésor » d'Athènes, à contempler longuement la statue de l'aurige. Il rend claires les questions de chronologie ; il montre l'importance économique des chiffres gravés sur les comptes des naopes. Il décrit, il explique : le périégète se double d'un exégète presque infaillible².

Même après avoir loué Bourguet, nous serions tout prêt à parler impartialement des *Delphica* de Pomrow. Mais on dirait que l'auteur s'est rendu justice lui-même en laissant pénétrer le moins possible son ouvrage en France. Cet ouvrage, dit-on, est composé des

1. F. Courby, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 101-104.

2. Emile Bourguet, *les Ruines de Delphes*, Paris, Fontemoing, 1914, in-8°, 355 p., avec un plan, une héliogravure et 121 fig. dans le texte.

notes que l'auteur a répandues libéralement dans la *Berliner philologische Wochenschrift*; nous n'allons pas essayer, pour en rendre compte, de le recomposer à notre tour. Quant aux procédés familiers à l'auteur, nous nous bornons à renvoyer aux justes protestations de Bourguet (*Revue archéologique*, 1914, t. I, p. 413-424)¹.

MISS WALKER et MISS GOLDMANN ont fouillé, à Halae en Locride, des couches de toutes les époques, jusqu'à celle du préhistorique, qui avait deux mètres d'épaisseur. Dans la nécropole, elles ont ouvert 280 tombeaux. Les plus anciens appartiennent à la première moitié du VI^e siècle. L'abondance des vases à figures noires et à figures rouges, ainsi que des boucles d'oreilles en argent, est un nouvel indice du luxe funéraire, devoir de piété envers les morts, et de la place prise par l'importation athénienne dans les moindres bourgades de Grèce².

Dans chacun de nos *Bulletins* précédents (voir t. CI, p. 117; t. CIV, p. 331; t. CVIII, p. 92-93), nous avons l'occasion de signaler l'importance des fouilles exécutées en Thessalie et en Phocide, soit par les Grecs Tsountas, Arvanitopoulos et Sôtiriadis, soit par les Anglais Wace et Thompson. Les résultats de ces belles explorations se trouvent maintenant réunis dans une grande publication qu'ont signée WACE et THOMPSON. Les dix premiers chapitres de l'ouvrage sont consacrés à la description des travaux accomplis et des objets découverts. Après un aperçu sur la géographie de la Grèce du Nord-Est, les auteurs indiquent la répartition des stations préhistoriques (ch. I) et font la classification des poteries et des haches (ch. II). Ils étudient ensuite les sites par régions (ch. III-IX), à savoir : dans la Thessalie du Nord, Rakhmani, Marmariani, Mesiani, Maghula, etc.; dans la Thessalie du Sud-Est, Sesclo, Dimini et Pirghos; dans la Thessalie centrale, Tsangli et Rini; dans la Thessalie occidentale, Tsani Maghula; dans la Thessalie méridionale, Zérélia, Thèbes en Phthiotide et Pagases; dans la vallée du Spercheios, Lianokladi; enfin les sites de Béotie et de Phocide. Cet exposé se termine par un coup d'œil sur la période mycénienne et le premier âge du fer (ch. X). Toute cette partie, de pure exposition, fournira toujours aux recherches préhistoriques une ample provision de documents précis et clairement présentés. Elle précède une série de mémoires où les auteurs font connaître les théories auxquelles ils sont arrivés. Ils étudient successivement :

1. H. Pomtow, *Delphica III*. Leipzig, Reisland, 1912, in-8°, 281 p., avec 16 pl.

2. Miss Walker, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 104-105.

l'architecture (ch. xi), les relations avec le Sud, l'Ouest et le Nord (ch. xii-xiv), la chronologie (ch. xv), la préhistoire de la Grèce du Nord-Ouest (ch. xvi), pour aboutir à des conclusions ethnologiques (ch. xvii). Enfin, deux appendices sont consacrés aux trouvailles préhistoriques des pays septentrionaux, Bulgarie, Roumanie, etc., et à des analyses chimiques. Sur la question essentielle des rapports entre l'Égée et l'Europe centrale, les auteurs repoussent également les thèses contraires qui postulent, dans l'histoire de civilisations différentes, l'unité d'origine et la filiation; ils n'admettent que des développements parallèles et des influences réciproques¹.

Loin de nuire aux nouvelles recherches, la publication de cet ouvrage, synthèse provisoire, leur a plutôt donné un plus vif élan. Jamais l'activité déployée par l'éphore des antiquités en Thessalie, ARVANITOPOULLOS, n'a eu de plus heureux résultats. De 1910 à 1912, il a dirigé des fouilles sur un grand nombre de chantiers dispersés dans toute sa province. Son exploration des sites préhistoriques n'a pas été inutile à Wace et Thompson. A Dranista, sur le mont Ithomos, il a ouvert une chambre funéraire qui contenait, autour de trente et un corps, un riche mobilier (urne cerclée d'or, cachet en or, poignée d'épée et plaques d'ornement en os, pierres précieuses, grands vases à dessins géométriques) : c'est là un document capital sur les relations de la civilisation locale avec la civilisation mycénienne vers la fin du II^e millénaire et sur la période qui a suivi. A la période géométrique se rapportent encore cinq tombes de Sesclo. — A Pagases, qu'il faut en réalité identifier à Démétrias, on a reconnu que les tours qui fortifiaient le mur d'enceinte devaient être au nombre d'au moins vingt-sept. Ces tours furent agrandies, non pas, comme on le croyait, vers 50 av. J.-C., mais, comme l'indiquent des briques au monogramme B AN (Βασιλέως Ἀντιόχου), sous Antiochos Épiphane, vers 195. Pour en consolider les soubassements, on y fit entrer tous les matériaux qu'on trouva dans la nécropole voisine, et c'est ainsi que cinq tours pour le moins sont bourrées de stèles peintes. Les deux grandes tours qui flanquaient les saillants sud ont fourni 216 de ces stèles; d'une troisième tour, dégagée en 1912, on a encore tiré 236. Rangées dans le musée de Volo, ces séries de stèles peintes auront une belle place dans l'histoire de la peinture à l'époque hellénistique. Un grand nombre

1. A. J. B. Wace and M. S. Thompson, *Prehistoric Thessaly. Being some account of recent excavations and explorations in North-Eastern Greece from lake Kopais to the borders of Macedonia*. Cambridge, University press, 1912, in-4°, xvi-272 p., avec 6 pl. en couleur et 150 fig. hors texte et dans le texte.

d'entre elles, par exemple celle qui nomme un Sémite d'Ascalon, confirment les données de l'épigraphie sur l'importance des colonies étrangères à Pagases et sur les relations commerciales de ce port, particulièrement avec la Phénicie. A l'intérieur de Pagases, les fouilles se sont étendues au théâtre, au stade, à une agora, à plusieurs temples dont l'un est entouré d'un vaste péribole, à un cimetière de la période macédonienne. L'Acropole présente un temple et un antre sacré. — D'une tombe mise au jour à Karditsa (ancienne Métropolis) provient un admirable trésor d'orfèvrerie, dont les principales pièces, une pyxis et un alabastré, dénotent par leur décoration en relief un goût raffiné. Ce trésor date probablement du II^e siècle av. J.-C.; comparable aux trouvailles de Bosco-Reale, de Hildesheim et de Berthouville, il a l'avantage d'une plus haute antiquité¹.

En Étolie, à Thermon, RHÔMAIOS a découvert dans les strates les plus profondes un village préhistorique : les maisons elliptiques rappellent un plan qu'on a reconnu à Olympie, à Érétrie, à Égine; un vaste édifice dont la grande ellipse est coupée de deux murs transversaux apparaît, dès le II^e millénaire, comme le prototype du bouléterion d'Olympie. En classant les tuiles analysées par les fouilles antérieures, le savant archéologue a réussi à les répartir entre quatre monuments différents, dont trois étaient des temples. Près de Thermon, à Chrysovitzza, il a dégagé un sanctuaire exhumé depuis quelques années. Il croit qu'on y adorait Achéloos et les Nymphes, d'après les ex-voto en terre cuite qu'il a ramassés, entre autres des figurines d'hydrophores et un masque de personnage barbu à cornes et oreilles de taureau².

Le désir de retrouver la patrie d'Ulysse et l'île des Phéaciens aura vivement poussé aux recherches préhistoriques dans les îles Ioniennes. CAVVADIAS a rendu compte des fouilles qu'il avait exécutées en 1909 à Céphallénie aux frais du Hollandais Goekoop. A Mazaracata, il a découvert une tombe à coupole et seize grottes sépulcrales, contenant en tout quatre-vingt-trois tombes où les morts étaient accroupis, avec des objets de l'époque mycénienne; à Coccolata, deux tombes à coupole de la même époque, mais pourvues d'un mobilier

1. A.-S. Arvanitopoulos, 'Ανασκαφαὶ καὶ ἔρευναί ἐν Θεσσαλίᾳ κατὰ τὸ ἔτος 1910, dans les *Πρακτικά*, 1911, p. 168-264, avec 24 fig. — 'Ανασκαφαὶ ... κατὰ τὸ ἔτος 1911, *Ibid.*, 1912, p. 280-356, avec 15 fig. — 'Ανασκαφαὶ ... κατὰ τὸ ἔτος 1912, *Ibid.*, 1913, p. 154-234, avec 27 fig. — *Ein Thessalischer Gold- und Silberfund*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVII (1912), p. 73-118, pl. II-VII et 14 fig. dans le texte.

2. K.-A. Rhômaios, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 98-100.

plus riche, et, par-dessous ou dans le voisinage, six tombes à ciste et trois tombes rupestres d'une époque plus reculée; à Argostoli, près de l'ancienne Cranies, une quatrième tombe à coupole au-dessus d'une station énéolithique, dont les habitants vivaient sur des terrasses superposées et enterraient leurs morts à l'intérieur ou à côté de leurs cabanes. Ces découvertes révèlent donc trois étapes de civilisation : l'une, énéolithique, remonterait à l'an 3000; la seconde, prémycénienne, et la troisième, mycénienne, se partageraient à peu près le II^e millénaire¹. — Dans la même île, KYPARISSIS et PHILADELPHUS ont exhumé, près de Palaiocastro, une ville bâtie avant l'an 1000 et défendue par une Acropole. Près de Cranies, ils ont dégagé des tombes pareilles à celles de Mazaracata².

Les trouvailles faites à Leucade, au site de Choïrospéléa (les Antres du Porc), remontent bien plus haut encore, puisqu'elles consistent en objets de pierre, en couteaux d'obsidienne. G. VELDE croit même reconnaître, parmi les animaux domestiques dont il a examiné les ossements, le mouton de l'Asie Mineure et en conclut que le lieu était habité avant la formation de la mer Égée³.

Brillamment commencées par VERSAKIS⁴ (voir t. CVIII, p. 94), les fouilles de Corfou ont été continuées, en présence d'un souverain qui depuis s'est autrement intéressé aux ruines, par un archéologue qui, à force de taire le nom de son précurseur, semble vouloir dire qu'il n'est pas vrai qu'on ait bien travaillé avant lui. A Garitsa, le temple archaïque « de la Gorgone », d'où l'on avait déjà tiré des sculptures remarquables, est entièrement déblayé : c'est un périptère dorique mesurant aux fondations 48^m95 sur 23^m80; le pronaos était décoré d'une frise représentant des scènes de combats; le fronton principal figurait une Gigantomachie à personnages vraiment gigantesques. Le revêtement en marbre remplaçait un ancien revêtement en plaques de terre cuite peinte. Du temple, une voie pavée, longue de 20 mètres, mène à un autel colossal, dont un fragment mesure encore 20 mètres de long et 2 mètres de large. On a l'impression qu'aux grandes fêtes le centre du culte était l'autel, tandis que le temple, demeure ordinaire de la divinité, avait un

1. P. Cavvadias, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1911, p. 6-9. — *Περὶ τῶν ἐν Κεφαλληνίᾳ σκαφῶν*, dans les *Πρακτικά*, 1912, p. 247-268, avec un plan et 50 fig.

2. N. Kyparissis et L. Philadelphus, *Ἀνασκαφαὶ ἐν Κεφαλληνίᾳ κατὰ τὸ θέρος τοῦ ἔτους* 1912, *Ibid.*, p. 100-118, avec 10 fig.

3. G. Velde, dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, t. XLIV (1912), p. 845-864, avec 14 fig.; t. XLV (1913), p. 1156-1164, avec 6 fig.

4. Fr. Versakis, *Ἀνασκαφαὶ Κερκύρας*, dans les *Πρακτικά*, 1911, p. 164-204, avec 20 fig.

petit foyer pour les cérémonies quotidiennes. Ce monument en pierre s'élevait sur l'emplacement d'un ancien monument en bois, également orné de plaques en terre cuite qui mesuraient 0^m80 sur 0^m70. Tout près du temple, devant un mur de soutènement, la dédicace d'une stèle nous apprend pour la première fois à quelle divinité appartenait le temple : c'est Artémis. Là aussi un fronton porte ces mots : Χερσικρατιδῶν πατριωστῶν. Cette « patrie » des Chersicratides, qui, d'après les caractères de l'inscription, existait encore vers l'an 200 av. J.-C., descendait sans doute d'un Chersicratès connu comme l'un des fondateurs du Coreyre au VIII^e siècle; c'était un *génos* aristocratique qui devait posséder, en face du sanctuaire, un « trésor » particulier pour ses offrandes. — Sur un autre point de l'île, à Kardaki, dans le parc royal de Monrepos, les Anglais découvrirent, il y a environ quatre-vingts ans, un temple qui est devenu célèbre dans l'histoire de l'archéologie parce qu'il conserve des traces de la construction en bois et présente un curieux mélange des ordres dorique et ionique. Peu à peu le vent l'avait enfoui de nouveau. Il a été déblayé; un édifice en bois précédait bien celui qui fut bâti en pierre dans la première moitié du V^e siècle en l'honneur d'A[pollon] ou d'A[sclepjos]. — En fouillant l'Acropole de l'ancienne Coreyre, on a trouvé les restes d'un temple, qui fut également bâti vers 400 sur les ruines d'un temple archaïque en bois, et tout un système de canalisation d'eau avec réservoirs, puits et fontaines. — Dans tout cela, rien ne rappelait Homère ni les temps mycéniens. Cependant, l'hypothèse qui plaçait à Corfou la Schérie des Phéaciens était assez vraisemblable. Ce peuple de marins immigrés n'était-il pas venu de l'Hypérie? Ne se trouvait-il pas établi dans le voisinage des Thesprotes et ses navires n'allaient-ils pas à Ithaque en une nuit? Au nord-ouest de l'île, le cap Képhali ou Phalacron, où les Grecs de l'époque historique disaient adieu à la côte de Coreyre pour gagner les mers occidentales, répond à la description topographique de l'*Odyssée*; là un promontoire s'avance entre deux ports; en face, un îlot rocheux doit son nom de Karavi à sa forme de bateau pétrifié. Or, il se trouve que, juste sur cette falaise, on a découvert en 1913 un site préhistorique datant du II^e millénaire. Est-ce à dire que la ville d'Alkinoos soit ressuscitée? Jusqu'à présent, le site paraît bien pauvre et ne justifierait pas l'admiration du poète. Avant de se prononcer, il est bon d'attendre que Nausicaa dise encore une fois où est placé le palais de son père¹.

1. Dörpfeld, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 247-250; 1913, col. 105-109; 1914, col. 46-54. — *Die Ausgrabungen auf Korfu im Frühjahr 1914*

A l'autre extrémité de la Grèce septentrionale, Thasos a été le théâtre de fouilles qui permettent de reconstituer avec plus de précision l'histoire de l'île. La direction des Musées impériaux ottomans a fait explorer par Th. MACRIDY un sanctuaire élevé dans la première moitié du II^e siècle en l'honneur d'Artémis Pôlô¹. L'École française a étudié avec soin la muraille de la ville. Ch. PICARD a fait la campagne de 1911 avec Ad. REINACH, celle de 1912 avec AVEZOU. Il a d'abord fixé plus exactement le tracé du mur d'enceinte hellénique. Il est arrivé à déterminer le sujet et la date d'un bas-relief qui décorait une entrée monumentale (3^m61 de large); cette porte était dédiée à Zeus et non, comme on le croyait, à Déméter; elle a été bâtie en 412/411, et non vers 470. La porte d'Héraclès et de Dionysos était plus large (de 4^m55 à 4^m67). Une autre porte fut décorée, à la fin du VI^e siècle ou au commencement du V^e, d'un magnifique Silène en haut-relief. Sur l'ouest s'ouvre la porte du Lion. Au nord, une petite porte oblique. On sait aujourd'hui que dans le grand temple de l'Acropole Apollon fut le successeur d'une Déesse Mère à qui les fidèles offraient, au VII^e siècle, des statuettes de femmes assises et, plus tard, des vases d'Ionie ou de Corinthe. De même, le Prytanée en recouvrait un autre, plus ancien, bâti au commencement du V^e siècle avec certains matériaux à décoration ionienne. Des fibules et des vases « méliens », un héroon du VI^e siècle, une nécropole du V^e ou du IV^e, plusieurs maisons, une salle hypostyle qui rappelle par son plan, comme par le nom du dédicant, le Thersilion de Mégalopolis : toutes ces trouvailles, sans parler de nombreuses inscriptions, feront mieux connaître une ville qui joua son rôle dans l'histoire et eut ses jours de grande prospérité².

A Délos, les dernières campagnes dirigées par M. HOLLEAUX, celles de 1911 et de 1912, sont les plus fructueuses qu'ait faites

(*Vorbericht*), dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXIX (1914), p. 161-176, avec 7 fig.

1. Th. Macridy, *Un hiéron d'Artémis Πωλώ à Thasos*, dans le *Jahrbuch des deutsch. archaeol. Instit.*, t. XXVII (1912), p. 1-19, avec 4 pl. et 12 fig. dans le texte.

2. Ch. Picard, *la Porte de Zeus à Thasos*, dans la *Revue archéologique*, 1912, II, p. 43-76. — *Les Fouilles de Thasos* (1911), 1^{re} partie, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1912, p. 193-221, fig. 1-10. — *Bas-relief ionien archaïque de Thasos*, dans les *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, t. XX, p. 39-70, pl. IV, et 7 fig. — Ad. Reinach, *les Fouilles de Thasos* (1911), 2^e partie, *loc. cit.*, p. 222-225 et fig. 11. — Ch. Picard et Avezou, *les Fouilles de Thasos* (1912), *Ibid.*, 1913, p. 360-378, avec 7 fig.; 1914, p. 276-305, avec 9 fig.

depuis longtemps l'École française. Elles nous montrent ce qu'a été l'île sainte au temps de l'hymne homérique, quand Apollon, « à qui les cimes sont chères », se tenait sur « le Cynthe sourcilleux » et prenait plaisir à contempler les chœurs des vierges d'Ionie. Sous le temple des dieux étrangers découvert jadis par Hauvette, on a trouvé un ancien Héraion. On en a tiré de vieilles dédicaces en dialecte ionien, des masques de femme en terre cuite, et surtout une admirable collection de vases consacrés à la déesse durant le VII^e et le VI^e siècle. Il y en a plus de 200, vases et plats rhodiens et « méliens », vases corinthiens de grandes dimensions, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, une pièce merveilleuse de Samos, skyphoi de Naucratis, amphores attiques permettant de suivre la céramique et la peinture depuis le style de Vourva jusqu'au style sévère à figures rouges, une série unique de plats à figures sur fond bleu. Cet Héraion s'élevait au centre religieux de l'île, non loin du Cynthe. On accédait aux cavernes-temples du mont sacré par des voies qui, d'après les recherches d'A. PLASSART, montaient des deux côtés, bordées l'une et l'autre de chapelles où stationnaient les processions. Dans le quartier de l'Inopos, on a dégagé un vaste réservoir qui recueillait les eaux du ruisseau et les conduites qui les distribuaient dans la ville. Plus loin, à l'ouest, P. ROUSSEL a marqué la place de l'ancien Sarapieion, construit au temps de l'indépendance, et d'un Aphrodision. J. PÂRIS a déblayé les rues et les maisons de ce quartier. Le plan du gymnase est devenu très clair. Celui du théâtre a été rectifié par R. VALLOIS. Au sud-ouest du théâtre, on a déblayé un sanctuaire dédié à Dionysos, Hermès et Pan, ainsi que la voie qui y conduisait. Presque partout on a recueilli des inscriptions, dont plusieurs d'une grande importance¹.

Depuis 1909, année où G. Leroux avait publié *la Salle hypostyle*, les fascicules de *l'Exploration archéologique de Délos* étaient consacrés aux travaux de cartographie et de géographie, lorsqu'en 1912 a paru une étude de F. COURBY sur *le Portique d'Antigone et les constructions voisines*². Avec la compétence d'un architecte et le talent d'un dessinateur, cet archéologue déjà émérite fait voir tout ce qu'on peut voir et deviner d'après les

1. Maurice Holleaux, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 423, 462-463, 551-554. — Voir Maurice Prou, *Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, *Ibid.*, 1912, p. 647-658; 1913, p. 687-699.

2. *Exploration archéologique de Délos...* Fasc. V : *le Portique d'Antigone ou du Nord-Est et les constructions voisines*, par Fernand Courby, dessins de Gerhardt Poulsen, relevés de Henry Convert, Fernand Courby et Joseph Replat. 1912, 126 p., 3 pl. et 158 fig., dont 3 hors texte.

ruines de l'édifice dédié à Apollon par Antigone Gonatas. C'était un grand promenoir à double colonnade, long de 119 mètres et large seulement de 13, reconnaissable de loin aux têtes de taureau qui surgissaient des triglyphes. Devant le portique s'allongeait une double rangée de monuments plus bas : d'abord un soubassement sur lequel le prince avait fait dresser vingt et une statues de bronze, effigies de ses ancêtres, puis des piédestaux et des exèdres surmontés d'autres images. Le tout avait grande allure. Au milieu de cet ensemble hellénistique, la piété délienne conservait pieusement un tombeau mycénien ; c'est là probablement que reposaient les Vierges hyperboréennes dont Hérodote raconte la légende. De l'autre côté du portique, en saillie extérieure, se détachaient l'abaton, un de ces endroits que la foudre avait rendus à jamais inviolables, et le pavillon de la fontaine Minoë, qu'un reglement gravé sur marbre protégeait contre toutes souillures. Le fascicule de Courby vaut celui de Leroux ; l'un et l'autre peuvent servir de modèles pour les livraisons à venir. Aussi bien le travail est-il partagé : R. Vallois publiera le théâtre et ce « portique de Philippe » où il voit un Δεῖγμα et dont il a déjà fait connaître les grandes lignes¹ ; Ch. Picard a déjà envoyé à l'Académie des inscriptions un mémoire sur l'édifice des Poseidonias de Bérytos qui est prêt pour l'impression² ; Ch. Dugas est chargé de la céramique ; J. Pâris, des ports ; Chamonard, des maisons privées.

KINCH vient de faire connaître le résultat de ses fouilles à Vroulia, au sud de Rhodes (voir t. CI, p. 118). Le site est abandonné depuis la fin de l'époque archaïque. C'est à cette époque que se rapportent deux séries de vases qu'on appelait jadis « éoliens polychromes » et « rhodo-milésiens » et que l'auteur décrit avec soin sous le nom de « vrouliens » et de « kamiréens ». Il a trouvé une chapelle dont il indique la ressemblance avec un sanctuaire de Cnossos et dont il a fait étudier le mobilier rituel par R. Zahn. Dans la nécropole, il signale des tombes d'enfants, dont l'intérêt est grand pour l'histoire des idées religieuses. On devra faire attention à deux études sur les ailes données par les artistes aux animaux fantastiques et sur les représentations de la chèvre sauvage ou *égagre*, quand on recherchera les rapports de la civilisation archaïque avec l'Asie et la Crète³.

1. R. Vallois, *l'Édifice délien connu sous le nom de « portique de Philippe »*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 214-221, avec 2 fig.

2. Voir Maurice Prou, *loc. cit.*, 1913, p. 693-695.

3. K. F. Kinch, *Vroulia*. Berlin, Reimer, 1914, gr. in-4°, VIII-275 p., avec une carte, 47 pl. et 139 fig. dans le texte.

Les musées de Berlin ont repris à Samos, en 1911, les travaux entrepris sur l'emplacement du grand sanctuaire par Paul Girard en 1879 et par Cavvadias et Sophoulis en 1902-1903. L'Héraion est complètement dégagé. Commencé à la fin du VI^e siècle, quoique inachevé à l'époque d'Auguste, c'est bien une construction en tuf, comme il convient à l'époque. Il mesure 115 mètres sur 55, avec deux rangées de colonnes sur les longs côtés et trois sur chaque façade; la cella était à ciel ouvert, comme l'adyton de Didymes. Les volutes des chapiteaux donnent un démenti à Vitruve, qui parle de formes doriques. Devant le temple se dresse un autel imposant. Malheureusement, il faut renoncer à peu près à connaître le sanctuaire primitif; il n'en reste que soixante-dix bases d'un beau travail, encastrées dans la fondation du nouveau¹.

La publication des fouilles de Milet (voir t. CI, p. 119) a donné deux nouveaux fascicules. L'un, rédigé par le directeur même de l'entreprise, est consacré au Latmos; mais, sauf une introduction géographique, il appartient tout entier à la période byzantine. L'autre, dont les principaux auteurs sont G. KAWERAU et Albert REHM, a pour sujet le Delphinion. Ce temple était le plus vénéré de Milet. S'il ne présente pas, comme le sanctuaire d'Athènes, de vestiges certains de l'époque où les immigrés crétois prirent la place des indigènes, c'est qu'une nappe d'eau empêche de fouiller le sol assez profondément. Mais on ne peut douter que le dieu Delphinios n'ait été apporté par les gens de Milatos la crétoise et, dès le VI^e siècle, on voit Thalès lui consacrer des offrandes, comme patron de la cité. Aussi l'édifice servait-il d'archives à l'État, comme le Métroon à Athènes. C'est dire que le grand intérêt de ce fascicule lui vient des inscriptions publiées par Rehm (p. 162-406); Kawerau fait seulement la description de l'édifice, qui n'offre que des éléments hellénistiques ou romains (p. 125-161)².

D'autre part, le septième rapport provisoire sur les fouilles de Milet (voir t. CI, p. 119) est celui qui fournit le plus de renseignements sur l'histoire générale de la ville depuis les temps les plus recu-

1. Theodor Wiegand, *Erster vorläufiger Bericht über die von den kgl. Museen unternommenen Ausgrabungen in Samos*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akad. der Wissensch.*, philos.-histor. Classe, 1911, Abh. V, 24 p., avec 1 pl. et 7 fig. dans le texte.

2. *Milet. Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen seit dem Jahre 1899*, hrsg. von Theodor Wiegand. Heft III: *Das Delphinion in Milet*, von Georg Kawerau und Albert Rehm unter Mitwirkung von Friedrich Hiller von Gaertringen, Mark Lidzbarski, Theodor Wiegand, Erich Ziebarth. Berlin, Reimer, 1914, in-4°, p. I-VI, 125-442, avec 7 pl., 1 fig. hors texte et 101 fig. dans le texte.

lés jusqu'à l'époque romaine. On connaît maintenant un établissement préhistorique qui dura jusqu'après l'immigration crétoise, certifiée par des vases mycéniens du style le plus tardif; on suit l'extension de la ville archaïque dans la période de prospérité qui précéda la catastrophe de 494; on peut examiner le mur de la ville hellénistique, le plan des rues qui se coupent à angle droit, le grand marché et ses portiques; puis on passe devant le temple du peuple romain et de Rome, devant le Sérapeion, devant un héroon romain; on visite les ruines du stade, les bains romains et les thermes de Faustina. Si l'on accompagne les explorateurs à Didymes, on recueille des renseignements sur la voie sacrée, sur la terrasse aux offrandes, sur le stade; par un autel archaïque, on arrive au temple d'Apollon, et là les documents épigraphiques ou archéologiques éclaircissent la comptabilité du dieu aussi bien que l'histoire de son oracle et de son culte¹. — Depuis qu'a paru ce rapport sur les campagnes des années 1908-1910, les travaux ont été achevés sous la direction de KNACKFUSS; à Milet, von Gerkan a déblayé les maisons du marché septentrional et Lyncker a étudié plus à fond la topographie de la ville; à Didymes, Schede a relevé les tambours de colonne qui s'étaient écroulés dans la cella du temple au xv^e siècle².

Dans la vallée du Méandre était située la ville de Nysa. Grâce à d'heureux sondages, commencés en 1907, et à un travail collectif dirigé par W. VON DIEST, cette localité assez obscure de Carie est aujourd'hui une des villes grecques dont l'ensemble nous est le mieux connu, avec son agora et son sénat ou *géronticon*, son gymnase, ses thermes et sa bibliothèque, son théâtre et son amphithéâtre, son temple d'Acharaca et ses tombes monumentales. Les monuments sont présentés par PRINGSHEIM, les inscriptions étudiées par HILLER VON GAERTRINGEN, les monnaies décrites par REGLING³.

A Pergame, la mission allemande, composée d'IPPEL, Alex. CONZE, SCHAZMANN, HEPDING, etc., a porté ses efforts depuis 1909 sur trois monuments de l'Acropole, le temple de Déméter, le sanc-

1. Theodor Wiegand, *Siebenter vorläufiger Bericht über die von den kgl. Museen in Milet und Didyma unternommenen Ausgrabungen*, dans les *Abhandlungen der kgl. preuss. Akad. der Wissensch.*, philos.-histor. Classe, 1911, Abh. I, 71 p., avec 13 pl. et 16 fig. dans le texte.

2. Knackfuss, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 263-266; 1913, col. 123.

3. *Nysa ad Maeandrum nach Forschungen und Aufnahmen in den Jahren 1907 und 1909*, unter Mitwirkung von Harry von Coler, Konrad Graefinghoff, Friedrich Hiller von Gaertringen, Heinrich Pringsheim und Kurt Regling dargestellt von Walter von Diest (*Jahrbuch des kais. deutsch. archaeol. Instit.*, Ergänzungsheft X). Berlin, Reimer, 1913, in-4°, 103 p., avec 13 pl., 3 plans et 30 fig. dans le texte.

tuaire d'Héra et le gymnase¹. Le temple de Dèmèter, avec sa longue rangée de sièges en pierre pour les mystes, a été construit sous le fondateur de la dynastie attalide, Philétairos, fils d'Attalos. Ce personnage sort grandi des dernières fouilles : c'est lui aussi qui, fervent adorateur de la Déesse Mère, lui fit élever un autre temple à une journée de sa capitale². Le sanctuaire d'Héra domine fièrement le gymnase de sa double terrasse, et une inscription gravée sur l'architrave proclame qu'Attale II dédia le temple à Héra Basileia; une statue colossale représente le roi en Zeus. Tout ici est pour la montre et vise à l'économie : le pronaos est en marbre blanc; mais les murs de la cella, sous un revêtement de marbre, sont en vulgaire trachyte, et l'ensemble du travail est peu soigné. Devant le gymnase, on voit les traces d'une voie carrossable.

Dans la même région, à Kalé-Agili, DARIER et SCHAZMANN ont découvert la demeure d'Hermeias, le tyran d'Atarnée³; à Tchandarli, Siegfried LOESCHKE a retrouvé l'ancienne Pitanè⁴.

Les fouilles autrichiennes d'Éphèse, menées par le successeur d'Otto Berndorf, HEBERDEY, avaient été interrompues en 1908. Après maintes difficultés suscitées par le gouvernement ottoman, les travaux ont repris dans l'automne 1911, avec le concours de J. KEIL et de WILBERG. De l'agora hellénique, ils se sont étendus aux stades et au temple de Claude. On a étudié le mur de Lysimaque, qui a douze kilomètres de tour. Un monument est apparu, dont la destination reste incertaine; mais deux grandes salles, une cour centrale à ciel ouvert entourée de portiques, une inscription qui donne une liste de lauréats à des concours annuels de médecine semblent bien indiquer qu'on se trouve en présence d'un Mousseion⁵. — Tout en continuant les fouilles d'Éphèse, Heberdey fait connaître les résultats

1. Voir Karo, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 24, 71-75, 259-260; 1913, col. 34-35, 121; Dœrpfeld, Ippel, Schazmann et Darier, *Die Arbeiten zu Pergamon 1910-1911*, dans les *Mitteilungen des deutsch. archaeol. Instit. in Athen*, t. XXXVII (1912), p. 235-343, pl. XVI-XXX. Cf. *Revue historique*, t. CXVIII, p. 407.

2. *Mamurt-Kaleh, ein Tempel der Göttermutter unweit Pergamon*, nach den Untersuchungen von Paul Schazmann (*Jahrbuch des kais. deutsch. archaeol. Instit. Ergänzungsheft IX*). Berlin, Reimer, 1911, in-4°, 44 p., avec 14 pl. et 32 fig. dans le texte.

3. Voir Karo, *loc. cit.*, 1912, col. 260-261.

4. Voir Karo, *loc. cit.*, 1913, col. 121.

5. IX. *Vorläufiger Bericht über die Grabungen in Ephesos* (R. Heberdey), dans les *Jahreshefte des oesterreich. archaeol. Instit.*, t. XV (1912), Beiblatt, col. 157-182, fig. 126-140. — X. *Vorläufiger Bericht...* (Joseph Keil), *Ibid.*, col. 183-212, fig. 141-154 et 4 plans. — Cf. W. Wilberg, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1913, col. 122-123.

déjà obtenus (voir t. CI, p. 119). Dans le second volume de cette luxueuse publication, il donne une monographie du grand théâtre avec un choix d'inscriptions¹. Le troisième volume doit traiter de l'agora et des entrées du port.

Th. MACRIDY a attendu l'année 1912 pour rendre compte des fouilles entreprises en 1907 à Notion par la direction des Musées ottomans. Il est parvenu à reconstituer le plan du fameux temple dédié à Apollon Clarios et a trouvé un grand nombre de statuettes qui servaient d'ex-voto et des inscriptions encastrées dans les murs, où elles constituaient les archives sacrées².

Longtemps évincés des pays de domination turque, les archéologues français avaient enfin réussi à y reprendre pied en 1913. A. BOULANGER a repris, à Aphrodisias, la suite des travaux exécutés par G. Mendel et fait une étude sur les thermes³. — Phocée, la métropole qui devrait intéresser les Marseillais les moins enclins au charme austère des fouilles, a fait l'objet de travaux préliminaires qui sont pleins de promesses. L'auteur de ces premières recherches n'est pas un archéologue de profession. Félix SARTIAUX est un ingénieur qui consacre tous ses loisirs à une passion de plus en plus éclairée pour les choses antiques. Naguère, il publiait un volume dénué de toutes prétentions, mais qui dénotait un esprit curieux et agile : avec une sincérité savoureuse, avec une justesse dans les idées et les termes que ne saurait atteindre un simple amateur, il livrait les impressions qu'il avait ressenties devant les ruines de Smyrne, de Priène, d'Éphèse, de Milet, de Didymes, d'Hiérapolis. Plus récemment, il publiait dans la *Revue archéologique* des articles sur le temple d'Assos en Troade, articles qu'il vient de réunir en un petit volume après les avoir mis au point : tout ce que la critique et le calcul peuvent faire dire à ces fragments de sculpture et d'architecture découverts jadis par les Américains (voir t. CI, p. 119), il l'exprime avec une sagacité rare et il aboutit à des conclusions qui intéressent en général l'histoire de l'art dans les pays gréco-asiatiques dans la seconde moitié du VI^e siècle. Le voilà maintenant chargé d'une mission importante à Phocée. Il a commencé sa tâche avec une rigueur de méthode vraiment scientifique. Avant de remuer le sol,

1. *Forschungen in Ephesos*, veröffentlicht vom oesterr. archaeol. Instit. Bd. II : *Das Theater in Ephesos*, bearbeitet von R. Heberdey, G. Niemann, W. Wilberg. Wien, Holder, 1912, in-4°, II-230 p., avec 9 pl. en héliogravure, une pochette et 197 fig. dans le texte.

2. Th. Macridy, *Antiquités de Notion*, dans les *Jahreshefte des oesterreich. archaeol. Instit.*, t. XV (1912), col. 36-67, fig. 3-44.

3. André Boulanger, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1914, p. 46-53.

il a relevé tout ce qui apparaissait à la surface, dressant au 1/5,000 le plan d'une superficie de quatre kilomètres, prenant partout des photographies, examinant tous les restes visibles, marches taillées dans le roc, tombes rupestres, pierres antiques encastrées dans les constructions modernes, tessons et figurines ramenées à la surface par la charrue. Puis il a procédé à des sondages qui lui ont déjà permis de déterminer la place de plusieurs monuments¹.

Depuis longtemps, on n'a pas fait dans la Grèce asiatique des fouilles aussi fécondes en résultats que celles de BUTLER et de la mission américaine à Sardes. Le fameux temple d'Artémis a été débarrassé d'une couche de terre qui atteignait en certains endroits une épaisseur de 5 mètres. On s'est ainsi trouvé en présence d'un monument qui peut compter parmi les plus beaux de l'Asie Mineure. Mesuré aux fondations, il a 100 mètres sur 50. Les dalles du sol sont de marbre. Au milieu, les murs sont encore debout, sur une hauteur de 2 mètres. Sur les façades se dressent huit colonnes; sur les longs côtés, vingt. A l'est, près des deux colonnes hautes de 20 mètres que l'on connaissait depuis longtemps, treize autres s'élèvent encore à 8 ou 10 mètres. La sculpture est d'une élégance exquise : le IV^e siècle n'a rien produit de plus fin et de plus gracieux que les tores de ces bases et ces chapiteaux ioniques aux volutes séparées par de délicates palmettes. D'après une inscription trouvée sur place, une lettre d'Auguste à la ville de Sardes, dans le même téménos que ce temple magnifique était situé le temple de Zeus bâti par Alexandre sur les ruines du palais de Crésus. L'ensemble devait être grandiose. Après la cité des dieux, la cité des morts. Sur les bords du Pactole, on a ouvert plusieurs centaines de chambres funéraires; un grand nombre ayant servi à des ensevelissements secondaires ou même tertiaires, elles contenaient en moyenne six corps et presque toujours de nombreuses offrandes. Une seule de ces tombes renfermait une céramique d'aspect mycénien; puis viennent les frises d'animaux à la mode orientale; puis des vases lustrés à dessins géométriques qui sont encore antérieurs à la poterie lydienne de la tombe d'Alyattes (milieu du VII^e siècle); puis des vases lustrés à ornements blancs et jaunes, et d'autres, d'autres encore qui permettent de descendre le cours des siècles, jusqu'à ce qu'on arrive à une urne couverte d'une inscription à l'encre, qui date du I^{er} siècle av. J.-C.

1. Félix Sartiaux, *Villes mortes d'Asie Mineure*. Paris, Hachette, 1911, in-12. — *Les sculptures et la restauration du temple d'Assos en Troade*. Paris, Leroux, 1915, in-8°, 160 p., avec 59 fig. dans le texte. — Rapport dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1914, p. 6-18, avec une carte et 4 fig.

Ce qui est peut-être plus remarquable encore, c'est la quantité des bijoux qui témoignent qu'on est ici dans le pays de l'or; c'est la masse des statuettes et des masques en terre cuite, des alabastres et des verres, des miroirs et des brocs de bronze, des bassins d'argent, trouvailles qui semblent au premier abord devoir éclaircir la question capitale et toujours mystérieuse des rapports entre les Lydiens et les Étrusques¹.

Sur la côte septentrionale de l'ancien Pont-Euxin (voir t. CVIII, p. 95), les fouilles entreprises sous les auspices du gouvernement russe², d'autres aussi, plus ou moins clandestines, dont les produits sont acquis par la Commission impériale d'archéologie, nous font mieux connaître, d'année en année, ces colonies grecques et ces principautés indigènes où les caravanes apportaient l'or des mines asiatiques et où les navires des lointaines métropoles échangeaient contre le froment les vases pleins d'huile et de vin. L'importante ville d'Olbia est depuis longtemps le domaine de R. PHARMAKOWSKY. Dans l'ancienne nécropole, il a exploré en deux ans (1911-1912) 210 tombes et deux tumuli. Le plus grand nombre de ces tombes appartient à la seconde moitié du VI^e siècle (par exemple la tombe 81, qui renfermait une jeune fille avec un riche mobilier), et il n'y en a pas une qui soit de l'époque antérieure: c'est qu'auparavant dominait la coutume de l'incinération et qu'à Olbia, comme à Bérézan, les amphores où l'on avait recueilli les ossements étaient enfouies dans les maisons d'habitation, les morts continuant de vivre avec les vivants. La tombe 78 présente une disposition curieuse: l'urne cinéraire est placée au centre d'un cercle aux rayons formés par dix-sept amphores. Les vases ioniens et corinthiens se rencontrent d'abord avec les vases attiques de Vourva; puis ils disparaissent à peu près complètement devant les vases attiques à figures noires. Trois vases d'albâtre, dont les pieds représentent des femmes assises sur des animaux ou des Harpyes, sont conformes aux traditions archaïques de la sculpture ionienne et rappellent des pièces analogues de Naucratis: nouveau document sur les relations des Milésiens avec l'Égypte et le Pont-

1. Howard Crosby Butler, *Second preliminary report on the American excavations at Sardes in Asia Minor*, dans l'*American Journal of archaeology*, t. XV (1911), p. 445-458, avec 2 pl. et 4 fig. — *Third preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVI (1912), p. 465-479, avec 8 fig. — *Fourth preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVII (1913), p. 471-485, avec 5 fig. — *Fifth preliminary report...*, *Ibid.*, t. XVIII (1914), p. 425-437, avec 8 fig.

2. Sur les fouilles russes en général, voir B. Pharmakowsky, dans l'*Archaeol. Anzeiger*, 1912, col. 323-381, avec 74 fig.; 1913, col. 178-234, avec 74 fig.; 1914, col. 205-292, avec 111 fig.

Euxin. Un des tumuli recouvrait une tombe à puits de l'époque hellénistique : nouvelle preuve de la fidélité avec laquelle on s'attachait à ce type de tombe en pays scythique. Dans la ville, les fouilles du quartier B sont achevées. Du nord au sud s'allonge une rue pavée qui a la largeur ordinaire de 2^m75. Une coupe verticale fait apparaître six couches, dont la plus basse atteint le niveau du Bug.

Les belles fouilles de Bérézan ont été complétées en 1913. Des puits creusés dans le roc et contemporains des plus anciennes maisons ont livré de riches dépôts de vieille poterie ionienne; d'abondants reliefs de cuisine indiquent comment se nourrissait une population de marins au fond du Pont-Euxin. Dans une couche supérieure, on a déblayé des maisons bâties au troisième quart du VI^e siècle et vers 500 et retrouvé des vases attiques à figures noires et à figures rouges. Aux II^e et III^e siècles après l'ère chrétienne, le site ne fut plus occupé que temporairement : les Olbiens y venaient seulement pour la saison de pêche.

Non loin du Dniepr inférieur, dans le *kourgane* de Solokha, on a découvert deux tombes. La première, déjà violée, n'en a pas moins présenté encore, dans une fosse distincte, des chevaux aux chanfreins curieusement travaillés et le palefrenier chargé de les surveiller : c'est l'écurie posthume placée près du maître. L'autre, en effet, est du type scythique que la tradition a perpétué à l'usage des princes. A l'entrée, un esclave; tout au fond, le roi et, devant lui, comme garde du corps, le porte-glaive. De toutes parts, un mobilier magnifique : un peigne en or, une coupe en or, un beau carquois en or décoré de scènes de guerre, de nombreux vases d'argent à reliefs, etc.¹.

A Chersonèse, Chr. LÖPER a trouvé une ville qui commence au VI^e siècle et où s'ajoute aux séries ordinaires de poteries milésiennes et attiques une quantité surprenante de vases mégariens. Un étui de bronze renferme des instruments de peintre pareils à ceux qu'on a trouvés à Pompéi et à Saint-Médard-des-Prés.

A Panticapée (Kertch), W. W. SCHKORPIL a continué d'explorer la nécropole. Bijoux, verres, statuettes et vases de toutes les formes se répartissent entre deux objets qui marquent les dates extrêmes : une olpè attique à figures noires du VI^e siècle et une tête de femme de l'époque romaine. Dans cet intervalle, les recherches chronologiques ont pour points de départ : 1^o une amphore pseudo-panathé-

1. A. Bobrinskoy, *le Kourgane de Solokha (Russie méridionale)*, dans la *Revue archéologique*, 1914, t. I, p. 161-163. — Sophie Polovtsoff, *Une tombe de roi scythe*, *Ibid.*, p. 164-190, pl. I-XI, fig. 1-9, 11-14. — Cf. R. Pharkowsky, *loc. cit.*, 1914.

naïque qui contenait des ossements incinérés et qui, rapprochée des séries connues, se place vers 515-510; 2^o un fragment d'amphore panathénaique au nom de l'archonte Néaichmos (320).

A Tanais, A. A. MILLER a également trouvé une amphore panathénaique qu'il ramène à la seconde moitié du v^e siècle, ce qui entraîne un déplacement de date pour un certain nombre de pièces analogues, les n^{os} 76 et 78-81 de Brauchitsch (voir t. CVIII, p. 121-122). Le sujet représenté, un concours de citharistes, prouve que les prix des concours musicaux qui, d'après Aristote et les inscriptions, étaient des objets en argent et en or, étaient encore au v^e siècle des amphores d'huile, comme ceux des jeux gymniques et hippiques.

Dans la presqu'île de Taman, SCHKORPIL a exploré en 1911, au bord de la mer, une nécropole. Des fosses, fermées jadis par des planches qu'on recouvrait de sable, d'herbe et de coquilles, ont livré des restes d'aliments, des bijoux, des vases, des terres cuites dont la date varie entre le vi^e siècle et l'époque romaine et des verres importés par le commerce ionien du vi^e au iii^e siècle. Parmi les acquisitions faites par la Commission archéologique dans la même région figurait une splendide couronne d'or datée par un statère d'Alexandre. Cette belle pièce provenait d'un tumulus situé sur le mont Selenskaja. Schkorpil a porté ses efforts de ce côté dans la campagne suivante. D'une chambre funéraire en pierre et d'une tombe voisine, il a tiré des trésors d'une richesse inouïe. Le premier renfermait, avec une amphore panathénaique de l'archonte Néaichmos, des pièces d'orfèvrerie, couronne, fibule à médaillon, pendentifs, etc., où l'or se rehausse de pierres précieuses. Le second, celui qui contenait le statère d'Alexandre, a fourni, sans compter les bijoux, une collection de vases et d'ustensiles en argent et une hydrie à vernis noir ornée au col d'une rangée de myrte en or.

Enfin, dans le Caucase, la Commission archéologique a fait l'acquisition de soixante et une pièces d'or de Lysimaque trouvées à Tuapse.

A Cyrène, les événements n'ont laissé le temps ni aux Américains investis d'un monopole par un iradé de 1910, ni aux Italiens devenus les maîtres du pays de pousser fort avant les explorations archéologiques. Cependant, les uns ont pu, sous la direction de R. NORTON, dégager sur une hauteur qu'on croit être l'Acropole un édifice à colonnade¹. Les autres ont eu l'heureuse fortune de ramener au jour une vingtaine de sculptures, dont une Aphrodite qu'on

1. *The excavations at Cyrene. First campaign*, by Richard Norton, J. C. Hopkin, Ch. D. Curtis, dans le *Bulletin of the archaeol. Institute of America*, t. II (1910), p. 141-167.

dit très belle. La tête et les bras manquent; mais le nu et la pose indiquent une Anadyomène, et, comme la facture rappelle encore les dernières traditions du v^e siècle, on aurait là l'exemplaire le plus ancien de ce type.

On sait qu'en 1909 on a trouvé sous la mer, devant le port tunisien de Mahdia, un navire qui était venu jadis du Pirée chargé de sculptures et de stèles¹. Il portait probablement le butin que Sylla envoyait à Rome après le sac du port athénien. Des fouilles sous-marines ont été organisées, dont A. MERLIN et L. POINSSOT ont fait connaître les résultats. Les bronzes sont des pièces de choix, entre autres un splendide Hermès dans l'attitude d'un orateur, un buste-applique représentant une Nikè laurée, des Satyres et des Éros, un acteur comique, des danseurs et danseuses grotesques². Les marbres sont malheureusement corrodés par l'eau³. Merlin a pu fournir des détails importants pour l'histoire de la marine antique. Il a réussi à donner les mesures du bateau, bien qu'il n'en reste naturellement que la cargaison et des morceaux de bois épars : soixante-cinq colonnes disposées en sept rangées couvraient une longueur de 25 mètres et une largeur qui variait de 7 mètres à 9^m30; on peut donc attribuer au bateau environ 40 mètres de long et au moins 10 mètres de large. Deux ancres en plomb ont été retirées de la mer, dont l'une, longue de 2^m45, pèse 628 kilos, et l'autre, longue de 2^m35, pèse 695 kilos⁴.

P. ORSI, dont les fouilles ont fait ressusciter sur tant de points les Sicules et les Grecs de Sicile, continue avec sa méthode impeccable les travaux entrepris en Calabre (voir t. CVIII, p. 94-95). En attendant l'ouvrage d'ensemble qu'il promet, on peut consulter les rapports préliminaires qu'il publie au fur et à mesure des découvertes⁵. Dans les campagnes de 1910 et de 1911, il a encore exploré

1. A. Merlin, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1909, p. 659 et suiv.

2. A. Merlin et L. Poinssot, *Bronzes de Madhia ayant décoré une trière athénienne*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 206-210 (cf. p. 361). — *Monuments et Mémoires de la Fondation Piot*, t. XVII, p. 29 et suiv., pl. II-IV. — Merlin, *Ibid.*, t. XVIII, p. 5 et suiv., pl. I-V. — Merlin et Poinssot, dans les *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France*, t. LXX (1911), p. 211 et suiv. — Merlin, *les Recherches sous-marines de Mahdia en 1913*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1913, p. 469-481, avec 2 fig.

3. A. Merlin et L. Poinssot, dans la *Revue archéologique*, 1911, t. II, p. 92-126, avec 11 fig.

4. A. Merlin, *les Recherches sous-marines de Madhia en 1911*, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1911, p. 556-565.

5. P. Orsi, *Rapporto preliminare sulla quinta campagna di scavi nelle*

Locres. Il a mis au jour deux monuments du VI^e siècle : dans la ville basse, à la Casa Marafioti, un temple dorique dressé sur des substructions grandioses ; sur l'Acropole, un petit temple rempli de statuettes d'Athènes. Hors ville, il a déblayé deux nécropoles. Dans la plus ancienne, qui est du VIII^e siècle, quatre-vingt-huit sépultures font apparaître la population indigène, celle qui était maîtresse du pays avant l'immigration grecque et que Polybe dit d'origine sicule : les corps inhumés sont généralement groupés par familles dans des grottes artificielles ; les poteries font penser à Villanova, les fibules à l'Italie centrale ; le fer est d'un usage fréquent. Dans la plus récente, la nécropole Lucifero, où a été trouvé un millier de tombes, le mobilier, qui est souvent d'une grande richesse, prouve que le goût ionien prévalait sur cette côte vers le milieu du VI^e siècle et que les relations avec Athènes, fréquentes au temps des vases à figures noires, devinrent rares au temps des vases à figures rouges, c'est-à-dire pendant les guerres médiques.

De l'autre côté de la péninsule, au bord de la mer Tyrrhénienne, Locres avait une colonie, Medma, qui lui servait de tête de ligne pour faire le commerce avec les Étrusques en évitant le détroit de Messine. A Rosarno, qui marque aujourd'hui l'emplacement de cet avant-poste, on a trouvé un dépôt presque aussi riche que celui de Locres même. Les terres cuites représentent de préférence des femmes assises, ce qui indique que le culte de Perséphoné était florissant dans la colonie comme dans la métropole. Elles présentent des vestiges d'archaïsme qu'on dirait attribuables à l'imitation de l'artiste voisin, Pythagoras de Rhégion.

Au nord de Locres, Orsi a encore déblayé une partie de Crotona. Près du cap au nom significatif de Colonna, il a fait apparaître assez nettement sur le sol le plan du fameux temple d'Héra Lakinia. Les restes de la toiture se répartissent en quatre périodes : ce sont d'abord des plaques de terre cuite qui rappellent successivement les types plus ou moins archaïques de Géla, de Locres et de Métaponte, puis des dalles et des acrotères de marbre pareils à ceux du Parthénon.

Du Pont-Euxin à la mer Tyrrhénienne, quelle pourra être l'œuvre des fouilles quand l'horrible tourmente qui s'est abattue sur le monde aura cessé ? Dès à présent, on prévoit que la guerre balka-

Calabria durante l'anno 1910, dans les *Notizie degli scavi*, Serie quinta, t. VIII (1911), Supplemento, 124 p., avec 6 pl. et 123 fig. dans le texte. — *Scavi di Calabria nel 1911 (Relazione provvisoria)*, *Ibid.*, t. IX (1912), Supplemento, 66 p., avec 69 fig. dans le texte.

nique — en attendant les résultats de la guerre européenne — aura pour conséquence de faciliter l'exploration des pays soumis auparavant à la domination turque. Tandis que le ministère de l'Instruction publique et l'Hétairie archéologique d'Athènes se sont réservé l'exploration de Pella et d'Amphipolis en Macédoine, de Cassope en Épire et de l'île de Chio, l'École française a obtenu du gouvernement hellène un droit exclusif sur les ruines de Philippes, et l'Institut allemand est autorisé à continuer les fouilles de Dodone commencées jadis par Carapanos. Comment se fera entre les archéologues le partage de l'Asie Mineure? Nul ne peut le dire. Le canon qui tonne en Orient prélude à tant de choses nouvelles!

III. ÉPIGRAPHIE. — Le *Corpus des Inscriptions græcæ* (voir *Rev. histor.*, t. CI, p. 120; t. CIV, p. 333; t. CVIII, p. 96) a fait de grands progrès dans ces dernières années. On le constatera, quand nous serons amenés, dans le tour de Grèce que nous allons faire, en Laconie, en Arcadie et à Délos. Mais partons d'Athènes.

Depuis les années 1877-1888 où Kœhler avait édité dans le *Corpus* les inscriptions attiques de l'archontat d'Euclide au règne d'Auguste, tandis que dans l'intervalle (1878-1882) Dittenberger s'occupait de la période impériale, on avait découvert une masse de documents nouveaux. Les Suppléments, dont la publication s'arrête d'ailleurs en 1895, remédiaient insuffisamment au mal; car, en se multipliant, ils dispersaient les textes que le *Corpus* avait pour but de réunir. L'Académie de Berlin décida donc en 1905 de faire publier une seconde édition des tomes II et III, dans un format plus maniable. J. KIRCHNER en fut chargé. Cette édition *minor*¹ est plus pratique que l'autre pour l'usage ordinaire. Elle ne s'embarrasse pas de caractères épigraphiques et ne donne que les transcriptions en caractères vulgaires. Chaque numéro est muni d'un *lemma* où l'on voit d'un coup d'œil la concordance avec la première édition et avec les principaux recueils, le titre mentionnant l'objet du décret, les lettres caractéristiques de l'original. Des notes marginales disent, à droite, si l'inscription est *στοιχηδόν* ou non et quel est le nombre de lettres par ligne, à gauche, quelle est la date. Kirchner commence par les documents les plus importants pour l'histoire d'Athènes, les décrets, et comprend dans la première

1. *Inscriptiones græcæ*. Voluminis II et III editio minor: *Inscriptiones atticæ Euclidis anno posteriores*, edidit Johannes Kirchner. Pars prima *decreta* continens. Fasc. prior: *Decreta annorum 403/2-230/29*. Berlin, Reimer, 1913, in-fol., ix-337 p.

livraison ceux des années 403/2-230/29. Il ne s'est pas borné à consulter les *schedae* de l'Académie de Berlin et une ample collection d'estampages et de photographies; il est allé examiner les monuments inscrits et les pierres réunies dans le musée épigraphique d'Athènes et dans les musées du Pirée et d'Éleusis; il a, de plus, utilisé largement les savantes indications d'Ad. Wilhelm, qui l'a aidé à corriger presque toutes les épreuves; il a reçu en communication de Skias et de P. Foucart nombre de textes inédits et de restitutions. Il est impossible ici d'énumérer tous les documents publiés pour la première fois ou reproduits d'après des publications récentes. Signalons-en toutefois quelques-uns. Les n^{os} 40 et 98 permettront de préciser l'histoire de la seconde confédération athénienne. Le n^o 140 est un amendement de 353/2 à une loi antérieure des nomothètes sur les prémices offertes à Éleusis; cet acte, édité naguère par Oiconomos, a été depuis étudié à fond par A. ELTER¹, qui en a tiré d'utiles renseignements sur la procédure de la nomothésie et sur les sacrificateurs chargés d'offrir à Éleusis un sacrifice annuel. La valeur du n^o 236 a été mise en lumière par Ad. Wilhelm: c'est l'adhésion des Athéniens à la ligue panhellénique en 338. Le n^o 493 est un décret honorifique qui a servi à Johnson à éclairer sur certains points l'histoire de la guerre Lamiaque². Mais il suffit de rappeler les services rendus par le vieux *Corpus inscriptionum atticarum* pour se figurer l'utilité qu'il aura sous une forme plus dense et rajeunie.

Une découverte bien imprévue et très importante pour l'histoire politique d'Athènes est celle qu'a faite A. BRUECKNER de quarante-quatre *ostraca*, balayures de l'agora ramassées après un vote d'ostracisme, jetées alors *extra muros* et retrouvées parmi des terres rapportées dans le cimetière du Dipylon. Sur trente-neuf suffrages lisibles, onze désignent pour victime Thucydide, fils de Mélésias; vingt-six s'en prennent à Cleippidès, fils de Deinias; deux voix perdues portent le nom de Teisandros, fils d'Épilycos, beau-père du fils aîné de Périclès, et celui d'un inconnu, Eucharidès. Thucydide fut ostracisé en 443 ou 442; mais il rentra dans la vie publique au moins pendant les années 432-425, et c'est dans cette période que se place la carrière de Cleippidès. Chargé en 428 de mener la flotte le plus vite possible à Lesbos, où la révolte grondait, celui-ci se laissa devancer par un navire marchand qui mit les Mytiléniens en garde, et

1. Anton Elter, *Ein Athenisches Gesetz über die Eleusinische Aparche*. Programm der Rheinischen Friedrich-Wilhelms-Universität. Bonn, Marcus und Weber, 1914, in-4°, 55 p.

2. Allan C. Johnson, *A new inscription from the Acropolis of Athens*, dans *The American journal of archaeology*, t. XVII (1913), p. 506-519.

il consentit à traiter avec eux (Thucydide, III, 3-4). De là sans doute la colère des Athéniens, qui commençaient à écouter docilement Cléon, bouleute en 428. Comme on procédait au vote préalable sur l'ostracophorie pendant la sixième prytanie et au vote définitif avant la huitième, il est probable que l'opération dont nous avons ici un souvenir matériel eut lieu dans les trois premiers mois de 427. Ce fait, auquel aucun auteur contemporain ne fait allusion, jette un jour nouveau sur les luttes intérieures dans Athènes pendant les années si obscures qui suivent la mort de Périclès et préparent le triomphe de Cléon; il permet aussi de combler l'énorme lacune qui sépare l'ostracisme de Thucydide en 442 et celui d'Hyperbolos en 417. Il n'est pas jusqu'au nombre de personnages simultanément exposés à l'ostracisme qui ne doive attirer l'attention : plus que jamais on doit croire que le chiffre des 6,000 suffrages nécessaires n'est pas celui du *quorum*, mais celui des voix réunies contre un seul; sinon, il faudrait admettre que, dans le cas présent, où le vote porte sur quatre noms, un citoyen pouvait être dépouillé de tous ses droits et banni par 1,501 voix¹.

Parmi les inscriptions attiques du IV^e siècle découvertes récemment, il faut signaler les stèles qu'un vaisseau de Sylla laissa tomber au fond de la mer près de Carthage et que MERLIN a retirées des eaux au bout de deux mille ans (voir p. 33). Trois d'entre elles proviennent du Pirée, dont deux de la chapelle dédiée au héros Paralos et une du temple d'Ammon. Celle-ci porte une liste de dons faits au dieu par le peuple athénien en 363/2, année où Athènes avait intérêt à opposer l'oracle étranger à l'oracle de Delphes, parce qu'elle connaissait l'hostilité du Conseil amphictyonique à son égard (voir Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 94). Celles-là sont des décrets rendus par l'équipage de la trière paraliénne en l'honneur de bienfaiteurs².

É. MICHON a publié et commenté une inscription entrée récemment au musée du Louvre, document remarquable sur les fêtes locales des *dèmes* attiques. A Cholargos se célébraient en 334/3 des Thesmophories. Les deux présidentes (*ἀρχουσαι*) fournissaient à la prêtresse comme redevances : un hémicte d'orge, de froment, de farine d'orge, de farine de froment, un conge de vin, un demi-conge d'huile, deux cotyles de miel, une chénice de sésame blanc, de sésame noir, de pavot, deux fromages blancs d'au moins un statère,

1. A. Brueckner, dans l'*Archæol. Anzeiger*, 1912, col. 31.

2. A. Merlin, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1909, p. 160-161; 1911, p. 208 (cf. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, n° 1517).

deux statères d'ail, une torche d'au moins deux oboles et quatre drachmes en espèces¹.

W. KOLBE a publié le fascicule des *Inscriptiones græcæ* réservé à la Laconie et à la Messénie; HILLER VON GÆRTINGEN, celui de l'Arcadie. Ils ont ainsi fait aboutir des efforts collectifs que bien souvent contraria la mort. C'est Fraenkel qui, après avoir édité les inscriptions de l'Argolide (1892), devait consacrer ses soins au reste du Péloponèse. Il commença (1895) par la Laconie et la Messénie. Il avait dépouillé le recueil de Fourmont conservé à la Bibliothèque nationale, les journaux de Ross et de Welcker conservés à l'Académie de Berlin, les itinéraires de Conze et de Michaëlis, et se mettait en devoir de quitter Sparte pour une exploration méthodique, lorsqu'il fut arrêté par la maladie qui devait l'emporter (1903). Von Prott, qui l'avait accompagné et qui lui succéda, fit le voyage projeté et mourut la même année. La besogne fut alors partagée entre Kolbe et Hiller. Ils ont donc ajouté chacun dix années de travail à l'œuvre accomplie avant eux. Aucune des commodités qu'on peut demander à une collection de ce genre ne fait défaut : les indices sont excellents et, pour éclairer les textes épigraphiques, tous les textes littéraires relatifs à l'histoire locale sont reproduits dans des introductions qui faciliteront beaucoup les recherches ultérieures. Au premier fascicule ont largement profité les fouilles anglaises de Sparte; car Tod a libéralement cédé les inscriptions inédites qu'il détenait. Dans le second fascicule on remarquera : le texte singulièrement amélioré du fameux jugement rendu à Mantinée contre des sacrilèges (n° 262) et les décrets de Stymphale (nos 351-357) qu'Haussoullier a reconstitués avec une patience sagace et où il a reconnu des dispositions de grande importance sur le droit international en matière de *symbola*. En tête de la collection (p. xxxiv-xxxvii), l'éditeur a placé avec raison, sous le titre de *Corollarium delphicum*, deux belles inscriptions trouvées à Delphes et communiquées par Haussoullier et A. Plassart, véritables monuments de la langue, de l'histoire et de la géographie arcadiennes : 1° le décret rendu en 324 par Tégée pour rappeler les bannis conformément à l'édit d'Alexandre; 2° une liste de théarodoques rangés par ordre géographique, qui fixe l'emplacement relatif des villes arcadiennes et en fait même connaître une ignorée jusqu'ici².

1. Étienne Michon, *Un décret du dème de Cholargos relatif aux Thesmophories*. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions*, t. XIII (1913). In-4°, 24 p. avec une pl.

2. *Inscriptiones græcæ*. Vol. V : *Inscriptiones Laconiae Messeniae Arcadiae*. Berlin, Reimer, 1913. Fasc. prior : *Inscriptiones Laconiae Messeniae*, edidit Gualtherus Kolbe. In-fol., xxviii-377 p. Additæ sunt tabulæ septem. —

Grâces en soient rendues à Bourguet et à Colin ! Enfin la publication des inscriptions delphiennes a commencé en 1910. BOURGUET s'est chargé des documents trouvés sur la voie sacrée. Il la suit en partant de l'entrée pour visiter successivement les monuments des Crotoniates, des Corcyréens, des Arcadiens (nos 3-49), des Lacédémoniens (nos 50-69), des Argiens (nos 70-128), des Tarentins (nos 129-135) et des Étoliens (nos 142-154), le mur des décrets pour les Mégariens (nos 155-196), les trésors de Siphnos (nos 197-288), de Cnide (nos 289-350) et de Thèbes (nos 351 et suiv.). Comme les peuples grecs aimaient à consacrer leurs victoires par l'envoi de trophées au dieu Pythien et par la gravure d'inscriptions commémoratives, l'intérêt de ces textes est très grand pour l'histoire politique et militaire : il y en a un bon nombre qui pourraient servir d'épilogues à des récits de guerre. Nous signalerons aussi une loi (nos 294-295) dont Homolle s'est réservé le commentaire : c'est — exception unique en Grèce — une loi du IV^e siècle qui fixe un maximum au taux de l'intérêt. A COLIN sont revenues les inscriptions du trésor athénien. Après la dédicace commémorative de la bataille de Marathon, il présente la série (nos 2-67) qu'il avait déjà en grande partie publiée et étudiée dans sa thèse sur *le Culte d'Apollon Pythien à Athènes*. L'ordre qu'il suit est à peu près celui qu'il avait observé dans cet ouvrage : les chefs de la pythaïde; le corps de la pythaïde, théôres et pythaïstes; l'escorte, éphèbes et cavaliers; les femmes, canéphores et pyrphoros; les jeux hippiques et musicaux; la pythaïde au II^e siècle; la théorie athénienne au I^{er} siècle; la dodécade sous l'Empire. Les actes relatifs aux technites dionysiaques témoignent du soin avec lequel les sociétés d'acteurs se faisaient confirmer leurs privilèges et nous montrent le sénat romain intervenant entre celle d'Athènes et celle de l'Isthme (nos 68-70). Les fameux hymnes delphiques accompagnés d'une notation musicale sont édités ici d'une façon définitive et commentés par Th. Reinach (nos 137-138). Un décret amphictyonique du I^{er} siècle montre la faveur persistante dont jouissait la monnaie d'Athènes, en donnant cours forcé à son tétradrachme avec la pleine valeur de quatre drachmes euboïques¹.

Fasc. alter : *Inscriptiones Arcadiæ*, edidit Fred. Hiller de Gaertringen. In-fol., xxviii-194 p. Accedunt tabulæ octo.

1. *Fouilles de Delphes*, exécutées par ordre du gouvernement français et publiées sous la direction de Théoph. Homolle. T. III : *Épigraphie*; 1^{re} fasc. : *Inscriptions de l'entrée du sanctuaire au trésor d'Athènes*. Texte par Émile Bourguet. 1^{re} livraison, 1910, p. 1-104, avec 8 pl. et 29 fig.; 2^e livraison, 1911, p. 105-200, avec 2 pl. et 5 fig. — 2^e fasc. : *Inscriptions du trésor d'Athènes*. Texte par G. Colin, 5 livraisons, 1909-1913, iv-397 p., avec 16 pl. et 5 dessins dans le texte.

L'un après l'autre, Ad. WILHELM¹ et NIKITZKY² ont étudié dans de longs mémoires une belle inscription trouvée récemment sur le territoire de l'ancienne Locride. Tous ceux qui s'intéressent aux coutumes archaïques de la Grèce ont lu dans les textes littéraires qu'à la suite du sacrilège commis par Ajax, lorsqu'il arracha Cassandre des autels d'Athènes, les Locriens envoyaient tous les ans en Troade deux victimes expiatoires, deux vierges destinées à servir Athènes Ilios. Au IV^e siècle, après la destruction de Naryka qui, étant la patrie d'Ajax, était spécialement responsable, les Locriens trouvèrent le tribut bien lourd. Ils essayèrent vainement de s'y soustraire; ils durent chercher la façon la plus équitable de le répartir. C'est la décision prise vers 275-250 qui est gravée sur le nouveau document. La charge annuelle incombe, comme de juste, aux Aiantéens (descendants d'Ajax) et à la cité de Naryka; mais, comme compensation, ils obtiennent des Locriens des garanties pour leurs personnes et leurs biens: ils sont relevés de l'atimie qui pesait sur eux depuis des siècles.

A peine le recueil des inscriptions thessaliennes avait-il paru (voir t. CI, p. 120) que l'infatigable éphore ARVANITOPOULLOS s'efforçait à le compléter par la publication de textes nouveaux; de 1910 à 1914, il en a édité 290, ajoutant ainsi au volume d'Otto Kern un supplément tel que déjà le volume serait à refaire. Un acte d'Homolion (n° 27), relatif à l'achat de terres aux frais de la ville en vue d'une réforme agraire, est intéressant pour l'histoire sociale de la Grèce à la fin du III^e siècle; il l'est plus encore pour l'histoire économique, parce qu'il donne les prix tant de la terre en friche que du vignoble, et l'on remarque non sans surprise que la valeur moyenne de la terre était supérieure à ce qu'elle est aujourd'hui. Une liste d'affranchissements (n° 40) contribue à fixer la chronologie des stratèges thessaliens au I^{er} siècle av. J.-C. Une série de décrets (nos 64-88, 233) honore des juges que les Thessaliens des deux derniers siècles avant l'ère chrétienne, comme les Béotiens de la même époque, appelaient de l'étranger pour statuer soit en premier ressort (εὐθεῖα δίκη), soit en appel (βέλιμος δίκη, βολιμοδικασταί). Un dossier de témoignages rendus en justice dans une contestation de limites (n° 165) est bien curieux par le langage savoureux ou trivial des bergers et autres gens du peuple. Un décret de Gonnos (n° 232) est provoqué par un décret d'Athènes où

1. Ad. Wilhelm, *Die Lokrische Mädcheninschrift*. Extrait des *Jahreshefte des österr. archäolog. Institutes*, t. XIV (1911), p. 163-236, fig. 143-147.

2. Nikitzky, dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique*, section classique-philologique, 1913, p. 1-100 (en russe).

persiste la politique religieuse qui s'efforçait de donner aux Panathénées, aux Éleusines d'Athènes et aux mystères d'Éleusis une vogue panhellénique¹.

Aux dernières nouvelles, E. Ziebarth achevait l'impression du fascicule consacré dans le *Corpus* à l'Eubée (vol. XII, fasc. 9). En attendant, C. COUROUNIÔTIS publie les inscriptions qu'il a découvertes à Éréttrie. Elles datent, en général, du IV^e et du III^e siècle. La plus remarquable est un cahier des charges (διαγραφή) réglementant les entreprises théâtrales et musicales en Eubée au temps de Dèmétrios Poliorcète. Les technites donnaient des représentations deux fois par an (aux Dionysia et aux Dèmètria) à Éréttrie, à Chalcis et à Oréos et même une troisième fois à Carystos (aux Aristonikeia). Les commissaires de ces villes devaient se réunir à Chalcis pour organiser les tournées; mais on ne voit pas clairement s'ils s'entendaient avec la troupe directement ou par l'intermédiaire de l'impresario. Les émoluments sont à l'année : 60 drachmes au flûtiste, 400 aux comédiens, 300 au costumier. En cas de déplacement, la troupe a droit à une indemnité de 9 oboles par tête et par jour, pendant cinq jours. Pour toute absence non justifiée, les acteurs paieront une amende².

Le tome XI du *Corpus*, qui doit comprendre les inscriptions de Délos, était en bonne voie et deux fascicules avaient paru, quand les événements sont venus compromettre l'achèvement du travail. On sait qu'une entente établie entre l'Académie de Berlin et notre Académie des Inscriptions laissait aux savants français le soin d'éditer ce volume, puisque aussi bien l'École française d'Athènes s'est acquiescé de droits indéniables sur la plupart des inscriptions déliennes. Le volume doit être divisé en trois parties : 1^o les monuments les plus anciens, avec les actes amphictyoniques; 2^o les documents de la période d'indépendance (314-166); 3^o ceux qui datent de la seconde domination athénienne. C'est par la seconde partie que commence la publication. Elle doit comprendre trois fascicules qui porteront

1. A. S. Arvanitopoulos, *Inscriptions inédites de Thessalie*, *Revue de philologie*, 1911, p. 122-162 (n^{os} 1-49); p. 282-305 (n^o 50); *Ἐφημέρις ἀρχαιολογική*, 1911, col. 123-149 (n^{os} 51-88); 1912, col. 60-101 (n^{os} 89-164); 1913, col. 25-52 (n^{os} 165-181); 1914, p. 4-23 (n^{os} 182-231); p. 167-184 (n^{os} 232-242); *Revue épigraphique*, t. I (1913), p. 17-34 (n^{os} 243-274); t. II (1914), p. 221-236 (n^{os} 275-290). — Cf. A. M. Woodward, *Annals of archaeology and anthropology*, t. III (1910), p. 145-160; *Journal of hellenic studies*, t. XXIII (1913), p. 313-346; J. Hatzfeld, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXV (1911), p. 231-237.

2. Const. Courouniôtis, dans l'*Ἐφημέρις ἀρχαιολογική*, 1911, col. 1-38, avec 2 pl. et 35 fig.

les numéros 2, 3 et 4. Les fascicules 2 et 3 sont réservés aux actes de l'administration publique, aux actes des archontes et des hiéropes, de 314 à 250 et de 250 à 166 : c'est la part de DÜRRBACH. Le fascicule 4, attribué à P. ROUSSEL, contient les autres inscriptions de la période d'indépendance, décrets, traités, dédicaces et textes divers. Dürrbach a publié le premier de ses deux fascicules en 1912; Roussel a fait paraître le sien en 1914. Les comptes des hiéropes, dont un certain nombre avaient déjà vu le jour dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, étaient attendus avec impatience. L'attente n'est pas déçue : la chronologie des archontes déliens est fixée, et l'histoire économique de l'antiquité dispose d'une masse de faits et de chiffres à quoi l'on pourrait à peine comparer l'ensemble des renseignements fournis par les papyrus. Les textes édités par Roussel éclaireront d'un jour nouveau les relations extérieures de l'île sacrée, l'influence commerciale qu'elle exerçait dès avant le protectorat attico-romain et les échanges de cultes qui s'opéraient aux temps hellénistiques entre les Cyclades et l'Égypte¹.

Tandis que ce volume était en cours de publication, bon nombre d'inscriptions trouvées à Délos dans les dernières années étaient éditées isolément. Un sénatus-consulte envoyé par les stratèges d'Athènes à l'épimélète athénien de Délos a été commenté par CUQ et a reçu de P. ROUSSEL une explication plus satisfaisante : les autorités de l'île sont invitées en 164 à faire rouvrir un Sarapieion privé que le sacerdoce officiel de Sarapis avait fait fermer². — M. HOLLEAUX commente deux décrets rendus par des soldats reconnaissants : les auxiliaires envoyés par la confédération crétoise à Alexandrie louent Aglaos de Cos, personnage considérable à la cour et proxène de la confédération, et font allusion à la campagne de Chypre entreprise en 158 ou 154 par Ptolémée Philométor contre son frère Evergète II³. — Une autre inscription, dont HOLLEAUX a également fait ressortir l'intérêt, provient d'un temple : c'est une loi

1. *Inscriptiones Graecae*. Vol. XI : *Inscriptiones Deli insulae*. Fasc. 3 : *Inscriptiones Deli liberae. Tabulae archontum, tabulae hieropaeorum annorum 314-250*, edidit Dürrbach. Berlin, Reimer, 1912, in-fol., viii-149 p., avec 4 pl. — Fasc. 4 : *Inscriptiones Deli liberae. Decreta, foedera, catalogi, dedicationes, varia*, edidit P. Roussel, 1914, iii-149 p., avec 6 pl.

2. Cuq, *le Sénatus-consulte de Délos de l'an 166 avant notre ère*, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXIX (1912), p. 139-161. — P. Roussel, *le Sénatus-consulte de Délos*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXVII (1913), p. 310-322. — Cf. P. Wahrmann, dans la *Berliner philologische Wochenschrift*, t. XXXI (1914), p. 403-407.

3. M. Holleaux, *Décret des auxiliaires crétois de Ptolémée Philométor, trouvé à Délos*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. VI (1913), p. 9-23.

sacrée par laquelle les prêtres et les prêtresses lancent des imprécations contre quiconque prêterait assistance aux esclaves fugitifs, qu'ils appartiennent au dieu ou à des particuliers, et livrent les coupables au bras séculier des astynomes; on comprend toute l'importance qu'avait une pareille excommunication dans l'île sainte qui était en même temps un grand marché d'esclaves¹. — Des trente-quatre inscriptions trouvées par A. PLASSART dans le gymnase, la plus importante de beaucoup est une liste de gymnasiarques (n° 9) qui doit servir de fondement à la chronologie tant athénienne que délienne du II^e siècle². — Le plus grand nombre des articles épigraphiques contenus dans les *Mélanges Holleaux* se rapportent naturellement à Délos. AVEZOU et Ch. PICARD étudient la palestra du légat Triarius et surtout le mur qu'il bâtit en 69 pour défendre l'île contre les pirates. A. PLASSART réunit les dédicaces Θεῶ ὑψίστω trouvées sur l'emplacement d'une synagogue découverte en 1912. Ad. REINACH recule la date du monument de Nikératos jusqu'aux environs de 260 et rattache à cet artiste les débuts de la sculpture pergaménienne. P. ROUSSEL publie des règlements rituels portant des prohibitions alimentaires et sexuelles. E. SCHULHOFF fixe la chronologie délienne d'accord avec Dürrbach³.

A Gortyne, dans un édifice de l'agora, près de l'Odéon, sur un mur duquel était gravée la partie déjà connue de la loi, la mission italienne (voir ci-dessus, p. 7) a découvert deux nouveaux blocs de la grande inscription et un grand nombre d'autres documents, dont une liste de cosmes et d'agoranomes. Gortyne va encore une fois réjouir les épigraphistes et les juristes⁴.

La mission danoise a fait en 1904, à Lindos, une découverte dont les résultats apparaissent aujourd'hui magnifiques. Elle a trouvé cinq stèles dans un dallage. Quatre d'entre elles portent le catalogue des prêtres d'Athènes Lindia depuis l'an 170 av. J.-C. jusqu'à l'an 47 de notre ère et un fragment de catalogue pour la période antérieure. Mais cette liste, si importante qu'elle soit pour

1. M. Holleaux, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1911, p. 511.

2. A. Plassart, *Fouilles de Délos. Inscriptions du gymnase (1910-1911)*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXVI (1912), p. 387-435, pl. V-VII. A. Plassart et Ch. Avezou, *Inscriptions du gymnase de Délos, Addenda, Ibid.*, p. 661-666.

3. *Mélanges Holleaux*. Recueil de mémoires concernant l'antiquité grecque offert à Maurice Holleaux en souvenir de ses années de direction à l'École française d'Athènes (1904-1912). Paris, Picard, 1913, in-4°, 315 p., avec 13 pl. et une fig. dans le texte. — Cf. *Rev. histor.*, t. CXVI, p. 222.

4. Voir Karo, dans l'*Archvol. Anzeiger*, 1913, col. 120.

la chronologie rhodienne, n'est rien en comparaison du document gravé sur la cinquième pierre. Chr. BLINKENBERG l'a publié, avec un abondant commentaire en français, sous le titre de *Chronique du temple lindien*. La célébrité qu'avait acquise ce document par le peu qu'on en savait est pleinement justifiée et croitra encore dans l'avenir. Gravée vers le commencement du 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, l'inscription comprend trois parties. En tête figure un décret : sur la proposition d'Hagésitimos sont nommés deux commissaires, dont l'un est le fils d'Hagésitimos, Timachidas, personnage connu comme philosophe et poète; ils sont chargés de rédiger d'après les pièces d'archives et les ouvrages historiques un rapport sur les ex-voto conservés dans le temple, tant avant qu'après un incendie qui le ravagea vers 340, et sur les apparitions dûment constatées de la déesse. Ce rapport devra être inscrit à la suite du décret sur la même stèle. — Il l'est en effet. Le catalogue des ex-voto est le morceau capital. Depuis les origines du temple jusqu'à la fin du III^e siècle, il énumère plus de quarante offrandes. Chaque article indique l'auteur et les circonstances de la consécration, fait une description sommaire de l'objet consacré et se termine par des références précises aux ouvrages d'histoire et, depuis l'époque d'Alexandre, aux documents officiels. La période mythique et la période archaïque, jusqu'aux guerres médiques, fournissent les trois quarts des ex-voto; le reste provient de la période hellénistique; rien dans l'intervalle des années 490 et 350. Dans tout cela l'historien trouvera de quoi faire une ample moisson. Cadmos dédie un chaudron de bronze avec inscription en caractères phéniciens. Ceux qui ont combattu avec Tlapolémos à Ilion dédient comme prémices de leur butin neuf armures, de même que chacune des tribus dédie un tableau représentant un phylarque avec neuf coureurs : renseignement précieux sur l'organisation tripartite à la dorienne. Les relations extérieures de Rhodes aux VII^e et VI^e siècles s'éclairent d'un jour nouveau. On savait que le roi d'Égypte Amasis avait envoyé à la déesse une cuirasse de lin; mais voici une dime consacrée vers 570 par « les Lindiens qui sont allés avec les fils de Pankis fonder Cyrène en compagnie de Battos ». D'Asie sont venus : des boucliers enlevés par Cleuboulos aux Lyciens; des casques et des cimenterres conquis par les Phasélites, colons de Rhodes, sur les Solymes; de riches offrandes dédiées par Artaphernes, « stratège du roi des Perses », au moment de partir pour la Grèce. Avec l'Occident les rapports sont continuels : les gens de Géla, dans leur quartier de Lindos, n'oublient pas leur Athèna « Patrôa », et Deinoménès, un de leurs deux oikistes, se souvient d'avoir été « magistrat lindien »;

de même que le tyran d'Agrigente Phalaris envoie un cratère ciselé jadis par Daidalos pour le roi de Camicos, vainqueur de Minos, les Agrigentins veulent qu'Athèna se réjouisse de leur victoire sur Minôa; la déesse lindienne compte parmi ses fidèles Pollis de Syracuse et Amphinomos de Sybaris. Plus tard, Artaxerxès témoigne sa bonne volonté à l'île qui donnera à son successeur Mentor et Memnon; Alexandre, Ptolémée Sôter, Pyrrhos, Hiéron, Philippe V de Macédoine savent combien ils ont intérêt à se la rendre favorable; les Lindiens eux-mêmes lui vouent un bouclier à l'occasion d'une guerre contre Ptolémée Philadelphie. Parmi les objets décrits, l'archéologue remarquera particulièrement : le « tableau très ancien » dont il a été question plus haut, « où est peint un phylarque avec neuf coureurs, tous d'un type archaïque »; une « vache en bois avec son veau »; deux statuettes égyptiennes en or avec inscription bilingue en grec et en hiéroglyphes; « un Palladion aux extrémités en ivoire » et, par conséquent, au corps en bois; le trésor envoyé par le grand roi et composé d'une cotte de mailles dorée, d'une tiare, d'un cimenterre enrichi de gemmes, de colliers d'or également ornés de pierres précieuses, « le tout pesant 1,375 drachmes d'or ». Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce catalogue, ce sont les références. On verra plus loin (p. 68) l'étonnante abondance et la précision exceptionnelle des renseignements qu'on y peut puiser sur les historiens grecs et sur les érudits de l'école alexandrine. — Le rapport sur les « épiphanies » de la déesse est dans le ton habituel aux hagiographes. Le premier de ces récits a pour but manifeste de justifier rétrospectivement le médisme de Rhodes au temps de Darios : les barbares assiégeaient Lindos; l'eau commençait à manquer, quand la déesse apparut en songe à un des magistrats et lui annonça qu'elle demanderait à son père de faire le nécessaire; la pluie tomba, et l'amiral Datis, émerveillé, envoya des offrandes à la déesse et fit amitié avec ses protégés. Une autre fois, un homme s'étant pendu dans le temple à un support de la statue, la déesse ordonne au prêtre de découvrir la toiture au-dessus de l'idole en manière de purification. Lors du siège de Rhodes par Démétrios Poliorcète, elle adresse à un ancien prêtre des injonctions répétées pour qu'il suggère au Conseil d'implorer le secours du roi Ptolémée. On voit que, si Timachidas aimait à citer les chroniques connues de son temps, la sienne aussi sera citée bien souvent à l'avenir¹.

1. Chr. Blinkenberg, *la Chronique du temple lindien*. Extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Danemark*, 1912, nos 5 et 6. Copenhague, Luno, 1912, in-8°, 141 p., avec une pl. et 6 fig. dans le texte.

Avant de quitter les îles, notons que R. Herzog et A. Rehm ont bien avancé la préparation de deux fascicules qui prendront place dans le tome XII du *Corpus*, l'un avec les inscriptions de Cos et de Calymna (fasc. 4), l'autre avec celles de Chios et de Samos (fasc. 6). Mentionnons aussi l'appendice épigraphique qui termine la monographie consacrée à l'île d'Andros par Th. SAUCIUC (voir plus haut, p. 3) et qui ajoute au *Corpus* (fasc. 5¹) un bon nombre de textes, dont vingt et un inédits, ainsi que le supplément aux inscriptions de Lesbos (fasc. 2) qu'a publié le gymnasiarque de Mitylène, Emm. DAVID¹.

Au cours d'un voyage en Éolide et en Ionie, A. PLASSART et Ch. PICARD ont découvert ou corrigé une cinquantaine d'inscriptions. Le plus remarquable des textes inédits est une loi de Cumes (n° 1). Malheureusement mutilée, elle justifie cependant une fois de plus l'opinion d'Aristote sur une législation où il voyait le type de l'archaïsme « naïf et barbare à l'excès ». On avait déjà trouvé à Cumes la coutume de la cojuration et la promenade infamante de la femme adultère sur un âne; ici c'est l'amende considérée comme un rachat de la vie et le non-paiement de la composition entraînant la mise hors la loi. En même temps — comme il arrive aux États les plus conservateurs — Cumes devance presque toutes les autres cités de la Grèce sur un point essentiel : elle connaît l'institution du ministère public, qui est confié à des magistrats spéciaux, les *δικάσκοι*. Les deux membres de l'École française ont encore rendu un grand service en donnant une lecture plus complète des baux conclus par la phratrie des Clytides à Chios (n° 25)².

Le recueil des inscriptions trouvées au Delphinion de Milet par A. REHM (voir p. 25) abonde en informations nouvelles. Il renferme le fameux catalogue des stéphanéphores qui est le fondement de la chronologie milésienne et dont le prix s'augmente encore d'indications annalistiques (nos 122-128). Les stéphanéphores nommés sont ceux des années 525/4-260/59, 232/1-184/3, 89/8 av. J.-C.-31/2 ap. J.-C. L'intitulé apprend que le stéphanéphore était à l'origine l'aisymnète du collège aristocratique des *molpoi*. Le titulaire de 334/3 est Alexandre, fils de Philippe; celui de 332/1 est pour la première fois le dieu Apollon, fils de Zeus; en 313/2, le nom d'Hippomachos est suivi de ces mots : « Sous lui, la ville fut rendue libre et autonome par Antigone et la démocratie rétablie »; en 280/79, on fut obligé de choisir Antiochos, fils de Séleucos (Antio-

1. Emmanuel David, *Ἀνεκδοτοὶ ἐπιγραφαὶ Λέσβου*. Mitylène, 1913.

2. A. Plassart et Ch. Picard, *Inscriptions d'Éolide et d'Ionie*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXVII (1913), p. 155-246.

chos I^{er}), ce qui n'empêche pas que l'année suivante « le pays fut donné au démos par le roi Ptolémée » ; en 86/5, le stéphanéphore est le roi Mithradates ; en 39/8, grâce à Antoine, « la ville redevint libre et autonome » ; en 16/15 et en 7/6, on fait les honneurs du stéphanéphorat à Auguste ; en 11/12, à C. César ; en 8/9, à Tibère.

— Parmi les textes déjà édités, nous retrouvons la loi des *molpoi* (n° 133), rattachée maintenant à la grande crise de l'an 450/49, et l'acte de la fondation scolaire due à la générosité d'Eudemos (n° 145).

— La multiplication des décrets conférant le droit de cité et la proxénie, phénomène général à l'époque hellénistique, n'atteint nullement les mêmes proportions qu'à Milet (nos 40-119), et la facilité des naturalisations est d'autant plus significative ici qu'elle favorise particulièrement les enfants de naissance illégitime (les *nothoi* sont au nombre d'un sur trois). — L'histoire religieuse s'enrichit d'un calendrier liturgique, composé, à la fin du vi^e siècle ou au début du v^e (n° 31), d'un règlement presque aussi ancien sur le culte d'Héraclès (n° 132) et d'une loi qui maintient les repas sacrés des *cosmoi* et des *molpoi* en associant le culte des empereurs à ceux d'Apollon Didyméen et d'Apollon Delphinios (n° 134). — Deux documents sont d'une grande importance pour l'étude des finances grecques ; ils montrent bien la différence qu'il faut toujours faire, quand il s'agit d'États dont le crédit n'est pas universel, entre les emprunts intérieurs et extérieurs. En 205/4, Milet lance un emprunt auquel sont conviés les citoyens : un capital de 3,600 drachmes, versé à la banque publique en deux fois, à raison de 2,000 drachmes le jour de la souscription et 1,600 drachmes cinq mois après, donne droit à une rente viagère (*στρηρέσιον*) de 30 drachmes par mois ou de 10 %, payable à la personne au nom de qui l'obligation est souscrite, c'est-à-dire le plus souvent en fait à un mineur. Une quarantaine de souscripteurs apportèrent à la ville plus de vingt-trois talents (n° 147). Une autre fois, en 282, la ville est forcée de s'adresser à des notables de Cnide. Ces créanciers étrangers ne veulent pas de placement à fonds perdus et obtiennent pour leur argent la garantie personnelle de soixante-quinze Milésiens ; mais ils se contentent d'un intérêt de 6 % pour neuf talents dix mines prêtés pendant trois ans et renoncent à tout intérêt pour trois talents prêtés pendant un an, conditions tellement douces que la cité reconnaissante leur vote un décret honorifique (n° 138). — Avec ses colonies, Milet continue jusqu'aux derniers temps d'entretenir de bonnes relations : au iv^e siècle, elle renoue les liens qui rattachaient à elle Olbia (n° 136) ; au iii^e siècle, elle dispense Kios, en un moment de pénurie, de consacrer des phiales dues au dieu de la métropole (n° 141) ; au ii^e siècle, elle reçoit

les ambassadeurs d'Apollonia du Rhyndacos, venus pour rendre hommage à la patrie de leurs ancêtres (n° 155). A l'égard des autres villes, Milet semble suivre avec persévérance une politique d'union : au temps d'Alexandre, elle se rapproche de Sardes (n° 135) ; puis, elle conclut des traités d'*isopolitie* avec Cyzique et Phygéla (n°s 137, 142) ou fait l'échange du droit de cité avec Séleucie et Mylasa par voie de décrets conjugués (n°s 143, 146) ; elle absorbe même Pidasa par une *sympolitie* qui transplante les habitants de la petite ville dans la grande, en assurant aux nouveaux citoyens le logement et une exemption quinquennale des droits sur les produits autres que l'huile (n° 149) ; elle s'entend avec les trois associations de villes crétoises dirigées par Cnossos, Gortyne et Phaistos pour le rachat réciproque des nationaux réduits en servitude et la restitution réciproque des esclaves (n° 140) ; enfin, de Méthymna, d'Érésos, de Byzance, d'Érétrie, on s'adresse à elle pour avoir des juges impartiaux (n°s 152-154). Mais avec les grandes puissances Milet déchuë se fait humble. Elle recherche avec l'Égypte une alliance inégale ; elle rappelle par une statue les bienfaits de Ptolémée Sôter ; serrée de près sur terre et sur mer, elle fait lire avec déférence devant le Conseil et devant l'assemblée les lettres où Ptolémée Philadelphie l'assure de sa royale protection, la félicite d'une fidélité dont il a reçu le témoignage par son fils, son amiral et ses fonctionnaires, enfin l'informe qu'il envoie un ambassadeur prendre sur place les décisions nécessaires (n° 139). Plus tard, c'est ailleurs qu'elle demande appui : quand elle conclut avec Héracléia du Latmos un traité spécifiant que les deux villes auraient mêmes amis et mêmes ennemis, elle fait toutes réserves quant à l'alliance fondamentale avec Rhodes (n° 150). Au fond, les questions qui passionnent le plus Milet à l'époque hellénistique, ce sont les contestations de frontières qui la mettent aux prises avec Priène et Magnésie du Méandre. Elle se fait reconnaître par les Lagides le territoire de Myonte (n° 139). Elle y établit des clérouques militaires, des mercenaires crétois, à qui elle concède des domaines avec le droit de cité (n°s 33-38). Lorsqu'une guerre éclate entre Milet, soutenue par Héracléia, et ses deux rivales, poussées par Philippe V de Macédoine, Rhodes intervient et fait conclure la paix par un traité de partage dont elle se porte garante (n° 148).

Le septième rapport de Th. WIEGAND sur les fouilles de Milet (voir plus haut, p. 25) donne également quelques inscriptions intéressantes. Le temple du peuple romain et de Rome a fourni un édit (*διαγραφή*) sur l'organisation du sacerdoce : le titulaire à titre vénal doit présenter un prêtre âgé de vingt ans au moins, qui ne pourra se désis-

ter de sa fonction avant trois ans et huit mois qu'en la laissant aux mains d'un vicaire et qui recevra un traitement annuel de 600 drachmes. Du stade provient un acte de fondation dû au roi Eumènes II : les fonds, destinés à une distribution de blé, seront constitués, à la banque publique, par les intérêts d'un capital prêté à des négociants, combinaison financière qui a pu servir de modèle plus tard à l'institution alimentaire en Italie. A Didymes, on a trouvé un nouveau témoignage sur un don de trente-quatre dents d'éléphant fait par Ptolémée XIV et des réponses de l'oracle à des questions sur le culte de Corè Sôteira (époque impériale).

Parmi les inscriptions découvertes à Pergame et publiées par A. IPPEL (voir plus haut, p. 26), il y en a une qui donne de curieux détails sur l'enseignement au III^e siècle avant l'ère chrétienne : c'est un palmarès du collège de jeunes filles (γραφὴ τῶν νενηχηκυῖων παρθένων) ; il est remis au président (πρότασις) par le censeur (ὁ ἐπὶ τῆς εὐχοσμίας), et il porte des prix de poésie épique, élégiaque, mélique et un prix de récitation.

La plupart des quatre-vingt-dix textes trouvés dans le théâtre d'Éphèse par R. HEBERDEY (voir plus haut, p. 27) sont de l'époque romaine. Mais le plus ancien, qui appartient au commencement du III^e siècle, est remarquable, non seulement par les détails qu'il donne sur la « guerre commune » contre Priène, mais encore par une disposition relative à un expédient fiscal, la vente du droit de cité à six mines par tête.

Durant leur seconde mission en Lydie, J. KEIL et VON PREMIERSTEIN ont lu environ 380 inscriptions ; ils en ont publié 278 dans leur second rapport à l'Académie de Vienne. Le travail est tout prêt à être versé dans la grande publication des *Tituli Asiae Minoris*. Plusieurs des inscriptions provenant de Thyateira (nos 18-111) et d'Apollonis (nos 112-118) enrichissent nos connaissances sur le royaume de Pergame ; celles de Maonia (nos 165-181) et de Gjölde (nos 182-210) intéressent surtout l'histoire religieuse¹.

On a trouvé à Sardes, dans le sanctuaire d'Artémis (voir plus haut, p. 29), de nombreuses inscriptions. L'une d'elles promet d'être d'une importance capitale pour les orientalistes : il s'agit d'un bilingue lydien-araméen, daté d'Artaxerxès I^{er} (465-424)². Qui sait si nos lin-

1. Joseph Keil und Anton von Premierstein, *Bericht über eine zweite Reise in Lydien ausgeführt 1908*. Extrait des *Denkschriften der kais. Akad. der Wissensch. in Wien*, philos.-histor. Klasse, Bd. LIV, 2 (1911), 162 p., avec indices, une carte et 91 fig. dans le texte.

2. Voir Howard Crosby Butler, *Third preliminary report...*, dans l'*American journal of archæology*, t. XVI (1912), p. 477-478.

guistes n'y trouveront pas la clef tant cherchée du lydien, clef qui pourrait bien ouvrir encore d'autres portes obstinément fermées? Une autre de ces inscriptions, publiée par BUCKLER et ROBINSON, constitue un document précieux sur la vente à réméré et le régime des terres en Asie Mineure. Si elle datait, comme le croient les éditeurs, des années 306-303, elle renverserait même toutes nos notions sur l'origine du colonat; mais, en réalité, il faut la ramener au II^e siècle. Il y est question d'un domaine engagé à la déesse en garantie d'un prêt-dépôt de 1,325 statères d'or. Ce domaine (οἶκος) comprend un certain nombre de villages avec colons (λαοί) et de lots (κληροί); c'est une sorte de bénéfice concédé par le roi et dont le détenteur paie au fise un impôt de 116 statères et 16 oboles d'or. Faute de rembourser sa dette dans le délai prescrit, l'emprunteur perd tout droit sur le gage. Si un tiers créancier a des droits à faire valoir sur le domaine, la *pœna dupli* porte la créance de la déesse à 2,650 statères. Si le roi reprend le bénéfice, l'emprunteur devra rembourser, en sus de la dette, toutes les dépenses faites sur le domaine par l'intendance sacrée¹.

Dans son grand travail sur le Pont et les régions voisines, Franz CUMONT est arrivé à la partie épigraphique. Un premier fascicule présente plus de 350 inscriptions grecques, dont près de 200 inédites. On trouvera sous le n^o 66 une édition définitive, avec traduction et commentaire, du serment de fidélité prêté à Auguste en l'an 3 av. J.-C. par les habitants de la Paphlagonie et les marchands romains établis dans le pays².

La mission de l'Université de Princeton en Syrie a publié, de 1910 à 1913, deux nouveaux fascicules d'inscriptions syriennes (voir t. CI, p. 121; t. CIV, p. 334). En passant à la Syrie méridionale, LITTMANN a pris pour collaborateurs D. MAGIE et D. R. STUART³.

Deux catalogues de musées méritent d'être signalés aux épigraphistes. E. BRECCIA, directeur du musée d'Alexandrie, a rédigé

1. W. H. Buckler and D. M. Robinson, *Greek inscriptions from Sardes*, dans l'*American journal of archæology*, t. XVI (1912), p. 11-82 (n^o 1); t. XVII (1913), p. 29-52 (n^{os} 2 et 3); p. 353-370 (n^{os} 4-7).

2. Franz Cumont, *Studia Pontica*, T. III : *Recueil des inscriptions grecques et latines du Pont et de l'Arménie*, publié par J. G. C. Anderson, Franz Cumont et Henri Grégoire. Fasc. 1. Bruxelles, Lamertin, 1910, in-8^o, 256 p.

3. *Publications of the Princeton University archæological expedition to Syria in 1904-1905 and 1909*. Division III : *Greek and latin inscriptions in Southern Syria*, by Enno Littmann, David Magie and Duane Reed Stuart; section A : *Southern Syria*; part 2 : *Southern Hauran*, p. 1-130; part 3 : *Umm-idj-Djimdî* (p. 131-223). Leiden, Brill, 1910, 1913, in-4^o, 223 p., avec un appendice de xxviii p.

le catalogue des inscriptions grecques et latines confiées à sa garde; il l'a fait précéder d'une introduction qui contient de courtes et bonnes études sur les soi-disant vases sacrificatoires des reines d'Égypte, sur les vases funéraires datés et les amphores panathénaïques datées¹. — Fr. CUMONT a refait le catalogue des sculptures et inscriptions grecques conservées au musée du Cinquantenaire à Bruxelles. La première édition, publiée en 1898, n'était qu'une brochure où l'épigraphie ne tenait presque aucune place; l'édition de 1913 forme un volume, dont l'exécution matérielle est de premier ordre et où sont reproduites soixante-douze inscriptions, quelques-unes inédites².

Nous en aurions fini avec les publications nouvelles de textes épigraphiques, si Ad. WILHELM n'avait pas une manière de traiter les inscriptions déjà publiées qui en fait vraiment des textes inédits. On connaît ses procédés favoris : il réunit des fragments dépareillés et en fait aussitôt jaillir la lumière, ou bien il trouve dans le rebut du Musée épigraphique une pierre dédaignée de tous et il n'a besoin que d'y déchiffrer quelques lettres pour y appliquer des noms et des faits de lui seul connus et arriver à une restitution généralement complète et certaine. Voyez son mémoire sur la ligue de Corinthe : il n'a peut-être rien produit qui soit d'une aussi grande portée dans le domaine de l'histoire. Deux fragments avaient été publiés séparément par Köehler dans le *Corpus*, par Dittenberger et par Hicks chacun dans son recueil. On voyait bien que l'un concernait la ligue panhellénique au moment de sa fondation par Philippe ou de son renouvellement par Alexandre; l'autre passait pour une liste des peuples confédérés au moment de la guerre Lamiaque. Wilhelm montre qu'ils se suivaient sur la même stèle, et quelle stèle! La première partie, c'est tout simplement le traité conclu entre Philippe et Athènes après la bataille de Chéronée en 338; la seconde, c'est la liste des États qui adhèrent ensuite à la ligue de Corinthe, avec indication des suffrages attribués à chacun : Thessaliens, 10 voix; Éléimiôtes de Macédoine, 1; Samothrace et Thasos, 2; Ambraociotes...; Thraces...; Phocidiens, 3; Locriens, 3; CÉtéens, Maliens et Ainianes, 3; Agraiens et Dolopes, 5; Perrhèbes, 2; Zacynthe et Céphalénie, 3. Donc, la ligue de Corinthe n'était pas fondée

1. *Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée d'Alexandrie. Iscrizioni greche e latine* (n° 1-568), per Evaristo Breccia. Le Caire, imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1911, in-fol., xxxi-275 p., avec 59 pl.

2. Franz Cumont, *Musées royaux du Cinquantenaire. Catalogue des sculptures et inscriptions antiques (monuments lapidaires)*, 2^e édition refondue. Bruxelles, Vromant, 1913, in-8°, 268 p.

sur le principe d'égalité, mais proportionnait les droits à la puissance; elle n'imposait pas l'autonomie des cités, mais englobait des confédérations restreintes; elle n'était pas réservée aux pays en deçà des Thermopyles, de façon à rejeter les peuples de la Grèce septentrionale dans la dépendance directe de la Macédoine, mais au contraire s'ouvrait largement à tous ces peuples, qui s'étaient montrés fidèles vassaux de Philippe; enfin, elle faisait une bonne place aux Phocidiens, huit ans après la paix de Philocrate qui les avait mis au ban des nations, preuve nouvelle des services rendus par les Phocidiens à Philippe au début de la campagne qui l'avait mené à Élatée. Mais Wilhelm continue son travail de reconstitution. Parmi les inscriptions d'Épidaure figurent sept fragments où l'éditeur, Fraenkel, reconnaissait les clauses d'un pacte fédéral et une écriture du IV^e ou du III^e siècle. Il faut y voir maintenant les restes précieux des négociations que Philippe engagea en 337 avec les Grecs pour préparer son expédition en Asie. Toute cité qui n'enverra pas à l'armée fédérale le contingent fixé par les synèdres paiera durant toute la campagne une indemnité quotidienne à raison d'une demi-mine par cavalier, de vingt drachmes par hoplite, de dix par fantassin léger, de sept, huit ou dix par matelot. Enfin, d'un fragment trouvé sur l'Acropole en 1897 et resté inédit, Wilhelm dégage certaines conditions du pacte renouvelé par Alexandre avec les confédérés, ou spécialement avec les Athéniens. On réglait la question des vivres que devaient toucher les hommes des contingents durant la campagne et dix jours encore après leur libération; on fixait leur solde, qui s'élevait à une drachme pour l'hypaspiste. Quelle vive lumière projetée brusquement sur des faits qui, malgré leur importance capitale, étaient restés si obscurs¹!

Dans une nouvelle série de *Beiträge* (voir t. CIV, p. 334-335), le même Wilhelm commente, comme il sait le faire, un bon nombre d'inscriptions, surtout béotiennes (nos 1-3) et péloponésiennes (nos 4-8). Puis il fournit d'utiles contributions à l'histoire des III^e et II^e siècles. Il appelle l'attention sur les petits dynastes d'Asie Mineure qui n'ont pas été sans jouer leur partie dans les combinaisons d'Attale I^{er} et de Philippe V (n^o 11). A propos d'un traité entre Termessos et Adada (n^o 12), il jette un coup d'œil sur la Pisidie au II^e siècle. Par un nouvel exemple qu'il tire d'un texte restitué (n^o 13), il confirme l'habileté politique des Rhodiens : il montre

1. Adolf Wilhelm, *Attische Urkunden. I. Teil: Urkunden des korinthischen Bundes der Hellenen*. Extrait des *Sitzungsberichte der kais. Akad. der Wissensch. in Wien*, philos.-histor. Klasse, Bd. CLXY, 6. Abhandl. Wien, Hölder, 1911, in-8^o, 55 p., avec 5 pl. et 2 fig. dans le texte.

comment ils entretiennent avec Ios une amitié durable, qu'ils transforment en alliance formelle. Mais les autres périodes de l'histoire grecque ne sont pas sacrifiées. En complétant le décret par lequel Thasos accorde le droit de cité aux habitants de Néapolis (n° 14), l'auteur précise nos connaissances sur la naturalisation collective et sur la politique des cités thraces dans les années qui précédèrent et suivirent la fin de la guerre du Péloponèse. Mieux lue, la loi de Coreyre la Noire (n° 15) distingue avec plus de rigueur les différentes catégories de terres distribuées aux premiers colons, qui sont privilégiés, et aux immigrants qui viendront les rejoindre¹.

Faute d'indices, le troisième volume des inscriptions dialectales publié par Collitz (voir t. CI, p. 121) n'avait pas toute l'utilité qu'il aurait dû avoir. Grâce à O. HOFFMANN et à P. GÆRTCHEN, il est maintenant pourvu de suppléments qui donnent quelques textes nouveaux, des observations sur la grammaire des dialectes et surtout des indices complets. Ces suppléments se réfèrent, d'une part, aux Doriens de Laconie, de Messénie, de Théra, de Cyrène et de Mélos; d'autre part, aux Ioniens de l'Eubée et de ses colonies, des Cyclades, de l'Asie Mineure et du Pont-Euxin (Milet, Olbia, Priène, Ephèse, Chios et Érythrées, Samos, etc.²).

Le tome I des *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*, publiées sous la direction de R. CAGNAT, a été achevé en 1911 (cinq ans après le tome III). Le dernier fascicule est tout entier pris par les indices. Rappelons que ce volume comprend l'Europe, sauf la Grèce, et l'Afrique avec la Crète. Pendant ce temps, le tome IV, réservé à l'Asie proconsulaire, suit son cours : le 4^e fascicule nous mène dans la Phrygie méridionale, depuis Hiérapolis jusqu'à Cibyra, et dans les îles, depuis Chios jusqu'à Cos³.

L'excellent recueil de Ch. MICHEL, qui a paru de 1897 à 1900 (voir t. CI, p. 121) aurait vieilli prématurément, si l'auteur ne s'était pas décidé à le faire suivre d'un *Supplément*. Il y donne les ins-

1. Adolf Wilhelm, *Neue Beiträge zur griechischen Inschriftenkunde*. I. Teil. *Ibid.*, Bd. CLXVI, Abhandl. 1, 1911, 64 p., avec 2 pl. — II. Teil. *Ibid.*, Abhandl. 3, 1912, 43 p.

2. *Sammlung der griechischen Dialekt-Inschriften*, hrsg. von H. Collitz und O. Hoffmann. Vierter Bd., IV. Heft, 1. Abteilung : *Nachträge, Grammatik und Wortregister* zum ersten und zweiten Heft der zweiten Hälfte des dritten Bandes, von Otto Hoffmann. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1911, in-8°, p. 676-848. — 2. Abteilung : *Nachträge... zum fünften Heft... (Ionien)*, von Paul Gärtchen und O. Hoffmann, 1914, p. 849-1028.

3. *Inscriptiones græcæ ad res romanas pertinentes*. Paris, Leroux, in-4°. T. I, fasc. 7, curavit R. Cagnat auxiliantibus J. Toutain et P. Boudreaux, 1911, p. I-VII, 545-688. — T. IV, fasc. 4, curavit R. Cagnat auxiliante G. Lafaye, 1912, p. 289-368.

criptions les plus importantes parmi celles qui avaient dû être écartées ou qui ont paru dans l'intervalle. Le plan a changé : après avoir subordonné l'ordre géographique à l'ordre logique, il fait l'inverse. Un premier fascicule est consacré à l'Attique et donne les lois et décrets, les documents administratifs et les textes relatifs aux institutions religieuses. Parmi les textes de publication tout à fait récente, il faut signaler surtout les inscriptions mises au jour en 1910 par les fouilles d'Oiconomos : la loi des nomothètes sur les prémices dues aux déesses d'Éleusis (n° 1459 ; voir plus haut, p. 36), un décret en l'honneur de taxiarques (n° 1479), un autre en l'honneur de prytanes (n° 1483), un rapport des pôlètes sur l'adjudication des mines (n° 1514). L'inédit même ne manque pas (n° 1467^a, 1468^c, 1517). La valeur de ce recueil ne tient plus seulement à la correction scrupuleuse et presque irréprochable du texte, mais encore à un grand nombre de restitutions plausibles et à une collaboration constante de Wilhelm (n° 1427-1430, 1432, 1437, 1438, 1455, 1463, 1505)¹.

Entre « le Michel » et « le Diittenberger », il y a concurrence établie. A la publication du *Recueil* répondait, de 1898 à 1900, la seconde édition du *Sylloge*. Comme riposte au Supplément du *Recueil*, on annonce une troisième édition du *Sylloge*, celle-là posthume.

Dans deux collections publiées sous la direction de Lietzmann, plusieurs professeurs se sont occupés simultanément, en 1913, des étudiants désireux de s'initier à l'épigraphie. O. KERN s'est chargé de leur présenter, avec d'excellentes notices, un choix de fac-similés très bien venus, où ils pourront apprendre à déchiffrer les écritures gravées sur les monuments grecs durant un millénaire, du VI^e siècle av. J.-C. au IV^e de notre ère². — NACHMANSON leur offre deux petits recueils de documents relatifs à l'histoire d'Athènes et de la Grèce en général, en joignant aux textes des notices où la science la plus sûre s'impose une heureuse sobriété. — Avec moins de succès, F. BLECKMANN a essayé de faire une sélection parmi les inscriptions les plus intéressantes pour l'étude des institutions³.

1. Charles Michel, *Recueil d'inscriptions grecques. Supplément. Fasc. I.* Paris, Leroux, 1912, in-8°, 124 p.

2. *Tabulae in usum scholarum* editae sub cura Johannis Lietzmann. *Inscriptiones graecae*, collegit Otto Kern. Bonnæ, Marcus et Weber, 1913, in-4°, xxiii p., 50 tab.

3. *Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen*, hrsg. von Hans Lietzmann. Bonn, Marcus und Weber, in-16. N° 110 : *Historische Attische Inschriften*, ausgewählt und erklärt von Ernst Nachmanson, 1913, 82 p. — N° 121 : *Historische Griechische Inschriften bis auf Alexander den Grossen*, ausgewählt und erk-

A. LAUDIEN a même eu l'idée d'accommoder l'épigraphie à l'enseignement des gymnases. Il a voulu « illustrer » des passages d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Sophocle, de Platon et de Démosthènes à l'aide des inscriptions. Il y a quelque chose de factice dans cette tentative; car, si l'inscription citée se rapporte parfois au fait même qu'elle commente, le plus souvent elle ne présente avec le texte littéraire qu'une analogie plus ou moins lointaine. Et puis, franchement, l'explication des textes épigraphiques convient-elle en Allemagne, plus qu'elle ne ferait en France, à des élèves qui peinent sur une phrase de l'*Anabase* ou de l'*Apologie de Socrate*?

Avant de consacrer une dizaine d'années à son grand manuel d'épigraphie grecque (voir t. LXXVII, p. 132; t. CI, p. 122-123), LARFELD avait déjà publié, en 1892, dans la collection des *Handbücher* d'Iwan von Müller, un traité d'épigraphie grecque à l'usage des Universités. C'était le remaniement d'un travail publié par Hinrichs en 1886, mais avec des changements tels que l'ouvrage primitif en était presque doublé (266 p. au lieu de 144). La nouvelle édition double encore une fois la précédente (536 p.). Quand on connaît la manière de l'auteur, qui ne craint pas d'emprunter aux sciences positives leurs procédés d'abréviation, on devine que de choses il sait enfermer dans une page. La valeur du livre a augmenté en raison de son ampleur. Il n'est guère de question — histoire de l'épigraphie, alphabets, formules, bibliographie — sur laquelle il ne donne les renseignements indispensables avec une étonnante précision. Il donne même plus que l'indispensable : s'il y a un reproche à lui faire, c'est que son ouvrage est bien touffu pour des apprentis et, par exemple, bien peu d'entre eux prendront intérêt à lire plus de cent pages sur l'histoire de l'épigraphie grecque².

Saufons, pour terminer, une nouvelle revue dirigée par ESPÉRAN-DIEU et Ad. REINACH. Héritière de la *Revue épigraphique du Midi de la France* pour la partie latine, la *Revue épigraphique* étend son domaine à l'Orient hellénique. Elle doit être ainsi « pour les inscriptions l'équivalent de ce qu'est l'*Archiv für Papyrusforschung* pour les papyrus ». Dans les deux premières années de son existence, elle a publié un bon nombre d'inscriptions inédites et d'ar-

lart von Ernst Nachmanson, 1913, 60 p. — N° 115 : *Griechische Inschriften zur Griechische Staatenkunde*, ausgewählt von F. Bleckmann, 1913, 79 p.

1. Arthur Laudien, *Griechische Inschriften als Illustrationen zu den Schulschriftstellern*. Berlin, Wiedmann, 1912, in-8°, 78 p.

2. Wilhelm Larfeld, *Griechische Epigraphik (Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft begründet von Iwan von Müller, fortgeführt von R. von Pöhlmann, I. Bd., 5. Abt.)*. München, O. Beck, 1914, in-8°, XII-536 p.

ticles tirés des documents épigraphiques. A d'intéressantes chroniques elle joint des comptes-rendus analytiques et critiques. Elle se propose de donner une plus grande extension au *Bulletin épigraphique* que la *Revue des études grecques* n'a cessé d'offrir au monde savant depuis plus de vingt-cinq années et qu'Ad. Reinach a rédigé lui-même quelque temps¹.

IV. PAPHYROLOGIE. — Avec une persévérance infatigable, HUNT a publié en 1911 et 1912 deux nouveaux volumes de *Papyrus d'Oxyrhynchos* (cf. t. LXXVII, p. 134; t. CI, p. 123; t. CVIII, p. 96). Le tome VIII contient un grand nombre de textes littéraires, dont plusieurs sont inédits, tels que les méliambes satiriques d'un poète philosophe qui vivait au III^e siècle, le cynique Cercidas, un fragment de drame satyrique et des scories de l'*Iliade*. Un papyrus de cette catégorie est encore muni de son étiquette, portant ce titre : « Dithyrambes de Bacchylides. » Viennent ensuite des recettes médicales, qui sont souvent bizarres à souhait. Les documents officiels, les contrats et les lettres privées datent de l'époque romaine et de l'époque byzantine. Le tome IX est un de ceux que les fervents de l'histoire littéraire consulteront toujours avec la curiosité passionnée qui s'attache à toute édition princeps. On y trouve de véritables perles enchâssées dans les *New classical texts* : d'abord, plusieurs centaines de vers inédits de Sophocle, à savoir de longs fragments d'un drame satyrique plein de poésie et de gaieté, les *Ichneutai* ou les *Trappeurs*; puis quelques passages d'une tragédie, l'*Eurypyle*, où le pathétique frise parfois le pathos; enfin une bonne partie d'une *Vie d'Euripide* par Satyros, qui écrivait des biographies dialoguées au II^e siècle avant notre ère².

Comme si ce n'était pas assez de travailler pour deux, puisqu'il n'a plus l'aide de Grenfell, HUNT trouve encore le temps de publier le catalogue des *Papyrus grecs de la collection Ryland* à Manchester. Dans le premier volume, qui donne les textes littéraires, il convient de noter : un fragment historique, datant du II^e siècle av. J.-C., où il est question d'un fait inconnu jusqu'à présent, de la lutte menée par le roi de Sparte Anaxandrides et l'éphore Chilon contre les tyrans du VI^e siècle (n^o 18); un abrégé du chapitre XLVII des *Philippica* de Théopompe (n^o 20); un fragment de traité politique qui mentionne les opérations dirigées par Antipatros et Par-

1. *Revue épigraphique*, publiée sous la direction de Émile Espérandieu et Ad. Reinach. T. I et II. Paris, Leroux, 1913, 1914. In-8°, 430, 354 p.

2. *The Oxyrhynchus Papyri*, edited with translations and notes by Arthur S. Hunt. London, Offices of the Egypt Exploration Fund, in-4°. Part VIII, 1911, xiv-314 p., avec 7 pl. — Part IX, 1912, xii-304 p., avec 6 pl.

ménion de Thrace vers les débuts de la guerre déclarée par Athènes à Philippe (n° 19)¹.

Les Allemands avaient révélé assez clairement leur intention de contester le plus tôt possible aux autres, à des Anglais surtout, la suprématie dans l'empire de la papyrologie. Ils veulent rattraper le temps perdu. Leur activité s'est changée en hâte fébrile dans ces dernières années. Il faut reconnaître qu'elle a eu d'heureux résultats.

Paul MEYER a continué d'éditer les *Papyrus de Hambourg* (voir t. CVIII, p. 97). Dans le second fascicule de cette publication, on remarque : un document qui complète bien les articles des *Revenue laws* relatifs au monopole de l'huile ; un contrat conclu en 222 entre l'administration et un clérouque pour la culture du sésame (n° 24) ; une constitution d'hypothèque sur la personne d'un esclave, contrat privé qui date du II^e siècle av. J.-C. et qui éclaire une institution connue par les inscriptions contemporaines de Delphes (n° 28) ; les papiers de l'ex-décursion L. Julius Serenus, qui ajoutent à nos connaissances sur la trésorerie militaire de l'époque impériale (nos 40-54)².

Trois autres publications sont parvenues à terme. Grâce à la collaboration de KORNEMANN et de Paul MEYER, a paru le troisième fascicule des *Papyrus de Giessen* (voir t. CVIII, p. 97). Il contient, avec les indices du volume entier, des pièces assez intéressantes pour l'histoire économique et sociale, administrative et juridique de l'époque impériale, entre autres un rapport adressé en 118 aux fonctionnaires du cadastre sur les semailles effectuées au village de Naboo (n° 22) et des documents d'ordre privé relatifs à l'éducation des filles (nos 80 et 85)³. — PREISIGKE achève également la publication d'un volume des *Papyrus de Strasbourg* (voir t. CI, p. 125) par un troisième fascicule muni d'une table générale des matières. Jusque-là déchiffrés au hasard, les documents sont maintenant classés. Un seul d'entre eux (le n° 79), relatif à une vente d'esclaves, est antérieur à l'ère chrétienne ; le plus grand nombre date du II^e et du III^e siècle⁴. — Enfin, SCHUBART a donné

1. *Catalogue of the greek Papyri in the John Rylands library Manchester*. Vol. I : *Literary texts* (nos 1-61), edited by Arthur S. Hunt. Manchester, University press, 1911, in-4°, XII-202 p., avec 10 pl.

2. *Griechische Papyrusurkunde der Hamburger Stadtbibliothek*, hrsg. und erklärt von Paul M. Meyer. Bd. I, Heft 2. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-4°, p. 101-210 et phototypies VIII-XIV.

3. *Griechische Papyri im Museum des oberhessischen Geschichtsvereins zu Giessen*, im Verein mit O. Eger hrsg. und erklärt von Ernst Kornemann und Paul M. Meyer. Bd. I, Heft 3 (nr. 58-126). Leipzig-Berlin, Teubner, 1912, in-4°, XIII-168 p., avec 3 phototypies.

4. *Griechische Papyri der kais. Universitäts- und Landesbibliothek zu*

les deux dernières livraisons des *Griechische Urkunden* de Berlin (voir t. CI, p. 125; t. CIV, p. 335-336; t. CVIII, p. 97). L'une contient ce qui reste de l'ancienne Busiris, aujourd'hui Abousir-el-Meleq (nos 1185-1193) et des textes provenant du nome Héracléopole dont cette ville était le chef-lieu (nos 1194-1209). Ce sont toujours des documents du 1^{er} siècle av. J.-C. ou des premières années du suivant. Les plus intéressants sont des actes relatifs à l'administration militaire des derniers Ptolémées (nos 1185, 1186, 1190) dont Lesquier a tiré un bon parti dans son étude sur l'armée des Lagides, des pièces provenant d'archives sacrées (nos 1194-1202) où les prêtres défendent leurs privilèges contre les empiétements du pouvoir royal, et une curieuse correspondance de famille (nos 1203-1209). La dernière livraison se compose tout entière d'indices¹.

Entre temps, les papyrologues allemands préparaient des publications nouvelles. Dans un premier fascicule des *Papyrus de Munich*, HEISENBERG et WENGER n'ont donné que des documents juridiques du VI^e siècle ap. J.-C.². — Le professeur de Marburg, KALBFLEISCH, a déchiffré avec ses élèves les *Papyrus de la collection Janda*, qui datent presque tous de l'empire romain ou de la domination byzantine³. — Il semblait que les papyrus du Caire n'eussent plus rien de nouveau à fournir, depuis que Grenfell et Hunt ont édité ceux de la période gréco-romaine qu'ils jugeaient les plus importants, et Jean Maspero ceux de la période byzantine. Cependant, PREISIGKE a encore trouvé dans la collection une cinquantaine de pièces, provenant du Fayoum, d'Hermoupolis et d'Oxyrhynchos, qui valaient la peine d'être publiées : ce sont des

Strassburg, hrsg. und erläutert von Dr. Friedrich Preisigke. Bd. I, Heft 3 (nr. 55-80). Leipzig, Hinrichs, 1912, in-4°, p. 187-252, avec 3 phototypies et 20 fig. dans le texte.

1. *Ägyptische Urkunden aus den kgl. Museen zu Berlin*, hrsg. von der Generalverwaltung. *Griechische Urkunden*. IV. Bd., Heft 11, 12. Berlin, Weidmann, 1911, 1912, in-4°, p. 321-352, 353-374, avec 2 pl. en héliogravure.

2. *Münchener Papyri*. Veröffentlichungen aus der Papyrussammlung der kgl. Hof- und Staatsbibliothek zu München. Heft 1 : *Byzantinische Papyri*, hrsg. von A. Heisenberg und L. Wenger. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-4°, x-204 p.

3. *Papyri Iandanae*, cum discipulis edidit Carolus Kalbfleisch. Leipzig-Berlin, Teubner, in-8°. Fasc. I : *Voluiminum codicumque fragmenta graeca cum amuleto christiano*, ed. Ernestus Schaefer, 1912, p. 1-vi, 1-33, phototypies I-IV. — Fasc. II : *Epistulae privatae graecae*, ed. Leonhardus Eisner, 1913, p. 35-73, phototypies V-VII. — Fasc. III : *Instrumenta graeca publica et privata*. Pars I, ed. Ludovicus Spohr, 1913, p. 74-123, phototypies VIII-XI. — Fasc. IV : *Instrumenta...* Pars II, ed. Georgius Spiess, 1914, p. 124-160, phototypies XII-XIV.

textes de l'époque impériale, sauf un seul (n° 37) qui date du III^e siècle avant notre ère¹.

Mais la place d'honneur appartient sans conteste aux *Papyrus de Halle*. La publication à laquelle a collaboré toute la *GRÆCA HALENSIS* est un vrai coup de fortune. En déroulant ces *Dikaiómata*, en ouvrant ce dossier judiciaire, on a trouvé des extraits d'ordonnances royales et de lois municipales qui jettent un jour inespéré sur la constitution d'Alexandrie au temps des Lagides et sur les principes du droit gréco-égyptien. Une série de douze documents nous fait connaître : 1° la procédure des poursuites en faux témoignage; 2° les droits de mitoyenneté; 3° l'exécution à l'encontre du condamné pour voies de fait et la formation du tribunal compétent en cas de plainte reconventionnelle; 4° les privilèges judiciaires des officiers royaux; 5° les prescriptions en matière de logement militaire; 6° les principales dispositions sur différents délits d'attentat contre les personnes; 7° le serment officiel; 8° l'habeas corpus des Alexandrins; 9° la procédure de la citation en témoignage; 10° les formalités de la saisie; 11° celles de l'aliénation immobilière; 12° les exemptions de gabelle accordées aux maîtres d'école, aux acteurs et aux vainqueurs des jeux. Il est impossible de dire ce que donneront tous ces textes, quand les historiens et les juristes les auront rapprochés de ceux dont ils regrettaient les lacunes. Dès à présent, l'image d'Alexandrie apparaît plus nette, avec son droit de cité qui, contrairement à ce qu'on soutenait légèrement, ne distingue pas les « citoyens » et les « Alexandrins », avec ses magistrats aux fonctions déterminées par des lois spéciales (nomophylaque et thesmophylakes, tamiai, astynomes), avec son agora, avec ses registres officiels des saisies et des mutations de propriété, avec la remarquable variété de ses juridictions autonomes qui comportent trois sortes de tribunaux, des magistrats instructeurs et des fonctionnaires chargés de l'exécution. D'autre part, certains théoriciens n'oseront plus affirmer avec la même assurance l'unité du droit grec. Il est vrai qu'Alexandrie, à l'instar de Rome, a recopié à peu près textuellement la loi de Solon sur le droit de plantation, de construction et de fouille dans le voisinage de la propriété d'autrui. Mais, en bien d'autres matières, elle a rejeté les principes posés par Athènes. Elle n'a pas assuré une aussi forte protection à la liberté personnelle; elle n'a pas consenti à reconnaître de droits à

1. *Griechische Urkunden des Ägyptischen Museums zu Kairo*, hrsg. von Friedrich Preisigke (*Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg*, 8. Heft). Strassburg, Trübner, 1911, grand in-8°, VIII-58 p.

l'esclave. Ceux qui discernaient dans l'histoire du droit grec la supériorité d'Athènes sur les autres cités ne seront pas étonnés de constater que la *koinè* juridique de l'époque alexandrine marque par certains côtés un recul sur les nobles conquêtes de la démocratie athénienne¹.

En France, où la papyrologie byzantine était brillamment représentée par le regretté Jean Maspero, la papyrologie classique a pour centre l'Institut né à l'Université de Lille. P. JOUGUET, qui en est le père, a publié les *Papyrus de Théadelphie*, en les accompagnant d'une traduction, d'une introduction géographique et historique et d'un riche commentaire. Nous aimerions à insister sur ces cinquante-neuf textes, contrats de vente et de cheptel, baux, procès-verbaux d'audience, pétitions, reçus, etc., s'ils n'étaient tous d'une date postérieure à la période qui doit nous retenir (280-342 ap. J.-C.). Disons toutefois que les soucis et les tourments de Sakaon, fils de Salabous, cômarque de Théadelphie, sont pleins d'enseignements sur les piètres conditions de l'administration locale en Égypte au temps où l'empire romain commence à déchoir. Il y a plus qu'un symbole, il y a une frappante image de la misère universelle dans cette bourgade, qui, après avoir eu son heure de prospérité, voit ses vergers, ses vignes et ses olivettes envahis peu à peu par le désert et ne renferme plus que vingt-cinq contribuables, pauvres possesseurs de chèvres et de moutons, harcelés sans cesse par les agents du fisc et les pillards².

Élève de Jouguet avant d'être passé maître, LESQUIER a fait une nouvelle édition des *Papyrus de Magdôla*, accompagnée d'une traduction et d'un commentaire et précédée d'une introduction. Publiés pour la première fois en 1902, souvent corrigés à tort, ces papyrus avaient besoin d'une révision attentive; le travail est exécuté avec un soin minutieux. On possède maintenant un texte à peu près parfait de ces pétitions rédigées vers l'an 220 av. J.-C. Grâce à l'introduction qui résume des études approfondies et difficiles, on suit le va-et-vient des plaintes adressées au stratège de Crocodilopolis, apostillées par lui et renvoyées à l'épistate chargé d'y donner telle suite qui convenait; d'autre part, une discussion serrée du pro-

1. *Dikaiomata*. Auszüge aus Alexandrinischen Gesetzen und Verordnungen in einem Papyrus des philologischen Seminars der Universität Halle (*Pap. Hal. I*), mit einem Anhang weiterer Papyri derselben Sammlung, hrsg. von der Graeca Halensis. Berlin, Weidmann, 1913, in-4°, x-252 p., avec 9 pl.

2. Pierre Jouguet, *Papyrus de Théadelphie*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. Paris, Fontemoing, 1911, in-8°, xvi-263 p., avec 2 héliogravures.

blème des calendriers gréco-égyptiens permet de dater exactement, par an, mois et jour, un grand nombre de ces pièces. Il faudra recourir à ces papyrus de Magdôla pour résoudre maintes questions de droit public; Lesquier lui-même s'en est servi, dans son livre sur les institutions militaires des Lagides, pour définir la situation des miliciens τῆς ἐπιτροπῆς (nos 8, 13, 29) et le droit des clérouques au logement chez l'habitant (n° 2); ils aideront aussi à déterminer la condition des terres concédées « à titre de dons », où l'on voit les fermiers ester en justice sans l'intermédiaire de leur maître (n° 28). Mais ces documents font surtout saisir sur le vif la vie privée dans le nome arsinoïte au dernier quart du III^e siècle. Les paysans s'entraident en se prêtant de l'orge, du vin, une ânesse (nos 25, 17, 16); la moindre localité possède un établissement de bains chauds (n° 27). Mais, comme nous n'avons sous les yeux que des actes judiciaires, nous voyons ces gens surtout par leurs vilains côtés. L'un empiète sur le champ de son voisin (n° 1), l'autre mutile les bêtes de son ennemi (n° 21); on vole à chaque instant des grains, du bétail, des habits (nos 18, 4, 35); les bergers se distinguent par la brutalité de leurs mœurs et s'en prennent même au garde-champêtre (nos 6, 38); un garçon de bains ébouillante méchamment une cliente (n° 27); une mégère, qui vient de vider un pot d'eau sale sur un passant, crache ensuite sur lui et fait pis encore (n° 24); une fille, Démô, se fait souscrire un billet fictif par un étourneau (n° 14). Toutes les races se mêlent, et les indigènes sont noyés au milieu des immigrés: les clérouques sont macédomiens, argiens, perses (nos 13, 29, 8); un barbier arabe réclame son salaire à un client phénicien (n° 15); une bagarre se termine dans la synagogue sous l'œil effarouché du *hazzan* (n° 35). La vérité pittoresque abonde dans ces textes, qui suffiraient à illustrer bien des œuvres littéraires et artistiques de la période alexandrine¹.

Le second volume des *Papyrus de Florence*, publié par D. COM-PARETTI, ne contient que des textes littéraires sans intérêt spécial et des documents de l'époque impériale tels que la correspondance d'Héroninos (nos 118-277) et l'épistolaire d'un chef d'armée (n° 278). Le troisième volume, qui a pour auteur VITELLI, se partage à peu près également entre les périodes romaine et byzantine. A signaler un fragment déjà connu qui provient d'un cadastre exécuté au

1. J. Lesquier, *Papyrus de Magdôla*, thèse présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris (*Papyrus grecs* publiés sous la direction de P. Jouguet à l'Institut papyrologique de l'Université de Lille, t. II, fasc. 2-4). Paris, Leroux, 1912, in-4°, 222 p., avec 12 pl.

11^e siècle à Apollonopolites Heptacomias (n° 331) et des fragments de comptes datés du 11^e siècle¹. — Les acquisitions de la *Société italienne pour la recherche des papyrus*, rapidement publiées par le même savant, intéressent plus l'histoire littéraire que l'histoire proprement dite. On y remarquera, outre le lot ordinaire de contrats, reçus et ordres de paiement, des papyrus magiques (n° 28-29), un dossier de pétitions remontant au 1^{er} siècle av. J.-C., mais surtout des fragments d'odes de Sappho (n° 123); un fragment de comédie, probablement de Ménandre (n° 126); un fragment des *Éées* d'Hésiode, des fragments de l'*Hécalè* de Callimaque².

La Suède fournit, à son tour, une contribution à la papyrologie. Stockholm possédait depuis 1832 un papyrus chimique. On savait que c'était le jumeau du Papyrus de Leyde qu'édita jadis Leemans et qui a été si utile à Berthelot lorsque, dans ses études sur les origines de l'alchimie, il a voulu montrer comment la technique des alliages mena les esprits à l'idée de la transmutation des métaux. Ce *Papyrus Holmiensis* vient d'être édité et traduit par Otto Lagercrantz. La publication est faite avec un soin extrême; elle est éclairée par un excellent commentaire, écrit en allemand. Elle servira, non seulement à l'histoire des sciences, mais encore à celle des industries extractives et métallurgiques, textiles et tinctoriales³.

PREISIGKE, qui a tant fait pour la publication des papyrus inédits, s'est encore proposé de rendre plus corrects et plus facilement utilisables les papyrus déjà édités. Il a entrepris simultanément deux recueils qui promettent de devenir des instruments de travail inestimables. Dans les *Berichtigungsliste*, il apporte d'innombrables corrections en parcourant les collections de papyrus par ordre alphabétique. Les deux premiers fascicules sont consacrés aux papyrus Amherst, à l'*Archiv für Papyrusforschung*, aux *Berliner Griechische*

1. *Papiri greco-egizii*, pubblicati della R. Accademia dei Lincei sotto la direzione di D. Comparetti e G. Vitelli. Supplementi filologico-storici ai *Monumenti antichi*. Vol. II (n° 106-278) : *Papiri Fiorentini, Papiri letterari ed epistolari*, per cura di Domenico Comparetti. Milano, Hoepli, 1911, in-4°, xi-298 p., con 6 tavole in fototipia e 70 fotografie in pagina. — Vol. III (n° 279-391) : *Documenti e teste letterarii dell' età romana e bizantina*, per cura di Girolamo Vitelli, 1915, xi-202 p., con 5 tavole in fototipia.

2. G. Vitelli, *Papiri greci e latini*. Pubblicazioni della Società Italiana per la ricerca dei Papiri greci e latini in Egitto. Firenze, tipogr. Ariani, in-4°. Vol. I (n° 1-112), 1912, xiv-227 p., 13 tav. — Vol. II (n° 113-156), 1913, x-101 p., 5 tav. — Vol. III (n° 157-279), 1914, xiii-176 p., 1 tav.

3. Otto Lagercrantz, *Papyrus græcus Holmiensis. Recepte für Silver, Steine und Purpur (Arbeten utgifna med understöd af Vilh. Ekmans Universitetsfond, XIII)*. Uppsala, Akademiska Bokhandeln; Leipzig, Harrasowitz, 1913, in-8°, 248 p., avec 2 pl. phototyp.

Urkunden, aux papyrus du Caire, au Corpus des papyrus Régner, aux papyrus d'Éléphantine, du Fayoum, de Florence, de Genève, de Giessen, aux papyrus Goodspeed de Chicago et du Caire, aux papyrus Grenfell, aux papyrus de Halle, de Hambourg, de Hibeh et de Leyde. Le *Sammelbuch* réunit tous les documents dispersés dans des périodiques ou des mémoires ou dans les petites collections qui ont paru sans une liste de mots; quant aux textes imprimés pour la première fois dans l'*Archiv* et dans la *Chrestomathie*, il n'en sera tenu compte que dans l'index. Mais, tant qu'on ne disposera pas de cet index, l'ouvrage ne rendra presque aucun service; car, s'il rassemble les textes d'accès difficile, il les donne au hasard, l'auteur déclarant impossible de les classer dans un ordre soit logique, soit chronologique, soit topographique. Cet inconvénient ne disparaîtra que par le classement général réservé pour le dernier fascicule¹.

Le recueil de lettres privées que WITKOWSKI a tiré des papyrus (voir t. CI, p. 127) s'est augmenté, dans une seconde édition, de textes nouveaux². — A. LAUDIEN, qui a voulu mettre l'épigraphie à la portée des gymnases (voir p. 55), leur offre également un petit choix de papyrus. Il a réuni avec goût les lettres les plus piquantes, les documents les plus caractéristiques de la vie privée, quelques actes judiciaires, les textes qui font le mieux connaître la religion et les superstitions de l'Égypte ptolémaïque. Mais nous répétons la question que nous avons déjà posée : les professeurs allemands trouvent-ils vraiment le moyen de faire expliquer tout cela à leurs élèves dans les classes de grec³?

Dans notre dernier *Bulletin*, nous terminions la partie relative à la papyrologie (voir t. CVIII, p. 98) en demandant quand paraîtra la *Chrestomathie* promise par MITTEIS et WILCKEN. La réponse n'a pas tardé. Nous prendrions plaisir à dire à quel point cette œuvre satisfait à toutes les attentes et comble tous les vœux; mais Lécrivain en a donné ici une longue analyse (t. CXIII, p. 108-112). Nous tenons toutefois à dire hautement qu'en ce qui concerne la période ptolémaïque, on ne trouvera nulle part un meilleur résumé

1. Friedrich Preisigke, *Berichtigungsliste der Griechischen Papyrusurkunden aus Ägypten*. Heft 1, 2. Strassburg, Trübner, 1913, in-8°, p. 1-100, 101-196. — *Sammelbuch Griechischer Urkunden aus Ägypten*. Heft 1, 2. Strassburg, Trübner, 1913, in-8°, p. 1-128, 129-256.

2. St. Witkowski, *Epistulae privatae graecae quae in papyris aetatis Lagidarum servantur*. Editio altera auctior. Leipzig, Teubner, 1911, in-12, xxxvii-194 p.

3. Arthur Laudien, *Griechische Papyri aus Oxyrhynchos für den Schulgebrauch ausgewählt*. Berlin, Weidmann, 1912, in-8°, viii-58 p., avec une phototypie.

des faits acquis et plus de vues nouvelles sur toutes les institutions politiques, administratives et juridiques¹.

Si l'Égypte nous fournit des papyrus sans répit, l'Asie livre de temps en temps des parchemins. Trois pièces de ce genre ont été trouvées par des Kurdes sur le mont Avroman dans un vase de pierre; acquises par un médecin persan, elles ont été apportées en Angleterre. Minns, qui se propose de les publier, en a fait provisoirement le sujet d'une communication à la « Society for the promotion of hellenic studies » de Cambridge; A. Deissmann en a entretenu l'« Archæologische Gesellschaft » de Berlin, et Haussoullier l'Académie des Inscriptions. Toutes les trois proviennent du royaume des Arsacides et sont datées de 88 et de 22 av. J.-C. L'une est écrite en grec; l'autre porte un texte grec au recto et un texte pehvi au verso; la troisième est uniquement en pehvi. Ce sont des contrats de fermage, mais qui présentent un grand intérêt pour l'histoire générale. D'une part, les dates sont indiquées d'après l'ère des Arsacides mise en rapport avec l'ère des Séleucides, ce qui suggère l'idée d'une subordination au moins morale de la Parthie à la Syrie hellénisée. D'autre part, les contractants et les témoins sont tous des Parthes, habitants d'un petit village, et ils se servent pour les contrats privés de la langue grecque autant que de leur dialecte maternel. De pareils documents éclairent d'une vive lueur l'expansion de l'hellénisme dans l'Asie centrale².

V. NUMISMATIQUE. — Le *Corpus* numismatique, vaillamment mis en train par Imhoof-Blumer, s'était attaché jusqu'ici à la Grèce septentrionale (voir t. CI, p. 127; t. CVIII, p. 98). Franchissant la mer, il s'établit en Mysie. Là, Hans von FRITZE décrit les monnaies de douze villes, par ordre alphabétique, depuis Adramytion jusqu'à Kisthène. Pour montrer le parti que l'histoire peut tirer des études numismatiques, il suffirait de citer les résultats obtenus par von Fritze dans ses recherches chronologiques sur les monnaies préimpériales d'Adramytion; car une série de ces monnaies est au nom d'Orontas, satrape rebelle de Mysie, et cette révolte, qu'on datait généralement de 356 et qu'il vaut mieux ramener à 349, sert de point de départ pour dater les autres séries³.

1. Ludwig Mitteis und Ulrich Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyrskunde*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, grand in-8°, 2 Bde in 4 Teilen. — I. Bd. : *Historischer Teil* (Wilcken) : 1. Hälfte : *Grundzüge*, LXXII-437 p.; 2. Hälfte : *Chrestomathie*, VII-579 p. — II. Bd. : *Juristischer Teil* (Mitteis) : 1. Hälfte : *Grundzüge*, XVIII-298 p.; 2. Hälfte : *Chrestomathie*, VI-430 p.
2. Voir Haussoullier, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1913, p. 663; Karo, dans l'*Archæol. Anzeiger*, 1914, p. 45.
3. *Die antike Münzen Mysiens*, unter Leitung von F. Imhoof-Blumer, hrsg.

Pendant ce temps, le *Nomisma* (voir t. CIV, p. 336) prépare la suite de cette grande publication par des études qui ont presque toutes un rapport étroit avec l'histoire politique ou religieuse de la Grèce. Expliquant les types monétaires à l'aide des textes et des légendes ou inversement, IMHOOF-BLUMER considère successivement les héros navigateurs, les athlètes et les agonothètes couronnés, les dieux des fleuves avec enfants, le jeu des osselets devant les images de culte, une légende de Parion, la légende de la fondation de Prusa, la *Faedicula* qui orne la tête de l'Artémis éphésienne, le motif du satyre et de la nymphe, les images de divinités panthéistiques, les vieilles images de culte (fasc. V, p. 25-42; fasc. VI, p. 1-23; fasc. VIII, p. 23-65). — H. VON FRITZE classe les monnaies de Cyzique. Pour les statères en électron, les fameux cyzicéens qui eurent tant de vogue après les dariques et avant les « philippes », il distingue quatre groupes : le premier est émis dès la fin du VI^e siècle ; le deuxième fait son apparition vers 550 ; le troisième vers 460 ; le dernier commence avec le IV^e siècle et finit après la conquête d'Alexandre vers 330. Les pièces d'argent forment six groupes, qui suivent les destinées de la cité, depuis le commencement du VI^e siècle jusqu'au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. (fasc. VII, p. 1-38; fasc. IX, p. 31-56). — Enfin, SELTMAN, dans une étude sur les monnaies du temple d'Olympie, distingue onze groupes qui comprennent vingt-cinq séries et dont les dates initiales, coïncidant généralement avec des événements considérables dans l'histoire de l'Élide ou de la ville sainte, sont les années 510, 471, 452, 432, 421, 365, 363, 343, 323, 271, 191 (fasc. VIII, p. 23-65; fasc. IX, p. 34-56)¹.

Le Catalogue des monnaies grecques du British Museum (voir t. CI, p. 127; t. CVIII, p. 98) en est à son vingt-septième volume, consacré à la Palestine. HILL a eu de la chance cette fois : le British Museum possède le trésor de monnaies palestiniennes le plus riche qui existe, grâce à l'acquisition de la collection formée par Leop. Hamburger, de Francfort-sur-Mein. L'auteur décrit les pièces de Galilée, de Samarie et de Judée; il passe en revue les séries philistino-arabes et égypto-arabes, puis les monnaies juives (celles des Asmonéens, d'Hérode, des procureurs, des deux révoltes), jusqu'à la fin du monnayage grec impérial sous Trebonianus Gallus et Volusianus. Il a eu à se poser de nombreux problèmes. Le plus

von der kgl. Akad. der Wissensch., bearbeitet von Hans von Fritze. I. Abtheilung: *Adramytion-Kisthene*. Berlin, Reimer, 1913, in-4°, v-223 p., avec 10 pl.

1. *Nomisma*. Untersuchungen auf dem Gebiete der antiken Münzkunde, hrsg. von Hans von Fritze und Hugo Gaebler. Berlin, Mayer und Müller, in-4°. Fasc. V (1910), 42 p. et 3 pl.; fasc. VI (1911), 33 p. et 3 pl.; fasc. VII (1912), 38 p. et 6 pl.; fasc. VIII (1913), 65 p. et 6 pl.; fasc. IX (1914), 56 p. et 6 pl.

important est celui de la date qu'il faut assigner aux sicles juifs ; il les croirait volontiers contemporains de la première révolte (66-70). Une table des ères, une autre qui donne les mesures en pouces et en millimètres et les poids en grains et en grammes offrent de grandes facilités pour les recherches¹.

Ceux qui voient spécialement dans la numismatique une science auxiliaire de l'histoire mettront hors de pair le mémoire de Théod. REINACH sur l'*Anarchie monétaire chez les anciens Grecs*². Le phénomène qu'il étudie est une des formes qu'affecta la passion innée des Grecs pour l'autonomie. La monnaie ne pouvait avoir cours forcé ni, par conséquent, de valeur fixe que dans les limites étroites de la cité ; au dehors, elle était soumise à de fortes fluctuations. De là, une gêne incessante pour les relations commerciales. A un mal patent on trouva maints palliatifs ; le remède ne pouvait venir que de l'unité absolue. Athènes finit par lier toutes les cités de l'empire maritime à son système monétaire par des décrets dont le texte nous a été conservé dans les inscriptions et dans Aristophane. Au IV^e siècle, une union monétaire est créée entre Phocée et Milet. Le traité qui, en 244, ne reconnaît plus qu'un seul droit de cité aux habitants de Smyrne et de Magnésie du Sipyle ne laisse subsister que la monnaie de Smyrne. Quelquefois on essaie dans une ville de fixer, par la voie unilatérale d'un décret, le cours légal de la monnaie étrangère. Au I^{er} siècle av. J.-C., le Conseil amphictyonique de Delphes impose à tous les États représentés l'obligation de recevoir la même monnaie au pair ; il sanctionne par de fortes pénalités une loi ainsi conçue : « Tous les Grecs accepteront le tétradrachme attique pour quatre drachmes d'argent. » On voit par ces exemples l'intérêt du sujet. Peut-être cependant l'auteur incline-t-il à considérer la question au point de vue non pas même économique, mais strictement monétaire, tandis qu'elle est essentiellement politique. Le droit de battre monnaie, comme toutes les autres manifestations de l'indépendance locale, est nécessairement modifié par les tentatives plus ou moins hardies de centralisation, impérialisme, fédéralisme ou sympolitie ; ne convenait-il pas de mettre fortement en rapport les deux séries de transformations ?

VI. HISTORIOGRAPHIE. — Pour trouver rapidement des renseignements succincts et sûrs sur les œuvres littéraires qu'il avait à

1. *Catalogue of the greek coins of Palestine (Galilee, Samaria and Judaea)*, by George Francis Hill. London, British Museum, 1914, in-8°, cxiv-343 p., avec une carte, une table de l'alphabet hébraïque et 42 pl.

2. Théodore Reinach, *l'Anarchie monétaire chez les anciens Grecs*. Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXVIII, 2^e partie. Paris, Klincksieck, 1911, in-4°, 14 p.

consulter, l'historien devait jusqu'à ces derniers temps s'adresser à la littérature grecque de CHRIST. La dernière édition de cet excellent manuel, la sixième, date de 1912. Sans remaniement général, elle a reçu de nombreuses modifications de détail, toutes sortes d'additions et de rectifications qui la mettent à jour¹. — Mais, désormais, l'étudiant français dispose d'une bibliographie rédigée en sa langue, qui lui fournira la plupart du temps l'essentiel. Paul MASQUERAY ne cherche pas à étaler sous les yeux du lecteur des monceaux d'érudition; il vise, avant tout, comme il l'indique par le titre de son ouvrage, à être « pratique », c'est-à-dire à citer pour chaque écrivain « le livre capital, l'article important, l'édition dont il faut se servir² ».

La difficulté qu'éprouvent les historiens à consulter les poèmes homériques comme des documents historiques tient à ce que les rhapsodies se répartissent sur plusieurs siècles. S'il fallait en croire E. BETHE, il y aurait même de quoi désespérer; ce ne serait qu'au VI^e siècle que l'*Iliade* aurait reçu sa forme actuelle. « Notre Iliade, dit-il en manière de conclusion, est bâtie sur une vieille et célèbre petite épopée d'environ 1,500 vers, qui avait décrit la colère d'Achille en traits rudes et graves avec un art sévère. On y a joint des chants séparés, dont les uns s'y rattachaient, dont les autres n'avaient rien de commun ni avec cette épopée ni avec le même cycle, et des morceaux de provenances diverses. » Mais les historiens peuvent se rassurer. Malgré toute sa science et tout son talent, Bethe n'est parvenu qu'à multiplier les observations fines et ingénieuses. Ils en tireront profit, sans se croire obligés, fût-ce par les traits de mœurs les plus récents, de faire d'Achille un contemporain de Pisistrate³.

H. PETER a fait un grand effort pour comprendre le véritable caractère de l'historiographie antique. Il montre comment la conception artistique de l'histoire permettait à l'auteur d'introduire sa personnalité dans la tradition, fût-ce aux dépens de l'exacte vérité, et faisait dépendre le style de l'enseignement donné dans les écoles des rhéteurs. Pour s'expliquer qu'on ait pu, chez les anciens, con-

1. Wilhelm von Christ, *Geschichte der griechischen Literatur* (*Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* begründet von Iwan von Müller, VII Bd., I. Abt.). 6. Auflage unter Mitwirkung von Otto Stählin bearbeitet von Wilhelm Schmid. Erster Teil : *Klassische Periode der griechischen Literatur*. München, O. Beck, 1912, in-8°, xiv-771 p. (pour les historiens, voir p. 446-541).

2. Paul Masqueray, *Bibliographie pratique de la littérature grecque, des origines à la fin de la période romaine*. Paris, Klincksieck, 1914, in-12, v-334 p.

3. Erich Bethe, *Homer; Dichtung und Sage*. Erster Bd. : *Ilias*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1914, in-8°, v-374 p.

sidérer l'œuvre d'un Éphore comme marquant un progrès sur celle de Thucydide et que les *Helléniques* de Théopompe aient pu paraître comme le chef-d'œuvre de l'histoire grecque, il faut nous départir des idées modernes et placer ces écrivains dans leur temps. L'ouvrage de Peter nous y aidera ; mais il ramène peut-être un peu trop la rhétorique des historiens à une tendance purement esthétique, sans accorder assez d'attention à la tendance éthique, comme s'ils avaient toujours écrit *ad narrandum*, et non pas surtout *ad probandum*¹.

Jamais on n'aurait pu s'attendre à trouver sur une inscription une chronique presque entière et, dans cette chronique, une masse de références telle qu'elle nous fit connaître une foule d'auteurs ignorés et d'ouvrages perdus. C'est cette merveilleuse contribution à l'historiographie grecque qu'apporte la *Chronique lindienne* déchiffrée par BLINCKENBERG (voir p. 44). Non seulement elle serait à placer tout entière dans une nouvelle édition des *Fragmenta historico-rum graecorum*, mais elle obligerait à y ajouter bien des noms nouveaux, à y compléter bien des chapitres. Voici, par exemple, la note sur la cuirasse offerte par Amasis : « Mentionné par Hérodote de Thourioi, *Histoire*, l. II ; cf. Polyzalos, l. IV. Hiéron, *Rhodes*, l. I, rapporte que l'offrande comprenait, en sus de la cuirasse, deux statuettes d'or ; cf. . . . s, *Chroniques*, l. XXX ; Aristion, *Chroniques*, l. I ; Aristonymos, *Recueil de chroniques*, l. I et IV, il y aurait eu, outre la cuirasse et les statuettes, dix phiales... ; cf. Hiéroboulos, *Rapport adressé aux mastroi*. » Ce passage suffit à montrer ce que les études sur l'historiographie et l'érudition alexandrines retireront de l'œuvre composée par un spécialiste tel que Timachidas. Ajoutons pourtant qu'il cite parmi ses sources, en dehors des pièces d'archives, trois histoires, onze chroniques, quatre ouvrages sur Rhodes, deux monographies sur Lindos, un auteur d'*Eliaca*, enfin une *Guerre des Exagiades* (fait inconnu) par un certain Aiélauros.

La papyrologie cède donc le pas cette fois à l'épigraphie en ce qui concerne les historiens anciens. Il ne faut pourtant pas négliger les fragments anonymes, mais importants, que Hunt a trouvés dans les *Papyrus Ryland* (voir p. 56). Il serait intéressant de savoir quel est l'auteur qui connaissait si bien la politique de Sparte à l'égard des tyrans au VI^e siècle.

Grâce à F. JACOBY, les historiens grecs sont largement représen-

1. Hermann Peter, *Wahrheit und Kunst, Geschichtschreibung und Plagiat im klassischen Altertum*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, in-8°, XII-490 p.

tés dans les récents volumes de la *Real-Encyclopädie*. On peut même dire qu'ils y occupent une place hors de toute proportion : heureux excès dont nos études n'ont qu'à se féliciter. Si Thucydide, Kratippos, Théopompe, Philochoros et Polybe sont un jour traités comme l'ont été Hécatée, Hellanicos et surtout Hérodote, le Pauly-Wissowa-Kroll sera le meilleur répertoire d'historiographie grecque qu'on puisse consulter. L'étude sur Hérodote, qui atteint les dimensions d'un fort volume, est d'une très grande valeur. Rien n'est laissé dans l'ombre. La biographie de l'auteur et les recherches sur ses voyages, le tableau analytique de l'œuvre, la longue discussion sur les différents opuscules qui s'y amalgamèrent, les jugements sur sa valeur historique et son mérite littéraire, tout indique une maîtrise complète du sujet. D'après Jacoby, Hérodote commença sa carrière comme voyageur, avec l'idée de faire un ouvrage comme la *Périodos* d'Hécatée de Milet. Mais la préférence qu'il accordait à l'ethnographie sur la géographie pure l'entraîna aussitôt à polémiquer contre son modèle et l'inclina vers une histoire des peuples barbares analogue aux *Persica* de Dionysios. Il fit alors des conférences (λόγοι) sur les pays qu'il avait parcourus, sur les peuples qu'il avait visités et sur leurs coutumes. Insensiblement, tandis qu'il rédigeait l'histoire grecque du VI^e et du V^e siècle et le récit des guerres médiques, l'ethnographie passait au second plan : Sparte et Athènes, l'empire perse et le royaume de Lydie lui fournissaient de nouveaux sujets à traiter en public. Comme Halicarnassien, il était sujet d'Athènes ; bien reçu par Sophocle et Périclès, il devint Athénien de cœur. A Thourioi, où il suivit les colons de sa patrie adoptive, il prit activement part à la lutte qui se livra pendant les premières années de la guerre du Péloponèse entre les partisans d'Athènes et ceux de Sparte : dans une nouvelle série de conférences, il se proposa de montrer les services rendus à la cause panhellénique par les vainqueurs de Salamine. Lorsqu'enfin il voulut faire entrer tous les matériaux qu'il avait amassés dans une œuvre unique, il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main : le livre III et la seconde moitié du livre IV sont inachevés ; aux autres livres, surtout au V^e et au VI^e, manque une dernière revision ; la conclusion, qui devait mener le récit des événements jusqu'à la fondation de la confédération maritime, s'arrête à la prise de Sestos. Ainsi s'explique que l'histoire laissée par Hérodote soit tout entière composée d'*excursus* où l'auteur apparaît éminemment et tour à tour comme un périégète et comme un historien des Achéménides¹.

1. F. Jacoby, articles *Hekataios*, *Hellanikos*, *Herodotos*, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa-Kroll, XIV. Halbband (1912), col. 2667-2769 ; XV. Halbband (1913), col. 104-153 ; Supplement, II. Heft (1913), col. 205-520.

Après le remarquable Hérodote de Macan (voir t. CI, p. 128-129), W. W. How et J. WELLS ont cru et prouvé qu'il y avait encore lieu de publier une bibliothèque hérodotéenne plus courte, plus maniable, plus classique. Dans une introduction d'une cinquantaine de pages, ils résument tout ce qu'on sait sur la vie de l'auteur, sur la composition et la valeur de son ouvrage. Ils admettent en gros la théorie de Bauer, opposée à celle de Kirchhoff; ils reconnaissent la priorité des livres VII-IX, écrits avant 445, suivis du livre II et révisés à Athènes pendant les premières années de la guerre du Péloponèse; tout le reste n'est qu'hypothèse pure. Paragraphe par paragraphe, phrase par phrase, quelquefois mot à mot, ils commentent leur auteur en notes brèves, mais précises et pleines de choses. Dans de nombreux appendices, ils synthétisent les renseignements fournis par Hérodote en les éclairant à l'aide des autres sources; ils présentent ainsi l'histoire des pays orientaux et de la Scythie, la géographie et la chronologie d'Hérodote, ses vues sur les Pélasges et sur la tyrannie, Sparte au temps de Cléomène, enfin les grands faits des guerres médiques. Des cartes simples et claires aident à comprendre le récit. Voilà d'excellente vulgarisation, faite par des *scholars* capables d'avoir une opinion¹.

Plus on pénètre avant dans l'histoire politique d'Athènes au v^e siècle, plus on reconnaît le prix du pamphlet classé jadis parmi les œuvres de Xénophon et qui fut écrit en réalité vers les premières années de la guerre du Péloponèse. Mais, comme il convient pour ce genre d'ouvrage, l'auteur procède souvent par affirmations générales ou même par allusions. Il était donc d'un très grand intérêt d'accompagner le texte de cet opuscule d'une traduction qui tint compte des connaissances acquises par ailleurs, en le faisant précéder d'une introduction portant sur les questions de date et de composition et en le faisant suivre d'un commentaire perpétuel qui éclairât les faits ou suppléât aux réticences. Telle est la tâche assumée par KALINKA. Il s'en est acquitté avec une science approfondie que fait valoir une réelle finesse d'analyse et une élégante sobriété. Il ne prétend pas connaître la personnalité de l'auteur, ce « sphinx » de la littérature grecque, comme on l'a justement appelé; mais, allant plus loin que Kirchhoff dans la même voie, il arrive à une hypothèse très séduisante : le libelle que nous avons conservé serait une allocution prononcée par un partisan de l'oligarchie dans une réunion d'hétairie. On trouvera dans les excellentes notes de Kalinka

1. W. W. How and J. Wells, *A commentary on Herodotus*, with introduction and appendices. Oxford, Clarendon press, 1912, 2 vol. in-12, XII-446 p., avec 4 cartes; VIII-423 p., avec 4 cartes.

de quoi renouveler sur plusieurs points l'histoire traditionnelle des relations extérieures, des institutions et des luttes de partis au début de la grande crise qui devait ébranler la puissance athénienne¹.

FISCHER a fait d'intéressantes observations sur l'histoire du texte de Thucydide d'après les fragments conservés dans les papyrus².

La collection Teubner continue de nous fournir une édition *major* et une édition *minor* de Xénophon (voir t. CIV, p. 338). Après l'*Anabase*, GEMOLL donne la *Cyropédie*. Il ne s'est pas contenté de reviser les trois collations de Dindorf; il a étudié deux autres manuscrits. Au premier abord, le travail produit donc bon effet; tous les dehors semblent dénoter une préparation minutieuse. Mais, quand on y regarde de près, on est frappé de voir un texte criblé de fautes grossières, qui ne sont pas toujours des fautes d'impression, et un appareil critique gâté par un manque absolu de méthode. Non, décidément, ce n'est pas dans cette édition qu'il faudra lire le roman politique de Xénophon³. — Quant aux *scripta minora*, entre autres la *République d'Athènes*, la *République de Sparte* et les *Revenus du trésor athénien*, c'est RÜHL qui les a édités. Il a bien fait d'y joindre l'intéressant fragment de l'*Art équestre* qui nous reste de Simon. Le bien-fondé de ses jugements sur la valeur relative des codices, sa prudence en matière de conjectures, sa large impartialité dans l'apparat critique inspirent toute confiance au lecteur, sans lui ôter le libre choix de solutions plus hardies⁴.

La discussion sur l'auteur des *Helléniques* trouvées à Oxyrhynchos, l'anonyme P (= Papyrus), n'est toujours pas close. Est-ce Théopompe ou Cratippe? Théopompe semblait avoir cause gagnée, grâce à des champions tels que Busolt, Wilamowitz, Ed. Meyer et Wilcken (voir t. CIV, p. 338-339). Mais Lehman-Haupt, dans l'*Einleitung in die Altertumswissenschaft* (t. III, p. 89), et L. PARETI, dans un intéressant article, viennent encore une fois rompre quelques lances en faveur de son rival : le fantôme qui a

1. Ernst Kalinka, *Die pseudoxenophontische Ἀθηναίων Πολιτεία*. Einleitung, Übersetzung, Erklärung (*Sammlung wissenschaftlicher Kommentare zu griechischen und römischen Schriftstellern*). Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, vi-324 p.

2. Friedericus Fischer, *Thucydidis reliquæ in papyris et membranis ægyptiacis servatæ*. Leipzig, Teubner, 1913, in-8°, 75 p.

3. Xenophontis *Institutio Cyri*. Edidit Guilelmus Gemoll. Editio major. Lipsiæ, Teubner, 1912, in-8°, xiv-461 p. — Editio minor, 1912, in-12, xi-344 p.

4. Xenophontis *Scripta minora*. Fasciculus posterior opuscula politica, equestris, venatica continens. Post Ludovicum Dindorf edidit Franciscus Rühl. Accedunt Simonis *De re equestri* quæ supersunt. Lipsiæ, Teubner, 1912, in-12, xxiv-200 p.

nom Cratippe serait un Athénien; il aurait écrit dans la première moitié du IV^e siècle¹. D'autres, sensibles surtout aux arguments négatifs dirigés contre l'un et l'autre compétiteur, en cherchent maintenant un troisième et mettent en avant Éphore. JUDEICH avait commencé². E.-M. WALKER a soutenu la nouvelle théorie dans un cours professé à Oxford qu'il publie en y ajoutant un chapitre sur le morceau le plus précieux des *Helléniques*, l'exposé de la constitution béotienne³.

Depuis quelques années, la critique s'est moins exercée sur les œuvres mêmes d'Aristote que sur ses théories politiques, économiques et sociales.

La seconde édition de l'*Ἀθηναίων Πολιτεία* que publie SANDYS est une reproduction de la première, mais mise *up to the date*. Les six derniers chapitres, les plus mutilés, ont été à peu près sûrement reconstitués depuis 1893 par un travail collectif; l'éditeur fait naturellement passer dans son texte les corrections acquises. Sa bibliographie est doublée. En ne changeant presque rien à l'introduction et aux notes, Sandys rend hommage, sans le vouloir, aux qualités de son travail antérieur⁴.

Quant à la valeur historique de l'œuvre, telle qu'on peut se la représenter après vingt ans de recherches assidues, elle est assez exactement définie par A. VON MESS. La *Πολιτεία* prend place entre les écrits de l'école théraménienne et ceux de Démétrios de Phalère: dans le récit des faits comme dans l'exposé des institutions, elle reste sous l'influence de la même doctrine, elle a la même tendresse pour la « constitution des ancêtres », la *πάτριος πολιτεία*⁵.

C'est cette opinion que généralise J. KINKEL quand il examine dans leur ensemble les théories politiques et économiques d'Aristote. Le Stagirite ne conçoit pas d'idéal en dehors de la réalité; mais la réalité qui lui sert d'idéal est un passé déjà lointain. Il copie la situation de l'Attique à la fin du VI^e et au commencement du

1. L. Pareti, *Cratippo e le « Elleniche » di Oxyrhynchus*, dans les *Studi Italiani di filologia classica*, t. XIX (1912), p. 398-517.

2. W. Judeich, « *Theopomps Hellenika* », dans le *Rheinisches Museum*, t. LXVI (1911), p. 94-97.

3. E. M. Walker, *The Hellenica Oxyrhynchia, its authorship and authority*. Oxford, Clarendon press, 1913, in-8°, 149 p.

4. John Edwin Sandys, *Aristotle's Constitution of Athens*. A revised text with an introduction, critical and explanatory notes, testimonia and indices. 2^e édition revised and enlarged. London, Macmillan, 1912, in-8°, xcii-331 p.

5. A. von Mess, *Aristoteles, Ἀθηναίων Πολιτεία und die politische Schriftstellerei Athens*, dans le *Rheinisches Museum*, t. LXVI (1911), p. 356-372.

v^e siècle, pour y trouver une cité où dominant l'économie naturelle et le régime de l'« autarkie », où tous les chefs de famille sont propriétaires, où toutes les fortunes sont égales. Il exècre ces relations commerciales qui font qu'Athènes attend sa subsistance du dehors et la mettent sous la dépendance de l'étranger; dans l'empire maritime, il ne voit qu'une calamité fatale. Qu'est la classe des *zeugites*, des paysans? Rien. Que doit-elle être? Tout. A elle de mener l'État. Ainsi, quand Aristote parle de la question sociale, ses jugements sont au fond des *Klassenwerturteile*. L'ouvrage de Kinkel est un peu court de pensée, un peu simpliste; il y a plus que cela dans Aristote. Du moins, c'est une idée intéressante d'avoir suivi l'histoire de sa doctrine jusqu'à nos jours (p. 94-146), en arrivant par la *Somme* de Thomas d'Aquin à la philosophie morale de Cathrein et à la polémique de Bücher contre Ed. Meyer et J. Beloch¹.

DEFOURNY a traité le même sujet que Kinkel; mais il en a mieux discerné la complexité et, sans être plus long, il a une tout autre ampleur. La méthode n'est pas différente, et elle ne pouvait pas l'être; car Aristote, se faisant une loi d'être réaliste, nous défend de chercher l'explication de sa théorie ailleurs que dans les faits. Cependant Defourny ne découvre pas dans la théorie d'Aristote une unité absolue, une inflexible rigueur, mais, au contraire, un mélange continu d'idées empruntées à l'économie domestique ou « économique » proprement dite et à l'économie monétaire ou « chrématisique »; l'homme a beau avoir une tendresse secrète pour les unes, le philosophe est bien obligé par son principe de tenir compte des autres. De là résulte que les idées d'Aristote sur la production et la circulation, la monnaie, le monopole et l'esclavage, en un mot que toute sa conception de la science économique présente d'apparentes contradictions, des éléments divers, un aspect trouble et quelque peu confus. C'est que la théorie d'Aristote est, non pas le produit d'une pensée concentrée sur elle-même, non pas même l'image plus ou moins fidèle d'une cité prise à un moment de son histoire, la généralisation d'un exemple isolé dans le temps et l'espace, mais la synthèse aussi complète et aussi précise que possible des faits observables. Celui qui, avant d'écrire sur la politique, étudia l'histoire et la constitution de cent cinquante-huit cités depuis leur origine jusqu'à leur dernier développement ne pouvait pas non plus émettre de doctrine économique sans l'adapter « aux exigences d'un milieu hétérogène ». La civilisation hellénique commence par la communauté patriarcale

1. J. Kinkel, *Die sozialökonomischen Grundlagen der Staats- und Wirtschaftsleben von Aristoteles*. Leipzig, Duncker und Humblot, 1911, in-8°, xvi-146 p.

et l'économie domestique. En plein iv^e siècle, ce régime subsiste, à peine altéré, dans les cantons les plus reculés de la Grèce. Mais ailleurs la rupture du lien familial et l'accroissement simultané de la puissance publique entraînent, avec le développement de la vie urbaine, une plus grande division du travail, la séparation progressive des métiers, la création des fabriques à main-d'œuvre servile, l'extension du commerce, enfin, là où la fortune mobilière entra en conflit soit avec la richesse foncière, soit avec le paupérisme, une suite indéfinie de crises sociales. Selon qu'Aristote se trouve d'un côté ou de l'autre, le même phénomène économique lui présente donc une face différente. Il est certain que l'esclavage est un fait de nature et qu'il se justifie par l'abjection des races où il se recrute; il est indéniable aussi qu'on doit affranchir les sujets méritants. Antinomie? Non; car l'esclavage agricole qui comble les lacunes du régime domestique n'a rien de commun avec l'esclavage qui fournit du personnel aux métiers évolués et aux grandes industries. C'est un fait que les familles échangent leur excédent de production contre les objets naturels qui leur manquent; c'est un fait aussi que le commerce transforme les objets naturels en monnaie, excite la soif de l'or, pousse à la déloyauté, encourage le vice funeste de l'usure. Mais Aristote ne se borne pas à observer des réalités contraires; il déclare l'une bonne et l'autre mauvaise. Pourquoi? Le régime qu'il préfère est une démocratie rurale, fondée sur une classe moyenne de propriétaires qui se suffisent en s'entra'aidant. Au nom de quel principe fait-il ce choix? Ici Aristote fait pénétrer dans l'économie un élément éthique. Juste milieu entre deux extrêmes, la vertu désigne le régime le plus approprié à la fin de l'homme et de la cité. Par conséquent, toutes les institutions destinées à combattre les excès de la chrématistique et à maintenir la moyenne propriété, l'esclavage rural, les lois contre la liberté d'aliénation immobilière, la restriction de la natalité, toutes ces institutions sont justes et légitimes. Ajoutons — ce que n'a point fait Defourny — qu'on peut, en dépit de la majesté philosophique, soupçonner Aristote de se laisser guider à son insu par des préjugés de milieu et de naissance embusqués derrière les principes; il reste toujours dans la tradition de Théramènes, et il juge en Macédonien quand il exclut de l'odieuse chrématistique l'exploitation industrielle des forêts et des mines¹.

Dans l'innombrable série des travaux critiques sur les sources de

1. M. Defourny, *Aristote. Théorie économique et politique sociale*. Extrait des *Annales de l'Institut supérieur de philosophie de l'Université de Louvain*, t. III. Louvain, Institut supérieur de philosophie, 1911, grand in-8°, 134 p.

l'histoire d'Alexandre, la dissertation de H. ENDRES sur les Éphémérides royales et sur l'ouvrage de Ptolémée prendra une bonne place. Suivant les principes posés par J. Kaerst, l'auteur cherche, en étudiant de près l'*Anabase* d'Arrien, à se faire une idée plus exacte des documents officiels contenus dans les Éphémérides, pour discerner la façon dont Ptolémée s'est servi de cette documentation et ce qu'il y a ajouté. Les Éphémérides, ce journal des actes royaux que Philippe faisait déjà rédiger par son secrétaire Eumènes, se remplit naturellement sous Alexandre de pièces incomparablement précieuses. En ce qui concerne les guerres, elles racontaient les opérations des détachements isolés d'après les ordres de marche et les rapports des stratèges, les opérations du gros d'après les ordres de bataille. Pour l'histoire de l'administration, elles donnaient les arrêts de nomination des satrapes, ceux des fonctionnaires militaires et civils établis dans les régions occupées, toutes les pièces relatives aux mouvements du personnel dans les postes de l'armée et du quartier général. Enfin, elles fournissaient des renseignements variés sur les principaux événements de la vie publique et de la vie de cour, sacrifices, fêtes et réceptions d'ambassades. De ce recueil inestimable, Ptolémée a fait le meilleur usage ; mais il ne s'est pas interdit de compléter les documents officiels d'après ses notes ou ses souvenirs. La première fois que le fils de Lagos exerce un grand commandement, c'est dans la poursuite et la capture de Bessos ; immédiatement, la narration d'Arrien présente des détails personnels, des choses vues. Qu'on lise la campagne contre les Aspasiens ou le siège de Sângala ; chaque fois que Ptolémée prend part à une action, le ton change ; l'ordinaire sécheresse disparaît ; plus d'ampleur, plus de vivacité ; l'intérêt se concentre sur un général, aux dépens des autres et même du roi : Arrien est sous l'influence d'une source nouvelle. Au surplus, les commentaires de Ptolémée, tels qu'ils transparaissent dans le récit d'Arrien, restent sobres ; pas de phrases, ce sont les faits qui louent, et la brièveté militaire met en valeur le talent militaire. En somme, la tradition qui remonte au quartier général d'Alexandre se distingue par son « *Urkundlichkeit* ».

En préparant une édition complète d'Arrien, A. G. Roos ne s'est pas seulement occupé de l'*Anabase* et des *Scripta minora* ; il a voulu réunir les fragments des ouvrages perdus. De là des recherches critiques, dont il publie les résultats. Un premier

1. Heinrich Endres, *Die offiziellen Grundlagen der Alexanderüberlieferung und das Werk des Ptolemäus*. Quellenkritische Studien zur Alexandergeschichte. Diss. inaug. Würzburg, Staudenraus, 1913, in-8°, 77 p.

mémoire est consacré aux *Parthica*, déjà rassemblés par Gutschmid, et à l'*Historia rerum ab excessu Alexandri* (τὰ μετ' Ἀλέξανδρον), déjà étudiée par Köhler; les *Bithynica* feront l'objet d'un second mémoire. Les fragments en question proviennent tous de Suidas. Les uns sont expressément attribués par le lexicographe à Arrien; il suffit de montrer à quel ouvrage ils appartiennent. Les autres sont cités sans nom d'auteur; il faut prouver qu'ils sont d'Arrien et leur assigner leur place. C'est un travail d'historien et de philologue. Roos y apporte la prudence nécessaire, et sa reconstitution est aussi complète et sûre que sa documentation le permet¹.

Le codex Palatinus graecus 129 de Heidelberg, publié par Reitzenstein, contient quatre fragments relatifs à l'histoire des diadoques. G. BAUER a essayé d'en déterminer la valeur et l'origine. Le premier raconte le règlement de la succession d'Alexandre, le rôle joué par Perdiccas, Antipatros, Polyperchon et Cassandre, l'anéantissement de la famille royale, l'avènement d'Antigone et de Séleucos. Le deuxième mentionne le transfert du corps d'Alexandre, le retour des rois en Europe, leur mort, et parle de Thessalonique, femme de Cassandre. Dans le troisième, il est question d'Eumènes. Le quatrième parle du mariage d'un Ptolémée avec une Cléopâtre. L'auteur a puisé à la même source que Diodore; l'un et l'autre, par exemple, nomment comme satrape de Susiane en 321 Antigone, au lieu d'Antigénès, commune erreur qui dérive peut-être d'Agatharchidès. Mais cette source déjà suspecte est encore contaminée par des emprunts au roman d'Alexandre. Les quatre fragments sont donc de valeur assez mince. Ils proviennent probablement d'une *Építome* rédigée par un Byzantin d'après un ouvrage sur la formation des monarchies hellénistiques².

Sur Plutarque, sur sa vie, son caractère et ses écrits, sur son influence dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, sur le culte des héros dont il a été le grand prêtre, R. HIRZEL a publié un livre de vulgarisation fort agréable à lire. Il est regrettable que, dans son enthousiasme, il ait négligé de faire quelques réserves au nom de l'histoire et d'opposer à la crédulité de son auteur les principes d'une méthode sévère³.

Nous avons classé jadis la *Prosopographia attica* de Kirchner parmi les travaux d'épigraphie (voir t. CI, p. 123), parce qu'elle se

1. A. G. Roos, *Studia Arrianea*. Leipzig, Teubner, 1912, in-8°, vi-79 p.

2. G. Bauer, *Die Heidelberger Epítome*. Leipzig, Teubner, 1914, in-8°, 104 p.

3. Rudolf Hirzel, *Plutarch (Das Erbe der Alten, Heft IV)*. Leipzig, Weicher, 1912, in-8°, 211 p.

sert surtout des inscriptions pour dresser la liste des Athéniens connus. Nous signalerons la *Prosopographie lacédémonienne* de PORALLA comme un utile complément des recherches historiographiques, parce qu'elle a pour source unique les documents littéraires. Il n'en pouvait être autrement; car l'auteur s'enferme volontairement dans la période qui précède Alexandre, période singulièrement pauvre à Sparte en documents épigraphiques, et d'ailleurs il ne connaissait encore que par les épreuves les *Inscriptiones Laconiae*, parues la même année (voir p. 38). Poralla ne s'est pas borné à tirer un *index nominum* de tous les textes qui signalent des Spartiates; il joint à son travail une dissertation sur les deux maisons royales et les listes des navarques et des éphores connus¹.

VII. CHRONOLOGIE. — La chronologie universelle, la mesure du temps depuis les moyens imaginés par les peuplades primitives jusqu'au système du calendrier républicain, tel est le sujet que F. K. GINZEL a traité dans une œuvre monumentale. Chaque page y révèle une documentation complète, une critique puissante et une science astronomique qui, si approfondie qu'elle soit, sait se mettre à la portée des ignorants. La partie de l'ouvrage consacrée à la Grèce ancienne se trouve dans le tome II. L'auteur a lu et étudié tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur la question; il connaît les poèmes d'Homère et d'Hésiode, les histoires d'Hérodote et de Thucydide, les travaux des astronomes Hipparque et Gémios, les documents épigraphiques; il sait tirer parti de tout. Période par période, il examine les différentes manières d'évaluer la mesure du temps: les divisions du jour; les mois dans les calendriers de toutes les cités; le système décimal appliqué au mois (décades) et à l'année (prytanies); le comput des années par les magistratures ou les olympiades; les remèdes employés pour faire concorder l'année lunaire avec l'année solaire, l'octaétérie, les cycles de Méton et de Callippos, etc. Les tables qui accompagnent le volume donnent la liste des éclipses de soleil et de lune visibles à Rome et à Athènes de l'an 800 av. J.-C. à l'an 308 de notre ère (table II); la date des nouvelles lunes de 100 av. à 308 ap. (table III); la date des pleines lunes de 500 av. à 100 ap. (table IV); le synchronisme des années de l'ère chrétienne avec les années varroniennes et les années d'olympiade, les dates du 1^{er} thoth égyptien, celles du solstice d'été de 500 av. à 300 ap. (table V); la liste des archontes athéniens de 683 à

1. Paul Poralla, *Prosopographie der Lakedaimonier bis auf die Zeit Alexanders des Grossen*. Breslau, J. Max, 1913, in-8°, 172 p., avec 2 pl.

31 av. (table VI). Le tome III traite des calendriers et des ères usités chez les Macédoniens et chez les peuples de l'Asie Mineure et de la Syrie. Aux historiens de la Grèce, comme à tous les autres, Ginzél a rendu un très grand service¹.

Sur la chronologie des différentes cités, les travaux de détail ne manquent pas.

C'est une question intéressante pour la chronologie et l'épigraphie de savoir en quelle année fut créée par les Athéniens la tribu Ptolémaïs, cette treizième tribu qui portait le nom de Ptolémée III Evergète (246-221). Jusqu'ici on penchait généralement pour l'an 224/3; dans les dernières années on avait reculé à l'an 229/8; A. C. JOHNSON arrive même à 232/1. Ce changement de date ne va pas sans entraîner un nouveau classement des faits historiques et un remaniement de la liste des archontes pour les années 273/2-191/0. La démonstration de Johnson paraît forte; il inspire cependant quelques doutes par la facilité avec laquelle il dédouble les archontes embarrassants (Héliodoros I et II, Archélaos I et II)².

En rendant compte d'un article de L. PARETI sur le calendrier spartiate³, Eug. CAVAIAGNAC reprend la question pour son compte. L'année spartiate commence à la néoménie qui suit la fête olympique. Le cycle de l'octaétéride fut adopté à Sparte sous l'éphorat de Chilon, en 560. A l'époque de la guerre du Péloponèse, les années ordinaires et les années emboliques (à treize mois) se rangent selon le type O O E O O E O E. La correction d'Enopides, qui s'introduisit à Olympie au milieu du v^e siècle, ne fut appliquée à l'ère spartiate qu'en 410, d'où la suppression du mois intercalaire pour cette année⁴.

D'après les décrets de Delphes, E. BOURGUET croyait qu'il fallait admettre l'existence de deux archontes delphiens du nom d'Emménidas, l'un en 281/0, l'autre vers 263-260⁵. POMTOW a combattu

1. F. K. Ginzél, *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie. Das Zeitrechnungswesen der Völker. T. II : Zeitrechnung der Juden, der Naturvölker sowie der Römer und Griechen. T. III : Zeitrechnung der Makedonier, Kleinasier, Syrer, der Germanen und Kellen, des Mittelalters, der Byzantiner...*, sowie Nachträge zu den drei Bänden. Leipzig, Hinrichs, 1911, 1914, in-8°, VIII-597, VIII-445 p.

2. Allan C. Johnson, *The creation of the tribe Ptolemais at Athens*, dans *The American journal of philology*, t. XXXIV (1913), p. 381-417.

3. Luigi Pareti, *Note sul calendario spartano*. Extrait des *Mem. della R. Acad. delle Scienze di Torino*, 1909-1910. Torino, Bona, 1912, in-8°, 20 p.

4. Eugène Cavaignac, dans la *Revue des études grecques*, t. XXIV (1911), p. 488-491.

5. Émile Bourguet, *Monuments et inscriptions de Delphes. VII : Questions*

cette hypothèse. Dans un premier article, il cite de nombreux textes à l'aide desquels il dresse un nouveau tableau des archontes du III^e siècle et assigne à l'unique Emménidas l'an 267. Dans un second article, il rectifie sa liste, effaçant un nom pour en ajouter un nouveau et versant au débat des lettres de Kolbe sur les archontes athéniens de 277/6 à 262/1¹.

Nous ne reviendrons pas ici sur la chronologie milésienne; on a vu plus haut (p. 46) l'importance de la liste des stéphanéphores. Voyez également, sur la chronologie de Gortyne en Crète et de Lindos à Rhodes, p. 43.

Une inscription trouvée par J. HATZFELD au pied des murailles de l'ancienne Atrax en Thessalie donne, sur des listes d'affranchissement, les noms et la succession de dix stratèges thessaliens, dont quatre inconnus, qui exercèrent leurs fonctions dans la seconde moitié du I^{er} siècle av. J.-C. (cf. plus haut, p. 40). Elle apporte des modifications assez sérieuses à la liste dressée naguère par Kroog et par O. Kern (voir t. CI, p. 120)².

La chronologie de Délos au temps de l'indépendance (314-166) semble définitivement fixée par les recherches qu'a demandées à DÜRNBACH la publication des inscriptions déliennes (voir p. 42) et par les remarques de SCHULHOFF dans les *Mélanges Holleaux* (voir p. 43); les dates des archontes sont bien, dans l'ensemble, celles qu'avait indiquées Homolle. Pour la période de la seconde domination athénienne, qui commence en 166/5, on dispose maintenant d'un document capital, la liste des gymnasiarques intitulée : « Phokiôn, fils d'Aristocritos de Mélitè, gymnasiarque sorti de charge, a dressé la liste ci-dessous des gymnasiarques ayant exercé leur fonction depuis que le peuple (athénien) a repris possession de l'île grâce aux Romains. » Bien qu'une trentaine de noms inscrits sur les tranches de la pierre soit à peu près illisible, les cinquante-six noms lus par A. PLASSART sur la face donnent le plus solide des fils conducteurs pour les années 166/5-112/1. Comme, par ailleurs, de nombreuses inscriptions établissent un synchronisme entre les

de chronologie, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXV (1911), p. 481-491.

1. H. Pomtow, *Die delphische Archontentafel im III. Jahrhundert*, dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1913, p. 143-189. — *Delphische Neufunde*, I : *Zur delphischen Archontentafel des III. Jahrhunderts (Neue Soterien- und Amphictyonen-Texte)*, dans *Klio*, t. XIV (1914), p. 265-320. — Kolbe, *Ibid.*, p. 267-270.

2. Jean Hatzfeld, *Inscriptions de Thessalie*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXV (1911), p. 231-237.

gymnasiarques de Délos et les archontes d'Athènes, la liste des gymnasiarques éclaire par surcroît la chronologie des archontes athéniens du II^e siècle. Dès à présent, elle rend discutable la « loi des secrétaires » établie par Ferguson (voir t. CI, p. 130) : c'est ce qu'a montré P. Roussel, et, malgré toute la souplesse de sa dialectique, FERGUSON ne semble pas échapper aux arguments qu'on lui oppose¹.

VIII. HISTOIRE GÉNÉRALE. — La grande histoire d'Eduard MEYER a un succès tout à fait exceptionnel. La deuxième édition du premier volume, qui comprend deux tomes, a été enlevée rapidement ; une troisième est devenue nécessaire. La partie introductive, où sont exposés les éléments de l'anthropologie sociale (voir t. CI, p. 130-131), est reproduite avec de simples changements de style et quelques additions dans les notes. Mais la partie qui traite des civilisations antérieures au XVI^e siècle av. J.-C. (voir t. CIV, p. 340-341) a subi des remaniements plus profonds et s'est augmentée encore d'environ cent pages. Dans le livre I (Égypte), l'auteur a dû tenir compte des renseignements fournis par les vieilles nécropoles de Nubie et des travaux récents sur les décrets de Coptos. Il a fait entrer dans le livre II (Babylonie et Sémites) la nouvelle liste des rois dressée par le P. Scheil, la nouvelle chronologie qui découle, jusqu'à la période cosséenne, d'une date astronomique établie par Kugler et quelques-uns des résultats obtenus par Thureau-Dangin. Dans le livre III (peuples de l'Orient et du Nord), il se sépare plus complètement d'Evans pour tout ce qui concerne l'histoire de la Crète minoenne. Cette troisième édition est donc assez différente de la deuxième².

C'est naturellement sous sa dernière forme que l'ouvrage de Meyer se présente dans la traduction française entreprise par l'éditeur Geuthner. Maxime DAVID, le traducteur de l'Introduction, s'est fait une loi de suivre le texte original d'aussi près qu'il était pos-

1. A. Plassart, *Fouilles de Délos. Inscriptions du gymnase (1910-1911). Textes datant de la seconde domination athénienne*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXVI (1912), p. 395-411. — Pierre Roussel, *Note additionnelle sur la liste des gymnasiarques déliens*, *Ibid.*, p. 436-438. — W. Scott Ferguson, *The delian gymnasiarchs*, dans la *Classical philology*, t. VIII (1913), p. 220-222.

2. Eduard Meyer, *Geschichte des Altertums*. Dritte Auflage. Erster Bd. Erste Hälfte : *Einleitung, Elemente der Anthropologie*. Zweite Hälfte : *Die ältesten geschichtlichen Völker bis zum sechzehnten Jahrhundert*. Stuttgart-Berlin, Cotta, 1910, 1913, in-8°, XII-252, XI-990 p.

sible; il en arrive, dans son zèle, à remplacer les mots allemands par des expressions qui ont à peine la tournure française et se pressent dans des phrases qui ne l'ont plus du tout. Alexandre MORET a traduit la partie relative à l'Égypte avec toute la compétence désirable¹.

Julius BELOCH publie aussi une seconde édition de sa *Griechische Geschichte*. C'est une œuvre toute nouvelle qui voit le jour. La plus grande partie du texte primitif est conservée sans doute, mais encadrée tout autrement ou fondue dans une multitude de développements inédits. Les dix premiers chapitres de l'ancien tome I, qui allait des origines à l'expédition athénienne en Sicile, ont fourni la matière de deux tomes (I^r et I^u). Selon un plan déjà adopté pour les tomes III^r et III^u de la première édition, l'un de ces deux tomes donne l'exposé systématique de l'histoire grecque jusqu'aux guerres médiques, et l'autre renferme une série de dissertations relatives à la même période. Les sept derniers chapitres de l'ancien tome I et les deux premiers de l'ancien tome II se sont maintenant élargis jusqu'à donner un tome II^r, qui comprend le v^e siècle jusqu'à la chute d'Athènes. Dans le nouveau travail, la répartition des matières est bien plus logique et gagne remarquablement en clarté. Ainsi, les considérations sur le mouvement des idées font suite au chapitre sur la poésie, l'art et la science, tandis qu'elles en étaient séparées assez maladroitement par le récit de la guerre du Péloponèse. Le scepticisme de l'auteur à l'endroit des opinions communément admises sur les questions d'origine n'a pas désarmé; mais il a dû modifier ses moyens de critique pour les adapter aux plus récentes découvertes. Sa chronologie a pour fondements de fortes études sur les listes de rois et de magistrats. Par de profondes raisons de méthode, Beloch s'est confirmé dans son projet d'envisager, non pas quelques individualités puissantes, mais un peuple entier, dans toutes les manifestations de la vie collective et spécialement de la vie économique; tout ce qu'il a dit à ce sujet est mis en valeur par un nombre croissant de détails toujours plus sûrs et par des recherches personnelles sur la métrologie. Le style a gardé ses précieuses qualités, une netteté limpide, une brièveté nerveuse. Beloch a voulu empêcher son œuvre de vieillir; il l'a remise en état de satisfaire et de charmer une nouvelle génération de lecteurs².

1. Ed. Meyer, *Histoire de l'antiquité*. T. I : *Introduction à l'étude des sociétés anciennes (Évolution des groupements humains)*, trad. par Maxime David. T. II : *l'Égypte jusqu'à l'époque des Hyksos*, trad. par Alexandre Moret. Paris, Geuthner, 1912, 1914, gr. in-8°, VIII-284, XXIV-388 p.

2. Karl Julius Beloch, *Griechische Geschichte*. Zweite neugestaltete Auflage.

Le meilleur manuel d'histoire grecque en un volume qui existe aujourd'hui est celui de Bury. Il est très clair; il est complet autant que possible; il vulgarise les résultats les plus certains de l'érudition moderne et les idées propres de l'auteur sous une forme aisée, souvent attrayante; enfin, il est abondamment muni de figures, de cartes et de plans: c'est l'ouvrage d'un homme remarquablement intelligent. Il ne faut donc pas être surpris qu'édité en 1900, il ait été réimprimé sept fois jusqu'en 1912. En 1913, Bury l'a remanié. Dans l'ensemble, les changements sont peu nombreux et sans grande importance. Mais les récits des batailles de Salamine et de Platées ont été refaits, et la plus grande partie du chapitre I, celle qui précède la période homérique, tient compte pour la première fois des découvertes qui ont fait connaître la civilisation crétoise et renouvelé toutes les notions sur la civilisation mycénienne¹.

On a souvent regretté que les étudiants et le public lettré de France, de Belgique et de la Suisse romande n'eussent pas à leur disposition l'équivalent de ce que sont ailleurs les manuels d'Ed. Meyer, de Beloch et de Bury. Eug. CAVAIGNAC a voulu combler cette lacune. A-t-il réussi? Nous n'avons pas encore entre les mains l'ouvrage complet; nous pouvons toutefois nous en faire une idée dès à présent. L'auteur ne borne pas ses efforts à la Grèce; c'est une histoire générale de l'antiquité qu'il se propose de nous offrir. Il la divise en trois volumes: le premier depuis les temps les plus reculés jusqu'à la bataille de Salamine; le second pour l'Athènes du v^e et du iv^e siècle; le troisième pour la période hellénistique et romaine jusqu'à la fin du II^e siècle. Les deux derniers volumes ont paru; le premier, pour lequel il convenait de laisser mûrir le travail de préparation, doit suivre bientôt. Malheureusement, Cavaignac ne nous apporte pas pour les siècles classiques la synthèse claire et sûre, de compréhension facile et de lecture agréable, qu'on pouvait espérer. La distribution des chapitres est quelquefois étrange: par exemple, au tome II, le récit de la guerre du Péloponèse en trois chapitres (vi-viii) s'insinue par deux fois entre les chapitres consacrés à l'Empire athénien et à la Démocratie athénienne (iv, ix) et entre les chapitres intitulés *Athènes et l'art grec* et *Athènes et la science grecque* (v, x); plus loin, les considérations sur le régime de la monarchie

Erster Bd.: *Die Zeit vor den Perserkriegen*; erste, zweite Abteilung. Zweiter Bd.: *Bis auf die sophistische Bewegung und den Peloponnesischen Krieg*; erste Abteilung. Strassburg, Trübner, 1912, 1913, 1914, in-8°, vi-446, x-409, viii-432 p.

1. J. B. Bury, *A history of Greece to the death of Alexander the Great*. New edition. London, Macmillan, 1913, in-12, xxv-909 p., avec 210 fig. et 7 cartes et plans.

macédonienne viennent après le récit de la conquête, qu'elles ne servent donc plus à expliquer. Cavaignac connaît généralement les principaux travaux d'érudition relatifs à l'histoire grecque ; mais, quand il en expose les résultats, on a souvent quelque peine à saisir la suite des idées et même des faits. Sur le fond des choses, on doit faire à Cavaignac des reproches graves. Les erreurs de détail fourmillent. L'auteur a le désir très louable de faire à l'histoire économique une grande part et d'y introduire la préoccupation moderne de la statistique ; mais ce désir tourne en passion et lui fait tirer des chiffres précis d'indications vagues qui ne les contenaient pas. Il a surtout une haine de la démocratie athénienne qui ne lui permet pas de la juger avec sérénité, ni parfois de la comprendre. En somme, l'ouvrage de Cavaignac ne peut être consulté qu'avec les plus grandes précautions¹.

La grande collection des manuels fondée par Ivan von Müller est maintenant dirigée par Pöhlmann. Elle se renouvelle rapidement. C'est sous la nouvelle direction qu'ont paru la troisième édition du traité d'épigraphie par Larfeld (voir plus haut, p. 55) et la sixième édition de l'histoire littéraire par Christ (voir p. 67). PÖHLMANN a donné lui-même la cinquième édition de son abrégé d'histoire grecque, cinq ans seulement après la quatrième. Nous avons expliqué naguère (voir t. CIV, p. 339-340) les causes de ce légitime succès. L'auteur se sent encouragé par le public à persévérer dans la voie qu'il s'est tracée. Il continue de se tenir au courant des travaux les plus récents et fait ressortir toujours davantage l'esprit de l'histoire grecque. De là résultent de nombreux remaniements. Presque tous les chapitres gagnent par-ci par-là quelques lignes, sinon quelques paragraphes. Le chapitre x, sur la décomposition intérieure des cités grecques et la seconde génération de tyrans au iv^e siècle, est à peu près doublé. Un chapitre nouveau, le v^e, ajoute au tableau de la Grèce avant les guerres médiques des vues intéressantes sur la polis hellénique et la liberté de penser. Au point où il en est arrivé, Pöhlmann a jugé pouvoir supprimer dans le titre le mot, trop modeste à son gré, de *Grundriss*².

La plupart des grands manuels qui ont paru soit dans la collection von Müller, soit dans la collection Hermann ont le défaut de

1. Eugène Cavaignac, *Histoire de l'antiquité*. II : Athènes (480-330). III : la Macédoine, Carthage et Rome (330-107). Paris, Fontemoing, 1913, 1914, in-8°, xv-512 p. avec 1 carte, xxiv-486 p. avec 1 carte.

2. *Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft* begründet von Ivan von Müller, fortgeführt von Robert von Pöhlmann. Dritter Bd., 4. Abteilung : *Griechische Geschichte*, von Robert von Pöhlmann. Fünfte umgearbeitete Auflage. München, O. Beck, 1914, gr. in-8°, vii-377 p.

convenir plutôt au savant pressé de se renseigner sur une question qui n'est pas de sa spécialité qu'au débutant désireux de s'initier modestement à une discipline. GERCKE et NORDEN ont voulu servir de guides aux meilleurs élèves des gymnases et aux conscrits des Universités, sans doute aussi aux professeurs à qui manquent les moyens d'information. Embrasser d'un large coup d'œil les résultats acquis, indiquer les textes anciens et les ouvrages modernes qui permettent d'aller plus loin dans chaque direction, préciser les problèmes qui restent actuellement sans solution, voilà le but qu'ils se sont proposé. Ils ont choisi pour collaborateurs des hommes d'une compétence reconnue : pour l'histoire grecque LEHMANN-HAUPT et BELOCH, pour les institutions grecques Bruno KEIL, pour la vie privée PERNICE, pour la littérature BETHE et WENDLAND, pour l'art WINTER, pour la religion SAM WIDE, pour les sciences exactes et la médecine HEIBERG, etc. Le succès a été tel que la première édition de chaque volume a été épuisée au bout d'un ou deux ans, ce qui a permis d'introduire de notables améliorations dans toutes les parties de l'ouvrage (voir, par exemple, dans la seconde édition, l'étude de Bruno Keil sur le droit de cité)¹.

En même temps qu'elle a entrepris de faire connaître l'antiquité aux étudiants comme leur futur champ d'exploration, la maison Teubner a voulu offrir au grand public un ouvrage de haute vulgarisation à la mode anglaise. Le premier volume, consacré à la civilisation hellénique, a paru en 1905 (voir t. CI, p. 132); il en est déjà à la troisième édition et a bien profité des fouilles faites dans les dernières années depuis la Crète jusqu'à Thermos. Le second, publié en 1913, comprend trois périodes, celles de l'hellénisme, de la république romaine et de l'empire romain. Les auteurs se sont partagé la tâche selon leur compétence : la vie publique, privée et religieuse à POLAND; les lettres et les sciences à R. WAGNER; les arts à

1. *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, hrsg. von Alfred Gercke und Eduard Norden. Leipzig-Berlin, Teubner, 3 vol. in-8°. I. Bd. : 1° *Methodik* (A. Gercke); 2° *Sprache* (P. Kretschmer); 3° *Griechische und römische Literatur* (E. Bethe, P. Wendland, E. Norden); 4° *Antike Metrik* (E. Bickel). 1^{re} éd., 1910, xi-588 p.; 2^e éd., 1912, xii-632 p. — II. Bd. : 1° *Griechisches und römisches Privatleben* (E. Pernice); 2° *Griechische Kunst* (F. Winter); 3° *Griechische und römische Religion* (S. Wide); 4° *Geschichte der Philosophie* (A. Gercke); 5° *Exakte Wissenschaften und Medizin* (J. L. Heiberg). 1^{re} éd., 1910, vii-432 p.; 2^e éd., 1912, viii-442 p. — III. Bd. : 1° *Griechische Geschichte bis zur Schlacht bei Chaironeia* (O. F. Lehmann-Haupt); 2° *Griechische Geschichte seit Alexander* (K. J. Beloch); 3° *Römische Geschichte bis zum Ende der Republik* (K. J. Beloch); 4° *Die römische Kaiserzeit* (E. Kornemann); 5° *Griechische Staatsaltertümer* (B. Keil); 6° *Römische Staatsaltertümer* (K. J. Neumann). 1^{re} éd., 1912, viii-428 p.; 2^e éd., 1914, vii-500 p.

BAUMGARTEN. L'ouvrage n'en a pas moins une unité solide, due à la netteté du plan et à une ferme entente sur la méthode à suivre. Les idées essentielles sont confirmées par des faits précis et nuancés, de préférence par des emprunts aux ouvrages les plus récents, aux découvertes papyrologiques et aux publications de fouilles, à l'exclusion des détails banals et faussés par l'usage. Le texte se rehausse d'une illustration soignée, abondante et accompagnée de légendes explicatives qui sont des modèles du genre¹.

C'est une heureuse idée qu'on a eue de publier une série de leçons faites à l'École des Hautes-Études sociales sur l'expansion de la civilisation grecque jusqu'à la conquête romaine. Il ne faut pas s'attendre, dans un livre composé sur un sujet aussi vaste par neuf auteurs, à des vues d'une unité parfaite et d'une constante originalité. Cependant, les idées essentielles y sont souvent exprimées d'une façon personnelle. Cinq chapitres, sur treize, sont d'Ad. REINACH. Ce sont les plus longs : ils prennent plus de la moitié du volume. On y trouve, comme toujours chez cet auteur, un bouillonnement d'érudition où à l'excellent il se mêle de tout. Ces cinq chapitres traitent des sujets suivants : les migrations des Achéo-Éoliens et les bases historiques de l'*Iliade* (xiii^e-x^e siècle); la formation des trois nations grecques, Éoliens, Ioniens et Doriens, et les bases historiques de l'*Odyssée* (x^e-vii^e siècle); l'hellénisation de l'Occident (viii^e-vi^e siècle); le grand essor de l'hellénisme par la conquête d'Alexandre; le morcellement de l'empire grec avec ses conséquences, recul de l'hellénisme aux frontières et affaiblissement de l'hellénisme à l'intérieur. Les autres chapitres sont presque tous très bons. G. LEROUX étudie l'Ionie et la colonisation grecque en Orient (ch. iii); J. HATZFELD, l'hellénisme entre la Perse et Carthage, le premier empire athénien et le premier empire syracusain (ch. v); A. JARDÉ, le recul et la reprise de l'expansion hellénique après les guerres médiques, le second empire athénien et le second empire syracusain, la formation de la Macédoine (ch. vi); Alfred CROISSET, la transformation morale de l'hellénisme d'Alexandre à Auguste (ch. ix); V. CHAPOT, l'hellénisme en Asie Mineure et en Perse, la culture irano-babylonienne en face de la culture hellénique (ch. x); P. JOUGUET, l'hellénisme en Égypte et la civilisation alexandrine (ch. xi); Th. REINACH, l'hellénisme en Syrie et la culture grecque

1. Fritz Baumgarten, Franz Poland und Richard Wagner, *Die hellenische Kultur*. 3. stark vermehrte. Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, XII-579 p., avec 479 fig. dans le texte et 13 pl., dont 9 en couleurs. — *Die hellenistisch-römische Kultur*. 1913, XIV-674 p., avec 440 fig. dans le texte, 11 pl. et 4 cartes et plans.

en face du judaïsme (ch. XII) ; enfin G. COLIN, l'hellénisme en Occident et la culture latine en face de la culture hellénique (ch. XIII)¹.

R. W. LIVINGSTONE essaie de préciser, à l'usage du grand public comme des étudiants, les traits essentiels du génie grec. Ce sont, à ses yeux, le goût de la beauté, l'amour de la liberté, le sens de la réalité, la croyance à l'humanisme, c'est-à-dire à la valeur de l'activité humaine. Deux écrivains réunissent tous ces caractères : Pindare et Hérodote. Ce qui distingue l'humanisme des Grecs, comparé à celui des modernes, c'est la « note de santé et de diversité ». Aussi l'esprit hellénique arrive-t-il à sa pleine maturité vers 460, et il se manifeste d'une façon éminente, au moment où la décadence va commencer, dans les tragédies d'Euripide. Déjà Platon n'est plus aussi purement grec ; au fond, il est le héraut de l'orphisme, et Nietzsche n'a pas eu tort de voir en lui un chrétien avant le christianisme. L'auteur a observé avec justesse que le plus complet épanouissement de l'hellénisme est contemporain de Périclès ; peut-être aurait-il dû marquer avec plus de netteté la raison profonde de ce fait, qui est que jamais l'équilibre n'a été plus parfait entre l'individualisme et la solidarité sociale que dans la polis athénienne avant la fin du v^e siècle².

Depuis la mort de Saglio, qui avait attaché son nom et consacré sa vie au *Dictionnaire des antiquités* (7 décembre 1911), son œuvre de prédilection n'a point périéclité aux mains de son ancien collaborateur Edmond POTTIER, à qui s'est adjoint Georges LAFAYE. L'année 1912 a vu paraître un fascicule ; 1913, deux ; 1914, un ; et la guerre n'a pas interrompu le cours régulier de cette publication. Dans les quatre fascicules qui vont de la lettre T à l'article *Vasa*, on peut mentionner : pour les institutions, les articles *Tagos* et *Tamias* par Albert MARTIN, *Télé* par Ch. LÉCRIVAIN, *Tétrapolis*, *Thesmothétai* et *Thétés* par G. GLOTZ, *Tétrarchia* par V. CHAPOT, *Théôroi* par Ch. MICHEL, *Timouchoi* par M. CLERC, *Triérarchia* par Maurice BRILLANT ; pour le droit, *Testamentum*, *Traditio* et *Transcripto* par L. BEAUCHET, *Testimonium* par LÉCRIVAIN ; pour la vie militaire, *Tormentum* par LAFAYE, *Tropaeum* et *Tuba* par Ad. REINACH, *Turris* par H. GRAILLOT et H. FRÈRE ; pour la numismatique, *Talentum*, etc., par BABELON ;

1. *L'hellénisation du monde antique*. Leçons faites à l'École des Hautes-Études sociales par V. Chapot, G. Colin, Alfred Croiset, J. Hatzfeld, A. Jardé, P. Jouguet, G. Leroux, Ad. Reinach, Th. Reinach (*Bibliothèque générale des sciences sociales*). Paris, Alcan, 1914, in-8°, x-387 p.

2. R. W. Livingstone, *The greek genius and its meaning to us*. Oxford, Clarendon press, 1912, in-8°, 250 p.

pour la vie économique, *Taberna*, *Textrinum*, *Tignarius*, *Tinc-tor*, *Tonsor* par CHAPOT, *Trapézita* par LÉCRIVAIN; pour l'archi-tecture, *Tectorium*, *Tectum* et *Tegula* par JARDÉ, *Thermae* par Fr. BENOIT, *Thesaurus* par SORLIN-DORIGNY, *Tholus* par CHA-pot, *Tympanum* par le regretté AVEZOU; pour le théâtre, *Thea-trum*, *Théorikon* et *Tragoedia* par O. NAVARRE; pour la céra-mique, *Vasa* par Ch. DUGAS et POTTIER; pour la musique, *Tibia* par Th. REINACH; pour le culte, *Taurobolium* par ESPÉRANDIEU, *Taurokathapsia*, *Thargelia*, *Thesmophoria*, etc., par Em. CAHEN, *Télesphorus* par DARIER, *Téménos* et *Templum* par SORLIN-DORIGNY, *Thiasos* par LÉCRIVAIN, *Thyiades* par PERDRI-set, *Thyrsus* par Ad. REINACH; pour la mythologie, *Telchines* par DARIER, *Tellus Mater* par HILD, *Theseus* et *Ulysses* par SÉCHAN, *Thétis* par A. LEGRAND, *Triptolemus* par Georges NICOLE, *Triton* par André BOULANGER; enfin, pour la vie privée, un très grand nombre d'articles par LAFAYE, CHAPOT, BESNIER, Salomon REINACH, etc., etc. Les articles *Theatrum*, *Tibia*, *Vasa* sont à mettre hors de pair¹.

Dans la direction de *Real-Encyclopädie* (voir t. CIV, p. 340; t. CVIII, p. 103), il y a eu un changement, comme dans celle du *Dictionnaire des antiquités* et à peu près en même temps : en 1912, Wissowa a cédé la place à Wilhelm KROLL. La publica-tion marche à grands pas et garde toute sa valeur. En deux ans ont paru trois demi-volumes, avec un fort supplément, et l'on est arrivé à la fin de la lettre H. Presque tout est bon. Nous avons signalé déjà (voir plus haut, p. 69) les articles d'historiographie par JACOBY. D'autres, en grand nombre, méritent de retenir l'attention : institu-tions, γῶμη, γραμματεῖς (SCHULTESS), γυμνασιάρχος (EHLER), *Hel-lenotamiai* (SWOBODA); armée, ἑταῖροι (PLAUMANN), *Hieromne-mones* (HEPDING), ἱππεῖς (LAMMERT); agonistique, *Gymnasium*, *Gymnastik*, *Halma* (JÜTHNER); vie privée, *Gold* (BLÜMNER), *Haartracht* (BREMER), *Haus* (FIECHTER), *Hetairai* (K. SCHNEI-der), *Hund* (ORTH); lettres, *Homerus* (WITTE), *Homeridai*, *Hesiodos* (RZACH); sciences, *Groma* (SCHULTESS), *Heron* (TIT-tel), *Hippokrates* (GOSSEN), *Horologium* (REHM); mythologie, *Gorgo*, *Gryps* (ZIEGLER), *Harpyien* (SITTIG), *Hekate*, *Hektor*

1. *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fondé par Daremberg et rédigé sous la direction d'Edmond Saglio, continué par E. Pottier et G. La-faye. Paris, Hachette, in-fol., 46^e fasc. (*Tabella-Textrinum*) avec 136 grav., 1912. — 47^e fasc. (*Textrinum-Tibia*) avec 138 grav., 1913. — 48^e fasc. (*Tibia-Triumphus*) avec 105 grav., 1913. — 49^e fasc. (*Triumphus-Vasa*) avec 222 grav., 1913. — Sur le 50^e fascicule, qui vient de paraître, cf. *Rev. histor.*, t. CXIX, p. 405.

(HECKENBACH), *Helene* (BETHE), *Helios* (JESSEN), *Hephaistos* (MALTEN), *Herakles* (ZWICKER), *Hera*, *Hermes* (EITREM), *Hermes Trismegistos* (KROLL), *Hestia* (SÜSS), *Horai* (STENGEL); culte et religion, *Gnosis* (BOUSSET), *Gymnopaïdien* (HILLER VON GAERTRINGEN), *Haaropfer* (SOMMER), *Heliopolis* (PIEPER), *Heliopolitanus* (DUSSAUD), *Heros* (EITREM), *Hiereis* (ZIEHEN et PLAUMANN), *Hierodouloi* (HEPDING)¹.

On a bien fait de réunir les « petits écrits » d'USENER. Ce remarquable connaisseur de l'antiquité a déposé le meilleur de sa pensée dans des articles et des mémoires qui séparément perdaient un peu de leur valeur. Les maîtres qui se sont chargés d'une tâche aussi pieuse qu'utile ont laissé de côté les simples comptes-rendus, quand ils n'apportaient rien de nouveau; ils n'ont pas cru non plus devoir remettre au jour les travaux parus dans le recueil des *Vorträge und Aufsätze* qui date de 1907, ni le mémoire sur la « Trinité » qui sera publié à part. Ils ont ajouté au texte primitif de l'auteur les annotations qu'il y avait jointes lui-même postérieurement et se sont bornés pour leur part à rajeunir les références et les indications bibliographiques. Ils ont composé ainsi quatre volumes. Nous ne dirons rien du premier, consacré à la philosophie et à la rhétorique grecques, à la grammaire et à la critique des textes, ni du second, qui renferme les travaux relatifs à la langue et à la littérature latines. Mais les deux derniers montrent assez ce que les sciences historiques doivent à la vaste érudition de l'intelligent polygraphe qu'était Usener. Dans le tome III, Radermacher a consacré ses soins à la littérature; Koepp à l'archéologie et à l'épigraphie; Wilhelm à la chronologie; Kroll à l'histoire des sciences. Nous y mentionnerons les recherches sur les sources de Diogène Laërte (VII), sur l'histoire du théâtre athénien (XIII), sur Stéphanos, le dernier mathématicien d'Alexandrie avant l'invasion barbare (XIV); un article sur un épigramme de Onide qui intéresse l'histoire d'Antigone Gonatas (XVII); une étude intitulée *de Iliadis carmine quodam Phocaico*, où Usener attribue témérairement aux Phéniciens le motif du cerf ou du taureau déchiré par un lion et place à Phocée, centre de l'importation phénicienne, la patrie du poète qui faisait allusion à ce motif dans le chant XI de l'*Iliade* (XVIII); enfin des essais chronologiques sur l'ennaétéride et sur le cycle de Méton, sur la façon de compter

1. Paulys *Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa, unter Mitwirkung zahlreicher Fachgenossen hrsg. von Wilhelm Kroll. Stuttgart, Metzler, in-8°. XIV. Halbb. (*Glykyrrhiza-Helikeia*), 1912, col. 1473-2880. — XV. Halbb. (*Helikon-Hestia*), 1912, col. 1-1312. — Supplement, 2. Heft, 1913, col. 1-520. — XVI. Halbb. (*Hestia-Hyagnis*), 1913, col. 1313-2628.

les jours de la troisième décade du mois et sur le jour supprimé dans les mois creux (xxi). Le tome IV, où Wunsch a rassemblé les travaux d'histoire religieuse, est celui qui présente le plus d'unité et qui fait peut-être le mieux ressortir la forte personnalité d'Usener. On y trouve des articles fameux sur Callonè (1), sur les légendes qui ont fourni la matière de l'épopée grecque (ix), sur les synonymes divins (x), sur les dieux et les héros jumeaux (xii), sur les mythes du déluge (xiv), sur les usages rituels du lait et du miel (xvii), sur les actes sacrés (xix), sur le dieu Kéraunos (xxii) ¹.

PÖHLMANN a publié une seconde série de mémoires dans le recueil qu'il intitule *Aus Altertum und Gegenwart* (voir t. CVIII, p. 101-102). Deux de ces études se rapportent à la Grèce et ont pour sujet, l'une « le problème de Socrate » (p. 1-117), l'autre « l'histoire des Grecs et le XIX^e siècle » (p. 277-322). — L'auteur s'efforce à débarrasser la personnalité de Socrate des légendes qui l'obscurcissent; il procède plus radicalement encore que ne l'ont fait avant lui E. Schwartz dans ses *Charakterköpfe der antiken Literatur* et Ed. Meyer dans sa *Geschichte des Altertums*. Non seulement Socrate n'est pas un Christ païen, mais il n'est même pas un prophète du mode oriental. Quand il parlait de son démon, il ne se donnait pas pour un fondateur de religion et ne se croyait nullement possédé d'une inspiration surnaturelle. Son enseignement ne voulait pas être un objet de croyance, mais une excitation au libre examen. Il n'apportait point de révélation, mais poussait à la recherche indépendante et personnelle de la vérité. Il travaillait pour la science, non pour la foi. — En examinant les diverses façons dont on a compris la Grèce antique au XIX^e siècle, Pöhlmann montre comment elles ont évolué : il parcourt l'histoire de l'histoire grecque. D'une conception purement esthétique et romantique, on est passé à une conception politique; mais le libéralisme de Grote n'a pas résisté à la critique de Burckhardt, et l'explication suprême des faits se trouve dans le matérialisme historique. Si Pöhlmann veut dire qu'on a trop négligé les questions économiques, il a raison; s'il se pose rétrospectivement en grand prêtre d'une religion grossièrement matérialiste, il va trop loin : il y a tout de même autre chose que les satisfactions du « ventre » dans le libre génie de la Grèce ².

1. *Kleine Schriften* von Hermann Usener. Berlin-Leipzig, Teubner, in-8°. III. Bd. : *Arbeiten zur griechischen Literaturgeschichte, Geschichte der Wissenschaften, Epigraphik, Chronologie* (L. Radermacher, F. Koepf, W. Kroll, A. Wilhelm), 1914, vi-546 p. — IV. Bd. : *Arbeiten zur Religionsgeschichte* (R. Wunsch), 1913, vii-516 p.

2. Robert von Pöhlmann, *Aus Altertum und Gegenwart*. Gesammelte Abhandlungen. Neue Folge. München, O. Beck, 1911, in-8°, v-322 p.

Nous ne reviendrons pas sur les *Mélanges Holleaux* dont on a déjà parlé aux lecteurs de la *Revue historique* (voir t. CXVI, p. 222) et dont nous avons nous-même montré l'intérêt au point de vue épigraphique (voir plus haut, p. 43).

Un autre recueil, intitulé *Entaphia*, a été publié en mémoire d'un jeune savant mort avant l'âge, Emilio Pozzi, par ses maîtres et ses camarades de l'Université de Turin. Il renferme plusieurs mémoires qui méritent l'attention et que nous analyserons à mesure que se présenteront les sujets qu'ils traitent¹.

IX. HISTOIRE PARTICULIÈRE. — Après avoir contribué à faire connaître en France les antiquités préhelléniques par une série de solides articles, René DUSSAUD publiait en 1910 un ouvrage où il essayait de présenter un tableau plus systématique de ces civilisations lointaines. Il a été amené par le succès même de son entreprise à la renouveler en 1914 dans une seconde édition, qui marque un progrès nouveau. Les cinq premiers chapitres de ce livre sont consacrés à des descriptions archéologiques de la Crète, des Cyclades, de Troie, de la Grèce continentale, de Cypré. L'historien n'y trouvera pas son travail tout fait; mais il pourra y recueillir une quantité de matériaux déjà élaborés et classés, quelquefois même réunis à pied d'œuvre. Les derniers chapitres lui offriront d'intéressantes synthèses sur l'influence égéenne en Égypte et en Syrie, sur les cultes et les mythes, sur la navigation, l'écriture, la langue et la race des peuples égéens, enfin sur la valeur documentaire des poèmes homériques. Dussaud excelle à renouveler dans le détail les idées des autres par une étude directe et personnelle des monuments. Si l'on ne peut pas dire qu'il mette aux mains des profanes le fil qui leur permettra de se guider facilement dans le labyrinthe préhistorique, il en aura du moins, sur un grand nombre de points isolés, enseigné les détours et dissipé les ténèbres².

Les travaux sur la céramique crétoise n'ont pas manqué jusqu'ici, et non seulement ils intéressent l'histoire de l'art, mais ils fournissent un élément capital pour la chronologie de la période préhistorique. Pourtant il n'existait pas, sur un sujet aussi rebattu, d'ouvrage spécial et systématique. REISINGER a comblé cette lacune. Dans un mémoire d'une lecture aisée, il émet des idées personnelles

1. *Entaphia in memoria di Emilio Pozzi* la Scuola torinese di storia antica. Torino, Bocca, 1913, in-8°, xi-251 p.

2. René Dussaud, *les Civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*. 2^e édit. revue et augmentée. Paris, Geuthner, 1914, gr. in-8°, x-482 p., avec 325 gravures et 18 pl. hors texte, dont 5 en couleurs.

non sans hardiesse. Il réagit contre la classification d'Evans, trop artificielle avec ses trois triades; il n'admet pas non plus tous les synchronismes proposés par Fimmen (voir t. CIV, p. 342). Dans le Minoen Ancien, il ne reconnaît pas de différence marquée entre la deuxième et la troisième sous-période; il rejette la fin du Minoen Moyen au commencement du Minoen Récent. Bref, il dresse un tableau où il distingue dans le Minoen I deux styles, dans le Minoen II deux styles, dont le second est celui de Camarès, dans le Minoen III trois styles, dont le deuxième est celui du « palais ». En étudiant la diffusion des vases crétois et les tentatives d'imitation faites dans divers centres, il fait ressortir la supériorité des céramistes crétois. Une savante confrontation lui permet d'établir que les plus belles œuvres à couverture brillante sont contemporaines des pauvres pots à teintes mates qu'on fabriquait partout ailleurs qu'en Crète, dans les autres îles et sur le continent¹.

Jacob THÓMOPoulos a écrit un gros ouvrage qui a dû lui coûter bien de la peine. D'un seul coup, il prétend expliquer d'après l'albanais la langue des Pélasges et, généralement, des peuples dont l'écriture n'a pu être déchiffrée jusqu'ici. Du moins, il réunit un grand nombre de documents rares et disséminés et en donne des fac-similés estimables : c'est la seule utilité de son travail. Il est bien regrettable qu'on ne puisse pas adopter les conclusions que voici : « Les pierres ont parlé et nous ont appris la langue des divins Pélasges. Les inscriptions étéocrétoises et l'inscription pélasgique de Lemnos sont écrites dans la même langue helléno-pélasgique, qui ressemble à l'albanais d'aujourd'hui et a une étroite parenté avec le hittite. Pélasgiques aussi le lycien, le carien et l'étrusque. L'État minoen en Crète, comme l'État hittite en Asie Mineure, était pélasgique. Les Albanais sont un peuple composé d'éléments helléno-pélasgiques. » Et le basque? Jacob Thómopoulos n'a pas songé au basque; c'est dommage²!

Les Anglais, dont les belles fouilles ont fait revivre la civilisation minoenne, se sont aussitôt mis en devoir de la rapprocher des poèmes homériques : on connaît les travaux d'Evans, de Ridgeway, de Lang et de Burrows (voir t. CI, p. 132-133; t. CVIII, p. 105). Ce mouvement n'a pas cessé.

1. Ernst Reisinger, *Kretische Vasenmalerei vom Kamares- bis zum Palaststil*. Leipzig, Teubner, 1912, in-8°, vi-52 p., avec 22 fig., 2 pl. et un tableau.

2. Jacob Thómopoulos, Πελασγικά, ἤτοι περὶ τῆς γλώσσης τῶν Πελασγῶν. Ἀρχαῖα Πελασγικά ἐπιγραφαὶ Ἀθήνων, Κρήτης, Λυκικαί, Καρικαί, Ἐτρουσκικαί, ἐρμηνευόμενα διὰ τῆς σημερινῆς Πελασγικῆς; Ἀλβανικῆς καὶ τῆς Ἑλληνικῆς. Athènes, Sakellarios, 1912, in-8°, ci-871 p., grav. et pl.

Gilbert MURRAY complète dans une seconde édition l'ouvrage qu'il avait publié en 1907 sur les origines et le développement de l'épopée. Partisan de la théorie wolffienne, il l'appuie d'arguments empruntés à l'archéologie et à l'histoire des religions. L'épopée naît dans les pays où de la civilisation préhellénique, presque anéantie par les invasions, il ne subsiste que le culte régénérateur de l'Aidôs et de la Némésis. Elle reflète des mœurs primitives; toutes les expurgations qu'elle a subies dans le cours des temps n'y font rien. L'armement et la tactique, l'usage du bronze et du fer, les rites funéraires, les autels et les temples, les coutumes matrimoniales, la maison et le palais, tout indique qu'elle s'est formée peu à peu dans des sociétés en pleine voie de transformation. Les légendes qu'elle a recueillies et les héros qu'elle a célébrés viennent de la Thessalie, de la Béotie et du Péloponèse. Les poètes dont les chants se sont perpétués ont vécu d'abord dans la grave Éolide, puis dans l'Ionie riante et enjouée¹.

Walter LEAF s'est réservé l'*Iliade* comme domaine. Il est, pour ainsi dire, l'éditeur attitré de l'*Iliade* pour la Grande-Bretagne; il a publié jadis un *Guide pour les lecteurs anglais de l'Iliade*. L'ouvrage qu'il vient de faire paraître pourrait être intitulé : « Guide pour les géographes et les historiens lecteurs de l'*Iliade*. » Dans les premiers chapitres, il parle du site, des ruines, de la description homérique, de la région, et il en parle en connaisseur, non seulement d'après Schliemann et les autres explorateurs, mais d'après des observations faites sur les lieux. Pourtant ce sont les derniers chapitres qui exposent les idées les plus personnelles et qui offrent le plus d'intérêt. La guerre de Troie est un événement historique dont les causes sont, avant tout, économiques. Pour la première fois dans l'histoire du monde se pose la question des détroits. La Propontide était, d'Europe en Asie, le chemin des invasions et, du Pont-Euxin à la mer Égée, la grande route du commerce. A l'autre extrémité de l'Asie Mineure, la Lycie concentrait les produits asiatiques, et ses marchands les faisaient passer le long de la côte dans la direction du nord jusqu'au golfe d'Adramytte. De là on n'osait doubler le cap Lecton et se risquer en pleine mer. Une route de caravanes s'était établie pour le transport de Pédasos (Assos) à Troie. Troie ne recevait donc pas seulement les marchandises des pays voisins, Carie et Méonie. Tous les ans, les Lyciens s'embarquaient au

1. Gilbert Murray, *The rise of the greek epic*. Being a course of lectures delivered at Harvard University. 2^d ed. revised and enlarged. Oxford, Clarendon press, 1911, in-8°, 368 p.

printemps avec des chargements de denrées égyptiennes et phéniciennes, passaient les mois d'été à Troie et s'en retournaient avec les vents étésiens. Il y avait à Ilion une foire annuelle où les Grecs rencontraient les producteurs du pays qui venaient vendre leurs chevaux, leurs mulets et leur bois, mais aussi des gens de toutes les nations qui étaient en rapport avec les Troyens, des Lyciens, des Thraces, des hommes du Pont-Euxin. Le roi de la ville, établi sur l'Acropole avec une garnison, exigeait des droits de tous les forains. A la fin, les Achéens voulurent disposer de ce marché librement, sans rien payer. Impossible d'emporter la citadelle de vive force; ils en firent le blocus, ils la coupèrent de la mer, où dominaient leurs vaisseaux. Ce ne fut jamais un siège : l'investissement n'était pas complet, puisque renforts et vivres ne cessaient de pénétrer dans la ville. Il s'agissait de réduire par l'épuisement économique une cité dont toute la prospérité se fondait sur le commerce. Pour empêcher les Lyciens de continuer à l'enrichir, on dévasta toute la région où passaient leurs caravanes jusqu'à Pédasos. Plus que tous les autres Achéens, les Rhodiens en voulaient à leurs voisins et concurrents directs. La guerre générale des Achéens contre les Troyens est en même temps une guerre particulière des Rhodiens contre les Lyciens. Ceux-ci se portent au secours de Troie avec leurs deux rois, et l'un d'eux, Sarpédon, engage un duel avec le chef de Rhodes, Tlépolémos. Prise par les Grecs, Troie ne se releva jamais de ce coup, parce qu'elle n'avait plus sa raison d'être une fois que les Grecs occupèrent l'Hellespont. Sestos et Abydos lui enlevèrent toute importance, et le courant du commerce se porta du Pont-Euxin en Grèce. La guerre de Troie fut donc une nécessité historique, imposée par des conditions géographiques et économiques : maîtres de la Grèce et de Rhodes, les Achéens devaient abattre Troie et le royaume de Lycie. C'est dans la même atmosphère, sinon au même moment, que naquirent la légende des Argonautes, l'*Iliade* et l'*Odyssée* : elles rappelaient également l'expansion de la race dans les mers d'Orient et d'Occident¹.

CHADWICK, connu par ses études sur les institutions anglo-saxonnes, a écrit sur l'âge héroïque un livre qui rappelle à bien des égards celui que d'Arbois de Jubainville a placé dans son *Cours de littérature celtique* sous le titre de *la Civilisation des Celtes et celle de l'épopée homérique*. Il compare Homère à Beowulf, Finn et Déor, et les héros de l'épopée grecque à ceux que célébra la Ger-

1. Walter Leaf, *Troy, a study in homeric geography*. London, Macmillan, 1912, in-8°, xvi-406 p., avec 8 fig. dans le texte, 26 pl. et 6 cartes et plans.

manie du III^e au VI^e siècle. Après avoir brossé les deux tableaux à larges traits, il les rapproche pour noter les ressemblances qu'y présentent la société, le gouvernement et la religion¹.

Les Allemands, qui s'étaient longtemps attardés à rajeunir leur philologie avec les découvertes déjà vieilles de Schliemann, se sont aperçus qu'il est temps d'exploiter à leur tour les filons nouveaux. Les trouvailles de Crète et d'Argolide leur servent surtout à réagir de plus en plus vigoureusement contre l'hypothèse pluraliste et à fortifier leur croyance de néophytes en l'unité des poèmes homériques. Telles sont les idées que soutient BELZNER, lorsqu'il s'efforce, avec une érudition qui ne semble pas toujours très solide, d'éclairer l'*Odyssée* par l'archéologie préhistorique et d'en déterminer le milieu social ou, pour parler comme lui, « das kulturelle Moment² ». — La même théorie trouvera encore un appui dans un ouvrage de H. SPIESS. Avec une connaissance approfondie des héros homériques. Il peint des portraits en pied avec une grande finesse de touche, faisant ressortir, par exemple, des différences ethniques entre Achéens et Troyens. L'unité de caractère pourrait fournir un argument en faveur de l'unité de composition; mais vraiment est-elle si rigoureuse et a-t-elle toujours existé³?

Une autre question qu'ont complètement renouvelée les fouilles des quinze dernières années, c'est la question tant débattue des relations entre l'Orient et la Grèce. La théorie phénicienne de Helbig et de Bérard était à peu près abandonnée; F. POULSEN la reprend, en l'accrochant aux données des découvertes récentes, en remontant des Phéniciens eux-mêmes aux Hittites du II^e millénaire. C'est du IX^e au VII^e siècle, à une époque que ses études antérieures sur la poterie archaïque lui ont rendue familière, qu'il place la grande expansion de l'art industriel qui avait son centre à Sidon et à Tyr. Mais, d'après lui, la Palestine et la Grèce ne furent pas les seuls pays où pénétrèrent les produits phéniciens: Nimroud, Chypre et l'Italie témoignent de la même influence. Les monuments assyriens offrent le grand avantage de fournir une date approximative, de même que la comparaison avec des objets grecs fixe l'époque des trouvailles italo-étrusques. On sent quelle est l'importance de

1. H. Munro Chadwick, *The heroic age* (Cambridge archaeological and ethnological Series). Cambridge, University press, 1912, in-8°, xi-474 p.

2. E. Belzner, *Homerische Probleme*. I. *Die kulturellen Verhältnisse der Odyssee als kritische Instanz*. Mit einem Nachwort (*Aristarchea*) von A. Røhmer. Leipzig, Teubner, 1911, in-8°, vi-202 p.

3. Heinrich Spiess, *Menschenart und Heldenthum in Homers Ilias*. Paderborn, Schöningh, 1913, in-8°, iv-314 p.

pareilles discussions tant pour l'histoire que pour l'archéologie; mais toutes les combinaisons de l'auteur, si savantes qu'elles soient et avec quelque vivacité qu'il les soutienne, ont le tort de ne pas tenir assez compte de la filiation naturelle qui s'établit aujourd'hui, en dépit de différences flagrantes, entre l'art préhellénique en décadence et l'art grec à ses débuts. Le travail de Poulsen aura du moins servi à serrer de plus près la question, à marquer des rapports nouveaux, à réagir contre certains excès du panminoisisme, enfin à mettre sous les yeux des archéologues hellénistes des figures bien choisies de provenance orientale ou étrusque. Et, quoi qu'on pense des origines, on consultera son ouvrage pour y trouver, sur l'art du VII^e siècle, un tableau d'ensemble qui ne manque pas de vigueur; on y cherchera une bonne interprétation des poèmes homériques et hésiodiques par l'archéologie, en ce qui concerne la décoration artistique, le costume et les mœurs¹.

Tandis qu'on essaie péniblement, par des fouilles patientes, de rendre à la lumière le peuple presque évanoui des Hittites, W. LEONHARD prétend les rappeler à la vie d'un coup de baguette magique. Il veut retrouver leur histoire dans la légende grecque des Amazones. L'idée n'est pas absolument neuve; mais ici elle est exploitée avec méthode et à fond. Si l'on dégage les données de la littérature, du folklore et de la numismatique des apports tardifs ou douteux, de façon à obtenir comme résidu la tradition primitive, tout alors rappelle les Hittites: les aires géographiques et archéologiques coïncident; des deux côtés, on est ramené à la même époque, la seconde moitié du II^e millénaire; la civilisation présente des traits identiques, fondation de villes, construction de temples, costume, armement, culte et mythologie. Mais comment est-on arrivé à se figurer les Amazones comme un peuple de femmes? Les institutions sociales et les idées religieuses suffisent à expliquer cette étrange conception: elle perpétue le souvenir lointain et confus d'une corporation asiatique qui comprenait des prêtres et des prêtresses et qui, après l'invasion des Cimmériens et peut-être dans leur opinion, passa pour un groupe ethnique. Tout cela est intéressant comme un roman historique. Est-ce de l'histoire? Oui, si l'on s'en tient à de curieux rapprochements et si l'on accueille par le doute méthodique les conclusions que l'auteur veut nous imposer².

Il n'est rien, je crois — sauf peut-être certains chapitres d'Ed.

1. Frederik Poulsen, *Der Orient und die frühgriechische Kunst*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1912, in-8°, VIII-195 p., avec 197 grav.

2. Walther Leonhard, *Helliten und Amazonen, Die griechische Tradition über die « Chatti » und ein Versuch zu ihrer historischen Verwertung*. Leipzig, Teubner, 1911, in-8°, x-252 p., avec une carte.

Meyer — qui fasse mieux comprendre les rapports de la Grèce asiatique avec les peuples orientaux que le livre de M. R. HALL sur « l'histoire ancienne de l'Orient ». Pour indiquer plus nettement son dessein, il commence par la Grèce primitive et, dans son premier chapitre, il critique Hérodote à la lumière de la science moderne. Il n'observe donc pas l'ordre chronologique, puisqu'il passe ensuite à l'Égypte, à l'empire hittite, à la Syrie et à la Babylonie. On peut trouver à redire à ce plan. Est-il bien logique de rejeter les peuples qui ont laissé des documents écrits après celui dont les origines ne nous sont révélées que par des monuments muets? Quand on parle d'un seul pays, on ne peut pas faire autrement. Mais ici on a précisément la chance, en suivant le cours des temps, d'expliquer parfois l'inconnu par le connu; il fallait donc le suivre. Toujours est-il que Hall rend un signalé service aux historiens de la Grèce en leur montrant ce qui se passait dans cet Orient dont l'influence a été si grande sur les Grecs, en leur rendant compte des relations internationales qui préparaient la grande crise des guerres médiques. Le récit, clair, sobre, dénote une étude approfondie de tous les travaux relatifs à tant de civilisations diverses¹.

Si l'on n'est pas encore parvenu à déchiffrer la langue lycienne et à lire les inscriptions réunies dans les *Tituli Asiae Minoris*, SUNDWALL s'est dit avec raison qu'on pouvait toujours faire un travail méthodique sur les noms lyciens et, en général, les noms propres de l'Asie Mineure. S'il ne s'agissait que de linguistique, nous pourrions passer outre; mais la personnalité scientifique de l'auteur et la publication de son ouvrage dans les suppléments de la *Klio* suffisent à nous dire combien les historiens peuvent trouver à prendre dans les commentaires qui accompagnent ces listes de noms, de racines et de suffixes. Dans les questions d'origine, les disciplines sont inséparables. Sundwall constate dans la population primitive de l'Asie Mineure une parenté de langue, ce qui ne l'empêche pas de distinguer des particularités dialectales chez les différents peuples. Il porte un coup sérieux à l'autorité d'Hérodote (I, 173), qui affirme que les Lyciens portent le nom de leur mère et ne tiennent compte que de la parenté en ligne maternelle. Les inscriptions lyciennes révèlent, au contraire, l'hérédité du nom et l'indication de la parenté en ligne paternelle. On remarquera encore quelques renseignements sur les noms des dieux et des héros. Enfin, on ne devra pas négliger

1. M. R. Hall, *The ancient history of the Near-East from the earliest times to the battle of Salamis*. London, Methuen, 1913, XIII-602 p., avec 33 pl. et 14 cartes.

les analogies notées par l'auteur, en matière de conclusion, avec les noms thraco-phrygiens et iraniens¹.

Sur Cyrène, on consultait jusqu'à ces derniers temps un excellent mémoire de Studniczka. Cependant, l'ethnographie et la religion, c'est-à-dire précisément ce qui intéresse le plus l'histoire, y étaient sacrifiées à l'archéologie, et la partie archéologique était elle-même un peu désuète depuis les fouilles de Hiller von Gaertringen dans la métropole de Cyrène, Thèra. MALTEN a donc bien fait de reprendre le sujet. Il possède à fond tous les documents littéraires et autres; il sait les interpréter avec méthode et sagacité, malgré leurs discordances et leurs obscurités; il réussit à dégager de recherches minuscules, bien dirigées, un tableau général d'histoire politique et religieuse. Dans la première partie, il étudie la légende de la nymphe Cyrène, de façon à reconstituer le personnage tel qu'il figurait primitivement dans les *Éées* hésiodiques et à le suivre dans ses transformations. Dans la seconde, il passe des traditions sur Euphèmos et sur les Battiades à l'histoire de la colonisation théréeenne en Libye et de la ville qui en est résultée. Ses conclusions sont très nettes. Les premiers colons qui s'établissent chez les Asbystes de Libye ne sont pas des Minyens de Béotie ayant passé par Thèra, mais des Pélopiens ou Prédoriens du Péloponèse, mêlés d'éléments thessaliens. Ils apportaient avec eux des démons chtoniens, Euphèmos et Aristaios, à qui s'adjoignit plus tard le héros béotien Actaion. En 631 arrivèrent les Doriens de Thèra, qui soumièrent les anciens habitants et se donnèrent Euphèmos pour ancêtre. Leur chef Aristotélès devint roi sous le nom de Battos et fonda la dynastie des Battiades. Sur ces faits se greffèrent des traditions conservées par les *Éées*, composées vers la fin du VII^e siècle, et par Pindare. Quant à Cyrène, c'est le nom de la nymphe attachée à la source *Cyrè* et devenue l'éponyme de la ville. Après l'arrivée des Doriens, elle dut entrer en relations avec leur dieu Carneios et, plus tard, avec Apollon².

Le vieux et toujours indispensable ouvrage de Lenormant sur la Grande-Grèce aura besoin d'être refait quand seront terminées les fouilles entreprises dans la région par les Italiens. BIJVANCK n'a pas cru devoir attendre ce moment. Son travail sera donc très vite

1. Joh. Sundwall, *Die einheimischen Namen der Lykier nebst einem Verzeichnisse kleinasiatischer Namenstämme* (*Klio*, XI. Beiheft). Leipzig, Weicher, 1913, in-4°, VII-309 p.

2. Ludolf Malten, *Kyrene. Sagengeschichtliche und historische Untersuchungen* (*Philol. Untersuchungen* hrsg. von A. Kiessling und U. von Wilamowitz-Maellendorf, Heft XX). Berlin, Weidmann, 1911, in-8°, IX-222 p.

démodé. Pour l'instant, il est bon. Il témoigne de connaissance étendues. Il nous parle des colonies grecques depuis les origines mycéniennes jusqu'à la fin du VI^e siècle. Comme ses documents sont en grande partie des monuments archéologiques, il s'occupe surtout du commerce. Mais il ne néglige ni les légendes relatives aux fondations de villes, ni l'histoire des relations avec les métropoles et avec les indigènes. Les questions chronologiques et topographiques sont traitées avec soin. L'auteur écrit en latin ou à peu près¹.

Dans une nouvelle collection qu'il a fondée avec G. de Sanctis, L. PARETI donne un recueil de mémoires sur l'histoire de la Sicile hellénique et de la Grande-Grèce. Voici l'analyse de ces douze essais, dont huit sont inédits. — I. Dorieus, Pentathlos et Héraclès dans la Sicile occidentale. Sur l'expédition de Dorieus, nous avons comme sources connues les récits d'Hésiode, de Timée, de Justin et de Pausanias; on peut y joindre la légende de la lutte mythique entre Éryx et Héraclès, la Gériionéide de Stésichore et les additions de Timée aux notices d'Antiochos sur Pentathlos. — II. Sur la chronologie sicilienne du commencement du V^e siècle. On admet généralement, d'après Hérodote, Aristote, Diodore et le marbre de Paros, les dates suivantes pour les tyrans de Sicile : Cléandros 505-498, Hippocrate 498-491, Gélon à Géla 491-485, Gélon à Syracuse 485-478/7. Mais une discussion serrée des textes amène à placer l'entreprise d'Hippocrate contre Zancle vers 493-491, la guerre contre Syracuse en 491/0, la reconstruction de Camarina vers 490-488, et les dernières entreprises du même tyran plus tard encore; si bien que l'on est obligé de faire commencer la tyrannie de Cléandros en 500 ou 499, celle d'Hippocrate en 493 ou 492, celle de Gélon en 485. Ces dates sont confirmées par la numismatique : il n'existe pas à Géla, antérieurement à 485, de monnaies qui correspondent à celles que Syracuse frappa en l'honneur de Gélon de 485 à 480. — III. Le nom de Messine et les Messéniens du Péloponèse. La substitution du nom de Messine à celui de Zancle eut lieu en 486. C'est le tyran de Rhégion Anaxilas qui, maître de Zancle, y introduisit des Messéniens exilés depuis l'époque de la bataille de Marathon. — IV. Les antécédents de la bataille d'Himère. Après les luttes de Dorieus et de ses alliés contre les Élimes et les Carthaginois, on voit Sélinonte s'allier à Carthage par haine d'Agrigente et de Géla. Anaxilas de Rhégion, adversaire de Géla, pousse les Samiens à Zancle, fait alliance avec Térillos d'Himère et se rapproche à son

1. A. W. Bijvanck, *De Magnae Graeciae historia antiquissima*. Dissert. de Leyde, Hagae comitis, 1912, VIII-155 p., avec 3 fig. et 2 cartes.

tour des Carthaginois. Enfin Syracuse et Mégare Hyblaea, également ennemies de Géla, s'entendent avec Sélinonte et les Chalcidiens de Rhégion. C'est alors (485) que Gélon se rend maître de Géla et conclut un accord avec Théron d'Agrigente. Avec la même énergie, ils tombent tous les deux sur les coalisés. Théron enlève Himère à Térillos (485), Minoa à Sélinonte; Gélon s'empare de Syracuse et de Mégare (vers 482). Désormais, toute leur politique est tournée contre les Carthaginois, protecteurs des Élimes et de Sélinonte, de Rhégion et de Zanclé. — V. Théognis de Mégare. Selon la théorie de Beloch, c'est de la Mégare sicilienne que parle le poète; il chantait, non pas vers la fin du VI^e siècle, mais encore en 480/79. — VI. La bataille d'Himère. Étude des sources : il faut distinguer dans le récit d'Hérodote les sources grecques des sources siciliennes; Éphore, pour grandir le rôle de Gélon, a imaginé l'alliance de la Perse et de Carthage; plus tard, le récit de Timée et de Diodore est venu soulever des difficultés nouvelles. La critique réduit nos connaissances sur la campagne de 479 à des éléments très simples. Si Gélon ne fut pas trop exigeant dans les négociations de paix, c'est que les annexions territoriales ne pouvaient profiter qu'à son allié Théron. — VII. Les trépieds des Deinomérides. Il s'agit des offrandes consacrées à Delphes et qui ont soulevé tant de controverses. Gélon commémora la victoire d'Himère par un grand trépied et une Nikè d'or de 16 talents; Hiéron fit de même après la victoire de Cumes (474); vers la même époque, avant 468, deux autres trépieds de moindre valeur furent dédiés par Polyzélos et Thrasybule. Étant donné que chaque offrande représentait la dime de la dime du butin, les quatre trépieds qui pesaient en tout un peu plus de 50 talents sont le produit d'un butin pesant 8,700 kilogrammes d'or valant 27 millions, et le trépied de Gélon permet d'évaluer le butin d'Himère à 2,773 kilogrammes d'or ou 8,600,000 lire. — VIII. Contribution à l'histoire et à la topographie de Géla. Détruite en 282 par les Mamertins, la ville ne se releva pas de ses ruines; elle fut remplacée à l'époque romaine par Phintia. — IX. Les cultes de Sélinonte et de Mégare Hyblaea. Par l'intermédiaire de sa métropole directe, Mégare Hyblaea, Sélinonte a emprunté ses principales divinités à la vieille Mégare Nisaea. On peut donc suppléer au silence des documents sur la vie religieuse de Mégare Hyblaea : elle seule a pu transmettre à sa fille les cultes de sa mère. Il y a là une méthode qui peut trouver son application dans mainte colonie de Grande-Grèce ou de Sicile. — X. L'étymologie de Rhégion la Chalcidienne dans Strabon et l'élément samnite dans le Bruttium. Mémoire qui a trait à l'époque romaine et qui examine les emprunts de Strabon à Posidonios. — XI. La chronologie des

premières colonies grecques en Sicile. La liste chronologique dressée par Antiochos de Syracuse et adoptée par Thucydide ne tient pas assez compte de la colonisation chalcidienne et mégarienne. Ne pouvant nier la priorité de Naxos sur sa patrie, le Syracusain la réduit à un an. En réalité, si la fondation de Syracuse date de 733/2, celle de Naxos est à remonter d'un demi-siècle au moins. Éphore confère une antiquité plus haute encore à Cumes et à Zanclé qu'à Naxos, et, à l'époque romaine, on ira jusqu'à fixer l'origine de ces colonies au XI^e siècle; mais l'existence de Cumes présuppose celle de Naxos. De même, l'archéologie démontre que les Chalcidiens précédèrent les Corinthiens en Occident. Après la période mycénienne, la plus ancienne céramique qu'on ait trouvée sur la côte, de Syracuse à Sélinonte, est du type protocorinthien; mais, dans cet intervalle d'un siècle et demi, à la fin de la II^e période sicule et au commencement de la III^e, les indigènes se réfugiaient à l'intérieur pour s'abriter des pirates grecs et recevaient de la poterie protogéométrique des Chalcidiens établis à Naxos. Le protogéométrique de Cumes précède également le protocorinthien des colonies doriennes. Les fouilles confirment donc la tradition. — XII. Les Galéotai, Mégare Hyblaea et Hybla Géléatis. De même qu'il existait une Hybla Géléatis et une Hybla Héraia, il y en avait une autre qui précéda Mégare Hyblaea et lui donna son surnom. Les hypothèses de Ciaceri et de Pais sur l'épithète Hyblaea, sur l'établissement des Hybléens Géléatides à Mégare Hyblaea, sur l'identité des Galéotai avec les devins de la déesse Hyblaea ne résistent pas à un examen sérieux¹.

La ville sicilienne de Henna a fourni un sujet intéressant à ROSSBACH. Cette ville était située au centre de la région des céréales. Elle eut donc son importance au temps de l'indépendance grecque et sous la république romaine. Le récit historique est complété par des recherches de topographie et par une étude sur les cultes. On adorait surtout les divinités agraires de la mort et du printemps (Démeter, Triptolème, Lyeurgue, Kaineus, Mars, etc.)².

Depuis que Salomon Reinach avait mis à la disposition des savants occidentaux les *Antiquités de la Russie méridionale* de Kondakov et Tolstoi (1892), les historiens qui ne savent pas le

1. L. Pareti, *Studi siciliani e italiani (Contributi alla scienza dell' antichità)* pubbl. da G. de Sanctis e L. Pareti, vol. I). Firenze, Seeber, 1914, in-8°, 356 p., avec 3 pl.

2. Otto Rossbach, *Castrogiovanni, das alte Henna in Sizilien. Nebst einer Untersuchung über griechische und italische Todes- und Frühlingsgötter*. Leipzig, Teubner, 1912, in-8°, iv-47 p., avec 9 grav.

russe n'avaient qu'une source où puiser des renseignements sur la masse de matériaux que les fouilleurs exhument sans cesse dans les régions du Pont-Euxin : les précieux rapports publiés tous les ans depuis 1904 par Pharmakowski dans l'*Archæologischer Anzeiger*. Il devenait indispensable de fondre les résultats acquis par les archéologues russes et les érudits de toutes nations dans un ouvrage d'ensemble sur la colonisation grecque en pays scythe. C'est ce qu'a fait MINNS dans un ouvrage qui mêle l'agréable et le beau à l'utile. Il se propose d'étudier les rapports des Grecs et des Scythes dans les pays compris entre le Danube et le Caucase. Nul ne se plaindra qu'oubliés du cadre qu'il s'était tracé, il en soit sorti à la fois dans le temps, en consacrant un chapitre à la civilisation préscythique de Tripolje, et dans l'espace, en poussant une pointe jusqu'en Sibérie. Ce sont libéralités supplémentaires; car du sujet même rien n'est omis. L'auteur décrit le pays tel qu'il est et tel que le représentait Hérodote; il donne des détails sur les habitants, leurs coutumes, leurs idées religieuses, leurs cultes, leurs modes de sépulture; il insiste longuement sur les arts; il indique les voies commerciales qui s'ouvraient à l'activité des colons; enfin il écrit l'histoire des principales villes, Tyras, Olbia, Chersonèse, Théodosie, Nymphaeum, et celle du royaume bosporan. On pourrait reprocher à Minns de passer rapidement à côté de problèmes compliqués : on chercherait vainement dans son ouvrage des lumières définitives sur les rapports des civilisations préhistoriques, sur l'emplacement des diverses peuplades, sur les influences réciproques de l'Iran et de l'Asie, du goût indigène et de la technique importée. A certains moments, on se demande même si l'auteur soupçonne l'existence de ces problèmes ou du moins s'il en connaît bien les termes; mais on arrive d'adhérer à des théories quelque peu contradictoires. Mais on aurait mauvaise grâce à lui imputer à crime de n'avoir pas toujours voulu se faire des opinions personnelles pour nous les imposer. Avec une conscience admirable, il a réuni d'innombrables documents dont les uns sont conservés dans des musées lointains et dont les autres, dispersés dans des recueils hétéroclites, dans des revues souvent inaccessibles, sont, de plus, incompréhensibles à la plupart des savants occidentaux. En vérité, c'est un devoir élémentaire de reconnaissance de dire chaleureusement à Minns : « Merci ! ».

Guido PORZIO n'est pas un timide. Quelle vigueur à sabrer les textes

1. Ellis H. Minns, *Scythians and Greeks. A survey of ancient history and archaeology on the North coast of the Euxine from the Danube to the Caucasus*. Cambridge, University press, 1913, in-4°, XL-720 p., avec 351 fig. dans le texte, 9 cartes et plans et 9 pl. de numismatique.

et quel dédain pour ceux qui les ont ménagés! D'après lui, toute l'histoire de Corinthe aux temps archaïques n'est qu'un tissu de légendes à tendances politiques ou morales. L'invasion doriennne? Pure invention. Les rois et les tyrans? Fables. La généalogie des Bacchiades? Néant. Aussi, quelle confiance accorder à un poète de cour comme Eumélos, à un ramasseur de légendes comme Hérodote, à des phraseurs comme les élèves d'Isocrate, à un théoricien comme Aristote, voire même à la chronologie alexandrine? Corinthe n'était-elle pas tout simplement sujette d'Argos au temps d'Homère, comme sous Phidon? Eh! oui, on ne dira jamais trop de mal des historiens rhéteurs. Tout de même l'érudition alexandrine n'était pas aussi complètement dépourvue de documents que Porzio veut bien le dire, et les listes des vainqueurs aux fêtes athlétiques lui fournissaient de sérieux éléments de chronologie pour l'ère des Cypsélides. S'il est vrai que les Grecs ont trop souvent, au gré de la passion politique, loué ou flétri tous les tyrans indifféremment, on peut néanmoins essayer de caractériser un Cypsélos et un Périandre. Des légendes mêmes, si on les examine froidement, il reste toujours quelque chose¹.

FERRABINO a publié dans les *Entaphia* consacrés à la mémoire de Pozzi l'histoire de la Thessalie depuis le commencement du VI^e siècle jusqu'à la fin du V^e. C'est un tableau brillant et dont les parties géographiques et chronologiques sont étudiées avec un soin spécial dans des appendices. Vers 590, la guerre de Crisa nous présente pour la première fois le spectacle d'une Thessalie fortement organisée. Elle n'aurait pas réussi à l'emporter, si elle n'avait pas déjà commandé aux peuples Périèques, Perrhèbes et Magnètes du Nord et de l'Est, Maliens, Étéens, Ænians et Dolopes du Sud, et surtout si aux trois districts éoliens de la plaine centrale, la Thessaliôtis, l'Hestiaëôtis et la Pélasgiôtis, n'avait pas été déjà rattachée la région plus dorisée de l'Achaïe Phthiotide. Il existait donc dès cette époque une tétrarchie capable de faire prévaloir une politique impérialiste. Elle avait à sa tête un tige dont les pouvoirs étaient absolus en temps de guerre. Le tige Eurylochos, le vainqueur de Crisa, était de Larissa en Pélasgiôtis et appartenait sans doute à l'illustre famille des Aeuades; après lui, un Scopade de Crannon, également en Pélasgiôtis, renforça la constitution fédérale et la domination sur les pays tributaires; enfin, Cléomachos de Pharsale en Thessaliôtis prit une part éclatante à la guerre lélantique et assura le succès de Chal-

1. Guido Porzio, *I Cipselidi. La storia interna della tirannide corinzia nuovamente esaminata*. Bologna, Zanichelli, 1912, in-8°, 302 p.

cis. Mais la Thessalie se heurtait maintenant aux Béotiens; elle fut écrasée à Coressos vers 570. L'unité n'avait pas eu le temps de se consolider. Une période nouvelle commence, celle des seigneurs. Les Périèques cessent de fournir des contingents militaires et des contributions. Par une évolution lente, certains centres urbains se développent, où dominant de puissantes familles. Les Scopades aident les Échécratides de Pharsale à prendre la première place, tandis que les Aleuades tiennent une cour brillante et préparent par un nouveau partage des terres l'armée d'une dynastie future. Le tyran Hippias d'Athènes parvient un instant à unir les familles rivales et à obtenir l'envoi du tige Kinéas en Attique; mais une tentative contre la Phocide aboutit à un second désastre, celui d'Hyampolis. Cette fois, l'Achaïe se proclame autonome, la ligue se dissout. L'alliance perse, qui venge momentanément les Aleuades sur la Phocide et l'Achaïe, manque de faire exclure les Thessaliens de l'Amphictionie; l'alliance athénienne, en 461, ne donne aucun résultat. Les nobles avaient causé la ruine du pays. En 457, la trahison de la milice thessalienne, qui passe aux Spartiates, et l'expulsion de l'Échécratide Oreste annoncent une violente transformation de l'esprit public : la démocratie entre en scène. Petits propriétaires, pénestes et bourgeois des villes forment un parti nouveau. Son triomphe n'est pas complet : les Aleuades se maintiennent à Larissa, les Scopades à Crannon, les Échécratides sont remplacés à Pharsale par les Ménonides et les Aparides, les Jasonides s'élèvent à Phères. Mais un régime municipal se fonde, où toutes les classes ont le droit de vote, tandis que le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif, celui-ci confié à des tiges locaux, appartiennent à une minorité privilégiée. Désormais, l'État thessalien oscille entre Athènes et Sparte. Pendant la guerre du Péloponèse, il est menacé par le roi thrace Sitalkès. Sous le coup de la terreur, un noble de Pharsale, Daochos, est élu tige; mais la discorde continue. Les Spartiates s'établissent à Héraclée Trachinienne; en 424, Brasidas traverse la Thessalie sans autorisation; en 413, Agis soumet la Phthiotide. A la fin du v^e siècle, la Thessalie devait tout craindre des Macédoniens au Nord et des Béotiens au Sud¹.

La réaction générale contre l'hellénisme qui précède les guerres médiques a eu, on le sait, des causes économiques au moins autant que politiques. En Orient, comme en Occident, elle est menée surtout par les Phéniciens. LENSCHAU étudie à ce point de vue la révolte de

1. Aldo Ferrabino, *Θεσσαλῶν πολιτεία*, dans les *Entaphia in memoria di Em. Pozzi*, p. 69-128.

l'Ionie. Le roi des Perses protège systématiquement le commerce phénicien et lui permet d'organiser la concurrence contre les Ioniens jusque dans leur pays; la prise de Byzance par Darios leur ferme le Pont-Euxin; enfin la chute de Sybaris en 511/0 les exclut de l'Occident. C'est alors qu'a lieu la révolte de Milet. Aussi le premier soin des rebelles est-il de prendre Byzance, pour se rouvrir le chemin des colonies scythiques, et de soulever Cypre, pour tenir en échec Sidon et Tyr¹.

On ne cesse pas de publier des travaux de détail sur la seconde guerre médique. Il est donc nécessaire de temps en temps de reprendre l'étude générale de la grande lutte qui sauva la civilisation grecque. Après Hauvette, Grundy et Macan, Obst s'est chargé de cette tâche. Il commence par un aperçu où il expose en vingt-quatre pages ses conclusions; tout le reste du travail consiste en discussions justificatives. Si l'on veut lire un récit clair et succinct des faits qui se pressent entre l'avènement de Xerxès et la bataille de Mycale, c'est dans le premier chapitre d'Obst qu'il faut aujourd'hui le chercher. Tout n'y est pas incontestable sans doute. Il est bien difficile, par exemple, d'expliquer tous nos textes en réduisant les forces effectives de l'armée perse à 100,000 hommes; les chiffres admis par Macan, 300,000 fantassins et 60,000 cavaliers, semblent se rapprocher davantage de la vérité. Mais, dans l'ensemble, le tableau présenté par Obst inspire confiance et presque chaque partie est confirmée dans la suite par une forte argumentation².

Zimmern a écrit sur l'Athènes du v^e siècle un livre qui témoigne de lectures étendues et d'une vive intelligence. Aucun étalage d'érudition; pas de détails encombrants; des idées fermes et nettes qui se dégagent de faits bien choisis et bien présentés. Tout d'abord sont posés les principes de la démocratie athénienne. Toutes les forces sociales, l'opinion publique et la coutume familiale, la religion et la loi, la puissance des magistrats, de l'assemblée populaire et de l'empire tout entier tendent vers ce but suprême, le bonheur de tous les citoyens réalisé par la philanthropie. Mais l'auteur ne s'en tient pas aux considérations purement politiques, comme ferait un disciple attardé de Grote. Partisan de la méthode moderne, il montre comment l'idéal est déformé par les nécessités économiques. Mais son originalité consiste à ne pas confondre l'économie des cités antiques avec celle des grands États contemporains. Il aime les

1. Th. Lenschau, *Zur Geschichte Ioniens*, dans *Klio*, t. XIII (1913), p. 175-183.

2. Ernst Obst, *Der Feldzug des Xerxes* (*Klio*, XII. Beiheft). Leipzig, Weicher, 1913, in-4°, VIII-224 p.

comparaisons entre l'Athènes de Périclès et l'Angleterre d'aujourd'hui, mais pour indiquer les différences plutôt que pour incliner les esprits à une identification factice. La Grèce est un pays pauvre. Le taux élevé de l'intérêt y indique que les entreprises commerciales et industrielles ne disposent pas de sommes considérables. Le temps n'est pas loin où l'agriculture, la chasse, le brigandage et la guerre étaient les seuls modes d'acquisition, et la colonisation elle-même n'a fait que multiplier les cités à ressources restreintes: Que l'on considère la condition des artisans et des revendeurs, la propriété publique et privée, le régime monétaire, le commerce extérieur, la population, tout donne à l'économie de la cité un aspect assez chétif. Il faut donc qu'Athènes recoure à une économie impériale: c'est par la domination maritime, qui lui assure la liberté des relations commerciales, par un large emploi des métèques et des esclaves, par l'exploitation des mines qu'elle se donne les ressources et les finances dont elle a besoin. Mais elle en arrive alors à infliger à ses principes politiques un éclatant démenti. Contradiction d'où sortira la guerre du Péloponèse. Tout n'est pas nouveau dans le tableau présenté par Zimmern; mais il voit clair et dit bien¹.

On a beaucoup étudié ces temps-ci ce qui reste des comptes de construction établis pour les édifices de l'Acropole. Les articles de W. B. DINSMOOR dépassent en intérêt tous les travaux de ce genre. En examinant les comptes du Parthénon et des Propylées, il réduit à leur valeur réelle les griefs portés contre Périclès par Thucydide, à leur valeur réelle les griefs portés contre Périclès par Thucydide, fils de Mélésias, et par les cités alliées. Il est incontestable que les Hellénotames ont effectué sur les fonds fédéraux des versements destinés à embellir Athènes: pendant dix ans, de 447/6 à 438/7, ils contribuent aux dépenses du Parthénon; pendant cinq ans, de 437/6 à 433/2, ils s'occupent des Propylées. Mais à quel chiffre s'élève la subvention qui sort de leur caisse? Une restitution extrêmement vraisemblable la fixe pour l'an 444/3 à 42,675 drachmes 5 oboles. C'est, approximativement, le montant de l'*aparchè* que percevait, à cette époque, le trésor d'Athènes. La déesse avait bien le droit d'employer à sa guise les prémices qui lui étaient offertes. Et, s'il en est ainsi, l'*aparchè* étant le soixantième du tribut, les confédérés payaient alors 426 talents 4,550 drachmes, total inférieur de 7% à la somme dont la fixation et la répartition ont valu à Aristide le surnom de Juste². On peut s'en tenir aux conclusions de Dinsmoor,

1. Alfred E. Zimmern, *The greek commonwealth. Politics and economics in fifth-century Athens*. Oxford, Clarendon press, 1911, in-8°, 454 p., avec 2 cartes.

2. W. B. Dinsmoor, *Attic building accounts*. I: *The Parthenon*, dans l'*American journal of archaeology*, t. XVII (1913), p. 53-80. II: *The Erechtheum*,

en ajoutant à la série de ses textes les fragments rapportés presque aussitôt par Ant. KÉRAMOPOULLOS¹.

Ce n'est pas la modération, décidément, qui est la vertu dominante de Guido PORZIO. En examinant les causes de la guerre du Péloponèse, il fait très justement une grande part aux intérêts commerciaux ; mais, d'après lui, l'idée de combattre le monopole d'Athènes n'explique pas seulement la conduite de Corinthe, elle inspire encore la politique de Sparte. C'est trop : *ne quid nimis*².

Les hétairies, ces associations qui jouèrent un rôle si important dans les luttes politiques d'Athènes à la fin du v^e siècle, avaient fourni en 1836 à Vischer le sujet d'un mémoire qui ne manquait pas d'intérêt. Depuis, les historiens s'étaient bornés à insister plus ou moins sur les résultats de cette étude. L'Américain Calhoun refait le travail à pied d'œuvre, en se servant de matériaux nouveaux et sans doute aussi en mettant à profit les expériences faites depuis un siècle dans le pays du *caucus*. Il rattache les hétairies athéniennes aux *εταῖροι* des temps homériques. Ces compagnons d'armes et ces commensaux qui se groupaient autour des chefs à Ithaque, en Phthiotide, à Troie ont fait plus tard en Attique la force de l'aristocratie. Réunis en groupes armés, ils furent longtemps aux prises les uns avec les autres. Mais, quand l'hétairie de Clisthènes l'eut emporté sur celle d'Isagoras, elles subirent toutes une transformation décisive : elles se pacifièrent. Quelques-unes, s'adaptant aux circonstances, soutinrent les chefs de la démocratie, Thémistocle, Périclès et Alcibiade ; la plupart se mirent au service du parti oligarchique. Les membres de ces clubs se réunissaient dans des banquets ; ils se liaient par des serments et quelquefois par des complicités sacrilèges. Thucydide (VIII, 54) dit brièvement que les hétairies intervenaient dans la vie publique, ἐπὶ δίκαις καὶ ἀρχαῖς. C'est au commentaire historique de ces deux mots que Calhoun consacre la plus grande partie de son travail. Pour se soutenir mutuellement en justice, les membres des clubs connaissaient toutes

Ibid., p. 242-265. III : *The Propylæa*, *Ibid.*, p. 371-398. — Cf. A. W. Woodward, *Some new fragments of attic building-records*, dans l'*Annual of the British school at Athens*, t. XVI (1909-1910), p. 187-205 ; L. D. Caskey, *Die Baurechnung des Erechtheion für das Jahr 409/8 v. Chr.*, dans les *Mitteilungen des archæol. Instit. in Athen*, t. XXXVI (1911), p. 317-343, avec 6 fig. ; W. Bannier, *Zur attischen Propylæenurkunden*, *Ibid.*, t. XXXVIII (1913), p. 225-230.

1. Antonios D. Kéramopoulos, *Οἱ ἀπολογισμοὶ τῆς οἰκοδομίας τοῦ Παρθενῶνος*, dans l'*Ἐφημερίς ἀρχαιολογική*, 1914, p. 197-206.

2. Guido Porzio, *Atene, Corinto, Pericle, e le cause della guerra Peloponnesiaca*, Bologna, Zanichelli, 1911, in-8°, 106 p.

sortes de procédés : concours pécuniaires au moyen de cotisations, poursuites collusoires pour aboutir à un acquittement, contre-accusations, procès d'*antidosis*, travail exercé sur l'opinion publique, chantage pratiqué sur l'adversaire, assassinat, opposition à la *probolè* dans l'assemblée du peuple, corruption des jurés, production de témoins à décharge et de faux témoins, action des avocats, pression sur les avocats de la partie adverse ou sur les magistrats, enquête sur l'adversaire, etc. Pour assurer le succès de leurs manœuvres politiques, les sociétés s'entendaient dans des réunions préliminaires, publiaient des pamphlets, se groupaient à l'assemblée et au Conseil de manière à soutenir ou à intimider les orateurs et le bureau; elles recouraient surtout à la brigade et à la corruption électorale; dans les circonstances graves, elles organisaient une opération d'ostracisme ou faisaient appel à l'étranger. L'étude de Calhoun sur l'opposition au v^e siècle est bonne; mais sa théorie sur l'origine des hétairies laisse bien des doutes¹.

En histoire comme en philologie, il arrive aux Allemands depuis quelques années de réagir contre les excès de la critique et de reconnaître que les historiens anciens, dont on faisait fi trop facilement, rapportent souvent, comme le prouvent les papyrus, des témoignages nombreux et contrôlés. Dans les études sur la fin du v^e siècle et le commencement du iv^e, cette tendance amène à compléter Xénophon et Lysias en revenant à la tradition dont Diodore est le dépositaire. C'est ce qu'a fait O. BLANCK dans une dissertation sur l'installation des Trente à Athènes en 404. Mais le succès de sa tentative n'est pas heureux. Il oublie trop que, s'il ne faut pas rejeter la tradition sans en examiner le bien-fondé, il ne faut pas non plus l'adopter sans lui demander ses titres. Sacrifier de propos délibéré Xénophon à Diodore ne vaut pas mieux que de faire résolument l'inverse².

Deux officiers supérieurs, l'un en Allemagne, l'autre en France, ont consacré de laborieux loisirs à une étude technique sur l'expédition des Dix-Mille.

VON HOFFMEISTER, après avoir fait en 1908 un premier voyage de Damas à Bagdad et à Ninive, a traversé l'Arménie en 1910. On peut se demander, à la lumière des événements actuels, si ce « General-leutnant », ou général de division, n'avait pas d'autre but, quand il parcourait en tous sens les sommets et les vallées de Tiflis à Trébizonde, que de suivre à la trace l'armée de Xénophon, d'examiner

1. George Miller Calhoun, *Athenian clubs in politics and litigation* (*Bulletin of the University of Texas*, n° 262). Austin, 1913, in-8°, 172 p.

2. Oskar Blanck, *Die Einsetzung der Dreissig zu Athen im Jahre 404 v. Chr.* Dissert. inaug. Freiburg i. Br. Würzburg, Stürtz, 1911, in-8°, vi-81 p.

les champs de bataille fameux dans l'histoire, de contempler les ruines de la vieille capitale Ani, de visiter le pittoresque couvent de Sumela aux cellules taillées dans le roc. En tout cas, ce soldat géographe et historien rend service aux hommes de cabinet qui désirent connaître avec précision la marche des Grecs dans les montagnes de l'Arménie et leur descente sur la côte : il relève bien des erreurs et comble bien des lacunes¹.

Le colonel Arthur BOUCHER s'est assigné la même tâche. S'il ne s'est pas assuré les avantages dus à une vision directe des lieux, il a mis à profit les cartes et croquis que lui ont communiqués les dominicains de Mossoul et les officiers russes d'Érivan ; il commente les documents tant anciens que modernes à la lumière de l'expérience acquise dans le commandement des troupes et le travail d'état-major ; il applique aux problèmes topographiques et militaires soulevés par l'*Anabase* les principes que lui ont appris des recherches précises sur la tactique grecque. La règle dont il ne se départit pas, c'est que l'itinéraire des Dix-Mille doit s'assujettir d'abord aux nécessités de la mobilisation et de la concentration, puis aux conditions où se meut le service des étapes et de l'approvisionnement. Il arrive ainsi à des conclusions originales sur des questions importantes. Il a des vues personnelles sur les premières marches exécutées par l'armée des Grecs au départ de Sardes. Pour observer les distances en parasanges données par Xénophon et ne pas fourvoyer l'armée dans des régions désertiques, il reporte le passage de l'Euphrate à Biredjik, bien en avant de Balis, point où on le fixe communément. En ce qui concerne la traversée de la Babylonie, il se sépare du colonel anglais Chesney. Dans la bataille de Counaxa, il explique d'après un plan nouveau et vraisemblable l'attaque lancée par Cyrus contre la garde royale. Mais c'est surtout dans la dernière partie de la retraite qu'il rompt avec les idées courantes. A partir de Kara-Kilissa, vers les sources de l'Euphrate oriental, les commentateurs font généralement faire aux Grecs un simple crochet dans la direction du Nord avant la descente sur Trébizonde, et même Hoffmeister les amène directement de Kara-Kilissa à Erzeroum. Mais on est alors forcé de rejeter le témoignage de Xénophon ou de donner une valeur arbitraire à ses indications en parasanges. Pour le colonel Boucher, le parasange n'est pas une étape de longueur

1. E. von Hoffmeister, *Durch Armenien, eine Wanderung, und der Zug Xenophons bis zum Schwarzen Meere*, eine militär-geographische Studie. Leipzig, Teubner, 1911, in-8°, viii-252 p., avec 5 pl., 96 fig. dans le texte, 2 esquisses et 2 cartes.

variable, mais une unité qu'il évalue à environ cinq kilomètres. Il lui faut ainsi, entre les deux sources de l'Euphrate, un détour de 200 kilomètres : c'est dire que les Grecs durent contourner le mont Ararat et faire un immense détour par Khoi, Djoulfa, Érivan, Delijan et Kars avant d'atteindre Erzeroum. Dans toutes ces discussions, le colonel Boucher ne professe pas seulement la plus haute estime pour la véracité de Xénophon; il admire encore ses talents militaires. L'homme de guerre vaut l'historien. En racontant sa campagne, il fait un véritable cours de tactique appliquée. Il a surtout le don divin, l'ascendant personnel; il exerce une action directe sur ses hommes, parce qu'il leur inspire une confiance absolue; par une communion constante avec ses subordonnés, il obtient d'eux une discipline volontaire et un héroïsme réfléchi. C'est un chef. Nous pouvons, en pareille matière, nous en fier au colonel Boucher : il a su montrer sur les bords de l'Yser qu'il s'y connaît¹.

Dans les récits traditionnels, Tibron fit, après les Dix-Mille, deux campagnes en Asie, l'une en 399, l'autre en 391. L'hypercritique ne se résigne pas aux doublets, *nunquam duo* : Ed. Meyer rejetait donc la première de ces expéditions, comme une pure invention de Diodore. L. PARETI combat cette hypothèse en s'appuyant sur l'historien d'Oxyrhynchos. Les raisons qu'il donne semblent fortes².

Immédiatement après Kahrstedt (voir t. CVIII, p. 108), POKORNY reprend les deux questions toujours sujettes à controverse : quelle est la chronologie de la période comprise entre l'avènement de Philippe de Macédoine et la paix de Philocrate? quels sont les principes qui guidèrent la politique de Démosthènes? Pour fixer les dates, il faut prendre pour point de départ les chapitres de Diodore sur la guerre sacrée (XVI, 23-31). Mais ce récit se compose, en réalité, de deux fragments parallèles mis bout à bout. Où convient-il d'opérer la coupure? Après le § 26, disait Kahrstedt; après le § 27, réplique Pokorny. Et il arrive à enchaîner les événements d'après le système suivant, qui est à peu près celui d'Arnold Schaefer. Condamnation des Phocidiens par le Conseil amphictyonique, au printemps 356;

1. Colonel Arthur Boucher, *la Tactique grecque à l'origine de l'histoire militaire*, dans la *Revue des études grecques*, t. XXV (1912), p. 300-317. — *Εἰς et ἐπι, termes tactiques*, *Ibid.*, t. XXVII (1914), p. 369-383. — *L'Anabase de Xénophon (Retraite des Dix-Mille)*, avec un commentaire historique et militaire. Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1913, in-4^e, 1-356 p., avec 48 cartes, plans et croquis.

2. L. Paretì, *le Imprese di Tibrone in Asia nel 400/399 e nel 391 av. Cr.*, dans les *Entaphia in memoria di Em. Pozzi*, p. 48-67.

commencement de la guerre sacrée, dans l'automne 355; mort de Philomélos, en août 354; succès d'Onomarchos, en 353; ses revers et sa mort, au début de 352; commandement de Phayllos, à partir de mai 352; sa mort, dans l'hiver 352-351; défaite de Phalaicos et chute de Chéronée, au printemps ou en été 351. Pendant ce temps, Philippe se rend maître d'Amphipolis, de Potidée et de Pydna en 357 et 356; il s'empare de Méthone dans l'été 353; vaincu en Thessalie dans l'automne 353, il bat Onomarchos au printemps 352; mais il est arrêté quelques mois après aux Thermopyles. La guerre sacrée traîne de 351 à 346, tandis que le Macédonien va guerroyer en Thrace (affaire d'Hiéron Teichos, 352/1) et fait le siège d'Olynthe (349-348). Dans ce milieu historique, Démosthènes a toujours eu l'attitude d'un patriote radical, malgré l'accusation de « médisme » que lui intente Kahrstedt. En 354, dans son discours *sur les symmories*, il est d'accord avec Eubule pour combattre l'intervention contre la Perse comme une maladresse dangereuse. S'il se sépare d'Eubule pour demander l'intervention en faveur de Mégalopolis (début de 352), c'est qu'il désire faire d'Athènes l'arbitre entre Thèbes et Sparte. En 351, il veut qu'on soutienne les Rhodiens contre Artémise, non pas pour faire plaisir au roi, mais parce qu'il cherche des alliés à sa patrie. S'il se déclare l'adversaire de Philippe à partir de 351, il n'a pas besoin pour cela, après la tentative sur les Thermopyles et l'affaire d'Hiéron Teichos, de songer aux intérêts de l'Asie, et ce n'est pas pour retenir l'armée macédonienne en Occident qu'il veut empêcher les négociations de 346 d'aboutir. Pokorny a eu raison de faire opposition le plus vite possible aux idées de Kahrstedt, qui auraient pu s'accréditer par le bénéfice de la prescription¹.

La bataille d'Issus est une de celles que les écrivains militaires ont toujours étudiées avec prédilection, quand ils s'intéressaient à l'antiquité. Le commandant BOURGEOIS a écrit à ce sujet un ouvrage considérable, dont il a offert le manuscrit à l'Institut et dont M. DIEU-LAFOY a publié une analyse critique. Tous les documents anciens sont mis à contribution et contrôlés rigoureusement. Toutes les marches et tous les mouvements qui ont précédé la rencontre décisive sont décrits en détails. Aucun moment de l'action principale n'est négligé. Sur l'identification du Pinaros, la rivière près de laquelle se livra bataille, deux hypothèses ont cours : celle de Del-

1. Erich Pokorny, *Studien zur griechischen Geschichte im sechsten und fünften Jahrzent des vierten Jahrhunderts v. Chr.* Dissert. inaug. Greifswald. Buchdruckerei H. Adler, 1913, in-8°, xvi-169 p.

brück, qui tient pour le Payas, et celle du colonel Janke, qui se décide pour le Déli-Tchai, situé à une dizaine de kilomètres plus au nord. Le commandant Bourgeois donne de fortes raisons en faveur du Payas¹.

Un élève d'Ed. Meyer, Carl KLOTZSCH, après avoir présenté à l'Université de Berlin une dissertation sur l'histoire de l'Épire jusqu'à la mort d'Alexandre le Grand, a repris le sujet en le menant jusqu'au moment où Pyrrhus entre en Italie (280). Avant la guerre du Péloponèse, les Chaoniens, peuplade belliqueuse venue d'Illyrie et dont une partie avait de bonne heure émigré dans l'Italie méridionale, étendaient leur domination sur l'ancien territoire des Thesprotes et, d'accord avec Corcyre, exerçaient sur les pays voisins une vague suprématie. Mais, après la catastrophe qui détruisit Ambracie en 426, une réaction nationale se produisit : une confédération de tribus indigènes avait pour chef le roi des Molosses ; cet État, qui comptait déjà au temps de Thémistocle, sous Admète, accrût rapidement sa puissance sous Tharyps, qui lui donna une plus forte centralisation. Le fils de Tharyps, Alkétas I^{er}, fut banni, au temps de l'hégémonie spartiate, par l'opposition philolaconienne ; mais il remonta sur le trône avec l'appui de Denys de Syracuse et s'y maintint en reconnaissant la suzeraineté de Jason de Phères. Il put rattacher la plus grande partie de l'Épire à l'ancienne confédération. Sous Arybbas, l'État récemment agrandi fut exposé à de terribles dangers : après une guerre civile, le roi eut à se défendre deux fois (en 351 et en 342) contre le gendre de son rival, Philippe de Macédoine, et perdit probablement alors sur la frontière septentrionale la Paravaea. Détrôné en 342, Arybbas eut pour successeur son neveu Alexandre I^{er}. Celui-ci se rapprocha de Philippe, son beau-frère, et, d'accord avec lui, fixa la politique qui devait prévaloir jusqu'au règne de Pyrrhus : il restreignit l'autonomie des tribus épirotes, consolidant à la fois le pouvoir royal et le lien fédéral, de façon à faciliter l'œuvre analogue de l'absolutisme macédonien. Il épousa Cléopâtre, la fille de Philippe et d'Olympias, et l'on sait que c'est pendant les fêtes données à l'occasion de ce mariage que Philippe fut assassiné. Alexandre le Grand resta fidèle à l'alliance, et, en 334, tandis que l'Alexandre macédonien partait pour l'Asie, l'Alexandre molosse débarquait en Italie. Il y succomba en 331/0. L'Épire est donc

1. Marcel Dieulafoy, *la Bataille d'Issus*. Analyse critique d'un travail manuscrit du commandant Bourgeois. Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XXXIX. Paris, Impr. nationale, libr. Klincksieck, 1912, in-4°, 36 p., avec une carte.

définitivement entrée dans la sphère de la grande histoire. Il s'agit désormais pour elle de voir où est son avenir. Est-ce du côté de la Macédoine? Faut-il viser à la domination en Illyrie? Vaut-il mieux fonder un empire d'outre-mer en Occident? L'orgueil vindicatif d'Olympias, qui ne cherche qu'un point d'appui pour agir en Macédoine, et une longue série de guerres dynastiques épuisent l'Épire et retardent la solution du problème capital. Lorsqu'enfin Pyrrhus rend la paix à son royaume et reconstruit ses forces, il conclut une entente avec les Illyriens, puis se fait reconnaître comme roi de Macédoine et, en 280, s'élance sur l'Italie. C'est le contraire de la politique qu'il fallait suivre. En dédaignant d'être une puissance balkanique dans l'espoir d'être une puissance méditerranéenne, l'Épire se condamne à n'être ni l'une ni l'autre. L'ouvrage de Klotzsch est, comme on voit, d'un réel intérêt. Un des passages les plus curieux est celui où est décrite la survivance de l'économie naturelle dans une monarchie moderne qui commande à une population de cultivateurs et de pâtres (p. 158 et suiv.). Mais on suivrait l'auteur avec plus de plaisir et de profit, s'il ne nous égarait pas trop souvent dans des digressions qui ne sont pas sans rapport avec le sujet, mais auraient dû être rejetées dans les notes : à chaque pas, les arbres nous empêchent de voir la forêt¹.

C'est une histoire bien intéressante, mais bien difficile à écrire, que celle d'Athènes pendant la période hellénistique. La difficulté vient de ce que la cité déchue n'occupe plus qu'une toute petite place entre les grands États qui l'écrasent et se l'arrachent : par conséquent, s'il est impossible de suivre sa destinée sans parler des événements qui bouleversent le monde, il serait foncièrement faux, dans ce récit d'histoire universelle, de la faire sortir de l'arrière-plan où elle est reléguée. L'intérêt réside presque tout entier dans la grandeur intellectuelle, dans la primauté morale qui console Athènes de ses misères. Personne n'était plus capable que FERGUSON d'éviter les traquenards et de mettre en valeur les beautés de ce sujet. Délié dans la discussion comme un avocat, vif et brillant dans l'exposition comme un artiste, il s'était préparé à sa tâche par d'importants travaux : on n'a pas oublié ses recherches sur les secrétaires, les archontes, les prêtres d'Asclépios et les nomophylaxes ou sur les conflits politiques au III^e et au II^e siècle (cf. t. CI, p. 130, 135-136). Il trace les cadres de l'histoire athénienne en combinant les rivalités des partis avec les conflits des grandes puissances. Prise entre la Macédoine et l'Égypte et plus tard entre Rome et le Pont,

1. Carl Klotzsch, *Epirotische Geschichte bis zum Jahre 280 v. Chr.* Berlin, Weidmann, 1911, in-8°, VIII-240 p.

Athènes s'efforce à grand'peine de sauvegarder son apparente indépendance en oscillant sans cesse entre des prétentions impérialistes qui sonnent le creux, une neutralité semée de périls et des tentatives d'alliances forcément inégales. C'est la question des relations extérieures, jointe à celle des avantages économiques à exploiter, qui met aux prises trois factions : la démocratie radicale, la démocratie modérée et l'oligarchie des marchands. De là les périodes suivantes : 1° de 338 à 317, luttes de la démocratie contre la domination macédonienne, guerre Lamiaque, mort de Démosthènes, de Démade, de Phocion, restauration de l'aristocratie par Antipatros et Cassandre ; 2° de 317 à 307, régime oligarchique de Dèmétrios de Phalère ; 3° de 307 à 294, restauration de la démocratie par les modérés, avec Stratoclès de Diomeia, Habron des Boutadaï et Démocharès de Leuconoè, le neveu de Démosthènes, alliance avec Dèmétrios Poliorcète ; 4° de 294 à 261, discordes civiles ; Athènes, pour se soustraire aux influences étrangères, se jette dans la guerre de Chrèmonides ; elle capitule, et Antigone Gonatas donne le pouvoir aux aristocrates ; 5° de 261 à 229, domination macédonienne, velléités d'indépendance qui ne tendent qu'à la neutralité, renaissance rurale dans la Mésogée ; 6° de 229 à 200, régime démocratique, sous Eurycleidès de Kèphisia et son fils Mikion ; premières relations avec Rome ; 7° de 200 à 130, démocratie *tory*, influence prépondérante des Romains, rétablissement de la domination athénienne à Délos ; 8° de 130 à 88, réveil des aspirations politiques, accord avec Mithradates, chute définitive d'Athènes. Dans cette narration, qui ne languit jamais, l'auteur aménage des haltes, où il fait passer sous les yeux du lecteur les différents aspects d'Athènes. Il nous montre la vie privée d'après la nouvelle comédie et apporte des idées souvent originales sur la condition de la femme et particulièrement de la courtisane, sur l'exposition des enfants et sur la conception du mariage en ces temps de transformation sociale. L'extension des relations commerciales et le succès des théories cosmopolites l'entraînent à examiner le développement des associations professionnelles et religieuses. Il nous trace de Délos un tableau dont tous les traits ne sont pas d'une parfaite justesse, mais dont l'ensemble donne une impression suffisamment exacte sous une forme très vivante. Sur les fêtes et leurs rapports avec les circonstances politiques, sur les migrations des cultes orientaux, sur le mouvement philosophique et la naissance des écoles épicurienne et stoïcienne, sur les grands faits et les grands noms des lettres, des sciences et des arts, nous trouvons des renseignements et des réflexions dont le ton piquant fait souvent valoir la profondeur. A vrai dire, on ne voit pas toujours très bien par quel lien ces développements se rattachent à telle période plutôt qu'à

telle autre et pourquoi l'auteur ne les a pas plutôt réunis en un ou plusieurs chapitres spéciaux. Mais ne nous plaignons pas. Ferguson est si intelligent et si habile¹!

La Syrie est liée à l'Égypte d'une telle intimité que c'est en essayant de débrouiller l'histoire des Séleucides que BOUCHÉ-LECLERCQ s'était décidé jadis à écrire celle des Lagides, moins obscure et plus documentée. Mais aujourd'hui, fort des connaissances acquises par son long séjour à la cour des Ptolémées, rompu à la diplomatie de la période hellénistique, il a pu revenir aux notes qu'il avait amassées sur Séleucos Nicator et tous ses successeurs. Quoique légèrement aplanies, les difficultés devant lesquelles il avait reculé une première fois n'ont pas disparu. En suivant règne par règne les destinées des pays asiatiques pendant près de trois siècles, on se pose continuellement les mêmes questions. Comment ces souverains ont-ils pu lutter contre leurs voisins d'Égypte, contre la Macédoine où ils cherchaient à raviver leur propre puissance et dont ils redoutaient les prétentions à l'hégémonie, contre Rome aspirant à la conquête du monde? Comment sont-ils parvenus à maintenir l'unité d'un empire qui s'étendait de l'Inde à la mer Égée et du golfe Persique à la mer Caspienne? Comment, enfin, ont-ils réussi à concilier tant de civilisations différentes? A ces questions, le plan chronologique suivi par l'auteur ne permet de faire que des réponses momentanées et fragmentaires. Et cependant on se laisse prendre à l'intérêt des événements : on voit surgir deux personnages de premier plan, Séleucos I^{er} Nicator et Antiochos III le Grand; on voit les autres, les comparses, croupis dans une déchéance qui finit par la réduction de la Syrie en province romaine. On sent la dynastie ballottée sans cesse entre les deux solutions recommandées par le passé lointain des Achéménides, la suzeraineté sur des États vassaux à la manière de Cyrus ou la domination administrative de provinces sujettes selon le système de Darios. Enfin, peu à peu s'insinue dans l'esprit cette idée que l'établissement de cités grecques en Orient put bien répandre la civilisation hellénistique et contribuer à l'unité morale des nations, mais qu'elle fut aussi un ferment de dissolution ajouté à tant d'autres et activa le morcellement politique. « Il m'a paru », dit Bouché-Leclercq, « que les pages de cette histoire si tourmentée pourraient intéresser d'autres lecteurs que les érudits. » Il ne s'est pas trompé. Il offre, d'ailleurs, aux érudits un volume de discussions qui leur est spécialement réservé : on y constate sans peine qu'il n'affirme rien à la légère².

1. William Scott Ferguson, *Hellenistic Athens*, an historical essay. London, Macmillan, 1911, in-8°, xviii-487 p.

2. A. Bouché-Leclercq, *Histoire des Séleucides (323-64 av. J.-C.)* en deux

La publication des inscriptions d'Amorgos, de Ténos et de Délos a vivement attiré l'attention des historiens, depuis une quinzaine d'années, sur les Cyclades au III^e siècle, sur le rôle qu'elles jouèrent entre les ambitions rivales de l'Égypte, de la Macédoine et de Rhodes, sur les batailles navales dont elles furent l'enjeu, sur les personnages qui les firent passer d'une domination à une autre.

Le *koinon* des Nésiotes, ou confédération des Insulaires, était à peine connu avant les récentes découvertes de l'épigraphie. Depuis, il a été étudié par les historiens de la période hellénistique, Beloch, Niese et Bouché-Leclercq, par Delamarre à propos d'Amorgos, par Graindor à propos de Ténos, par les Déliens Homolle, Holleaux, Dürrbach et Pierre Roussel, enfin, à propos d'Antigone Gonatas, par Tarn. Le sujet valait un travail d'ensemble. W. KOENIG s'en est chargé dans une dissertation qui a surtout le mérite d'être complète, mais qui, au reste, ne manque pas totalement d'intérêt, quoique certaines de ses conclusions aient déjà été justement contestées. Sur l'origine de la confédération, l'accord est fait. On la croyait naguère créée par Ptolémée I^{er} en 308; mais, comme l'a montré Dürrbach, les fêtes instituées par un décret fédéral en l'honneur de Démétrios Poliorkète prouvent qu'Antigone organisa la confédération l'année même où il enleva Délos aux Athéniens (315/4). Une trentaine d'années plus tard, la défaite de Démétrios permit aux Lagides d'établir leur protectorat dans l'île. On admet généralement que la prépondérance de l'Égypte finit par les défaites de Cos et d'Andros. Malheureusement, les dates de ces batailles navales sont fortement discutées. Koenig adopte pour la première l'an 258 (Beloch et Ferguson : 256); pour la seconde, il se déclare avec Niese pour l'an 243 (Ferguson : 242; Beloch : 227). Au reste, il ne croit pas que la thalassocratie égyptienne ait succombé en une ni même en deux fois : il est, sur ce point, de l'opinion que soutenaient avant lui Homolle, Delamarre et Holleaux et que confirma en même temps que lui V. COSTANZI. D'après Koenig, la domination des Lagides s'affaiblit progressivement avant de disparaître; elle aurait encore subsisté, non seulement en 247, quand l'inscription d'Adoulis plaçait l'empire des Cyclades dans l'héritage de Ptolémée III, mais en 204, quand le traité secret entre Philippe V et Antiochos III abandonnait au roi de Macédoine les possessions égyptiennes de la mer Égée. Au protectorat égyptien se serait substitué, non pas aussitôt un protectorat macédonien, mais à la longue le protectorat rhodien, organisé en 200. Quant à l'hégémonie de

parties. Seconde partie : bibliographie, notes et éclaircissements, table chronologique, généalogies dynastiques, etc.; index général. Paris, Leroux, 1913-1914, in-8°, iv-485-729 p., avec 4 pl. et 2 cartes.

Rhodes, elle aurait survécu à la rude atteinte qu'elle reçut en 166, quand Délos fut cédée aux Athéniens. La suite des événements, telle qu'elle nous est présentée ici, n'emporte pas toujours la conviction. La puissance de la Macédoine s'est exercée dans les îles immédiatement après la bataille de Cos et, avec plus ou moins de vigueur, durant de longues années. D'autre part, Pierre ROUSSEL fait remarquer que les inscriptions sûrement relatives à la confédération datent toutes de la première moitié du III^e siècle. Enfin, aucun texte ne révèle l'action de Rhodes sur les îles après 166. — Les chapitres où Koenig décrit la constitution fédérale sont aussi complets que le comporte l'état des documents. L'assemblée (*synedrion*) est compétente dans les questions de paix et de guerre, de finances, de justice criminelle; elle décrète les fêtes fédérales et confère les distinctions honorifiques. Son bureau est constitué par les *prostatai*. Elle nomme le *tamias* ou trésorier. Le nésiarque qui fonctionne au temps du protectorat ptolémaïque n'est pas le président de la confédération, mais simplement l'amiral égyptien qui commande le contingent des îles, comme au temps du protectorat rhodien le « commandant des îles et des forces navales insulaires ». La confédération ne paie pas tribut, mais se rachète en certaines occasions des obligations militaires par une contribution de guerre ou *eisphora*. L'*épistate* est un commissaire envoyé extraordinairement dans les îles en cas de dissensions civiles¹.

La date des batailles de Cos et d'Andros, qui ont ruiné l'hégémonie ptolémaïque au profit d'Antigone Gonatas, a fait l'objet d'un autre travail qui a pour auteur un élève de Gaet. de Sanctis, mort prématurément, Emilio Pozzi. Il s'élève contre le scepticisme de Koenig à l'égard des fêtes politiques célébrées à Délos et y cherche, au contraire, les prémisses de sa démonstration. Les Ptolémaïa ont été fondés en 284, à l'avènement de Ptolémée II; les Philadelphias, en 268, en l'honneur d'Arsinoé Philadelphie; les Theurgésias en 246, à l'avènement de Ptolémée III. Or, dans l'intervalle, en 253, étaient fondés les Antigoneia et les Stratonikeia. Ici, ce n'est plus un avènement qui est fêté, c'est donc une victoire, et il en va de même des Paneia et des Sôtéria fondés en 245. Ces deux séries de fêtes étaient donc destinées à commémorer les deux grandes victoires d'Antigone Gonatas. La bataille de Cos fut livrée pendant la deuxième guerre

1. Werner Koenig, *Der Bund der Nesioten. Ein Beitrag zur Geschichte der Kykladen und benachbarten Inseln im Zeitalter des Hellenismus*. Dissert. inaug. Halle-Wittenberg. Halle, Wischan, 1910, in-8°, 98 p. — Cf. Vincenzo Costanzi, *Il dominio egiziano nelle Cicladi sotto Tolomeo Filopatore*, dans *Klio*, t. XI (1911), p. 277-283. — Pierre Roussel, *la Confédération des Nésiotes*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXV (1911), p. 441-456.

de Syrie (260-250), exactement en 254/3. La puissance de Ptolémée s'étant relevée en 252 et dominant de nouveau à Délos en 249, il fallut, pour l'abattre, la troisième guerre de Syrie (246-242) et la bataille d'Andros (243/2). Le protectorat macédonien s'exerce définitivement à Délos de l'an 245 à la bataille de Cynoscéphales (197). Reste pourtant à savoir si, un an après la défaite de Cos, les Ptolémées pouvaient avoir complètement rétabli leurs affaires dans les îles¹.

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, TARN les groupe autour de la personne d'Antigone Gonatas. Il n'y a rien de factice dans cette conception. Le fils du Poliorcète a été le second fondateur de la monarchie macédonienne et le défenseur de l'hellénisme contre la barbarie des Celtes; il a même été une sorte de Marc-Aurèle, moins l'austérité, un philosophe aimant à s'entourer de philosophes et de poètes. Comme il a joué son rôle sur la scène politique de 294 à 240, c'est plus d'un demi-siècle d'histoire grecque qu'il porte sur ses robustes épaules. Il faut le suivre, avec Tarn, disant adieu à sa jeunesse studieuse à l'âge de vingt-cinq ans et se jetant dans la mêlée des ambitions, d'abord pour seconder son père (294), puis pour le remplacer pendant sa captivité (286) et après sa mort (283). Vainqueur des Béotiens (292), il s'épuise à prendre Athènes (286-282) et se fait battre par Pyrrhus et par Ptolémée Kéraunos (280). A la veille de perdre la Grèce entière, il est sauvé par Corinthe et sauve la Grèce du pillage celtique par la victoire de Lysimacheia (277). Roi de Macédoine par le droit de l'épée, il fait de Pella sa capitale. Il impose la paix à Antiochos, enrôle les débris des bandes gauloises avec des pirates, reprend la Thessalie, empêche la Grèce de s'unir au profit des Ptolémées et, chef de la ligue thessalienne, domine l'Amphictyonie de Delphes. C'est trop de bonheur en un temps où tout succès soulève des rivalités. Pyrrhus, qui n'avait pu obtenir son concours pour l'expédition d'Italie, lui enlève la Macédoine (273); Ptolémée, maître de la mer, lui prend Athènes et l'Eubée. Mais il ne se laisse point abattre : il recouvre la Macédoine, laisse Pyrrhus se faire tuer dans Argos (372) et tient le Péloponèse à l'aide de tyrans dévoués à sa cause. En vain, dans la guerre de Chrémonides (266-262), une coalition se forme contre lui; il bat Areus II de Sparte à Corinthe, il bat Alexandre d'Épire, il s'empare d'Athènes après un long siège (262), il impose à Éphèse la paix de 261; quand Ptolémée entre en lice à son tour, il le harcèle par des intrigues qui l'amènent à traiter en 255. A ce moment, la position

1. Emilio Pozzi, *le Battaglie di Cos e di Andro e la politica marittima di Antigono Gonata*. Extrait des *Memorie della R. Accademia delle Scienze di Torino*, t. LXIII (1913). Torino, 1913, in-4°, 69 p.

d'Antigone est très forte. Il reçoit à sa cour une mission envoyée par le roi de l'Inde Asoka. Sa flotte fait respecter son autorité sur la mer Égée. Délos célèbre en son honneur des Antigoneia. L'alliance avec l'Épire et Antiochos II lui permet de défer l'Égypte. En 253, nouveau revirement : la révolte d'Alexandre, fils de Cratère, et la défection d'Antiochos enhardissent Ptolémée; la guerre s'engage. Cette fois, Antigone livre aux Égyptiens coup sur coup les batailles navales d'Andros et de Cos (246). Par la paix de 244, il devient le maître incontesté des îles. Il aurait dû mourir en pleine gloire; mais le « vieillard » survécut à sa génération et traina quelques années encore. Il vit son ancien allié Aratos surprendre Corinthe et renverser le régime des tyrans dans le Péloponèse; il fit déclarer la guerre à la ligue achéenne par les Étoliens et ne les soutint pas. Il mourut en 240/39, à un moment unique où tous les peuples de la Méditerranée étaient en paix. Dans ce résumé, on est souvent surpris de l'enchaînement imprévu des faits et de leur datation nouvelle. On remarquera, par exemple, les idées de Tarn sur la domination maritime de la Macédoine et sur les batailles de Cos et d'Andros. Si l'argumentation n'est pas toujours convaincante, du moins on doit se dire qu'elle est toujours très serrée. Et qu'on ne juge pas le récit d'après une indication sommaire et forcément ennuyeuse des conclusions; il est, en réalité, vif, alerte, parfois amusant, et contient nombre de pages brillantes et vraiment belles¹.

Une inscription trouvée à Thermos et publiée en 1906 par Sotiriadis porte un traité d'alliance conclu entre l'Acarnanie et l'Étolie. Aux termes de ce traité, les Étoliens renouent à la plus grande partie des conquêtes effectuées au IV^e siècle : l'Achéloos est reconnu comme frontière, sauf sur deux points. Les peuples contractants se concèdent réciproquement le droit de cité, de propriété foncière et de mariage. Celui des deux qui sera attaqué recevra de l'autre un secours de mille fantassins et de cent cavaliers dans les six jours et, s'il est nécessaire, de trois mille hommes dans les dix jours. Quels sont les événements qui ont déterminé cette alliance, évidemment dirigée contre les Épirotes, et, par suite, quelle en est la date? SWOBODA cherche entre 270 et 260; Ad. REINACH se décide pour l'année 273. Pozzi examine la question sous toutes les faces. Le *terminus post quem* est l'an 263, où Alexandre d'Épire, détrôné par Antigone Gonatas, rentre dans son royaume avec l'aide des Acarnaniens; le *terminus ante quem* est l'an 242, où l'Acarnanie est partagée entre l'Étolie et l'Épire. Dans cet intervalle, l'alliance

1. William Woodthorpe Tarn, *Antigonos Gonatas*. Oxford, Clarendon press, 1913, in-8°, XII-501 p.

des Étoliens avec les Acarnaniens doit être contemporaine de la révolte d'Alexandre, fils de Cratère, contre Antigone et se place ainsi vers 250-248¹.

L'histoire de la confédération thessalienne après 196, dans la période où, par la victoire de Cynoscéphales et la volonté de Flamininus, elle fut indépendante de la Macédoine et vassale de Rome, présentait bien des incertitudes, même après les travaux récents de Kroog et de Kip (voir t. CVIII, p. 109). Pour y voir plus clair, A. SOLARI a complété les renseignements fournis par les textes littéraires, peu sûrs et quelquefois contradictoires, par les données de l'épigraphie, de la numismatique et de l'archéologie. Il arrive, en suivant l'extension de la confédération, à déterminer les conditions politiques et juridiques des peuples qui en faisaient partie, Perrhèbes, Étéens, Maliens, Ænians, Dolopes, Magnètes, et à préciser ses relations changeantes avec l'Amphictyonie de Delphes (p. 1-85). Puis il décrit les institutions de la sympolitie et des cités particulières, en montrant à l'œuvre les magistrats fédéraux (*χοινοὶ ἄρχοντες*) et les tages locaux (p. 86-112)².

Malgré les obstacles qu'opposent à tout travail sur l'histoire de Delphes les obscurités de la chronologie (voir plus haut, p. 78), T. WALEK a fait un ouvrage méritoire sur l'Amphictyonie avant et pendant l'hégémonie étolienne. Il s'arrête à la paix de 189, qui met fin à la puissance de l'Étolie³.

Depuis que Marcel Dubois avait publié sa thèse sur *les Ligues étolienne et achéenne*, c'est-à-dire depuis trente ans, l'histoire des deux confédérations avait été entièrement renouvelée par l'épigraphie. Cependant, sur la confédération achéenne on ne possédait pas d'ouvrage complet. Cette lacune a été comblée en 1913 par Swoboda, dans des chapitres particulièrement étudiés de ses *Staatsaltertümer* (voir plus loin, *Institutions*), et en 1914 par un Italien qui s'était déjà occupé de la confédération péloponésienne, G. NICCOLINI. Le livre de ce dernier inaugure une *Biblioteca degli Studi storici* dont s'enrichit la revue de Pais, à l'imitation des *Studi di storia antica* de Beloch. Ce livre est bien fait et sera très utile. L'auteur ne dissimule aucune des difficultés que présente encore le

1. H. Swoboda, *Zur Geschichte von Akarnanien*, dans *Klio*, t. X (1910), p. 397-405. — Adolphe Reinach, *Un monument delphien. L'Étolie sur les trophées gaulois de Kallion*, dans le *Journal international d'archéologie numismatique*, 1911, p. 177-240, fig. 1-4, pl. V. — Emilio Pozzi, *Il trattato d'alleanza tra l'Acarnania e l'Étolia*, dans les *Atti della R. Accademia delle Scienze di Torino*, t. XLVII (1911-1912), p. 222-240.

2. Arturo Solari, *la Lega tessalica*. Pisa, Mariotti, 1912, in-8°, 132 p.

3. T. Walek, *Die delphische Amphictyonie in der Zeit der aitolischen Herrschaft*. Berlin, Ebering, 1912, in-8°, 191 p.

sujet et n'a pas la prétention de les vaincre toutes. Une partie narrative suit les destinées de la confédération depuis le v^e siècle jusqu'en 146. Aux institutions et à la chronologie sont consacrés les deux derniers chapitres. Le reproche le plus grave qu'on puisse adresser à Niccolini c'est de céder à la tentation de faire valoir le sujet de son étude en attribuant le mérite de la nouveauté à la confédération achéenne. S'il ne faut pas confondre la ligue occasionnelle ou *συμμαχία* avec la fédération permanente ou *συμπολιτεία*, il est pourtant indéniable que la Béotie, par exemple, n'a pas attendu l'exemple de l'Achaïe pour faire connaître à la Grèce le régime fédéral. Ce qui est vrai, c'est que les Achéens insuffirent à l'institution un esprit nouveau¹.

X. INSTITUTIONS. — La dernière édition des *Staatsaltertümer*, dans le manuel de Hermann, a été commencée par Thumser ; elle devait être continuée, pour les cités autres qu'Athènes et Sparte, par Szanto. Mais, après la mort prématurée du savant Bohémien, c'est son compatriote Swoboda qui s'est acquitté de cette mission. Il se trouvait devant une tâche horriblement ardue : réunir en un volume aisément abordable pour tous les lecteurs ce qu'on peut savoir sur les innombrables constitutions de la Grèce antique, il y avait de quoi faire reculer les plus hardis. Il fallait être épigraphiste et numismate autant qu'historien ; à cet égard, Swoboda avait fait ses preuves dans plusieurs articles qui préparaient son ouvrage. Il fallait aussi se restreindre dans le développement des questions qu'on connaissait le mieux et se décider dans celles qu'on examinait pour la première fois ; Swoboda a eu cette maîtrise de soi-même et cette audace. Il a réussi brillamment. Ses recherches l'ont mené à des idées personnelles ; sa sagacité lui a fait adopter le plus souvent les thèses les plus vraisemblables et les plus cohérentes. A tous ses autres mérites, il joint une remarquable clarté. Dans la première partie, il traite d'abord de la cité en général, puis des différentes formes de gouvernement, aristocratie et oligarchie, aïsymnétie et tyrannie, démocratie. Dans la seconde, il décrit le régime des colonies. La troisième est consacrée aux confédérations : c'est la plus originale et la plus importante, comme il convient dans un livre qui devait être composé par Szanto et qui l'est par un autre habitant des pays danubiens. Grâce à Swoboda, on pourra se dispenser, pour tout rensei-

1. Giovanni Niccolini, *la Confederazione achea* (*Biblioteca degli Studi storici*, I. Supplemento agli *Studi Storici per l'Antichità Classica*, vol. VI). Pavia, Mattei, 1914, in-8°, xii-348 p.

gnement sur les *civitates minores*, de recourir au Gilbert, à qui trente ans d'âge avaient mis bien des rides¹.

L'attention commence à se porter sur les origines des institutions lacédémoniennes et sur le secours que l'historien peut demander à l'ethnographie pour voir clair dans cette question. M. P. NILSSON a montré que les coutumes des Spartiates n'ont pas cessé après la conquête de ressembler à celles des peuplades primitives. De ce point de vue, il examine les classes où les citoyens sont rangés d'après leur âge, les repas en commun, le mariage, la communauté des biens et la pratique du vol enseignée aux enfants, la nudité dans les exercices de gymnastique, etc.². — JEANMAIRE étudie spécialement la cryptie. Avec une dialectique faite d'érudition, où chaque argument est un rapprochement, il montre dans les phases de l'éducation spartiate autant d'initiations, dont la cryptie est la dernière. Le jeune homme, après une période de retraite, accomplit un rite sanglant pour mériter de prendre place parmi les guerriers³.

Depuis que dominant en Allemagne les idées d'Ed. Meyer, on y remarque une tendance de plus en plus forte à regarder les tribus, les phratries et les *génè* comme des divisions et des subdivisions créées par les pouvoirs publics dans la cité déjà complètement formée. BOLKESTEIN réagit contre cette théorie et revient à l'idée qui a eu pour principal défenseur en France Fustel de Coulanges. Voici ses conclusions. 1° Les tribus « ioniennes » préexistaient à l'établissement des Grecs en Asie. Or, les Grecs se sont établis en Asie vers la fin de l'époque mycénienne. Donc la formation des tribus date de la période prémycénienne. 2° Si les tribus étaient des circonscriptions administratives de l'Attique créées consciemment par les hommes et, par conséquent, contemporaines du synécisme, il faudrait placer ce synécisme avant la fin de l'époque mycénienne. Or, le synécisme, l'union de l'Attique sous la direction d'Athènes, eut lieu au plus tôt au VIII^e siècle. Donc les tribus « ioniennes » ne sont pas une institution voulue et artificielle, mais une organisation d'une antiquité immémoriale, une formation « naturelle »⁴.

L'histoire politique d'Athènes que Gaetano DE SANCTIS a publiée

1. K. F. Hermann's *Lehrbuch der griechischen Antiquitäten*. Erster Bd. : *Lehrbuch der griechischen Staatsaltertümer*. Dritte Abteilung. 6^{te} Auflage, von Heinrich Swoboda. Tübingen, Mohr (Paul Siebeck), 1913, in-8°, xvi-506 p.

2. M. P. Nilsson, *Die Grundlagen des spartanischen Lebens*, dans *Klio*, t. XII (1912), p. 308-340.

3. H. Jeanmaire, *la Cryptie lacédémonienne*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XXVI (1913), p. 121-150.

4. H. Bolkestein, *Zur Entstehung der « ionischen Phylen »*, dans *Klio*, t. XIII (1913), p. 424-450.

jadis sous le titre d'Ἀρχαί a été remaniée dans une seconde édition. Dès son apparition, cet ouvrage avait frappé les connaisseurs par une érudition de bon aloi, par une argumentation souple et fine, par la fermeté logique des généralisations. L'auteur n'a fait que développer encore ses qualités. Sans faire étalage de ses connaissances, il laisse voir qu'il a lu à peu près tout ce qui a paru d'intéressant sur son sujet; il en a nourri ses notes et a été amené à donner son avis sur un certain nombre de points controversés dans des appendices solidement charpentés. Les discussions sont menées avec plus d'aisance et de clarté que jamais. Mais surtout les conclusions synthétiques ont pris le pas sur les recherches minutieuses; elles s'en dégagent, sans jamais être en l'air. Au lieu d'une étude critique sur les traditions des anciennes Athènes, nous avons véritablement une histoire de l'État athénien, tel qu'il s'est formé et transformé au milieu des conflits sociaux causés par les besoins économiques et les passions politiques. L'auteur a vu que, pour suivre l'évolution jusqu'à son terme naturel, il ne devait pas s'arrêter au moment où la réforme de Clisthènes fit triompher pour la première fois la démocratie; il a poussé jusqu'aux temps où le principe de la souveraineté populaire produisait ses dernières conséquences; il a écrit deux chapitres nouveaux, l'un sur Thémistocle et l'impérialisme athénien, l'autre sur Périclès et la victoire définitive des démocrates. Il va sans dire que dans un si gros volume, si plein de choses, les idées personnelles — elles abondent — ne rencontreront pas toutes une adhésion sans réserve. On peut, par exemple, s'inscrire en faux contre les opinions de l'auteur sur les rapports de la phratrie et du génos, sur l'origine des thesmothètes, sur le tirage au sort des magistratures, sur la création des nomothètes par Clisthènes. Mais, en général, on admirera la vigueur de ses jugements et la netteté de ses portraits¹.

De ce bel ouvrage, Adolphe REINACH a fait un compte-rendu qui a pris les proportions d'un fort mémoire. Il présente l'état des questions relatives aux institutions athéniennes et indique les solutions qui lui agréent. Il y a beaucoup à prendre, beaucoup à contester aussi dans cette recension synthétique².

LEDL s'est également livré à la critique des sources relatives à l'histoire constitutionnelle d'Athènes en vue d'une étude systéma-

1. Gaetano de Sanctis, Ἀρχαί, *Storia della repubblica ateniese* (Biblioteca di Scienze moderne, n° 58, 2da edizione riveduta ed accresciuta. Torino, Bocca, 1912, in-8°, xii-508 p.).

2. Adolphe Reinach, *Athènes, les origines de l'État athénien*. Extrait de la *Revue de synthèse historique*, 1912. Paris, Cerf, 1912, in-8°, 85 p.

tique sur ses institutions. La question qu'il traite le plus longuement est celle de la liste des rois. Elle est d'une importance capitale, en effet, pour qui veut connaître la chronologie de la période la plus reculée et les rapports de la royauté primitive avec les magistratures postérieures. Les généalogies données par Hérodote, qui a probablement pour source Hécateé, et par Hellanicos permettent de distinguer sur le marbre de Paros deux systèmes, dont l'un est celui de l'Atthis traditionnelle et dont l'autre s'est grossi d'additions successives. En élaguant les superfétations, on constate que la liste officielle des éponymes annuels remonte jusqu'à l'an 686/5 et commence par le nom de Léocratès et que, par conséquent, il n'a jamais existé d'archontat décennal. La liste des Médontides, qui va depuis Médon et son fils Acastos jusqu'à Hippoménès, est la seule qui soit authentique; mais elle porte, à la suite des rois absolus, les rois élus à pouvoirs simplement religieux. En examinant de près la prétendue constitution de Dracon, Ledl donne une opinion personnelle sur l'origine de ce document apocryphe. Ce document rappelle certainement, comme on sait, les circonstances politiques et économiques de la fin du v^e siècle; mais tout indique que les Quatre-Cents ne le connaissaient pas encore. S'il présente de grandes ressemblances avec le projet de constitution qu'ils patronnèrent en 412/1, les différences sont profondes; et les deux actes ne peuvent provenir d'une source commune. Tandis que le « projet » dénote une tendance violemment oligarchique, la « constitution de Dracon » se rapproche davantage de la tradition démocratique. C'est une fiction historique qui a pour but de recommander aux Athéniens la constitution élaborée par Thémistocle en 411/0 et de faire passer l'œuvre de l'oligarchie modérée pour une reproduction de la *πάτριος πολιτεία*. L'attentat de Cylon, que Sanctis voudrait ramener après Solon, doit garder sa date traditionnelle, et la punition des sacrilèges suivit de près leur faute; car ils sont désignés dans l'acte d'amnistie édicté par Solon. Le Conseil des Quatre-Cents, dont Aristote et Plutarque attribuent la création à Solon, a fonctionné, en effet, au vi^e siècle; c'est lui, et non pas le Conseil des Cinq-Cents, créé aussitôt après par Clisthènes, qui a dirigé la défense de l'Attique contre le roi de Sparte Cléomènes. Il n'y a pas non plus d'objection sérieuse à faire valoir contre les historiens anciens qui regardaient Solon comme le fondateur du Conseil aréopagitique. Mais, au fond, Solon s'est borné à démembrement la boule primitive, qui cumulait à Athènes, comme dans la cité homérique, les pouvoirs politiques et judiciaires. Pour la nomination des magistrats, Ledl distingue plusieurs périodes. Sous le régime aristocratique, les choix des nobles étaient ratifiés par l'assemblée du peuple,

qui n'intervenait réellement qu'en cas de désaccord. Après Solon, les archontes étaient élus, les bouleutes tirés au sort. La réforme de 487/6 fit prévaloir le système de la κλήρωσις ἐκ προκρίτων, qui consistait en un tirage au sort parmi des candidats désignés par les demes ou les tribus. Au temps d'Aristote, ce système ne servait plus qu'à la nomination des bouleutes, et les magistrats étaient soumis au tirage au sort pur et simple. — La science de Ledl est parfois en défaut. Il ne tire point parti, par exemple, de la *kyrbis* de Chios, qui nous apprend l'existence de deux boulai dans les villes d'Ionie vers l'époque de Solon. Ses raisonnements laissent parfois à désirer. Ainsi, on ne le suivra pas dans toutes ses déductions sur la question du tirage au sort. Mais il connaît bien les questions qu'il traite, et son argumentation est aussi juste que son exposition paraît claire¹.

L'organisation du secrétariat dans les institutions athéniennes est une question d'une importance capitale pour l'épigraphie, la chronologie et l'histoire intérieure; car les secrétaires remettaient aux lapicides les documents à graver sur les stèles, leur nom datait les actes publics, leur compétence maintenait l'unité et la continuité de la vie administrative au milieu des vicissitudes politiques. Après les intéressantes recherches de Penndorf, de Wilhelm et de Ferguson, il y avait lieu à un travail d'ensemble sur ce sujet. Deux auteurs s'en sont chargés simultanément : SCHULTESS, dans l'article *Grammateis* de la *Realencyclopädie*, et Maurice BRILLANT, dans un fascicule de la *Bibliothèque de l'École des Hautes-Études*. Les conclusions de Brillant ne concordent pas toujours avec celles de Schultess; elles ont déjà soulevé et souleveront encore des controverses. Ce n'est pas étonnant; car les difficultés à vaincre sont redoutables : contradictions entre Aristote et les textes épigraphiques, terminologie ambiguë qui désigne la même institution par des noms différents et couvre des choses diverses de noms presque identiques. Cependant, les résultats où est arrivé Brillant méritent de retenir l'attention. Il fait entre les γραμματεῖς une distinction essentielle : les uns sont des secrétaires investis d'une haute magistrature; les autres, des scribes salariés qui n'ont même pas besoin d'être des hommes libres. En tête de la première catégorie, se place le secrétaire d'État, directeur des archives. A l'origine, il est élu pour une prytanie, sous le nom de γραμματεὺς τῆς βουλῆς. Entre 368/7 et 363/2, il est tiré au sort pour l'année entière, et, par la malice du hasard qui préside aux découvertes épigraphiques, c'est à l'époque

1. Artur Ledl, *Studien zur älteren athenischen Verfassungsgeschichte*. Heidelberg, Winter, 1914, petit in-8°, vii-422 p.

où la charge cesse d'être exercée *κατὰ προταναίαν* qu'apparaît la désignation, qui survit à la période précédente, de *γραμματεὺς κατὰ προταναίαν*. En 352/1 commence à jouer la « loi de Ferguson » ; d'année en année, on suit l'ordre officiel des tribus pour la nomination du secrétaire. Un moment, après la révolution oligarchique de 322, le *γραμματεὺς κατὰ προταναίαν* est subordonné à un *ἀναγραφεὺς* pris dans les familles riches. Rétabli dans sa dignité par la démocratie, il prend successivement les noms de *γραμματεὺς τῆς βουλῆς*, *γραμματεὺς τοῦ δήμου* (de la fin du iv^e siècle au milieu du iii^e) et *ὁ ἐπὶ τὸ βῆμα* (après l'ère chrétienne). Le secrétaire d'État a pour subordonné un fonctionnaire tiré au sort qu'Aristote appelle *ὁ ἐπὶ τοὺς νόμους* et qui a pour titre officiel *γραμματεὺς ἐπὶ τὰ ψηφίσματα*. Bien loin derrière ces deux personnages se tiennent les employés de la seconde catégorie, entre autres le *γραμματεὺς τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου* ; on se souvient des traits décochés par Démosthènes à Eschine pour avoir exercé ce métier. En somme, si certaines affirmations de Brillant laissent subsister un sentiment de doute et de gêne, il faudra de fortes raisons pour les contredire ; car elles sont toutes fondées sur une étude extrêmement minutieuse des textes¹.

Les révolutions athéniennes dans le dernier quart du iv^e siècle et particulièrement l'institution des nomophylaxes, qui en est sortie, ont attiré l'attention de FERGUSON et de G. DE SANCTIS. L'un attribue la première conception de cette magistrature à Démétrios de Phalère et la date de 318². L'autre établit que les nomophylaxes furent créés entre 329/8, la date la plus vraisemblable qu'on puisse assigner à la *Πολιτεία* d'Aristote, qui ne les connaît pas encore, et l'année où furent prononcés les discours de Dinarque *contre Himérais* et *contre Pythéas*, les plus anciens documents qui les mentionnent. Seulement, la date communément admise pour ces discours, 324/3, place l'origine des nomophylaxes à une époque tranquille où ils n'ont que faire. De Sanctis ramène les discours et l'institution dont ils attestent l'existence à l'an 322/1. La réaction qui suivit la guerre Lamiaque cadre bien, en effet, avec une charge destinée à rendre inutile la démocratie *graphè paranomôn*³.

Sur les vases, textes en mains, A. PLASSART suit l'histoire des

1. Maurice Brillant, *les Secrétaires athéniens* (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, section des sciences historiques et philologiques, fasc. 191). Paris, Champion, 1911, in-8°, XXI-148 p.

2. William Scott Ferguson, *The laws of Demetrius of Phalerum and their guardians*, dans *Klio*, t. XI (1911), p. 265-276.

3. Gaetano de Sanctis, *I nomophylakes d'Atene*, dans les *Entaphia in memoria di Emilio Pozzi*, p. 1-14.

archers athéniens, et il fournit un modèle d'après lequel on pourrait étudier plusieurs questions d'organisation militaire. Athènes n'a pas eu seulement ces archers scythes de condition servile qui sont bien connus pour avoir formé un corps de police depuis l'an 476 jusqu'à la fin de la guerre du Péloponèse. Après la bataille de Marathon, elle voulut avoir aussi dans son armée des troupes d'archers régulièrement organisées. Longtemps auparavant les hoplites et les cavaliers se faisaient déjà accompagner d'*hyperetai*, valets armés de l'arc, mais à peu près dénués de valeur tactique. Ils formèrent des bataillons d'archers à pied, les *toxotes*. Ce n'étaient pas des esclaves, mais des thètes. Leur nombre fut porté à 1200 entre 445 et 438. A ce moment, la réorganisation de la cavalerie eut pour conséquence la création d'archers montés, citoyens et métèques, les *hippotoxotes*. Après l'expédition de Sicile, le manque d'hommes amena le remplacement des citoyens par des mercenaires dans les bataillons d'archers à pied; au commencement du IV^e siècle, les archers à cheval eurent pour successeurs les *prodromoi*. Si les conclusions de Plassart semblent se justifier dans l'ensemble, la dernière au moins n'est juste que si on la rejette assez avant dans le IV^e siècle; car le discours de Lysias contre *Théozotidès*, dont un fragment a été découvert dans les *Papyrus d'Ilbeh* (t. I, p. 49 et suiv.), mentionne un décret relatif à une guerre postérieure à 403 et portant la solde des hippotoxotes de 2 à 8 oboles¹.

Puisque nous parlons des archers, nous tenons à mentionner ici, sans pouvoir l'analyser à cause de son caractère purement archéologique et technique, un bon mémoire de BULANDA sur l'arc et la flèche chez les peuples orientaux et chez les Grecs².

Si nous sortons d'Athènes, nous ne trouvons presque aucun travail à signaler sur les institutions dans le reste de la Grèce avant d'arriver à l'Égypte ptolémaïque. Pourtant on ne saurait trop multiplier les monographies locales comme celles qu'ont écrites, il y a déjà quelque temps, Pridik sur Kéos, Geyer sur l'Eubée et Graindor sur Skyros. Dans cette catégorie se range un seul opuscule nouveau, celui de Th. SAUCIUC sur Andros. Nous en avons déjà signalé la partie géographique et l'appendice épigraphique (voir plus haut, p. 3 et 46). Il contient encore un récit histo-

1. A. Plassart, *les Archers d'Athènes*, dans la *Revue des Études grecques*, t. XXVI (1913), p. 151-213, avec 10 fig. dans le texte.

2. Edmund Bulanda, *Bogen und Pfeil bei den Völkern des Altertums* (*Abhandlungen des archäologisch-epigraphischen Seminars der Universität Wien*, hrsg. von E. Bormann und E. Reisch, Neue Folge, II. Heft). Wien-Leipzig, Holder, 1913, gr. in-8°, v-136 p., avec 85 fig. dans le texte.

rique (p. 49-96) et un aperçu des antiquités politiques et religieuses (p. 97-126). — Mentionnons aussi, comme ayant rapport avec les antiquités militaires, le travail de Fr. KRISCHEN. Chargé par la commission allemande des fouilles de Milet d'étudier, avec M. K. Lyncker, les ruines d'Héracléia du Latmos, Krischen a laissé son compagnon relever le plan de la ville et de l'enceinte et a consacré deux ans à examiner les fortifications. De ces observations locales, il a passé à une comparaison générale avec les remparts et les tours des villes grecques. Son essai est ainsi un essai fort instructif sur l'art de la fortification dans l'antiquité¹. — Et c'est tout, nous n'avons plus qu'à passer en Égypte.

Les institutions municipales de l'Égypte ptolémaïque ont fait l'objet d'une étude approfondie : le labeur consciencieux de P. JOUGUET a produit une œuvre magistrale². Nous ne céderons pas au plaisir d'en parler longuement, comme elle le mérite, parce qu'elle a déjà été présentée aux lecteurs de la *Revue historique* (voir t. CXIII, p. 337-338). Nous voulons cependant constater qu'elle conserve toute sa valeur après la publication des *Dikaiomata*, qui ont tellement enrichi la documentation sur Alexandrie (voir plus haut, p. 59). C'est le plus bel hommage qu'on puisse rendre à la méthode prudente de Jouguet et à son horreur des hypothèses, ce doit être pour lui la plus douce récompense de sa probité scientifique, que l'apparition de textes nouveaux complète les résultats qu'il a obtenus sans en infirmer aucun. — La même observation s'applique aux conjectures qu'on a pu former sur telle ou telle question traitée par lui. Par exemple, Jouguet s'est trouvé plusieurs fois en présence d'une classe que les papyrus et les inscriptions appellent « les 6,475 ». Il ne s'est pas demandé d'où venait ce nombre extraordinaire, parce que ses sources ne lui donnaient là-dessus aucun renseignement manifeste. J'ai essayé dans un article postérieur de montrer ce que sont ces 6,475. Un texte de Hibeh (n° 28) nous apprend que la cité se composait de 720 phratries réparties en cinq tribus. A raison de dix membres par phratrie, le nombre des citoyens était de 7,200. Si l'on déduit les 725 chefs de phratrie et de tribu, il reste 6,475 simples citoyens. Il faut donc se figurer une constitution qui donne le premier rang aux 6,475 citoyens de plein droit et à leurs chefs, et qui laisse un droit de cité inférieur aux

1. Fr. Krischen, *Die Befestigungen von Herakleia am Latmos*. Berlin, Sitzenfeld, 1912, in-8°, 74 p., avec 12 pl.

2. Pierre Jouguet, *la Vie municipale dans l'Égypte romaine*. Thèse de doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Fontemoing, 1911, in-8°, XLII-494 p.

« Alexandrins non encore inscrits dans un dème¹ ». Les 6,475 ont également attiré l'attention de Gerhard PLAUMANN². Ne faut-il pas qu'on essaie quelquefois de discerner dans les documents ce qu'ils ne disent pas explicitement? Mais de ces recherches non plus l'ouvrage de Jouguet n'a rien à craindre.

L'administration des Lagides a donné lieu à des travaux de valeur fort inégale. De Victor MARTIN on a un bon mémoire sur les épistratèges, pour lequel nous renvoyons au compte-rendu paru t. CXIII, p. 108³. — Même après les travaux de Bouché-Leclercq et de Beloch, il était utile d'étudier de près les fonctionnaires et officiers envoyés par les Lagides dans les provinces extérieures. D. COHEN aura donc eu le mérite d'aborder un sujet intéressant, de poser les nombreux problèmes soulevés par les inscriptions. Il examine successivement les stratèges ou gouverneurs (dont vingt-trois connus en Crète), les chefs militaires (hégémones, phrourarchoi, etc.), les agents du fisc, les prêtres des Lagides et quelques magistrats aux attributions spéciales. Malheureusement, on relève dans ce mémoire des interprétations erronées, des conclusions téméraires, et l'on est amené à se demander si plusieurs des questions qui paraissent éclaircies au premier abord ne restent pas à élucider⁴.

A. STEINER est un débutant qui doit encore apprendre à travailler. Le sujet de sa dissertation est toutefois bien choisi. Il cherche dans l'administration ptolémaïque les origines de la fiscalité romaine, en montrant dans la séparation du βασιλικόν et de Ἰῶδιος λόγος le principe qui a fait créer par les empereurs le *fiscus* à côté de l'*aerarium*⁵.

BIEDERMANN a fait un travail consciencieux sur la fonction de scribe ou greffier royal (βασιλικὸς γραμματεὺς). En groupant les titulaires connus, il montre qu'il en existait plusieurs par nome à l'époque ptolémaïque. Ils n'étaient pas établis chacun dans sa circonscription, mais formaient un collège. On les voit employés dans

1. Gustave Glotz, « Les 6475 » dans les cités grecques d'Égypte, dans la *Revue archéologique*, 1911, t. II, p. 256-263.

2. Gerhard Plaumann, *Die ἐν Ἀρσινόιτῃ ἄνδρες Ἕλληνας 6475*, dans l'*Archiv für Papyrusforschung*, t. VI (1913), p. 176-183.

3. Victor Martin, *les Épistratèges. contribution à l'étude des institutions de l'Égypte gréco-romaine*. Thèse présentée à la Faculté des lettres et des sciences sociales de Genève. Genève, Georg, 1911, in-8°, xii-201 p.

4. D. Cohen, *De magistratibus aegyptiis externis Lagidarum regni provincias administrantibus*. Haag, Levisson, 1912, in-8°, xii-114 p.

5. Alfons Steiner, *Der Fiskus der Ptolemäer. I: Seine Spezialbeamten und sein öffentlich-rechtlicher Charakter*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, iv-66 p.

les bureaux de l'administration financière, du cadastre, des monopoles, des fermes, des travaux publics, du transport des grains, des corvées. Ils n'avaient pas à prendre de décisions dans les affaires dont ils s'occupaient. C'est ainsi que, dans l'adjudication des biens confisqués, ils étaient chargés des écritures; la direction des enchères leur échappait. Ils tenaient donc une place modeste dans la hiérarchie. Jusqu'en 50 av. J.-C., ils étaient subordonnés à l'oïconomos; ils le furent ensuite au stratège¹.

Le bel ouvrage que Jean LESQUIER a publié sous ce titre : *les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, a pour source presque unique les papyrus grecs. Aussi toutes les parties du sujet n'ont-elles pas pu être traitées avec une égale ampleur. L'armée des Lagides comprenait, outre la garde royale, une milice indigène, des groupes mercenaires et des corps que l'auteur définit d'un terme ambigu les « réguliers » et qui sont les clérouques; mais les lacunes de la documentation ne permettent d'étudier en détail que l'histoire des clérouques au III^e et au II^e siècles. Du moins Lesquier manie-t-il ses textes avec une science et une sûreté telles qu'il en dégage une quantité incroyable de faits ou d'arguments nouveaux. Les clérouques ne forment proprement ni une armée active ni une armée territoriale, mais une armée active en disponibilité. Créée sur le modèle macédonien et à l'exclusion des indigènes, cette troupe paraît avoir été la force principale des premiers Ptolémées. Mais lors des guerres de Syrie, sous Philopator, les ministres Agathoclès et Sôsibios durent faire appel à la masse des indigènes, et c'est avec leur concours que fut remportée en 218 la victoire de Raphia. A partir de ce moment, les héritiers de la caste militaire qui avaient servi les anciens pharaons, les Égyptiens pur sang qui depuis l'arrivée des Grecs étaient relégués dans la police et la marine, fournirent un nombre de soldats toujours croissant, qui furent armés à la macédonienne et organisés en phalanges. Le nationalisme releva la tête et, enhardi, fomenta des émeutes. Tandis que les indigènes reprenaient goût à la carrière des armes, les clérouques tendaient à perdre leur caractère militaire et à constituer tout simplement une classe sociale. A l'origine, chacun d'eux avait reçu un lot de terre, un « cléros », dont il avait la jouissance à condition de rester sa vie durant au service du roi et sur laquelle le roi conservait un droit éminent. Ses fils héritaient de son ethnique; ils étaient Macédoniens, Perses ou Crétois comme lui; ils recevaient une éducation militaire

1. Erhard Biedermann, *Studien zur ägyptischen Verwaltungsgeschichte in ptolemäisch-römischer Zeit. Der βασιλικός γραμματεὺς*, Berlin, Weidmann, 1913, in-8°, xi-123 p.

à titre d' « épigones » (τῆς ἐπιγονῆς). Le père mort, l'un d'eux était choisi par l'État pour lui succéder dans ses obligations et dans sa tenure. Longtemps la fin du service entraîne la reprise du bénéfice par la couronne. Vers 238-217 commence une deuxième période : l'État séquestre les biens du clérouque décédé jusqu'à ce que le fils du clérouque se fasse inscrire dans le délai prescrit, c'est-à-dire que le bénéfice est devenu héréditaire en ligne directe. Enfin, au 1^{er} siècle av. J.-C., le droit de succession s'étend à tous les consanguins. Ainsi, peu à peu, de tenure qu'il était, le cléros devient propriété. Voilà quelques-uns des résultats auxquels est arrivé Lesquier. Ils suffisent à montrer l'intérêt de son livre; mais, presque à chaque page, on relèverait un détail nouveau, une observation personnelle. Que toutes les conclusions ne soient pas incontestables, que plusieurs soulèvent de nouveaux problèmes, il n'en pouvait être autrement. Mais nous avons là une œuvre de science profonde et prudente, qui fait grand honneur à l'auteur et qui remplacera pour un long temps tous les travaux sur le même sujet¹.

XI. DROIT. — Par une ironie du sort, peu avant la grande guerre qui ensanglante le monde, deux hommes de bonne volonté se sont attachés à étudier l'arbitrage international dans la Grèce antique. C'est un sujet qu'avaient déjà traité jadis Sonne et Victor Bérard, mais dont les découvertes épigraphiques avaient, sinon renouvelé l'aspect général, du moins fortement grossi la documentation.

Le premier de ces travaux inaugure les *Publications de l'Institut Nobel* et a pour auteur A. REBER, qui l'a fait traduire en français par Synnestvedt. Il commence par un exposé analytique de quatre-vingt-un cas connus, arbitrages réels, traités ou contrats d'arbitrage, propositions unilatérales ou projets bilatéraux d'arbitrage, le tout rangé par ordre chronologique, depuis la période légendaire des guerres entre Sparte et la Messénie jusqu'au commencement du 1^{er} siècle av. J.-C. De ces documents, l'auteur tire ensuite des conclusions historiques et juridiques. Avant les guerres médiques et après le commencement du 4^{ème} siècle, la Grèce, avec son système d'États équilibrés, présente un terrain favorable seulement à l'arbitrage compromissoire. Même l'Amphiclyonie pylæo-delphienne n'intervenait pas entre les cités à titre de tribunal obligatoire et permanent. Cette idée d'un tribunal permanent, chargé d'appliquer un droit uniforme, Périclès tenta de la faire adopter par tous les États

1. Jean Lesquier, *les Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*. Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Leroux, 1911, in-8°, xviii-383 p.

helléniques. Il échoua. Du moins, les traités conclus entre Athènes et Sparte de 445 à 421, entre Sparte et Argos en 418 renfermèrent des clauses pour la solution pacifique des différends pouvant surgir entre les parties contractantes. Mais ces clauses n'empêchèrent pas de nouvelles guerres; elles furent tout au plus capables de les retarder. A l'époque hellénistique, lorsque les traités d'arbitrage permanent entre les cités se multiplièrent, il ne semble pas qu'ils aient eu une plus grande efficacité: les moyens de contrainte extérieure faisaient défaut. Même dans les grandes ligue du v^e siècle, dans la ligue péloponésienne et dans la ligue attico-délienne, les litiges étaient vidés moins par des arbitrages impartiaux que par les ordres de la puissance dirigeante. Il fallut la domination macédonienne, la formation des grandes monarchies et plus tard l'intervention du sénat romain pour qu'une volonté souveraine imposât aux cités, devenues de simples municipalités, la solution pacifique des conflits sans cesse renaissants, sans réussir pourtant à faire prévaloir le principe d'obligation. C'est seulement à l'intérieur des grandes confédérations qu'on parvint à organiser l'arbitrage permanent et obligatoire: en Béotie, en Acarnanie, en Crète et en Ionie fonctionnèrent des tribunaux permanents; les ligue achéenne et étolienne constituaient une cour spéciale chaque fois qu'il en était besoin. On voit les confédérations elles-mêmes se présenter à l'arbitrage comme parties, aussi bien que les cités. Les différends soumis à une décision arbitrale sont d'ordre varié, mais portent le plus souvent sur des questions de frontières. Les juges désignés sont tantôt des particuliers, tantôt des princes, tantôt des corps tels que l'Amphictyonie de Delphes, le synédrium panhellénique, le sénat romain; ces juges, surtout dans le dernier cas, peuvent transférer leurs pouvoirs à des délégués. Mais, ordinairement, les villes en désaccord s'en réfèrent à une tierce ville qui constituait un tribunal extraordinaire, pris parmi ses citoyens, ou s'en remettait à un seul d'entre eux. Les compromis à fin d'arbitrage étaient généralement rédigés par écrit avec le plus grand soin: il s'agissait non seulement de choisir l'arbitre et de déterminer ses pouvoirs, mais d'obliger les parties à comparaître devant lui et à exécuter sa sentence, quelquefois sous peine d'amende. La procédure variait selon la composition du tribunal et selon l'espèce de l'affaire. Elle était réglée par les juges d'accord avec les représentants des parties, qui se faisaient assister d'avocats. Si l'une des parties faisait défaut, le jugement pouvait exceptionnellement être rendu par contumace. Les juges tentaient souvent de concilier les parties, avant d'en arriver à un jugement formel. La sentence devait naturellement être basée sur les règles de droit communément

admises par les peuples helléniques. L'arbitrage international, qui tend à consolider le droit des gens, en suppose donc l'existence. Il y avait des principes reconnus par tous les États autonomes, qui formaient ainsi une société des nations. Ces principes et, par suite, la pratique de l'arbitrage international pouvaient même s'étendre peu à peu à la barbarie hellénisée, ce qui explique la convention d'arbitrage intervenue vers 360 entre la ville de Phasélis et le satrape Mausole. Si le jugement rendu ne trouvait de sanction que dans la conscience universelle, l'opinion publique des nations avait presque toujours assez de force pour en assurer l'exécution. La cause de l'arbitrage international rencontrait donc les mêmes obstacles, mais pouvait se targuer de succès au moins aussi nombreux chez les anciens Grecs que dans la civilisation contemporaine¹.

En traitant le même sujet d'une façon tout à fait indépendante, Tod donne moins de détails sur les circonstances des arbitrages connus et sur certains détails de la procédure; mais son ouvrage répond plus pleinement aux exigences de la critique tant philologique qu'historique. Nous avons affaire cette fois à un épigraphiste expert, qui passe rapidement sur les textes littéraires et néglige délibérément la légende pour aller droit aux inscriptions. Il en a réuni quatre-vingt-deux, dont plus de deux douzaines avaient échappé à Ræder, entre autres celles qui intéressent des villes arcadiennes et proviennent, excepté la dernière, d'Olympie (nos VIII-XI), celles qui ont été trouvées à Delphes, à Thermos (nos XII-XXVIII), celles qui sont relatives à des arbitrages entre Gortyne et Cnossos, entre Cnossos et Tyliossos (nos L, LI) et entre Priène et Milet (nos LVIII, LIX). Les documents sont rangés par ordre géographique, si bien que l'auteur se réserve le droit de garder des doutes sur leur date et a l'avantage de grouper les pièces d'un même dossier lorsqu'elles proviennent d'époques différentes. Mais pourquoi nous dit-il (p. 3) que la plus ancienne de ces inscriptions est celle qui fait connaître le procès entre Milet et Myonte vers 390 (n° LXX), puisqu'il fait état de l'accord conclu par Argos entre les Cnossiens et les Tyliossiens (n° LI) et qu'il le date fort justement d'environ 450? Tod étudie spécialement et avec une louable précision les différends soumis à l'arbitrage, la constitution du tribunal, la procédure, le système des preuves, le prononcé de la sentence. Ses idées sur le développement et l'influence de l'arbitrage dans le monde hellénique

1. A. Ræder, *l'Arbitrage international chez les Hellènes* (*Publications de l'Institut Nobel norvégien*, t. I). Kristiania, Aschehong; Paris, Alcan; München und Leipzig, Duncker und Humblot; London, William and Norgate; La Haye, Nijhoff; New-York, Putnam's sons, 1912, in-4°, 324 p.

concordent avec l'opinion de Ræder, c'est-à-dire qu'il n'approuve pas l'attitude sceptique prise jadis par Bérard. Sans vouloir faire tort à aucun de ses précurseurs, on peut dire que c'est à Tod qu'il faut demander désormais les solutions les plus sûres concernant une question d'un si grand intérêt dans l'histoire générale¹.

Il y a plus d'un quart de siècle qu'a été trouvée la grande loi de Gortyne, et cette découverte fut suivie presque aussitôt de fouilles qui ont fait connaître d'autres fragments de lois, et plus récemment d'heureux coups de pioche ont encore ramené au jour de nouveaux documents (voir plus haut, p. 43). Pendant une dizaine d'années, les éditions, traductions et commentaires s'étaient multipliés dans toutes les langues; mais un grand nombre de questions étaient restées obscures, dont quelques-unes ont été élucidées peu à peu par maints ouvrages de droit grec et de droit comparé. Il était donc utile de refaire un travail d'ensemble. C'est ce qu'ont pensé deux savants dont la collaboration devait, semblait-il, produire des résultats merveilleux, le juriste KOHLER et l'helléniste ZIEBARTH. De fait, leur publication n'est pas inférieure à ce qu'ont jadis donné chez nous les auteurs du *Recueil des inscriptions juridiques grecques*, et naturellement, dix-huit ans plus tard, elle apporte des corrections et des additions devenues nécessaires. Mais, à dire vrai, à côté des excellentes parties que ne pouvait manquer de renfermer un ouvrage écrit par de tels auteurs, on en trouve d'autres qui causent une certaine déception. La traduction est loin d'être parfaite et marque quelquefois une régression par rapport au *Recueil* (I, 51; II, 36; III, 10, etc.). Les deux parties du commentaire, dont la première est plus spécialement consacrée au droit gortynien, la seconde au droit comparé, enjambent constamment l'une sur l'autre et auraient, par conséquent, gagné à être fondues. La conclusion dit très justement que la loi de Gortyne est un document de tout premier ordre pour qui veut étudier la transformation de la justice familiale et les origines de la justice publique. Mais alors il eût été bon d'indiquer avec plus de soin — comme il a déjà été fait par d'autres — que l'appportionnement du fils délinquant est un des artifices juridiques qui montrent le mieux comment la propriété collective de la famille s'est démembrée au profit des individus. Au lieu de constater que le témoignage assermenté est sorti de la cojuration, on pouvait marquer plus nettement les différents stades qui menèrent de la coutume primitive à la procédure moderne. Il était également facile d'être plus précis sur les changements que subit la composition

1. Marcus Niebuhr Tod, *International arbitration amongst the Greeks*. Oxford, Clarendon press, 1913, in-8°, xu-196 p.

pécuniaire jusqu'au moment où elle devint l'amende. Enfin, nous voudrions bien voir les juristes d'outre-Rhin renoncer une bonne fois à entonner l'hymne traditionnel sur l'unité du droit grec. Ou alors qu'ils se décident à nous dire ce qu'ils entendent par là et jusqu'à quel point les choses peuvent être différentes sans cesser d'être identiques¹.

LIPSIUS a terminé l'ouvrage où il se proposait de refaire le travail classique de Meier et Schœmann sur la procédure attique. Dans la dernière partie, qui a paru en 1912, il examine les actions privées d'après l'ordre des magistratures compétentes. Il commence par les procès qui relèvent de l'archonte : ce sont les affaires qui ont trait au droit matrimonial, au droit des parents et des enfants, au droit de tutelle, au droit de succession et, par extension, au contentieux en matière de liturgies qui soulève toujours des questions de propriété. Puis viennent successivement les actions dont l'hégémonie appartient au roi, au polémarque, aux thesmothètes, aux Quarante et aux eisagôgeis. Dans cette dernière catégorie se rangent des actions résultant d'un délit ou d'un quasi-délit et intentées à fin de dommages-intérêts (*δίκαὶ κατὰ τινος*) et des actions résultant d'un contrat et purement réelles (*δίκαὶ πρὸς τινος*), à savoir : les affaires de saisie, de cautionnement, de prêt, de dépôt, d'achat et de vente, de donation, d'affermage et de location, d'association. Enfin viennent les litiges soumis aux *strateges* et aux surveillants des arsenaux maritimes. L'ouvrage de Lipsius rendra les plus grands services ; mais il ne pourra vraiment prendre la place qu'il ambitionne que lorsqu'il sera muni d'un index².

LAUM a voulu traiter avec l'ampleur qui convient un sujet auquel avait touché naguère Ziebarth (voir t. CI, p. 139) ; il a vu que la donation-fondation n'est pas seulement une question de droit formel, mais qu'elle constitue dans l'antiquité un trait caractéristique des mœurs sociales et, par conséquent, de l'histoire même. C'est donc dans un esprit large qu'il considère la personne des donateurs, les motifs, l'objet, les formes, les ressources et les garanties des donations, les donataires, les résultats des œuvres, etc. ; puis il se demande comment une institution aussi complexe a évolué en Grèce et dans toutes les provinces du monde romain. Les documents sur lesquels

1. Joseph Kohler und Erich Ziebarth, *Das Stadtrecht von Gortyn und seine Beziehungen zum gemeingriechischen Rechte*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1912, in-8°, viii-140 p.

2. J. H. Lipsius, *Das attische Recht und Rechtsverfahren*, mit Benutzung des *Attischen Prozesses* von Meier und Schœmann dargestellt. II. Bd., 2. Hälfte. Leipzig, Reisland, 1912, in-8°, p. i-viii, 463-785.

se fonde cette étude forment un volume à part, où ils sont disposés par ordre géographique et accompagnés chacun d'une traduction ou d'une paraphrase¹.

Gregor SEMEKA se propose de donner un pendant au traité de Meier et Schœmann ou à celui de Lipsius, en composant un ouvrage sur la procédure de l'époque ptolémaïque. La plus grande partie du premier volume, paru en 1913, décrit l'organisation judiciaire du royaume des Lagides. L'auteur ne se borne pas à reproduire les tableaux présentés par Bouché-Leclercq, Wenger et Mitteis, ni même à y faire les retouches nécessitées par les travaux des Lesquier (voir ci-dessus, p. 60), de Zucker et de Gradenwitz (voir à la page suivante). Il se livre à un nouveau travail d'investigation sur les papyrus publiés, qu'il possède à fond et qu'il interprète souvent à l'aide du droit romain et du droit germanique. Son exposé est clair dans l'ensemble, mais quelquefois pénible à suivre dans le détail. Il commence par déterminer les principes fondamentaux de la justice ptolémaïque : du roi, maître absolu, souverain justicier, émanent tous les pouvoirs, le pouvoir judiciaire comme les autres, et nulle distinction n'est à établir entre l'administration proprement dite et la juridiction. Tous ceux qui jugent jugent au nom du roi, aussi bien les magistrats et les conseils qui les assistent que les tribunaux ordinaires et les juridictions d'exception. Et, si le droit de juger descend du roi jusqu'au dernier des fonctionnaires, jusqu'au cômogrammate du plus humble village, il remonte en sens inverse, par appel ou par évocation, jusqu'au roi. A une époque où les communications sont lentes, un système aussi fortement centralisé rendait la justice dilatoire et compliquée. Pour remédier à cet inconvénient, on faisait à tous les degrés de la hiérarchie un large emploi de la conciliation (*δίλλοσις*). Dans la seconde partie de ce volume, Semeka s'arrête au premier stade de la procédure, à l'introduction de l'instance. Il étudie avec soin la doctrine ptolémaïque des actions et distingue avec finesse l'*ἐντευξις*, l'*ἐπιστολή* et l'*ὑπόμνημα*. Le prochain volume de cet ouvrage comprendra le système des preuves, la procédure du jugement et d'exécution et suivra l'évolution du droit gréco-égyptien jusqu'à la période romaine. Nous aurons alors un guide précieux qui nous permettra de nous mouvoir à l'aise dans les broussailles épineuses d'une procédure encore insuffisamment explorée².

1. Bernard Laum, *Die Stiftungen in der griechischen und römischen Antike. Ein Beitrag zur antiken Kulturgeschichte*. Leipzig, Teubner, 1914, 2 vol. in-8°. I. Bd. : *Darstellung*, x-255 p. II. Bd. : *Urkunden*, vii-224 p.

2. Gregor Semeka, *Ptolemäisches Prozessrecht. Studien zur ptolemäischen*

Bien que le traité de Semeka ait profité des résultats obtenus par ses devanciers, il ne dispense pas de recourir au mémoire antérieur de ZUCKER; car ce mémoire, moins volumineux, moins général, examine plus à fond certaines questions spéciales et, d'autre part, il s'étend de la période ptolémaïque à la période romaine. On fera bien de rapprocher les études de Zucker sur les clauses des requêtes en justice des recherches publiées par Lesquier dans l'Introduction des *Papyrus de Magdôla*. On consultera aussi avec fruit les deux appendices de la fin : un tableau des requêtes adressées directement au stratège dans des affaires relevant des tribunaux pendant le III^e siècle, un aperçu des plaintes intentées par les ὑποταγμένοι τῆ διοικήσει à Kerkéosiris vers la fin du II^e siècle av. J.-C. (d'après les *Papyrus de Tebtynis*)¹.

Sur le droit successoral de l'Égypte ptolémaïque, on avait jusqu'ici pour principal document le dossier du procès d'Hermias, jugé en 117. On y joindra désormais les documents de l'affaire Patous contre Paménôs et Taménôs. C'est une affaire assez embrouillée qui fut plaidée en dernier ressort en 111 devant l'épistratège de Thébaïde. Nous la connaissons grâce à la collaboration de GRADENWITZ, PREISIGKE et SPIEGELBERG. Les trois auteurs ont eu de la peine à en retrouver les pièces. De Gébêlên (ancienne Pathyris), elles se sont dispersées, à la suite de fouilles et de ventes clandestines à Strasbourg, à Heidelberg, à Giessen, à Berlin et à Londres; un original en démotique est maintenant à Strasbourg, tandis que la traduction en grec se trouve à Giessen. Les papyrus grecs ont été déchiffrés et commentés par Preisigke, les papyrus démotiques par Spiegelberg. Gradenwitz s'est chargé spécialement de la partie juridique. Sa compétence avérée s'exprime quelquefois avec une concision qui suppose plus de connaissances que n'en a la moyenne des lecteurs. Au reste, les pièces relatives à cette question d'héritage n'ont pas seulement un intérêt juridique; elles permettent de suivre l'histoire d'une famille grecque établie en Thébaïde et de voir comme elle s'égyptianise d'une génération à l'autre².

MODICA traite une question économique autant que juridique, le

Gerichtsverfassung und zum Gerichtsverfahren. Heft 1. München, O. Beck, 1913, in-8°, v-311 p.

1. Friedrich Zucker, *Beiträge zur Kenntniss der Gerichtsorganisation im ptolemäischen und römischen Ägypten*. Habilitationsschrift München (*Philologus*, Supplementband XII, Heft 1). Leipzig, Dieterich, 1911, in-8°, 132 p.

2. Otto Gradenwitz, Friedrich Preisigke, Wilhelm Spiegelberg, *Ein Erbstreit aus dem ptolemäischen Ägypten*. Griechische und demotische Papyri der wissenschaftlichen Gesellschaft zu Strassburg i. Els. Strassburg, Trübner, 1912, in-8°, 62 p., avec 4 pl. en phototypie.

prêt dans les papyrus gréco-égyptiens de la période ptolémaïque. Mais son petit mémoire est très superficiel. Le vaste sujet reste à qui voudra le prendre¹.

Les questions de droit hypothécaire qui préoccupaient naguère Pappoulias (voir t. CIV, p. 352) n'ont pas cessé d'attirer les historiens du droit grec. D'après A. B. SCHWARZ, les deux sortes de garanties connues dans l'Égypte hellénisée, l'hypothèque et l'hypallagma, sont absolument distinctes en principe. L'hypothèque confère un droit d'exécution sur un bien-fonds déterminé, mais ne permet de réaliser le gage qu'après une procédure spéciale. L'hypallagma ne comporte pas de pacte promissoire; il oblige le débiteur à donner en garantie une chose ou une personne dont il perd la disposition, sans que le créancier en ait la propriété ni en fait, ni en expectative; enfin il est exécuté sur le gage par les moyens de contrainte ordinaires. Si les deux institutions produisent pratiquement des effets semblables, si elles se rapprochent dans le cours des siècles, elles ne se confondent jamais et, surtout, elles n'ont pas la même origine. L'hypallagma est intermédiaire entre la fiducie primitive et l'hypothèque perfectionnée de l'époque impériale; il n'a pas, comme la fiducie, l'inconvénient de priver le débiteur sans tantir le créancier; mais il n'offre pas, comme l'hypothèque, la forte sûreté connue sous le nom de βεβαίωσις².

La question capitale en matière de garantie hypothécaire est celle du droit conféré au créancier faute de paiement à l'échéance. Hitzig a enseigné en 1895 que le droit grec, et particulièrement le droit attique, diffère sur ce point du droit romain et des législations modernes: conformément au principe du vieux temps, où l'on ne connaissait encore que la vente à réméré (πρᾶσις ἐπι λύσει), le créancier qui n'a point reçu satisfaction procède sans autre formalité à l'expropriation du débiteur (ἐμδάτευσις) et devient, non pas simple possesseur, mais propriétaire de la chose hypothéquée. Cette théorie était généralement admise, lorsque Pappoulias et, à sa suite, Mitteis soutinrent qu'à l'époque classique l'hypothèque a perdu son caractère primitif, sauf le cas exceptionnel où elle garantit, sous le nom d'ἀποτίμημα, les biens des mineurs et les dots. Mais, dans un travail où une forte documentation était une argumentation vigoureuse, RAAPE vient en aide à Hitzig. Il se place successivement au point de vue formel et au point de vue matériel pour montrer que,

1. Marco Modica, *Il mutuo nei papiri greco-egizii dell' epoca tolemaica*. Palermo, stab. tipogr. Optima, 1911, in-8°, 38 p.

2. Andreas Bertalan Schwarz, *Hypothek und Hypallagma. Beitrag zum Pfand- und Vollstreckungsrecht der griechischen Papyri*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, in-8°, VIII-152 p.

ni en Attique ni, plus tard, en Égypte, l'institution de l'hypothèque n'est arrivée au terme de son évolution. Les deux thèses sont aujourd'hui face à face, armées de pied en cap. Peut-être semble-t-il que Raape ait l'avantage ; mais bien hardi qui le proclamerait définitivement vainqueur¹.

XII. VIE ÉCONOMIQUE. — En publiant une seconde édition de son « Histoire du communisme et du socialisme dans l'antiquité », PÖHLMANN la présente sous ce titre, légèrement modifié : « Histoire des questions sociales et du socialisme dans le monde antique ». Il reconnaît par là qu'en écrivant cet ouvrage il s'était occupé autant des faits que des théories. C'est à ce point de vue qu'il se place pour opérer quelques remaniements. Les modifications concernent, d'ailleurs, la partie romaine plutôt que la grecque. La principale consiste en l'addition d'un chapitre sur les conceptions sociales du christianisme naissant².

Toujours indispensable, l'ouvrage de BLÜMNER sur la technique de l'industrie et des arts dans l'antiquité grecque et romaine avait tout de même ses quarante ans. Les fouilles exécutées dans l'intervalle et maints travaux de détail rendaient utile une seconde édition. Elle a commencé de paraître. Dans le tome I se trouvent la panification, le filage et le tissage, la confection du vêtement et du feutre, la teinture et le foulage, la pelleterie, le tressage des filets, corbeilles et cordes, la préparation du papyrus et des calames, la fabrication de l'huile et des onguents. Tout ce que les textes, les inscriptions et les monuments figurés peuvent fournir de renseignements est mis en œuvre. La critique pourra s'en prendre à des points particuliers ; l'ensemble est net, sobre, sûr, excellent. L'illustration a été améliorée autant que le texte ; de 53, le nombre des figures a passé à 135³.

Les questions de métrologie sont de celles qu'on ne peut exposer brièvement. Nous nous bornerons donc à signaler les articles où VIEDEBANTT expose des vues nouvelles sur la réforme solonienne des poids et monnaies, sur les poids commerciaux d'Athènes au II^e siècle av. J.-C., sur les mesures des liquides dans l'Égypte ptolémaïque, sur les mesures égyptiennes pour matières sèches, sur l'origine et la

1. L. Raape, *Der Verfall des griechischen Pfandes, besonders des griechisch-ägyptischen*. Halle, Buchhdl. des Waisenhauses, 1912, in-8°, 167 p.

2. Robert von Pöhlmann, *Geschichte der sozialen Frage und des Sozialismus in der antiken Welt*. München, O. Beck, 1912, 2 vol. in-8°, xv-610, xii-644 p.

3. Hugo Blümner, *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste bei Griechen und Römern*. 1. Bd. 2. gänzlich umgearbeitete Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1912, in-8°, xii-364 p., avec 135 fig. dans le texte.

nature du système phidonien de poids et mesures, sur les mesures de volume en Asie Mineure, enfin sur les mesures de l'ancienne Babylonie et des Perses¹.

Les comptes des hiéropes déliens, récemment publiés par Dürrbach (voir ci-dessus, p. 41), fourniront une ample matière aux études économiques. Dès à présent, j'ai pu montrer dans une série d'articles qu'ils nous donnent plus de renseignements sur les prix des denrées et sur les salaires que tous les autres documents réunis de la Grèce ancienne. Ils nous font assister, de 310 à 250, à une baisse générale, réaction naturelle contre la hausse énorme qui avait suivi la conquête d'Alexandre. Cette baisse se produit sur toutes les marchandises pour lesquelles se forme un marché universel, céréales, vin et huile, bétail, bois et charbon, tissus, marbre, briques et tuiles, ivoire. Les seules denrées dont le prix augmente sont celles qui ne mettent pas en concurrence plusieurs pays de production, surtout le plomb, qui vient du Laurion aux veines appauvries, les parfums et le papyrus, que renchérit le tribut payé aux monopoles des Ptolémées. Mais le petit consommateur ne profite guère de la baisse à cause de l'excessive cherté des transports et des bénéfices prélevés par le commerce de détail. De plus, les salaires diminuent dans de plus fortes proportions que le prix des denrées. La situation des classes laborieuses paraît de plus en plus sombre. Les plus humbles parmi les travailleurs sont payés deux oboles par jour. L'organisation croissante de la concurrence pèse lourdement sur la rémunération du travail².

D'un travail inédit sur les artisans et les commerçants à Délos, Maurice Lacroix a tiré un article fort intéressant sur les architectes et les entrepreneurs. Il y a là une classe qui, malgré la crise économique, tire de l'industrie d'assez larges ressources et prend place parmi les citoyens capables de faire les frais des chorégies. Les commandes qu'ils acceptent ne témoignent pas toujours d'une division du travail très poussée; non seulement ils se chargent d'entreprises très différentes, mais ils travaillent parfois à la journée, au taux de simples manœuvres. Cependant, plusieurs d'entre eux font figure de vrais industriels et quelques-uns se livrent aux spéculations financières ou s'occupent de politique³.

Dans un mémoire présenté en Sorbonne et qui méritait d'être

1. Oskar Viedebant, *Metrologische Beiträge*, dans *l'Hermès*, t. XLVII (1912), p. 422-465, 562-632.

2. Gustave Glotz, *le Prix des denrées à Délos*, dans le *Journal des Savants*, 1913, p. 16-29. — *Les Salaires à Délos*, *Ibid.*, p. 206-215, 251-260.

3. Maurice Lacroix, *les Architectes et entrepreneurs à Délos, de 314 à 240*, dans la *Revue de philologie*, t. XXXVIII (1914), p. 303-330.

publié, Sylvain MOLINIER a étudié au point de vue juridique et économique la location d'immeubles à Délos. L'intendance sacrée possédait un certain nombre de maisons, dix-neuf en tout; elle les louait, les unes pour être habitées bourgeoisement par une ou plusieurs familles, les autres comme locaux destinés au commerce ou à l'industrie. Les loyers payés figuraient tous les ans dans les comptes des hiéropes parmi les revenus ordinaires. C'est dans ces comptes que Molinier a trouvé sa documentation, et, grâce à la libéralité de Dürrbach, qui a bien voulu lui communiquer des inscriptions inédites, il a pu étendre ses investigations à toute la période d'indépendance, de 315 à 166. Le travail était hérissé de difficultés. Les listes de baux, qui s'ajoutent de temps en temps aux états de recettes, sont rares et incomplètes; les états eux-mêmes donnent des indications mutilées et déconcertantes : les noms des maisons varient; d'une année à l'autre, ce ne sont pas toujours les mêmes locaux qui sont mentionnés, soit pour cause de réparation, soit à défaut de preneur ou de paiement. Mais de ce grimoire ténébreux et tronqué, l'auteur tire parti avec un soin méticuleux qui ne laisse échapper aucun détail, avec une sagacité pénétrante qui aboutit tantôt à des restitutions, tantôt à des corrections de texte, tantôt à des datations toujours vraisemblables et souvent certaines. — Suivant un plan logique, il commence par suivre l'histoire de chaque maison, nous parlant des locataires, nous disant si ce sont des indigènes ou des étrangers et à quelle classe ils appartiennent. Cette recherche analytique a pour complément les listes et tableaux rejetés dans les appendices. — Dans une seconde partie sont traitées les questions de droit : nature des contrats, obligations des parties, cautionnement du preneur et responsabilité des garants. Entre autres résultats acquis, il faut noter les conclusions sur la durée des baux : de quatre ans, elle fut portée à cinq en 277; par conséquent, toutes les inscriptions qui, depuis 277, portent une liste de contrats, et non pas seulement d'encaissements annuels, sont d'un millésime terminé par 7 ou 2. — La troisième partie est consacrée aux questions d'un caractère économique. On peut se demander d'abord quelles ont pu être dans le cours du temps les variations des loyers. Homolle avait jadis présenté à ce sujet une observation qui avait son prix : d'après les chiffres donnés pour les années 279 et 179, il avait remarqué qu'en un siècle la somme des loyers perçus avait doublé, que cette hausse sur la location des immeubles avait pour contre-partie une baisse sur les revenus des biens-fonds, et qu'il y avait là un indice sur le développement du commerce et l'afflux des étrangers. Mais Molinier fait voir que la progression n'est ni simple ni continue. Si, au lieu de prendre les termes extrêmes 279-179 (ou plutôt 282-178),

on examine toute la période intermédiaire, on aperçoit de perpétuelles oscillations : le maximum est atteint en 247; puis vient une baisse, suivie d'un relèvement. Si, au lieu de prendre les totaux en bloc, on considère les fluctuations du loyer pour chaque maison, on constate que les augmentations toujours dues à la loi de l'offre et de la demande ne sont pas seulement en rapport avec la situation générale, mais tiennent aussi au développement de tel ou tel quartier et à des travaux de remaniement. Toujours est-il que le logement, qui coûtait en 250 à un artisan le vingtième de son salaire, exigeait en 200 le douzième ou le dixième d'un salaire égal. Aussi les maisons sacrées ont-elles contribué pour une part de plus en plus grande à la fortune d'Apollon. En 279, sur un revenu total de 200,000 drachmes, les immeubles rapportent 12,250 drachmes, beaucoup moins que l'affermage des biens-fonds et les prêts d'argent. Les représentants du dieu se bornaient alors à mettre en location les maisons dont il était devenu propriétaire par dons, legs, saisies ou confiscations, tout simplement pour ne pas les laisser improductives. A partir de 247, la location des immeubles devient une industrie lucrative, une entreprise financière. Les hiéropes font exécuter de grosses réparations, des travaux d'aménagement; moyennant une mise de fonds modérée, ils obtiennent de grosses plus-values, demandent des loyers « de plus en plus forts à des locataires de plus en plus aisés ». Ils acquièrent même, par achat, de nouveaux immeubles pour y établir des hôtelleries, des ateliers, des locaux commerciaux, des maisons de rapport divisées en logements (*συνολογια*), et ils en tirent de bons prix. — En résumé, Molinier apporte, avec ce mémoire sur le régime de la propriété bâtie, bien des éléments nouveaux à l'histoire sociale de Délos et, en général, de la période hellénistique. Toutefois, en ce qui concerne spécialement Délos, il aurait dû, tout en précisant l'opinion d'Homolle sur la hausse des loyers, s'en tenir à l'idée que cette hausse est bien en concomitance avec une prospérité croissante. Les décrets de proxénie en l'honneur des marchands de grains, les offrandes d'étrangers énumérés dans les inventaires du temple, l'importation des cultes exotiques comme celui de Sarapis, les travaux publics d'embellissement exécutés de 250 à 200, la construction d'une agora et du portique de Poseidon destinés l'un et l'autre aux négociants, tout indique que l'île sainte était le centre d'un mouvement actif dès le III^e siècle¹.

Si la grandeur commerciale de Délos remonte avant 166, avant la

1. Sylvain Molinier, *les « Maisons sacrées » de Délos au temps de l'indépendance de l'île, 315-166/5 av. J.-C.* (Bibliothèque de la Faculté des lettres de Paris, fasc. XXXI). Paris, Alcan, 1914, in-8°, 108 p., avec 4 pl.

seconde domination des Athéniens qui se sont bornés à l'exploiter et à la développer, à plus forte raison est-elle antérieure à l'arrivée en masse des Romains. Ceux-ci n'ont occupé la première place dans l'île qu'après 130. C'est ce qu'a démontré Jean HATZFELD dans un mémoire intitulé *les Italiens résidant à Délos*. Le sujet avait été traité en 1884 par Homolle; mais les inscriptions découvertes depuis un quart de siècle permettaient de renouveler complètement ce chapitre d'histoire gréco-romaine. D'après les inscriptions déjà connues et celles qui sont publiées ici pour la première fois (p. 197-218), l'auteur commence par donner la prosopographie des résidents italiens en les groupant par familles (p. 10-101). Puis il présente l'histoire de cette immigration (p. 102-129). Il la connaît par les formules qui désignent les collèges italiens, par les monuments qu'ils font élever, par les emplacements qu'ils fréquentent. Malgré l'apparition de quelques noms italiens dans le cours du III^e siècle, les Romains n'affluent dans l'île qu'après y avoir rétabli la domination athénienne, et même ils n'y font figure que dans la seconde moitié et surtout dans le dernier quart du II^e siècle. C'est entre 150 et 125 que les Hermaïstes, les Apolloniastes et les Poseidoniastes construisent des édifices et consacrent des statues au sud-est du port principal; c'est en 126/5 que l'épimélete Théophrastos fait aménager l'esplanade qui leur sert de rendez-vous; c'est en 113 qu'ils se réunissent pour dédier un monument à Héraclès. Quant à la grande agora des Italiens, elle n'est pas antérieure à 100; alors seulement les *negotiatores*, laissant aux Compétaliastes l'ancien emplacement, installèrent leur Bourse sur une place spéciale, qui fut comme une enclave italienne en terre grecque. La grande prospérité des Italiens à Délos ne fut donc pas de longue durée; car, s'ils revinrent dans l'île après la guerre de Mithradate et la catastrophe de 88, le commerce ne fit plus qu'y languir pour disparaître vers 50. Dans une troisième partie de son travail (p. 130-196), Hatzfeld étudie la condition sociale et l'organisation politique de la colonie italienne. Il indique les lieux d'origine des Italiens, classe d'après l'onomastique les ingénus, les affranchis et les esclaves, détermine les professions (banquiers, marchands d'huile, exportateurs, industriels). Il nie l'existence à Délos d'un *conventus civium romanorum* et n'y trouve que des *collegia* religieux dirigés par des bureaux de *magistres*, de petites sociétés purement déliennes et des groupements de *pagi* sur le modèle campanien¹.

1. Jean Hatzfeld, *les Italiens résidant à Délos mentionnés dans les inscriptions de l'île*, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXXVI (1912), p. 1-218.

A l'exemple de Lumbroso et de Wilcken, on tire volontiers des papyrus des études d'histoire économique. Deux travaux intéressants ont déjà été recensés dans la *Revue historique* : l'ouvrage de FITZLER sur les carrières et les mines dans l'Égypte ptolémaïque et romaine¹ (voir t. CVIII, p. 341-342) et celui de Mariano SAN NICOLÒ sur les associations² (voir t. CXV, p. 354).

La dissertation de REIL sur les métiers et les gens de métier au temps des Ptolémées mérite également d'attirer l'attention. L'auteur étudie l'organisation générale de l'industrie, en relevant certaines survivances de l'économie domestique et en indiquant avec précision la part de l'État, des temples et des particuliers dans l'exercice des métiers. Il revient, à ce propos, sur la question des monopoles, des patentes payées par les artisans et des droits de douane. Dans un chapitre nourri de faits et sur des listes données en appendice, on observe une extrême division du travail ou du moins une extraordinaire spécialisation des métiers. La condition des travailleurs, isolés ou groupés par corporations, paraît peu brillante; cependant, la main-d'œuvre libre n'est pas avilie par la main-d'œuvre servile, puisque les esclaves sont peu nombreux dans les ateliers comme aux champs³.

XIII. VIE INTELLECTUELLE. — *Lettres et instruction*. — L'ouvrage de MEILLET sur l'histoire de la langue grecque ne semblerait guère, à en juger par le titre, intéresser l'histoire générale de la Grèce. Et, cependant, depuis de longues années, peu de livres ont paru qui fassent aussi bien comprendre les transformations politiques et sociales des Hellènes depuis leurs plus lointaines origines jusqu'à nos jours. C'est que Meillet n'est pas seulement un maître de la linguistique, capable de passer de l'une à l'autre des langues indo-européennes avec l'aisance d'une érudition toujours égale à elle-même, il n'apporte pas seulement dans ses fortes études une méthode critique qui donne une singulière valeur à chacune de ses affirmations ou même de ses hypothèses; mais il applique avec une intelligence pénétrante ce principe, dont il ne se départit jamais, que les mots sont des êtres vivants, qu'un parler révèle

1. Kurt Fitzler, *Steinbrüche und Bergwerke im ptolemäischen und römischen Ägypten* (*Leipziger historische Abhandlungen* hrsg. von E. Brandenburg, G. Seeliger, U. Wilcken, Heft XXI). Leipzig, Quelle und Meyer, 1911, in-8°, 159 p.

2. Mariano San Nicolò, *Ägyptisches Vereinswesen zur Zeit der Ptolemäer und Römer*. Bd. I. München, O. Beck, 1913, in-8°, iv-225 p.

3. Theodor Reil, *Beitrag zur Kenntniss des Gewerbes im hellenistischen Ägypten*. Dissert. inaug. Borna-Leipzig, Noske, 1913, in-8°, 211 p.

l'âme d'un peuple, que l'évolution d'une langue est régie par des conditions historiques et demeure en rapport constant avec l'évolution d'une société. Voilà pourquoi l'historien a tout profit à suivre, avec un pareil guide, les alternatives de différenciation et d'unification par lesquelles passe la langue grecque durant plus de trente siècles. — Comme toutes les langues indo-européennes, le grec naît d'un idiome primitif. Chaque tribu de la nation primordiale, à mesure qu'elle s'éloigne davantage des autres, introduit dans le parler commun des variations plus nombreuses et d'un dialecte fait une langue. On ne sait ni où ni quand a vécu la nation qui parlait la langue indo-européenne; on ne peut que déterminer certains caractères de sa civilisation par les mots qu'elle a légués à tous ses descendants et la placer dans une région septentrionale où poussait le bouleau, dans un temps qui connaissait déjà le cuivre ou le bronze. Avant de s'établir sur les rives de la mer Égée, les Grecs durent séjourner à l'intérieur du continent européen assez longtemps pour désapprendre le mot indo-européen qui, du pays slave au pays latin, désigne la mer. Le grec, langue commune d'une nation conquérante, conserva donc dans sa structure les éléments indo-européens et se distingua par des innovations phonétiques et grammaticales. Il ne fut pas non plus sans faire des emprunts aux peuples parmi lesquels s'établirent les Hellènes. On n'a pas idée, il est vrai, de ce que pouvait être la géographie linguistique des peuples méditerranéens au moment de l'invasion grecque; mais il est certain qu'à Lemnos, en Crète, à Chypre, les premiers occupants conservèrent leur langue longtemps encore et que nombre de mots grecs, et non pas seulement des noms propres, ne peuvent s'expliquer par une origine indo-européenne. La langue de civilisation que parlaient les Égéens exerça forcément son influence sur le parler des nouveaux venus. Ainsi formée, la langue commune des Grecs ne tarda pas à revêtir des formes variées. Chaque région, chaque cité eut son parler propre. Ces idiomes se ramenaient, dès l'époque préhistorique, à quatre dialectes, apportés par les groupes d'envahisseurs qui s'étaient superposés les uns aux autres. Les deux groupes de l'ionien-attique présentent une parenté intime, bien que l'attique soit d'un archaïsme prononcé. L'arcado-cypriote, qui comprend un troisième groupe, le pamphylien, doit beaucoup aux Achéens, qui ont précédé en Grèce l'invasion dorienne. Entre les trois groupes étoliens (Éolide, Thessalie et Béotie), les divergences sont assez profondes. Les dialectes occidentaux, c'est-à-dire le groupe dorien et le groupe du nord-ouest (éléen, phocidien, locrien, étolien), présentent de grandes différences, non seulement de groupe à groupe, mais

d'une localité à l'autre, ainsi qu'il convient à des cantons occupés par une aristocratie rurale. En somme, l'ionien-attique et le groupe occidental représentent deux termes extrêmes; l'arcado-cypriote et l'éolien forment les types intermédiaires, dont l'un marche avec l'ionien-attique et l'autre (surtout le thessalien et le béotien) avec le groupe occidental. Ainsi, du VII^e au V^e siècle, s'opposent deux tendances : la langue se diversifie; mais l'hellénisme n'a pas perdu le souvenir de l'ancienne unité, et les mélanges dus au commerce et à la colonisation en font retrouver la tradition. — A l'évolution des parlars naturels contribuèrent puissamment les langues littéraires. En Grèce, plus qu'en tout autre pays, se multiplièrent ces langues aux formes arrêtées, aux normes établies, à l'aspect archaisant, ces langues qui, ailleurs, avaient souvent pour matrices des langues religieuses, et dont le caractère artificiel correspondait exactement aux tendances générales de l'art grec. Elles pouvaient aisément gagner des hommes habitués à des parlars différents. Les premières œuvres littéraires de la Grèce traduisirent les sentiments des générations qui avaient participé au grand mouvement de la civilisation. La poésie n'eut pas à se créer d'instruments nouveaux : la métrique appartient au même type, la prosodie se conforme aux mêmes principes en grec qu'en védique. Le vieux fonds des poèmes homériques a été rédigé dans une langue mixte éolo-ionienne, qui même n'est pas sans accointance avec l'arcado-cypriote. Si l'épopée éolienne a été ionisée, elle a eu elle-même un prototype achéen. Composée par une corporation ambulante d'aèdes, elle s'adressait non pas à la populace d'une cité, mais à la noblesse de plusieurs régions. Les langues des poètes lyriques varient selon les genres : l'élégie imite l'épopée; la poésie iambico-trochaïque est écrite dans cet ionien des gens cultivés qui devenait dans la Grèce du VI^e siècle la grande langue de civilisation; la lyrique éolienne adapte à la métrique indo-européenne le parler le plus choisi de Lesbos ou de Béotie; la lyrique chorale est dorienne, non pas qu'elle soit l'œuvre des Doriens (des Doriens il ne vient rien en littérature), mais parce qu'elle était destinée aux sociétés où la vie publique absorbait le plus la vie des citoyens. La tragédie attique, par son dialogue, est proche du parler ordinaire; pourtant, par ses origines religieuses et les nécessités du théâtre à l'air libre, elle s'en éloigne. « A la tragédie athénienne viennent aboutir tous les genres de la poésie grecque ancienne; la lyrique populaire ionienne et la lyrique religieuse dorienne s'y fondent en un spectacle unique. Ces deux influences s'unissent dans un attique fortement stylisé... Ce n'est pas seulement la culture d'Athènes, c'est une culture hellénique... Athènes, cité impériale, n'a pas une

littérature purement régionale; elle hérite de toutes les acquisitions déjà faites, et, tout en étant fortement locales, les œuvres poétiques qui lui sont destinées ont déjà, au moins dans leur vocabulaire, un caractère international. » L'histoire de la prose grecque présente un phénomène analogue. La prose littéraire semble être une création des Ioniens; car les Ioniens sont partout les initiateurs, et, dans la science comme dans l'art ou dans le commerce, ils représentent à l'étranger la civilisation hellénique. Ils furent les premiers à se donner une langue commune. L'ionien officiel est déjà une *κοινή*. Ce n'est qu'au milieu du v^e siècle que l'attique, jusque-là archaïque, rural et inculte, prend une tournure littéraire grâce au dialogue de la tragédie. Bientôt il se donne, par la rhétorique, un vocabulaire abstrait qui pouvait servir à tous les Grecs et, par le dialogue philosophique, le ton de la société instruite. La prose attique supprime l'ionienne et sert de modèle en tous pays. Enfin, de même qu'ils remplacent la prose ionienne par la leur, les Athéniens substituent leur comédie à celle des Siciliens. L'attique est devenu alors la langue unique de la vie intellectuelle. — Mais la conquête ouvre au grec un domaine immense : depuis le Rhône et la Sicile jusqu'à l'Indus, depuis le Nil jusqu'au Tanais, les Hellènes apprennent leur langue à tous les étrangers. Les grandes monarchies absorbent les petites républiques; la politique internationale est entre les mains des rois. Dans la cité, les institutions deviennent purement municipales et le parler local n'a plus aucune force d'expansion. Toute la valeur et toute la gloire de l'hellénisme lui viennent de sa civilisation. Alors se constitue la *κοινή* proprement grecque, à la fois populaire et littéraire. Cette langue de civilisation, préparée par la conquête perse en Ionie, fortifiée par l'empire athénien dans les îles, répandue par la conquête macédonienne dans toute la Grèce et aussitôt dans tout l'Orient, se perpétuera par delà la période romaine et la période byzantine jusqu'à nos jours. Fondée sur une norme idéale, la langue « commune » n'en subit pas moins d'inévitables modifications et dure « par une sorte d'équilibre constamment variable entre fixation et évolution ». Continuation de l'ionien et de l'attique, cette langue générale de communication prend un caractère banal et abstrait, complètement évolué; en même temps qu'elle se montre impropre à fournir l'instrument d'une littérature nouvelle, elle met un outil excellent aux mains des savants et des philosophes¹.

Le succès obtenu par le joli petit livre de ZIEBARTH sur les écoles

1. A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*. Paris, Hachette, 1913, in-12, xvi-368 p.

dans la Grèce ancienne (voir t. CIV, p. 350-351) lui a valu les honneurs de la seconde édition. L'auteur a heureusement profité des rares critiques qui lui ont été adressées, des objections qu'il s'est faites lui-même et surtout des nouveaux documents qui ont paru dans les dernières années. Quelques rectifications et d'assez nombreuses additions ont remis l'ouvrage au point. On y trouvera, par exemple, tous les renseignements que les papyrus et les ostraca ont fournis sur les méthodes et les livres en usage dans les écoles. Tout ce qu'on peut savoir sur l'enseignement primaire dans la période hellénistique est là. Avis aux pédagogistes comme aux historiens¹.

Une des questions traitées par Ziebarth, celle des méthodes utilisées dans l'enseignement primaire, a suggéré l'idée d'un travail fort attrayant. On a trouvé en Égypte, sur bon nombre de papyrus, d'ostraca et de tablettes, des devoirs d'écoliers. ZIEBARTH lui-même a réuni tous ces exercices dans une collection très curieuse²; BEUDEL en a tiré une bien intéressante contribution à l'histoire des écoles. L'enfant apprenait à lire et à écrire par des exercices d'assemblage portant sur les lettres, puis sur les syllabes. Il se familiarisait avec l'orthographe par des dictées dont les textes, tirés des poètes et des philosophes, étaient pris dans des recueils de morceaux choisis. Les feuilles des cahiers étaient rayées. Le maître mettait sa note dans la marge; c'était le plus souvent *επιζέπει*, « de l'application! ». On lisait et l'on apprenait par cœur de l'Homère, de l'Euripide, du Callimaque, de l'Ésope. La grammaire comprenait les déclinaisons, les conjugaisons et les éléments de la syntaxe. Des classes de grammaire on passait dans les classes de rhétorique. Là les devoirs consistaient en dissertations, en lettres et en narrations³.

Le seul pays de l'antiquité où l'on puisse trouver des renseignements précis sur l'extension de l'enseignement primaire, c'est le pays des papyrus et de l'écriture courante. Mais, pour apprécier le nombre de ceux qui savaient écrire et des illettrés, il est nécessaire de lire et d'observer minutieusement le plus grand nombre possible de documents. C'est à ce travail que s'est attaché, sur le conseil de

1. Erich Ziebarth, *Aus dem griechischen Schulwesen. Eudemos von Milet und Verwandtes*. 2. vermehrte und verbesserte Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1914, in-8°, VIII-178 p.

2. Erich Ziebarth, *Aus der antiken Schule. Sammlung griechischer Texte auf Papyrus, Holztafeln, Ostraka (Kleine Texte für Vorlesungen und Übungen* hrsg. von H. Lietzmann, n. 65). 2. Auflage. Bonn, Marcus und Weber, 1913, in-16, 33 p.

3. Paulus Beudel, *Qua ratione Graeci liberos docuerint papyris, ostracis, tabulis in Aegypto inventis illustratur*. Dissert. inaug., Münster, Aschendorff, 1911, in-8°, 69 p.

Kalbfleisch et avec l'aide de Schubart, Plaumann, Jensen et Böser, un élève de l'Université de Marburg, MAJER-LEONHARD. Il a examiné 1,264 manuscrits et en a tiré trois indices où il énumère : 1° 488 pièces écrites par une personne à la place d'une autre ne sachant pas écrire; 2° 750 pièces que les intéressés déclarent expressément écrites de leur propre main ou dont la signature ou l'écriture donne la preuve de ce fait; 3° 26 pièces qui mentionnent une personne sachant écrire difficilement (βραδέως). En guise de conclusion, l'auteur présente un tableau qui donne, siècle par siècle, le nombre des lettrés et des illettrés avec l'indication de leur métier. Avant de se servir de cette statistique, il est bon que l'historien contrôle la méthode qui a permis de la dresser. Elle n'est pas sans soulever des objections sérieuses. Mitteis a fait observer que bien des personnes se font pour leur signature une écriture différente de leur écriture courante, et que cette différence ne prouve pas que le signataire n'a pas écrit le corps du manuscrit. Jouguet, publiant des reçus délivrés par un fonctionnaire et y distinguant plusieurs mains, se demande si les scribes n'avaient pas quelquefois le droit de signer pour leur chef. L'auteur connaissait ces réserves et a passé outre. Soit. Mais Maspero (*Revue critique*, 1915, t. II, p. 69-70) lui adresse une critique qui va beaucoup plus loin : « Il pouvait, il devait arriver que des gens qui s'avaient ἀγράμματοι en grec ne l'étaient pas en démotique » ; par conséquent, toute cette statistique ne vaut que pour les ἀγράμματοι du grec, et non pour les illettrés en général. A ces diverses objections, qui conspirent à diminuer la proportion des illettrés, j'en ajouterai une qui va dans le même sens et une qui va en sens contraire. D'une part, les personnes même qui savaient parfaitement écrire étaient souvent obligées, faute d'être assez familiarisées avec les formules compliquées des requêtes et des contrats, de recourir aux bons offices des monographes, tout comme aujourd'hui le Parisien le plus lettré va chez le notaire. D'autre part, les petites gens qui ne possédaient rien, surtout dans les villages, n'avaient presque jamais l'occasion de conclure un de ces contrats ou de remettre un de ces reçus qui constituent le gros de la documentation dépouillée par l'auteur, et c'est précisément dans cette classe-là que pullulaient les ignorants. Bref, les statistiques de Majer-Leonhard nous renseignent non pas sur le nombre des illettrés dans l'Égypte entière, mais sur le nombre de ceux qui savaient écrire le grec dans les classes moyennes. Mais, ces réserves ayant une valeur égale pour toutes les périodes sur lesquelles s'étendent les documents examinés et pour les personnes des deux sexes, les tableaux dressés par l'auteur sont intéressants surtout par les com-

paraisons qu'ils permettent d'établir soit entre les époques successives, soit entre hommes et femmes de la même époque. Voici, en dernière analyse, un tableau où nous indiquons les pourcentages des personnes ne sachant pas écrire :

	HOMMES.	FEMMES.
Avant J.-C.	11 %	80 %
1 ^{er} siècle après J.-C.	36 %	100 %
II ^e —	27 %	91 %
III ^e —	18 %	62 %
IV ^e —	38 %	83 %
V ^e —	23 %	81 %

Sur ce tableau, on voit l'extension donnée à l'instruction publique et à l'hellénisme par les Lagides, la décadence qui suivit la conquête romaine, le développement des écoles dans l'empire au siècle des Antonins, les progrès de la langue grecque et de l'enseignement des filles pendant le siècle où régna la dynastie syrienne et où dominèrent Julia Mæsa et Julia Sæmias, la crise intellectuelle que produisit la diffusion du christianisme, l'emploi généralisé du grec dans l'empire d'Orient. Mais tout cela, Majer-Leonhard n'aurait pas dû nous laisser le soin de le dire¹.

D'après GOMPERZ, toute la sophistique du v^e siècle n'a jamais été que de la rhétorique, et chez tous les sophistes, même chez ceux qui prennent des airs de philosophes, on ne découvre jamais qu'un idéal d'éducation purement formelle, qu'une virtuosité de pensées et de mots. Qu'a produit Gorgias? Des exercices du genre « épideictique » à fond de paradoxes. Voyez les autres sophistes, Protagoras, Prodicos, Antiphon, Hippias, l'Anonyme de Jamblique. A des sujets qu'ils cherchent à varier, mais qui restent toujours secondaires à leurs yeux, ils attachent une parure qui seule les intéresse. Il y a toujours à gagner en compagnie de Gomperz. Il est si pénétrant, si peu dupe des phrases et des préjugés! Mais cette fois il exagère extraordinairement une idée juste. Les sophistes ont répandu dans la Grèce et dans le monde la rhétorique, c'est vrai; mais ils apportaient autre chose aux Athéniens, à savoir la philosophie, surtout la philosophie sociale et juridique. Dans leurs écoles, les jeunes gens faisaient leur philosophie aussi bien que leur rhétorique. Trouver une définition adéquate à des notions abstraites, ce n'est pas pur verbiage. Quand Périclès discutait une journée entière avec Protagoras, il ne voyait pas seulement en lui un bel esprit. Si Socrate passait pour un

1. Ernestus Majer-Leonhard, Ἀγράμματοι. In Ægypto qui litteras sciverint, qui nesciverint ex papyris graecis quantum fieri potest exploratur. Francofurti ad Mœnum, Diekmann, 1913, in-4°, 78 p.

sophiste, c'est que les sophistes se rapprochaient de Socrate, au moins dans leurs bons moments¹.

Les découvertes papyrologiques ont renouvelé à bien des égards l'histoire du livre et de l'écriture dans l'antiquité. Aussi GARDTHAUSEN a-t-il complètement transformé le traité de paléographie grecque qu'il avait publié en 1879. L'ouvrage est aujourd'hui en deux volumes. Le premier traite des matières de l'écriture, de la forme extérieure des manuscrits, des lettres et des sceaux, de la reliure, des instruments de l'écriture, des encres et des couleurs, des ornements. Le second donne une étude des écritures grecques depuis l'origine, placée vers 890, jusqu'à l'époque byzantine, puis des recherches souvent nouvelles sur la tachygraphie, dont l'invention est attribuée à Corinthe, et sur la cryptographie, enfin des listes de souscriptions et des investigations sur la chronologie. Ce traité sera évidemment critiqué dans le détail, et, par exemple, les comptes des inscriptions déliennes donnent tort à Gardthausen en ce qui concerne le prix du papyrus. Malgré tout, c'est une œuvre qui fait époque².

Sciences. — La science grecque est représentée dans trois de ces collections qui se multiplient maintenant en Allemagne. — E. HOPPE a donné à la *Bibliothek* de Geffken une histoire des mathématiques et de l'astronomie dans l'antiquité classique. Il n'a pas l'intention de faire oublier l'œuvre monumentale de Cantor, ni même les ouvrages de S. Günther et de M. Simon; il ne paraît pas qu'il ait la vigueur et la sûreté des Paul Tannery, des Heiberg et des Zeuthen. L'astronomie est négligée. L'histoire des mathématiques est divisée en trois périodes: de Thalès à Euclide, les Alexandrins, la période gréco-romaine jusqu'à la fin du VI^e siècle. Sur la question des origines, les conclusions restent incertaines: même s'il était avéré que Thalès de Milet et Pythagore aient séjourné en Égypte, il resterait toujours à savoir quelle est la part de la Chaldée dans la science égyptienne³. — HEIBERG présente les sciences naturelles et mathématiques dans la collection *Aus Natur und*

1. H. Gomperz, *Sophistik und Rhetorik. Das Bildungsideal des εὐ λέγειν in seinem Verhältniss zur Philosophie des V. Jahrhunderts.* Leipzig-Berlin, Teubner, 1912, in-8°, vi-291 p.

2. V. Gardthausen, *Griechische Paläographie.* 2. Auflage. Bd. I: *Das Buchwesen im Altertum und im byzantinischen Mittelalter.* Bd. II: *Die Schrift, Unterschriften und Chronologie im Altertum und im byzantinischen Mittelalter.* Leipzig, Veit, 1911, 1913; 2 vol. in-8°, xii-243 p., avec 38 fig., vii-156 p., avec 12 pl. et 35 fig.

3. Edmund Hoppe, *Mathematik und Astronomie im klassischen Altertum (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaft hrsg. von J. Geffken, Bd. I).* Heidelberg, Winter, 1911, in-8°, xi-443 p.

Geisteswelt. Il semble que ce soit une gageure de prétendre résumer en cent pages, sans rien omettre d'essentiel ni même d'important, les mathématiques et l'astronomie, la physique et la chimie, la botanique et la médecine de l'antiquité grecque et romaine. Ce tour de force, Heiberg l'a réalisé. Par cela même qu'il va droit aux résultats acquis, il n'est pas tenté d'exagérer l'influence de l'Orient sur la Grèce aux temps historiques. On peut conclure avec lui que « tous les fondateurs de la science moderne, Galilée, Copernic, Giordano Bruno, Newton, aussi bien que Vesale, ont appris des Grecs non seulement des résultats particuliers, mais avant tout ce qu'est la science¹ ». — Avec une compétence égale, ZEUTHEN a écrit pour la collection de Hinneberg une histoire des mathématiques depuis les origines jusqu'au xvi^e siècle. Il sait intéresser aux mathématiques ceux même qui ne se croyaient plus capables d'y rien comprendre².

Peu d'érudits ont plus fait pour l'histoire des sciences dans l'antiquité que le regretté Paul TANNERY; nul n'a uni plus complètement les dons du mathématicien, du philologue et du critique. Mais les articles et les mémoires, fruits de ses veilles, étaient dispersés dans toutes sortes de recueils et de périodiques. Il était utile de les rassembler. C'est ce monument qu'ont élevé à la mémoire du grand savant la noble piété de sa veuve et l'amitié de ses émules Heiberg et Zeuthen. La publication doit être divisée en sept sections; la première section est consacrée aux sciences exactes et aura trois volumes, dont deux ont paru. Pas d'observations, pas d'appréciations; l'œuvre apparait telle qu'elle a été conçue, dans sa simple et pure nudité. Les vingt-neuf articles du tome I et les trente-six du tome II permettent de suivre l'histoire de l'astronomie et des mathématiques dans les pays grecs depuis le vi^e siècle avant J.-C. jusqu'au vi^e après. Cependant, les éditeurs ont eu tort de classer les travaux dans l'ordre de publication, et non pas, comme il eût convenu, d'après l'ordre chronologique des sujets. Nous apprécierions mieux les progrès de l'astronomie si l'on nous avait montré successivement les solutions d'Archytas, le système d'Eudoxe, la quadrature des lunules d'après Hippocrate de Chio et Eudème, Aristarque de

1. J. L. Heiberg, *Naturwissenschaften und Mathematik im klassischen Altertum* (Aus *Natur und Geisteswelt*, Bd. 370). Leipzig, Teubner, 1912, in-8°, 102 p., avec 2 fig. dans le texte.

2. H. G. Zeuthen, *Die Mathematik im Altertum und Mittelalter* (Die *Kultur der Gegenwart* hrsg. von Paul Hinneberg, III. Teil, 1. Abt. : *Die mathematischen Wissenschaften* unter Leitung von F. Klein, 1. Lief.). Leipzig, Teubner, 1913, in-8°, 95 p.

Samos et sa grande année, Autolyceos de Pitane, Apollonios de Pergé et Adraste d'Aphrodisias, si l'on avait placé à leur date historique les recherches sur les inscriptions astronomiques, sur les subdivisions de l'heure dans l'antiquité, sur la coudée astronomique et les anciennes divisions du cercle. De même, il eût mieux valu passer de l'arithmétique pythagoricienne et de Thymandas à la langue mathématique de Platon, au nombre nuptial, à l'hypothèse géométrique du *Ménon* et au neveu de Platon, Speusippe, pour examiner ensuite la solution géométrique des problèmes du second degré avant Euclide, les axiomes d'Euclide lui-même, les diverses démonstrations d'Archimède, les mesures des marbres et des divers bois de Didymos d'Alexandrie; on aurait dû considérer la représentation des fractions chez les Grecs et l'histoire des lignes et surfaces courbes dans l'antiquité avant de faire connaissance, à l'époque romaine, avec Héron d'Alexandrie, Théon de Smyrne, Sérénos d'Antissa, Diophante et Pappos, à l'époque byzantine, avec Hypatia, Proclus, Isidore et Eutokios. Cette longue liste que nous venons de dresser n'est pas seulement un essai de classement; elle est surtout destinée, quoique incomplète, à donner une idée du labeur énorme qu'a fourni pendant toute sa vie un administrateur dont ces recherches abstruses étaient le délassement. Personne n'a mieux dit ni mieux montré que Paul Tannery que « la formation du concept de science est l'œuvre d'un seul peuple, le peuple hellène, qui l'a communiqué aux autres! ».

Si elle se perpétue en France, où Tannery était l'héritier de Scalliger, l'histoire des sciences positives dans l'antiquité grecque est particulièrement cultivée en Angleterre, où les *Éléments* d'Euclide figurent encore dans les manuels classiques. Depuis deux siècles, les œuvres mathématiques des anciens sont publiées dans ce pays avec un zèle qui ne se lasse point. Sir Thomas HEATH, connu par ses travaux sur Diophantos, sur Apollonios de Pergé, sur Archimède et sur Euclide, a édité récemment le traité d'Aristarchos de Samos sur *les Grandeurs et les distances du soleil et de la lune*, avec traduction, figures et notes. Il a fait mieux: comme introduction à ce travail, il a écrit une belle et claire histoire de l'astronomie grecque depuis l'âge homérique jusqu'au temps d'Aristarchos, qui vivait au III^e siècle. Le savant dont le nom termine cette histoire a eu ce grand mérite d'être le précurseur de Copernic, qui

1. Paul Tannery, *Mémoires scientifiques*, recueillis par J. L. Heiberg et H. G. Zeuthen. T. I et II: *Sciences exactes dans l'antiquité*; mémoires 1-29, 1876-1884; mémoires 30-65, 1883-1898. Toulouse, Privat; Paris, Gauthier-Villars, 1912, in-8°, xix-465 p., avec 17 fig. et un portrait; xu-555 p.

l'a connu et cité : il a exposé par théorèmes la théorie héliocentrique ou, selon les termes d'Archimède, « cette hypothèse que les étoiles fixes et le soleil restent immobiles et que la terre tourne autour du soleil¹ ».

Dans quelle catégorie classer l'ouvrage d'OTTO KELLER sur le règne animal dans l'antiquité ? Il intéresse l'histoire de l'histoire naturelle, mais aussi l'histoire économique, l'histoire de l'art et l'histoire des religions. Ne le classons pas et servons-nous-en. Déjà en 1887 l'auteur avait publié un volume sous le même titre ; il le complétait deux ans après, en collaboration avec Imhoof-Blumer, par un album où il réunissait plus de mille figures d'après les monnaies et les gemmes ; depuis, il rédigeait sans se lasser des mémoires et des articles sur la faune antique. Toutes ces études, mises au point, entrent dans les deux volumes du nouvel ouvrage, qui ne dispense pas, d'ailleurs, de consulter l'ancien, parce que les premières notices sont bien plus détaillées pour un certain nombre d'animaux. De pareils livres ne s'analysent pas ; mais ils se recommandent d'eux-mêmes. Otto Keller n'est pas philologue, et l'on s'en aperçoit vite à ses références ; mais il vient obligeamment en aide aux philologues et aux historiens².

Arts. — Qu'est-ce que l'archéologie et que doit-elle être ? Quels sont les vices de ses méthodes et comment y remédier ? Quelles sont les lois les plus générales de l'art universel ? Telles sont les grandes questions que s'est posées W. DEONNA. Il y répond avec une critique acérée qui aboutit à une tentative hardie de synthèse. On lit avec un intérêt soutenu la série d'ouvrages où il expose ses idées en faisant toujours une large place à la Grèce antique. Il veut que l'archéologue ne soit plus le savant à lunettes, ridicule et méprisé, prisonnier d'étroites hypothèses, doux maniaque qui a trop souvent fait la joie du public et le bonheur des faussaires. Il faut qu'il soit désormais un artiste doublé d'un historien. L'erreur capitale de l'archéologie a été la croyance à l'évolution continue et rectiligne. En réalité, on constate que, dans toutes les périodes de l'humanité, les progrès ont été suivis de régressions. L'évolution artistique se déroule donc partout suivant un rythme semblable. « Ces éternels

1. Thomas Heath, *Aristarchus of Samos, the ancient Copernicus. A history of greek astronomy to Aristarchus, together with Aristarchus's treatise on The Sizes and Distances of the Sun and Moon, a new greek text with translation and notes.* Oxford, Clarendon press, 1913, in-8°, VIII-425 p.

2. Otto Keller, *Die antike Tierwelt.* I. Bd. : *Säugetiere.* II. Bd. : *Vögel, Reptilien, Fische, Insekten, Spinnentiere,* etc. Leipzig, Engelmann, 1909, 1913, 2 vol. in-8°, XII-434 p., avec 145 fig. dans le texte et 3 pl. en phototypie ; xv-618 p., avec 161 fig. et 2 pl.

recommencements de l'art sont nécessités par la forme même de l'esprit humain et par les circonstances sociales dans lesquelles il vit » (*l'Arch.*, t. III, p. 25). On peut ainsi distinguer quatre grandes périodes pendant lesquelles l'art a passé par des alternatives de progrès, de grandeur et de décadence. La première de ces périodes a commencé avec l'homme quaternaire et l'art paléolithique; la seconde a mené la société crétoise des origines néolithiques à l'apogée minoen; puis vient l'art grec; enfin l'art chrétien. Quand on passe de l'une à l'autre période, on voit toujours une loi naturelle faire produire aux mêmes causes les mêmes effets. L'art minoen aboutit comme l'art hellénistique au réalisme, aux instantanés, au grouillement des foules, à la représentation de la musculature nerveuse pour l'homme et de la ligne souple et fine pour la femme. Mais c'est surtout entre l'art gréco-romain et l'art chrétien que le parallélisme est constant. L'art géométrique, qui est un retour de l'art néolithique, se retrouve au début du moyen âge; le VI^e siècle avant J.-C., avec ses « kouroi » archaïques, ressemble au XII^e siècle après J.-C., avec ses saints primitifs; de part et d'autre, le progrès de la technique amène la rupture de la frontalité et, au V^e siècle comme au XIII^e, l'idéalisme exprime la foi collective par des symboles rationalistes et spéculatifs; le IV^e et le XIV^e siècle tournent également au réalisme, par un besoin nouveau d'humaniser le divin, et cette tendance est poussée à l'exagération par les artistes de l'époque hellénistique comme par ceux du XV^e siècle. Voilà par quelles oscillations perpétuelles, par quel balancement toujours répété l'universelle loi du rythme agit sur l'art. On ne peut nier que l'auteur ne soutienne sa thèse avec beaucoup d'ingéniosité, une science très étendue, une indépendance absolue de jugement. On peut lui objecter que, si les circonstances historiques où évolue l'art s'opposent violemment à la conception unitaire, elles changent assez, dans des intervalles qu'il faut évaluer par millénaires, pour déranger une symétrie aussi parfaite et, par endroits, aussi raide. Mais on doit féliciter l'auteur d'avoir tant écrit sur le sujet qui lui tient à cœur sans lasser l'attention et en faisant toujours penser¹.

Pour étudier rapidement l'histoire de l'architecture dans l'antiquité, on n'avait pas jusqu'à présent de manuel qui fût pour la

1. Waldemar Deonna, *l'Archéologie, sa valeur, ses méthodes*. T. I : *les Méthodes archéologiques*; t. II : *les Lois de l'art*; t. III : *les Rythmes artistiques*. Paris, H. Laurens, 1912, 3 vol. in-8°, 479 p., avec 32 fig. dans le texte; 532 p., avec 143 fig.; 564 p., avec 88 fig. — *Les Lois et les rythmes de l'art*. Paris, Flammarion, 1914, in-16, 188 p. — *L'Expression des sentiments dans l'art grec. Les facteurs expressifs*. Paris, H. Laurens, 1914, petit in-8°, 379 p., avec 56 fig.

France ce que sont pour les pays de langue allemande celui de J. Durm et pour les pays de langue anglaise celui d'Allan Marquand. Fr. BENOIT a voulu combler cette lacune. Mais, tandis que le manuel américain se borne à la Grèce et l'allemand à la Grèce et à Rome, le manuel français comprend tous les pays depuis les temps préhistoriques jusqu'à la fin de l'empire romain. On a déjà rendu compte dans la *Revue historique* (voir t. CXII, p. 109-110) des chapitres consacrés à Rome. En ce qui concerne la Grèce, la brièveté, qualité certainement louable en ce genre d'ouvrages, est pourtant exagérée. Il y a des oublis tels qu'on se demande s'il ne faut pas les mettre au compte d'une préparation un peu trop hâtive plutôt que d'une exposition trop rapide. La période crétoise est bien sacrifiée. Rien sur la hutte ronde, ce prototype si fécond. Pour étudier la maison grecque avant Pompéi, l'auteur n'a pas mis à profit autant qu'il le devait les découvertes de Priène et de Délos. Il n'a pas non plus accordé l'attention qu'ils méritent aux monuments déliens, aux portiques et à la salle hypostyle. Malgré les lacunes, l'ouvrage rendra de grands services aux étudiants comme aux amateurs sérieux¹.

C'est précisément la grande salle hypostyle de Délos, publiée par le regretté Gabriel LEROUX, qui a été pour lui le point de départ d'études nouvelles et lui a fait écrire son beau livre sur les origines et les transformations de tout un type architectural. En même temps que la construction rectangulaire groupée autour du mégaron, on voit évoluer dans l'antiquité le plan de la demeure absidale, suggéré dès les temps primitifs par l'habitation rupestre. Tandis qu'un de ces types est arrivé de bonne heure à sa perfection, si bien que l'art grec n'a plus rien ajouté d'essentiel au temple du VI^e siècle ou du moins au sécos, l'autre s'est modifié sans cesse jusqu'à l'époque chrétienne en produisant l'hypostyle grec, l'hypostyle oriental et la basilique romaine. Mais, si la basilique romaine est dérivée de l'hypostyle alexandrin, ce n'est pas elle qui a donné naissance à la basilique chrétienne, c'est l'hypostyle grec. Ce dernier genre de basilique servait déjà aux cultes païens, comme le prouvent le téléstérion des Cabires à Samothrace et le Baccheion d'Athènes. Les églises chrétiennes d'Afrique sont des copies, non pas sans doute de temples païens, mais d'églises païennes; le nom même de basilique ne fut pas emprunté par les chrétiens aux monuments profanes des *fora*,

1. Fr. Benoit, *l'Architecture. Antiquité* (collection des *Manuels d'histoire de l'art* publiés sous la direction d'Henry Marcel). Paris, H. Laurens, 1911, in-8°, VII-575 p., avec 148 grav., 13 cartes et 997 dessins schématiques par l'auteur.

mais à des édifices religieux, tels que la basilica Hilariana de Rome, consacrée à Attis et à la Mère des dieux¹.

Rufus RICHARDSON a publié une histoire de la sculpture grecque qui répond au même besoin de vulgarisation que le manuel d'architecture grecque de Marquand. C'est un exposé succinct et clair. On regrette qu'il commence brusquement par la période mycénienne, comme s'il datait d'il y a quinze ans. A détacher ainsi l'art hellénique de ses antécédents crétois, on le décapite².

La question des origines est précisément celle que traite Max. COLLIGNON dans un mémoire court, mais plein de choses. Il a trouvé au musée d'Auxerre et fait entrer au Louvre une statuette qui prouve de façon éclatante la persistance des traditions crétoises dans la sculpture archaïque. L'école des Daidalides n'est plus un mythe; elle a donné aux Grecs les plus anciennes de leurs « corai ». Ce n'est donc pas seulement en Ionie qu'ont émigré les artistes chassés de Crète par l'invasion doriennne; quelques-uns d'entre eux ont dû s'établir dans le Péloponèse parmi les Doriens eux-mêmes. L'auteur porte ainsi un coup sérieux au « tout à l'ionisme », mais en faisant aux influences locales une part assez large pour ne pas aller non plus au « tout à la Crète³ ».

La collection des *Villes d'art célèbres* s'est enrichie d'une superbe monographie sur Athènes par G. Fougères. L'auteur aurait pu reproduire en les enjolivant les pages les plus intéressantes du Guide-Joanne dont il venait de donner une nouvelle édition. Il ne l'a pas voulu. C'est un ouvrage tout neuf qu'il présente, où le gai savoir s'orne de beaux mots. L'Acropole, naturellement, l'attire d'abord et le retient longtemps. Mais, pour bien faire admirer, il explique. Il montre comment le désir de loger dignement la déesse chryséléphantine et de l'offrir à la vénération de tout un peuple a obligé Ictinos à modifier pour le Parthénon les dimensions traditionnelles du plan dorique, en élargissant la nef, comment un autre emprunt aux Ioniens a permis à Phidias de dérouler en frise courante, sur le mur extérieur, l'immortelle procession des Panathénées. Il indique avec discrétion les solutions données aux nombreux problèmes que soulèvent les édifices juxtaposés de l'Érechtheion. De

1. Gabriel Leroux, *les Origines de l'édifice hypostyle en Grèce, en Orient et chez les Romains*. Paris, Fontemoing, 1913, in-8°, xviii-357 p., avec 74 grav.

2. Rufus B. Richardson, *A history of greek sculpture*. New-York, American book company, 1911, in-16, 291 p., avec 131 fig.

3. Maxime Collignon, *la Statuette d'Auxerre (musée du Louvre)*, dans les *Monuments et Mémoires de la fondation Piot*, t. XX. Paris, Leroux, 1913, in-fol., p. 1-38, pl. I-III, fig. 1-16.

l'Acropole, il nous mène aux monuments de la ville basse. Athènes elle-même, il l'enchâsse dans la radieuse parure que lui font les ruines du Pirée, d'Éleusis, de Salamine, d'Égine et de Sounion. Comme si, pour la mieux voir, il lui fallait un certain recul dans le temps comme dans l'espace, il s'éloigne un moment de la ville antique pour errer dans la ville byzantine, franque ou moderne. Mais ce qui fait pour lui le charme de la cité vivante, c'est d'y retrouver les traits de celle qu'un œil moins expert pourrait croire morte; ce qu'il aime dans le vieux quartier du bazar, c'est d'y surprendre au passage les gestes et le parler qui lui rappellent Aristophane. Le présent lui plaît parce qu'il s'enchaîne au passé¹.

Ceux que ne contenteront pas les brillantes et rapides descriptions de Fougères et qui voudront examiner de près les monuments de l'Acropole auront à leur disposition plusieurs travaux récents. On a vu plus haut (p. 105) les résultats obtenus par les épigraphistes qui, comme Dinsmoor, ont déchiffré les comptes des épistates. Les archéologues ont travaillé avec une ardeur égale. Depuis longtemps on n'avait pas autant fait pour l'étude du Parthénon. HILL en a exploré les fondements de manière à en renouveler complètement l'histoire et à modifier sur certains points les cotes généralement admises pour l'ancien temple: ses observations feront époque². — Svorónos a proposé des explications nouvelles pour les sujets des sculptures; mais là nous sommes en pleine hypothèse, et il est à craindre que Svorónos ne fasse pas définitivement, comme il l'espère, « la lumière sur le Parthénon³ ».

Après toutes ces recherches, on avait besoin d'un guide sûr, d'un juge impeccable; on l'a trouvé en la personne de Max. COLLIGNON. Mettant à profit les conclusions de Dinsmoor et de Hill, rejetant les suggestions de Svorónos, on dirait qu'il va d'instinct à la vérité. Si aucun problème ne lui échappe, il ne dit sur chacun que ce dont il est certain; mais cela, il le dit si bien! C'est comme s'il avait emprunté à son sujet le secret de la solidité harmonieuse et de l'élégante sobriété. Le volume est la réimpression d'une introduction écrite pour un magnifique recueil de planches in-folio composé d'après les photographies de Boissonas et Mansell. On y lira d'abord

1. Gustave Fougères, *Athènes (les Villes d'art célèbres)*. Paris, H. Laurens, 1912, petit in-4°, 204 p., avec 168 fig.

2. B. H. Hill, *The older Parthenon*, dans l'*American journal of archaeology*, t. XVI (1912), p. 535-538, pl. VIII-IX, 21 fig.

3. I. N. Svorónos, Φῶς ἐπὶ τοῦ Παρθενῶνος. Extrait du *Journal d'archéologie numismatique*, t. XIV. Athènes, Eleutheroudakis et Bart, 1912, p. 193-339, pl. XIII-XXI, 42 fig.

l'histoire de l'Acropole en général et du Parthénon en particulier. Au nord de l'Acropole, sur l'emplacement occupé primitivement par le palais royal, s'élevèrent au VI^e siècle deux temples, l'Hécatompédon et l'ancien Érechtheion. De 540 à 510, l'Hécatompédon fut agrandi par les Pisistratides; déjà il avait grand air avec sa colonnade formée, selon les côtés, de six ou de douze fûts, avec la Gigantomachie violemment enluminée de ses frontons, avec sa frise ionique. Après les édifices des rois et des tyrans, celui du peuple. En 506, la démocratie triomphante entreprit, au côté sud de la colline, la construction d'un Parthénon, et elle décida, en 490, après la victoire de Marathon, qu'il serait non pas en poros, mais tout en marbre. Il commençait à sortir de terre quand vinrent les Perses. En 479, le Parthénon fut rasé; après la retraite de l'ennemi, quelques tambours de colonnes qui avaient échappé au désastre furent encastés dans le mur de Thémistocle. Au temps de Cimon, on ne voulut rien faire pour le malheureux Parthénon; on ne songea qu'au vieux temple qui rappelait les plus vieilles traditions: un Érechtheion II s'éleva, qui fut remplacé en 420, à l'époque de Nicias, par un Érechtheion III. Mais, deux ans après la mort de Cimon, en 447, Périclès fit commencer le second Parthénon. Le monument d'Ictinos et de Phidias fut inauguré en 438 pour recevoir l'Athèna chryséléphantine; mais on n'y mit la dernière main qu'en 433/2. Collignon décrit le monument avec amour. Rien de ce qui subsiste n'est négligé, et les pierres qui manquent sont presque partout comme remises en place. L'ordre extérieur, l'ordre intérieur, la polychromie, les divisions du temple, l'éclairage, toutes les questions d'architecture sont traitées de telle façon que l'ignorant, surpris de tout comprendre, se croirait architecte. Et puis, plaisir suprême, on passe devant les métopes, les frontons, la frise, pour s'arrêter, dans le naos, à la place où se dressait, toute en or et en ivoire, la déesse elle-même. Mais ce n'est pas, comme disait Renan, « l'idéal cristallisé en marbre pentélique » que fait voir Collignon. Le temple d'Athèna n'est pas celui de la « pure raison », abstrait du temps et de l'espace; il est humain, parce qu'il est national. Pas plus qu'on ne pourrait détacher le Parthénon de l'Acropole, on ne peut l'isoler de l'Attique. Il est le pur produit du terroir; il résume l'histoire d'une ville. « Le Parthénon est la complète expression du génie d'Athènes, au point culminant de son histoire¹ ».

C'est encore un beau livre, et qui fait réfléchir, que Max. COLLI-

1. Maxime Collignon, *le Parthénon; l'histoire, l'archéologie et la sculpture*. Paris, Hachette, 1914, in-4°, 213 p., avec 22 pl. et 79 fig. dans le texte.

IGNON a écrit sur les statues funéraires de la Grèce. L'historien de la sculpture grecque n'a pas seulement trouvé là une occasion de suivre le développement de l'art qui lui est cher en se plaçant à un point de vue particulier; il a fait encore une étude attrayante et profonde des croyances sur la vie posthume. La difficulté la plus grave du sujet tenait au choix même des monuments : si les stèles funéraires se distinguent au premier coup d'œil, les statues placées sur les tombes ressemblent fort à celles dont la destination était autre et ne se peuvent reconnaître la plupart du temps que par le lieu où elles ont été découvertes. Il y faut de la science et du tact. Aux qualités qu'exige ce travail préliminaire, Collignon a joint, tout le long de son exposé, cette élégante sobriété qui est sa marque propre et comme sa signature. On s'en voudrait de rechercher et d'exprimer soi-même les idées essentielles de l'auteur, quand il les a résumées, comme il sait le faire, dans une conclusion de quatre pages qui est un petit chef-d'œuvre. « En Grèce, la statue funéraire ne répond pas, comme en Égypte, à une nécessité impérieuse, au besoin d'assurer l'existence d'outre-tombe du défunt. Elle est une forme de commémoration..., elle constitue le luxe de la sépulture... La statue funéraire n'est pas faite pour l'obscurité de la tombe..., c'est au grand jour qu'elle revendique sa place... Au VI^e siècle, dans les raides effigies de *kouroi*, les morts ont la même apparence que les dieux... Le mort est élevé au-dessus de l'humanité... Il devient un héros, doué d'une puissance qui peut agir sur les destinées des survivants... Au V^e et au IV^e siècle, les statues de défunts se rapprochent de la vie réelle... Jamais peut-être l'idée de la mort, qui dénoue sans les rompre les liens de tendresse et d'affection, n'a été exprimée avec une émotion plus discrète et plus pénétrante. Ces images sont à la fois irréelles et vivantes... La plastique funéraire des Grecs ... a fait sortir de la tombe les figures mythologiques ou réelles qui faisaient cortège au défunt... Le sphinx ravisseur d'âmes est devenu le gardien des tombeaux. La Sirène, à laquelle s'attachait jadis le souvenir des terreurs de l'Hadès, s'est transformée en une plaintive Muse de la mort, qui compatit aux douleurs des hommes. Les humbles pleureuses de terre cuite ont pris, dans le marbre, l'attitude de belles statues pensives... Depuis les origines de l'art grec jusqu'au temps des Antonins, nous n'avons pas une seule fois rencontré l'image de la mort traduite dans sa lugubre réalité... Ce qu'il a représenté, aussi bien dans les statues tombales que dans les stèles, c'est la vie, et rien que la vie... A vrai dire, la mort est toujours présente; mais, comme si elle respectait la beauté de la forme humaine, elle ne touche ces effigies de marbre que d'un

doigt léger pour leur imprimer un caractère de gravité tranquille et douce, de mélancolie apaisée et de sérénité¹ ».

Passons aux arts mineurs. Bien des gros livres ne valent pas l'excellent article *Vasa* donné par Charles DUGAS et Edmond PORTIER au *Dictionnaire des Antiquités*. Nous ne pouvons pas nous laisser entraîner à faire ici l'analyse d'un article de dictionnaire; mais celui-là, nous tenons au moins à le signaler.

Dans les trois dernières années de sa vie, Georges PERROT, jeune jusqu'au dernier jour, a pu ajouter deux volumes à sa monumentale *Histoire de l'art*. Il a ainsi mis à chef la série consacrée à la Grèce archaïque, c'est-à-dire à une période qui s'étend pour lui jusqu'après la crise des guerres médiques. Dans ces deux volumes, il étudie la glyptique, la numismatique et la céramique. Pour les intailles, il avait pour se guider l'excellent ouvrage de Furtwängler; pour les monnaies, les travaux de Babelon. C'est donc à l'étude des vases qu'il a réservé son principal effort. Si l'histoire de la poterie antique n'était qu'un chapitre d'archéologie pure, nous pourrions nous contenter d'indiquer en quelques mots le développement de la fabrication et de la peinture céramiques, tel qu'il nous est présenté, depuis la décadence ou, si l'on veut, les recommencements de l'art géométrique jusqu'à la plus belle époque des vases attiques à figures rouges. Et il n'est pas d'un mince intérêt pour l'historien d'assister à un pareil spectacle. Première période : l'Ionie, mère de tous les arts, féconde les survivances crétoises et mycéniennes au contact des civilisations orientales; les principales cités de l'Asie Mineure et des îles maintiennent leur autonomie et se disputent l'hégémonie dans la production céramique, comme dans le reste; Milet l'emporte quelque temps, grâce à ses marins et à ses colons autant qu'à ses artistes. Deuxième période : le courant de la civilisation se déplace et gagne l'Occident; là, tandis que les pays d'esprit conservateur travaillent pour la consommation locale, l'ingénieuse Corinthe fabrique à la douzaine et enlumine d'éclatants trompe-l'œil les vases qu'elle expédie sur toutes les côtes de la Méditerranée. Troisième période : Athènes se borne longtemps à façonner pour l'aristocratie souveraine les pithoi du Dipylon; au VII^e siècle, quand elle commence à transformer ses institutions, elle se met consciencieusement à l'école de Corinthe et de l'Ionie pour produire les vases proto-attiques; s'aidant des étrangers attirés par Solon et Pisistrate, elle crée le style à figures noires et ruine le

1. Maxime Collignon, *les Statues funéraires dans l'art grec*. Paris, Leroux, 1911, in-4°, vii-404 p., avec une pl. et 241 fig. dans le texte.

monopole de Corinthe par sa probité artistique; au temps où elle prépare la révolution contre les Pisistratides, elle s'évertue à renouveler ses procédés et, avec le concours d'Ioniens chassés par la conquête perse, se livre à des recherches dont témoignent les « vases de transition »; enfin, lorsque la réforme de Clisthènes fait triompher la démocratie, les vases à figures rouges de beau style marquent la fin de la période archaïque. Mais dans l'histoire de la céramique grecque la science intelligente de Perrot voit bien autre chose encore qu'une matière à descriptions archéologiques. Pour cette période de trois ou quatre siècles, qui nous est connue surtout par la tradition recueillie plus tard, aucun document direct n'est à dédaigner, et, après la poésie, il n'en est pas de plus précieux que l'image. Les potiers du Dipylon nous font connaître les navires des vieux temps, la piraterie toujours menaçante et la défense organisée contre elle par les naucreries. Des illustrations plus récentes représentent la vie agricole, les carrières et les ateliers, les maisons privées et les édifices publics, les scènes familiales de la vie militaire ou sociale, les funérailles, les cérémonies du culte et les légendes célèbres. Au moment des guerres médiques, Épictète dessine les exercices des éphèbes nus; après la victoire, Smicros décrit la volupté des symposia et Brygos se plaît à peindre des scènes de genre, l'école et le gymnase, les camps et les festins. L'abondance des poteries, leur provenance, leur technique, l'origine de leurs formes et de leurs décors, leurs divers emplois, leur répartition dans le monde méditerranéen, tout cela est d'une importance capitale pour l'histoire économique et même pour l'histoire générale. Il n'y a pas une industrie qui nous soit aussi bien connue que la céramique : on peut en suivre les différents travaux sur certaines plaques peintes de Corinthe, depuis le moment où la terre est extraite de l'argilière jusqu'au moment où les vases finis sortent du four et s'alignent à bord des bateaux en partance. Non seulement nous savons quelle était l'importance de l'atelier dirigé par un Nicosthènes; mais nous en voyons la distribution, nous y comptons les ouvriers, nous sommes renseignés sur leur condition sociale et sur la discipline à laquelle ils étaient soumis. Les inscriptions des vases nous disent quelle était la patrie des maîtres, nous révèlent par la distinction du potier et du peintre les progrès de la division du travail et nous font assister aux débuts prometteurs de la réclame commerciale. L'imitation évidente des étoffes et des tapis assyriens et lydiens dans l'ornementation ionienne, la présence simultanée de vases identiques dans l'établissement milésien de Naucratis et dans les colonies milésiennes du Pont-Euxin, le cheminement de ces alabastres proto-

rinthiens remplis jadis de parfums phéniciens, égyptiens ou cypriotes et retrouvés au fond de l'Étrurie, l'extension parallèle de types monétaires et de belles amphores destinées à l'exportation des vins ou des huiles réputées : autant de faits précis qui nous renseignent sur les voies maritimes du monde grec, depuis le VIII^e jusqu'au V^e siècle, sur les relations des métropoles avec les colonies et sur la concurrence internationale. Voilà ce que Georges Perrot nous fait voir sur les pots qu'il place sous nos yeux. Et ainsi, jusqu'à la fin d'une longue et belle vie, il a bien mérité de cette antiquité grecque qu'il aimait tant¹.

PERDRIZET a montré jadis, par sa belle étude sur les bronzes de Delphes, avec quelle finesse il sait déduire des moindres fragments les caractères propres à une époque. On peut juger des sentiments qu'il a dû éprouver quand il a visité la collection du Dr Fouquet à Alexandrie et qu'il s'est trouvé devant une admirable série de bronzes gréco-égyptiens. Ces sentiments, il ne les a pas gardés pour lui ; grâce à la munificence accoutumée de M. Doucet, il les a exprimés dans une publication fastueuse. Quand on aura lu ces jolies pages et contemplé ces belles planches, on saisira mieux tout ce que la société alexandrine renfermait de mysticisme et de sensualité ou vulgaires ou raffinés. Les statuettes d'Aphrodite et de Dionysos nous apprennent la destinée des cultes grecs dans les temples et les oratoires privés où les femmes viennent demander la beauté, la joie et la fécondité. Mais d'autres images nous révèlent l'action exercée par les divinités égyptiennes sur les âmes des Hellènes eux-mêmes, par exemple cet admirable prêtre d'Isis qui s'avance dans la blancheur sacrée du lin, « net de tout contact impur, la tête levée au ciel, comme perdu dans un rêve mystique ». Puis tout à coup on aperçoit des nains, des nègres, des grotesques, des danseurs et des danseuses, des types attrapés dans les bouges et qui attestent que les bas-fonds des grandes villes sont les mêmes dans tous les temps. Visite charmante et troublante dont on remercie, au départ, le connaisseur subtil qui vous a servi de guide, savant à qui rien n'échappe, écrivain qui fait sentir tout, même quand il se retient de tout dire².

Les progrès de la toreutique vont de pair avec ceux de l'orfèvre-

1. Georges Perrot, *Histoire de l'art dans l'antiquité*. T. IX : *la Grèce archaïque : la Glyptique, la Numismatique, la Peinture, la Céramique*. T. X : *la Grèce archaïque : la Céramique d'Athènes*. Paris, Hachette, 1911, 1914, in-4°, 703 p., avec 22 pl. hors texte et 367 gravures ; 818 p., avec 25 pl. hors texte et 421 gravures.

2. Paul Perdrizet, *Bronzes grecs d'Égypte de la collection Fouquet*. Paris, Bibliothèque d'art et d'archéologie, 1911, in-4°, xxi-97 p., avec 40 pl. et 6 grav. dans le texte.

rie. Cette règle est rendue visible par des moulages antiques découverts à Memphis et conservés aujourd'hui au musée Pelizæus à Hildesheim. RUBENSOHN a montré qu'ils sont tirés de moules pris sur des vases, des boîtes, des pièces d'armure, de harnachement et d'argenterie. Les modèles appartenaient en partie au VI^e siècle, en partie à l'époque romaine; mais le plus grand nombre provient de la période hellénistique, entre 350 et 220. Ces moulages, dont les bronziers et les joailliers faisaient usage dans leurs ateliers, donnent une haute idée de leur technique. Comme il semble bien que le mouleur vendait ses produits aux artisans qui les employaient, l'existence de ce métier séparé est un témoignage remarquable sur la division du travail dans l'industrie antique¹.

On ne saurait être trop reconnaissant aux savants qui nous aident à visiter les musées consciencieusement ou nous dispensent même parfois de cette visite en nous donnant de bons catalogues. Le nombre de ces bienfaiteurs s'est accru depuis quelques années.

Il y a longtemps que l'École française d'Athènes s'est chargée de cataloguer les vases peints du Musée national d'Athènes. Dès 1902 paraissait le volume préparé par Couve et achevé par Collignon (près de 2,000 numéros). Mais en moins de dix ans l'acquisition d'une collection cyprïote, les fouilles prémycéniennes de Tsountas, les trouvailles mycéniennes des Cyclades, de Thoricos, de Salamine, l'afflux des coupes à reliefs avaient enrichi le Musée à tel point qu'un supplément était nécessaire. Il a été publié par Georges NICOLE. La classification est généralement conforme aux résultats des études les plus récentes. Chaque série est précédée d'une bonne notice².

Guy DICKINS s'acquiesce d'une tâche confiée à l'École anglaise par l'éphore général Cavvadias, le catalogue du musée de l'Acropole. Dans un premier volume, il présente les sculptures archaïques, celles qui ont survécu à l'incendie de 479. Il raconte l'histoire des fouilles, fait une étude chronologique des trouvailles, indique les matériaux et la technique, décrit les sujets et les costumes. Qui-conque s'est trouvé, sans autre aide que le souvenir de ses lectures, en face des femmes énigmatiques rangées dans les salles inoubliables du petit musée regrettera de n'avoir pas eu en main un guide aussi précieux. Presque tout ce qu'on peut savoir sur les vieux temples

1. O. Rubensohn, *Hellenistisches Silbergerät in antiken Gipsabgüssen*. Public. du musée Pelizæus à Hildesheim. Berlin, Curtius, 1911, in-4°, 89 p., avec 21 pl. et 22 fig. dans le texte.

2. Georges Nicole, *Catalogue des vases peints du Musée national d'Athènes*. Supplément. Paris, Champion, 1911, in-8°, xi-351 p., avec 9 fig. hors texte. Ouvrage accompagné d'un album in-fol. de 21 pl.

de l'Acropole est là. Il est regrettable que l'illustration cherche à compenser la qualité par la quantité¹.

Le musée de Constantinople est d'une extraordinaire richesse en sculptures antiques : il concentre ce qu'ont livré Thasos, Assos, Milet et Didymes, Priène, Lagina, Magnésie du Méandre, Aphrodisias, Tralles, la Lycie, la Phénicie, la Palestine et la Libye. Pour faire l'inventaire de ces trésors, le regretté directeur des musées ottomans, Hamdi-bey, et son frère et successeur, Halil-bey, ont désigné Gustave MENDEL. Le choix a été fort heureux. Le catalogue de Constantinople est aujourd'hui considéré comme un modèle. Chaque monument est reproduit en traits et décrit avec un soin minutieux, en style « télégraphique », dit l'auteur. Au milieu des connaissances prises aux meilleures sources, les idées personnelles foisonnent. Deux volumes n'ont pas épuisé le sujet; quand le troisième aura paru, on aura entre les mains un excellent instrument de travail².

DE RIDDER a terminé récemment le catalogue de la fameuse collection de Clercq par un beau volume sur les bijoux et les pierres gravées et par une table générale³. Aussitôt il s'est mis à cataloguer les bronzes antiques du Louvre. Travail nécessaire, s'il en fut; car ceux qui avaient à examiner ces monuments ne pouvaient consulter que le rudiment de catalogue esquissé jadis par Longpérier. De Ridder était bien préparé à la tâche, l'ayant accomplie déjà pour le musée d'Athènes et pour la collection de Clercq. Il a publié simultanément un guide pour toute la collection du Louvre et le premier volume du catalogue. Dans le guide on remarque un bon chapitre sur la technique du bronze dans l'antiquité, paru peu de temps auparavant sous forme d'article dans la *Revue de Paris*⁴. Le premier volume du catalogue donne les figurines classées par groupes, à savoir : grands bronzes, statuettes grecques archaïques et de beau

1. Guy Dickins, *Catalogue of the Acropolis Museum*. Vol. I : *Archaic sculpture*. Cambridge, University press, 1912, in-12, vii-291 p., avec de nombreuses illustrations.

2. Gustave Mendel, *Musées impériaux ottomans. Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines*. Constantinople, Musée impérial, 1912, 1914, 2 vol. in-8°, xxiv-596 p., avec 285 fig. dans le texte; 596 p., avec 493 fig.

3. *Collection de Clercq. Catalogue* publié par les soins de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et sous la direction de MM. de Vogüé, E. Babelon, E. Pottier. T. VII : *les Bijoux et les pierres gravées*, par A. De Ridder. 1^{re} partie : *les Bijoux*; 2^e partie : *les Pierres gravées*. Paris, Leroux, 1911, 2 vol. in-fol., 436-874 p., avec 16-30 pl. en héliogravure. — *Table générale* des t. I à VII (1898-1911), par A. De Ridder, 1912, 149 p.

4. A. De Ridder, *Guide du musée du Louvre. Les bronzes antiques*. Paris, Braun, 1913, in-8°, 143 p., avec 64 fig. hors texte.

style, exemplaires étrusques et italiotes, monuments grecs d'époque hellénistique, bronzes gréco-romains et figurines trouvées en Gaule. Dans les premiers groupes, les pièces sont rangées par ordre chronologique; à l'époque hellénistique, elles le sont par pays; à l'époque gréco-romaine, où les origines sont le plus souvent incertaines, par matières. Les planches, dues à l'habileté des frères Catala, se présentent avec un relief saisissant. Pour les notices, l'auteur renvoie au guide; il réduit le texte à l'essentiel, enfermant une science irréprochable dans une forme concise. Parmi les plus érudits faiseurs de catalogues, De Ridder occupe une belle place: il est l'homme du bronze¹.

Gabriel LEROUX a manifesté l'activité de l'École française d'Espagne en publiant le catalogue du musée céramographique de Madrid. Il étudie plus de six cents vases. Beaucoup sont de provenance incertaine; quelques-uns avaient été publiés jadis et passaient pour perdus: il y en avait, par exemple, que Gargiulo faisait figurer dans son *Recueil* du musée Bourbon et qui avaient disparu. Tous ces vases grecs et italo-grecs sont classés avec soin. Chaque série est précédée d'une notice substantielle et claire; chaque exemplaire est décrit avec une sobre précision².

Parmi les catalogues particulièrement intéressants pour les historiens, il faut mentionner ceux des terres cuites gréco-égyptiennes. Valdemar SCHMIDT en a publié un pour le musée Ny Carlsberg³; Wilhelm WEBER, un autre pour le musée de Berlin⁴. Weber, professeur à l'Université de Groningue, a fait une étude complète de ces figurines qui sont généralement assez grossières et appartiennent à la basse époque. Il a montré ce que ces produits de l'art populaire fournissent de renseignements à qui veut connaître la toilette des femmes, le travail des hommes, les types de la rue et du marché, du cirque et du théâtre, et spécialement les dieux et les démons adorés

1. A. De Ridder, *les Bronzes antiques du Louvre*. Ouvrage publié avec le concours du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts et de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres (fonds Dourlaux). T. I: *les Figurines*. Paris, Leroux, 1913, in-4°, 135 p., avec 64 pl. en phototypie.

2. Gabriel Leroux, *Vases grecs et italo-grecs du musée archéologique de Madrid (Bibliothèque des universités du Midi, fasc. XVI)*. Bordeaux, Féret, 1912, in-8°, xx-330 p., avec 58 pl.

3. Valdemar Schmidt, *De græsk-egyptiske Terrakotter, Ny Carlsberg Glyptothek*. Kjøbenhavn, Host, 1911, in-8°, 94 p., avec 70 pl.

4. Wilhelm Weber, *Königliche Museen zu Berlin. Sammlung der ägyptischen Allertümer. Die ägyptisch-griechischen Terrakotten. Beiträge zur Religions- und Kulturgeschichte des griechisch-römischen Ägyptens*. Berlin, Karl Curtius, 1914, 2 vol. grand in-4°. Textband, x-271 p., avec 131 fig. Tafelband, iv p., avec 487 fig. sur 42 pl. en phototypie.

par les paysans dans les temples et les chapelles ou placés dans les tombes comme protecteurs des morts.

Les catalogues mentionnés jusqu'ici sont surtout destinés aux savants. Tout autre est l'esprit du guide que le directeur du musée des antiquités d'Alexandrie met à la disposition du visiteur; mais Ev. BRECCIA a trop de goût et de science pour que son petit livre n'en porte pas la trace à chaque page. Il suffit de le feuilleter pour y trouver des idées nouvelles sur le pouvoir des Lagides, sur leurs mariages consanguins, sur le plan d'Alexandrie, sur les savants du musée, sur l'art alexandrin et ses origines¹.

XIV. RELIGION. — On ne s'attend pas à trouver ici une analyse du *Golden Bough* ni un jugement même sommaire sur le grand œuvre de FRAZER. Quelque attitude qu'ils prennent, désormais les historiens des religions devront tous rendre hommage à des théories qui marquent d'une empreinte profonde leurs adversaires eux-mêmes. Pour présenter dignement sa pensée aux lecteurs du temps présent et de l'avenir, le grand travailleur n'a cessé de la creuser et de l'amplifier. Il avait commencé par une esquisse où il expliquait la loi imposée au sacerdoce de Némi et le sens historique du rameau d'or. Mais il avait fait tant de découvertes sur la voie où il s'était lancé que, pour les exposer, il écrivit deux gros volumes. Ils devinrent trois dans la seconde édition, celle que traduisirent en français Stiébel et Toutain². A peine cette traduction était-elle achevée que Frazer entreprenait de mettre en œuvre tous ses matériaux et de donner à l'édifice des dimensions grandioses et, cette fois, définitives. En trois ans il publiait les sept parties de l'ouvrage, comprenant onze volumes, sans compter le douzième, réservé à la bibliographie et aux indices. Impossible de décrire toutes les richesses d'un pareil trésor. Voici, pour qu'on ait au moins quelques indications, les titres des sept parties : *l'Art magique et l'évolution de la royauté*; *le Tabou et les périls de l'âme*; *le Dieu qui meurt*; *Adonis, Attis, Osiris, essai sur l'histoire de la religion orien-*

1. Evaristo Breccia, *Alexandria ad Egyptum*, guide de la ville ancienne et moderne et du musée gréco-romain. Bergame, Istituto italiano d'arti grafiche, 1914, in-16, xi-319 p., avec 196 fig. et 1 pl.

2. J. G. Frazer, *le Rameau d'or*. Étude sur la magie et la religion, trad. par R. Stiébel et J. Toutain. T. I : *Magie et religion*; *les Tabous*, par R. Stiébel; t. II : *les Meurtres rituels*; *Périls et transmigration de l'âme*, par R. Stiébel et J. Toutain; t. III : *les Cultes agraires et silvestres*, par J. Toutain. Paris, Schleicher, 1903-8-11, in-8°, v-403, 558 et 590 p.

tale; les *Esprits du blé et de l'animal sauvage*; le *Bouc émissaire*; *Balder le Beau*, les *fêtes du feu en Europe et la doctrine de l'âme extérieure*. Grâce aux indices, on ne se perdra pas dans cet océan du folklore et de la mythologie. Pour apercevoir d'un coup d'œil tout ce qu'on peut y trouver, qu'on ouvre seulement ces indices aux mots « Greece » et « Greeks », « Athenians » et « Athens ». Ou plutôt qu'on ouvre un des onze volumes au hasard et qu'on se laisse aller à son plaisir¹.

En publiant l'ouvrage dont le titre, *Themis*, trompera bien des gens, Miss Jane HARRISON explique avec une clarté parfaite et une absolue sincérité par quelle évolution ont passé ses idées et ce qu'elle a voulu faire. En 1903, lorsqu'elle publia ses *Prolegomena* (voir *Rev. histor.*, t. CI, p. 144), elle se proposait de montrer que la religion d'Homère n'est pas plus primitive que sa langue et que, pour découvrir les racines qui avaient nourri la conception des dieux anthropomorphiques, il fallait creuser jusqu'à la couche profonde des cultes chthoniens. Ces idées ne tardèrent pas à lui paraître timides et arriérées. Elle en vint à la conviction que les Olympiens étaient à peine religieux et que les cultes essentiellement religieux en Grèce étaient ceux de Dionysos et d'Orphée. Elle fut ainsi amenée à se demander quel sens il convenait d'attacher au mot même de religion. C'est alors qu'elle lut Bergson. Elle reconnut que les dieux des mystères exprimaient instinctivement la « durée », c'est-à-dire la vie continue et changeante, tandis que les dieux de la poésie étaient des créations réfléchies de ce que William James appelle le « déisme monarchique ». Puis elle lut Durkheim et elle comprit que Dionysos, dont les fidèles sont toujours groupés en thiasos, est l'émanation d'une conscience collective, que le fils de Sémélé est issu d'un groupe matriarcal. Ces deux idées furent fécondées par l'*Hymne des Courètes*. Dans ce chant et dans la danse magique qu'il accompagne se manifeste une pensée collective, une vie collec-

1. J. G. Frazer, *Golden bough*. A study in magic and religion. 3^d edition revised and enlarged. London, Macmillan, 1911-1915, in-8°. Part I : *The magic art and the evolution of kings*, 1911, 2 vol., xxxii-426 et xi-417 p. Part II : *Taboo and the perils of the soul*, 1911, 1 vol., viii-446 p. Part III : *The dying god*, 1911, 1 vol., xii-305 p. Part IV : *Adonis, Attis, Osiris; Studies in the history of oriental religion*, 1914, 2 vol., xvii-317 et x-321 p. Part V : *Spirits of the corn and of the wild*, 1912, 2 vol., xvii-319 et xii-371 p. Part VI : *The scapegoat*, 1912, 1 vol., xiv-453 p. Part VII : *Balder the Beautiful; The fire festival of Europe and the doctrine of the external soul*, 1913, 2 vol., xx-346 et xi-389 p. Vol. XII : *Bibliography and general index*, 1915, 1 vol., vii-536 p. — La *Revue historique* publiera sur l'œuvre de Frazer une étude spéciale.

tive, celle du thiasé où s'incarne le démon Couros. « L'hymne des Courètes », dit Miss Harrison, « a fourni à mon livre sa trame naturelle et nécessaire. » Les Courètes qui le chantent sont nés dans un groupe matriarcal et entrent dans le groupe du grand Couros par la vertu d'une imitation qui figure une seconde naissance. Les Courètes s'unissent ainsi en Couros, comme les Bacchants en Bacchos (ch. 1). Le démon qui est en eux n'existe pas en dehors d'eux. La cérémonie, le « drômenon », qui les fait naître en lui, est l'acte essentiel de son culte, comme l'est dans un autre culte le dithyrambe et comme le sera le drame (ch. 2). L'émotion collective d'où résulte la représentation religieuse a les mêmes objets dans toutes les sociétés primitives : il s'agit toujours de réagir contre une force immense et mystérieuse, d'incorporer à l'homme un pouvoir surhumain. Les Grecs aussi ont eu la conception du *mana*, à peine obscurcie dans les mots de Cratos et Bia, de Styx, d'Hercos, de μένος et de θυμός (ch. 3). Le désir et la crainte des puissances extérieures les poussaient aux pratiques de la magie, dont les oiseaux et les rois possédaient les secrets, et leur inspiraient la notion du *tabou* (ch. 4). Et précisément pour absorber le *mana*, ils recouraient à un autre rite, l'« omophagie », qui dérive du totémisme et donne pour but au sacrifice la communion du groupe avec la plante ou l'animal sacré (ch. 5). C'est au printemps que le drômenon et le dithyrambe avaient toute leur efficacité. La scène représentée sur le sarcophage de Haghia-Triada était déjà empruntée à une fête de ce genre (ch. 6). Mais le grand drômenon du printemps a donné naissance à deux sortes de solennités qui caractérisent la religion des Grecs et toute leur civilisation, à deux sortes de concours ou « agones » : on célébrait les jeux olympiques pour ériger le vainqueur en démon officiel (ch. 7, par Cornford) ; on représentait le drame pour commémorer un héros, comme l'a dit Ridgeway, mais un héros conçu primitivement comme un démon rituel, comme une éternelle incarnation de la vie (ch. 8). Comment, enfin, le démon est-il devenu dieu ? On peut suivre le processus de cette transformation. Héraclès est le type du héros qui ambitionne l'apothéose et la manque ; Asclépios ne peut dépouiller la forme de serpent qui rappelle sa nature démoniaque. La première divinité qu'a entrevue l'homme, c'est la Terre Mère, la Terre féconde, la Mère de Couros, Gaia. Puis il s'aperçut que les influences célestes donnent la fertilité au sol : Apollon commence sur terre, comme Agyieus, et finit au ciel, comme Phoibos. D'où vient donc qu'Apollon soit olympien et que Dionysos ne le soit pas ? C'est que celui-ci est resté le dieu plein de *mana* vital, qui meurt et renaît ; celui-là, idéalisé par l'intelligence réfléchie, s'est élevé à la

perfection et à l'immortalité. Le démon représente le sentiment et l'inconscient; le dieu est le résultat voulu d'une différenciation consciente (ch. 10). Mais l'évolution sociale qui a fait prévaloir une de ces deux conceptions est arrivée à son terme quand elle a placé au-dessus des dieux la puissance suprême, l'ordre éternel, le droit inaltérable, Thémis. Après la confusion chaotique du régime matriarcal consacré par les démons, après la divinisation olympienne du régime patriarcal domine la loi universelle (ch. 11)... Quand on lit ce beau poème de Miss Harrison, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer en elle, de sa science ou de sa puissante dialectique. On a beau éprouver de violents scrupules et revendiquer de temps en temps les droits de la chronologie dans ce classement purement logique de faits religieux, on est séduit et on se laisse entraîner lorsqu'on n'est pas convaincu¹.

Gilbert MURRAY, le grand helléniste d'Angleterre, a professé en 1912 un cours sur les grandes périodes de la religion grecque. Deux de ses leçons avaient déjà paru dans des périodiques. Il les republie, avec deux autres inédites et une traduction du traité de Secundus Sallustius Promotus « Sur les dieux et le monde ». C'est toute l'évolution des croyances religieuses que présentent ces leçons intitulées « Saturnia regna », « la Conquête olympienne », « la Dépression nerveuse », « la Dernière protestation ». Parti de la méthode purement philologique, Murray s'est rallié aux doctrines ethnographiques et reconnaît de bonne grâce qu'il a subi l'influence d'Andrew Lang et de Miss Jane Harrison. Cependant il a conservé l'habitude d'examiner les faits religieux dans les théories des écrivains plus que dans la vie du peuple. Il doit à Bury le titre original de la troisième leçon : il reconnaît dans l'ascétisme, le mysticisme et le gnosticisme de l'époque hellénistique, non pas un progrès, une ascension des esprits, mais au contraire un affaiblissement intellectuel, un affaissement de la raison².

Après avoir consacré de longues années à l'étude des cultes dans les cités grecques (voir t. CI, p. 140; t. CIV, p. 354), FARNELL compare la religion de la Grèce à celle de la Babylonie avec une rare pénétration et une singulière puissance d'analyse. Le sujet est

1. Jane Ellen Harrison, *Themis. A study of the social origins of greek religion, with an excursus on the ritual forms preserved in greek tragedy* by Professor Gilbert Murray (p. 341-363), and a chapter on the origin of the olympic games by F. M. Cornford (p. 212-259). Cambridge, University press, 1912, in-8°, xxxii-560 p., avec 152 fig.

2. Gilbert Murray, *Four stages of greek religions. Studies based on a course of lectures delivered in april 1912 at Columbia University*. New-York, Columbia University press, 1912, in-8°, 233 p.

important en lui-même; car une comparaison poussée aussi loin élaire admirablement les caractères propres à l'une et à l'autre religion. Mais l'étude de Farnell vaut surtout par la solution, provisoire sans doute, mais provisoirement certaine, qu'elle apporte à la question si souvent débattue des influences extérieures à l'origine des cultes grecs. C'est en Babylonie que les partisans de l'Orient avaient établi leurs derniers retranchements. Farnell vient de les en déloger. Il se place au second millénaire avant J.-C. A ce moment, les Hittites s'interposaient entre la Mésopotamie et la mer Égée; les Grecs n'auraient donc pu recevoir les cultes babyloniens que par l'intermédiaire de leurs voisins immédiats. Or, on ne constate rien de pareil. Il y a bien entre les croyances des Grecs, des Hittites et des Babyloniens certaines ressemblances; mais toute filiation est exclue par ce fait que ces analogies existaient dès l'arrivée des Grecs en Grèce. Ni la personnalité des êtres divins, ni la contamination de l'anthropomorphisme par des éléments thériomorphiques ne peuvent être des emprunts à l'Orient, puisque ces traits caractérisent déjà la religion des Proto-Hellènes. Ce n'est pas non plus par imitation des Hittites que les Grecs ont donné une grande importance aux cultes féminins. Mais, si les ressemblances sont sans portée, les différences sont essentielles. Babylone adore les puissances célestes, même quand elle les revêt d'une personnalité et d'attributs éthiques; l'Hellade préhomérique donne la préférence aux forces morales sur les forces naturelles et néglige le soleil, la lune et les étoiles en faveur de la Terre Mère et des divinités chthoniennes. La monarchie babylonienne, qui fait de ses dieux des rois et de ses rois des dieux, tend au monothéisme; les cités grecques, et dans les cités les tribus et les phratries, font prédominer un régime d'autonomie divine. Tandis que les Babyloniens tremblent devant des dieux destructeurs et, entourés de tabous, assiégés de démons, constamment coupables de péchés involontaires, désespérant d'avoir jamais la conscience pure, tentent de se sauver par la prière, l'exorcisme et la magie, les Grecs comptent sur la bienveillance de leurs divinités et entretiennent avec elles des relations de plus en plus rationnelles. Aussi la dévotion des uns dégénère-t-elle en exaltation, en extase, en mysticisme ascétique, en fatalisme, et celle des autres, toujours raisonnable, se traduit en respect. Le monde infernal imaginé par l'eschatologie orientale est un lieu de supplices hanté de spectres affreux; dans les Champs-Élysées, les morts continuent leur vie, à moins qu'élevés au rang de héros, ils ne soient l'objet d'un culte, et, s'ils ont à craindre un jugement posthume, l'initiation aux mystères offre à tous la perspective d'un bonheur éternel. Enfin, en Chaldée, la caste

sacerdotale n'offre aux dieux que des victimes dont jamais elle ne partage entre les fidèles les chairs impures et, pour prévoir ou conjurer le sort, elle ne connaît que l'astrologie et la sorcellerie; en Grèce, les prêtres citoyens font aux divinités olympiennes des sacrifices suivis de repas et aux divinités chthoniennes des offrandes non sanglantes, et l'avenir est révélé par les réponses des oracles ou par l'incubation. Comme le dit Farnell, le pays qu'enchantaient les espérances des mystères et qui n'a point connu l'encens avant le VIII^e siècle ne doit pas sa religion à la Babylonie¹.

E. SAMTER a donné à la collection *Aus Natur und Geisteswelt* un excellent petit volume sur la religion grecque. Il est bien au courant des travaux récents et a ce don de résumer et de clarifier qu'exige la bonne vulgarisation. Il se garde bien de mêler, comme tant d'autres, des conceptions successives et de les présenter sous forme de synthèse anachronique; il les suit dans le temps et les montre en voie d'évolution. A l'origine, les Grecs croient, comme tous les peuples primitifs, à l'animisme; après avoir divinisé tous les êtres de la nature, rivières et montagnes, arbres et animaux, après avoir adoré des fétiches de pierre et de bois, ils imaginent des divinités à figure humaine et donnent des formes nouvelles au culte des morts. Les croyances homériques, par leurs différences avec les croyances populaires, marquent bien la tendance au progrès. L'avènement de Déméter et de Dionysos, l'extension de la doctrine orphique donnent satisfaction aux besoins moraux des sociétés changeantes. Enfin, le Panthéon est au complet. C'est le moment d'examiner l'organisation générale du culte, le sacerdoce, les oracles, les rites d'incubation et d'expiation, la magie, les rapports de la religion et de la morale. Il y a beaucoup de science et d'intelligence dans cet exposé².

Depuis 1904, Salomon REINACH réunit ses leçons, articles et mémoires d'histoire religieuse dans un précieux recueil dont le titre, *Cultes, mythes et religions*, définit les tendances théoriques en reproduisant l'ordre chronologique des faits par l'ordre logique des termes. Nous n'avons à parler que du tome IV. Il suffit à faire connaître des idées qui ne se démentent jamais. L'Introduction les précise en les plaçant sous le patronage d'Émile Durkheim. Pour

1. Lewis R. Farnell, *Greece and Babylone, a comparative sketch of mesopotamian, anatolian and hellenic religions*. Edinburgh, Clark, 1911, in-8°, XII-311 p.

2. Ernst Samter, *Die Religion der Griechen (Aus Natur und Geisteswelt, 457. Bändchen)*. Leipzig-Berlin, Teubner, 1914, in-16, VI-86 p., avec 37 fig. — Cf. *Rev. histor.*, t. CXVIII, p. 357.

Sal. Reinach aussi, le noyau primitif de toute religion est la notion collective du sacré s'opposant à la notion individuelle du profane, le culte social du totem d'où résultent des tabous et des rites. Qu'on définisse la religion un « système d'interdits » ou un « système de scrupules », il n'y a de différence que celle du point de vue : il est aussi légitime de considérer les hommes d'un groupe que le groupe pris en bloc. Comment l'école sociologique en est arrivée à des conceptions si fécondes, l'auteur nous le dit en esquisant une histoire de l'exégèse mythologique depuis l'evhémérisme de l'antiquité jusqu'à nos jours (ch. I). Il décrit une des méthodes qui ont donné le plus de résultats, la méthode iconologique, qui recherche l'influence des images sur la formation des mythes (ch. VII). Bon nombre d'études intéressent particulièrement l'histoire religieuse de la Grèce. Marsyas, le héros supplicié et divinisé, est l'âne offert au sacrifice à Apollon (ch. II). Phaëthon, autre héros également pleuré, est le cheval blanc du soleil précipité dans les flammes (ch. III). Clélie la Romaine et Épona la Gauloise descendent de l'Artémis équestre qui était adorée dès le VII^e siècle à Lusoi en Arcadie (ch. IV). Le rite rituel, celui que faisaient entendre, à Platées, la prêtresse d'Héra pendant la fête des Daidala et, à Éleusis, l'obscène Baubô, signifie le retour à la vie (ch. VIII). L'art religieux est brillamment représenté par les articles sur une Athèna archaïque (ch. XXIV), sur l'Amazone de Strongylion (ch. XXV), sur une déesse syrienne, qui est une Isis (ch. XXVI), sur l'Amphitrite et le Poseidon de Milo (ch. XXVII)¹.

Richard Wünsch a réuni en un volume trente articles d'Albrecht DIETERICH, et, en rendant ainsi hommage à la mémoire du maître, il rend service à l'histoire des religions. L'éditeur a borné sa tâche à joindre au texte les notes marginales écrites sur leur exemplaire par Dieterich lui-même et par Usener et à renvoyer aux ouvrages qui traitent les mêmes sujets. A signaler, comme inédits, un article sur le rite des « mains couvertes » (XXIX) et une leçon sur « la disparition de la religion antique » (XXX). Dans tous ces articles, on retrouve toujours la méthode bien connue de l'auteur, l'explication par la comparaison. Toujours des aperçus riches de pensées et une certaine réserve, on dirait une timidité scientifique, dans les conclusions². — Presque en même temps, Teubner a lancé une seconde édition des deux ouvrages les plus importants qu'ait écrits Dieterich,

1. Salomon Reinach, *Cultes, mythes et religions*. T. IV. Paris, Leroux, 1912, in-8°, v-508 p., avec 39 grav. dans le texte.

2. Albrecht Dieterich, *Kleine Schriften*, hrsg. von Richard Wünsch. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, in-8°, XLII-546 p., avec un portrait et 2 pl.

la *Nekyia* et *Mutter Erde*. Comme le premier de ces ouvrages a frayé la voie à toutes sortes de recherches sur les questions d'eschatologie, on a heureusement rajeuni et renforcé la bibliographie, en même temps qu'on a publié des remarques de l'auteur et de ses correspondants sur des points spéciaux¹.

L'étude comparée de BLINKENBERG sur la pierre de tonnerre est excellente. On ne regrettera pas qu'elle soit sobre au point de paraître compacte; car elle est complète et sûre. On en peut tenir les conclusions pour acquises. Le culte de la pierre de tonnerre présente plusieurs variétés, dont le domaine peut être déterminé sur la carte. Il est symbolisé par la hache comme par le foudre, et les deux symboles se trouvent à la fois sur les monnaies de Mylasa. Mais la hache est simple en Babylonie et double dans l'Égée².

Le serpent dans l'art et la religion : c'est un beau sujet que traite KÜSTER, et vaste malgré les apparences. Pour ne pas s'y perdre, l'auteur le délimite rigoureusement : il décide de ne pas sortir de Grèce et de considérer les idées des Grecs indépendamment de toute influence extérieure. Mais voyez comment il s'y prend. Dans la première partie, où il examine les représentations du serpent depuis les origines jusqu'à la période hellénistique, il s'arrête assez longuement sur l'ère paléolithique, sur l'ère néolithique et sur les peuples civilisés de nos jours, il étudie la stylisation du motif naturaliste et sa transformation en ornement anguiforme (zigzag, spirale), et il ne trouve pas moyen d'honorer de quelques lignes et d'une figure la déesse crétoise aux serpents. Dans la seconde partie, consacrée à la religion, il tient parole si strictement, qu'il ne se pose pas la question des origines pour tel dieu au serpent dont les origines orientales sont pour le moins assez vraisemblables, par exemple, pour Zeus Meilichios. Ces réserves faites, nous convenons volontiers qu'il y a beaucoup à prendre dans tous ces chapitres où Küster considère successivement le serpent dans les croyances relatives aux âmes, dans le culte des héros, comme démon de la terre et acolyte des dieux chthoniens, comme animal possédant le don de la divination, comme symbole de la fécondité (ici seulement, à la p. 139, il est question de la déesse crétoise), enfin comme esprit des eaux³.

1. Albrecht Dieterich, *Nekyia*. Beiträge zur Erklärung der neuentdeckten Petrusapokalypse. 2. Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, xvi-238 p. — *Mutter Erde*. Ein Versuch über Volksreligion. 2. Auflage. Leipzig-Berlin, Teubner, 1913, in-8°, vi-138 p.

2. Chr. Blinkenberg, *The thunderweapon in religion and folklore*. A study in comparative archæology (*Cambridge archæological and ethnological series*). Cambridge, University press, 1912, in-8°, xii-122 p., avec 36 fig. et une carte.

3. Erich Küster, *Die Schlange in der griechischen Kunst und Religion*

En montrant par la méthode ethnographique que les usages populaires à l'occasion de la naissance ressemblent beaucoup aux rites du mariage et de la mort, E. SAMTER se réfère souvent aux coutumes des Grecs. Quand les femmes se mettent à genoux pour accoucher, c'est pour établir un lien direct entre les nouveau-nés et la Terre Mère. La cérémonie des *amphidromia* est également destinée à soumettre l'enfant au contact vital. Car la terre est le réceptacle des âmes; elles en viennent, et c'est parce qu'elles y retournent que le corps des moribonds est placé sur le sol. Mais une foule d'autres rites de nativité ont pour but d'écartier les mauvais esprits, et ceux-là sont presque tous en même temps nuptiaux et funéraires. Samter examine à ce point de vue la clôture et le nettoyage de la maison, l'emploi des armes, les cris, l'usage des torches et des lampes, du feu, de l'eau, le déguisement ou la nudité, l'absence de nœuds et les cheveux flottants, la consécration du seuil, l'arrêt du cortège nuptial, l'offrande de la barbe et de la chevelure, les superstitions relatives à la couleur rouge, etc.¹.

Le mémoire de HECKENBACH sur la nudité rituelle et les superstitions relatives aux liens n'est vraiment qu'une collection de textes à l'usage de qui voudra reprendre le sujet. A ce titre, elle a une certaine valeur. Mais il est difficile, dans ces cent pages, de suivre la pensée de l'auteur et l'ordre auquel il a voulu assujettir ses fiches. On dirait qu'en fin de compte il y a renoncé, puisqu'il divise sommairement son travail en deux chapitres, intitulés l'un « nudité rituelle », l'autre « superstitions », sans chercher de subdivisions et sans même essayer de dresser une table de matières².

Bien qu'elle ne figure pas dans les *Religionsgeschichtliche Versuche*, la dissertation inaugurale de L. SOMMER est tout à fait dans la manière des travaux publiés par ce recueil. Il étudie la chevelure dans la religion et les superstitions des Grecs. Dans toute une série de rites et de légendes, les cheveux sont considérés comme le siège de la force virile. De là vient qu'on ornait les casques de crinières et d'algrettes ou qu'on se piquait certains ornements (τέττυρες) dans les cheveux. Le faible implorait le fort par les cheveux et la barbe. Un mythe très répandu attachait la vie d'un héros

(*Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten* hrsg. von R. Wünsch und L. Deubner, XIII. Bd., 2. Heft). Giessen, Töpelmann, 1913, in-8°, x-172 p., avec 32 fig. dans le texte et une pl.

1. Ernst Samter, *Geburt, Hochzeit und Tod*. Beiträge zur vergleichende Volkskunde. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, in-8°, vi-222 p., avec 7 fig. dans le texte et sur 3 pl.

2. Josephus Heckenbach, *De nuditate sacra sacrisque vinculis* (*Religionsgeschichtliche Versuche...*, IX. Bd., 3. Heft). Giessen, Töpelmann, 1911, in-8°, 112 p.

à la possession d'un certain cheveu. Garçons, fiancées et accouchées consacraient leurs cheveux à une divinité, et les jeunes gens y ajoutaient leur première barbe. L'expiation d'Oreste et le culte de Cybèle offrent d'autres exemples du même rite. Dans une seconde partie de son travail, l'auteur examine la chevelure comme partie du corps humain prise pour le tout. Mais il ne s'aperçoit pas qu'il aurait déjà dû se placer et qu'en fait il s'est maintes fois placé à ce point de vue dans les explications données précédemment. Les poils coupés sur le front de la victime servent de substitut à la victime elle-même, bête ou homme. Le maître s'empare des esclaves, de même que Thanatos prend possession des mortels, en leur rasant la tête ou le sommet de la tête¹.

PLEY a étudié les emplois rituels de la laine dans le paganisme et le christianisme. Il a hésité, visiblement, quand il s'est agi de classer les innombrables faits qu'il avait notés et de choisir entre les explications possibles. Son premier chapitre, intitulé : *Διὸς κόφδιον*, traite d'un usage qui consiste à se coucher sur la peau de la victime fraîchement écorchée. Cet usage est pratiqué dans l'incubation, quand le consultant veut entrer en communication avec la divinité ; dans les mystères et dans certaines cérémonies, particulièrement dans les sacrifices aux morts, il tient lieu de lustration. Si l'auteur avait réfléchi davantage, il aurait peut-être établi des liens plus intimes entre les rites de communion et les rites d'exorcisme ; il aurait trouvé leur commune origine dans la valeur démoniaque de l'*ἐναγισμός*, dans la puissance d'une dépouille chargée de divin, dans la notion de *sacer* et d'*ἀργός*. Dans le chapitre II, il considère les usages de la laine comme survivances d'une civilisation antérieure. Ayant servi de matière textile avant le lin, la laine est restée le substitut de la brebis, la victime la plus ordinaire ; elle a continué de vêtir le prêtre sous forme de bonnet, de pallium, de ceinture, et d'orner la victime et l'arbre sacré sous forme de bandelettes. Le chapitre III est relatif à l'action apotropæique et prophylactique des bandes et des fils, surtout dans le culte des morts ; le chapitre IV et dernier, à la laine dans la magie amoureuse et la médecine. Malgré ses défauts de composition et ses commentaires souvent superficiels, ce travail se lit non sans profit².

KÖCHLING précise le sens et l'emploi des couronnes dans l'antiquité. Les couronnes empruntaient leur valeur religieuse et magique à leur forme et à la matière dont elles se composaient : c'étaient des liens toujours puissants qui avaient des propriétés particulières,

1. Ludwig Sommer, *Das Haar in Religion und Aberglauben der Griechen*. Dissert. inaug. Münster, Westfälische Vereinsdruckerei, 1912, in-8°, 86 p.

2. Jakob Pley, *De lanæ in antiquorum ritibus usu* (*Religionsgeschichtliche Versuche...*, XI. Bd., 2. Heft). Giessen, Töpelmann, 1911, in-8°, 114 p.

selon les rameaux ou les plantes tressés. Elles trouvaient leur emploi dans la consécration des temples, sur les autels, sur les images divines et les autres objets sacrés, dans toutes les cérémonies de la vie privée, au moment de la naissance, du mariage et de la mort, enfin dans tous les actes importants de la vie publique. Elles se prêtaient, d'ailleurs, à toutes les superstitions et servaient à toutes les pratiques de la magie. L'auteur ne s'interdit pas quelques comparaisons avec les usages modernes et termine son travail par un rapide aperçu sur le développement historique de la coutume qui l'intéresse¹.

Kurt LATTE cherche à déterminer le sens religieux de la danse chez les Grecs. La danse des armes, qu'on connaît surtout par les Curètes crétois, et, plus généralement, les danses sacrées, qu'on connaît surtout par les chœurs, sont à l'origine des procédés magiques par lesquels les guerriers ou les citoyens appellent à leur aide ou s'efforcent d'éloigner des démons. Même quand elle est pratiquée devant les tombes, comme la *prylis* crétoise, la danse des armes est apotropæique. Une fois que le rite eut perdu son sens primitif, le mythe vint l'expliquer, et la légende des Curètes dansant autour de l'enfant Zeus est purement étiologique. Lorsque les danseurs cessèrent de se livrer à une excitation collective pour écarter les mauvais esprits de leurs maisons et de leurs terres, ils imitèrent par leurs gestes les dieux protecteurs des foyers et des troupeaux. C'est tardivement que la pyrrhique devient un exercice militaire et la danse sacrée un jeu esthétique ou sensuel. Quant aux danses extatiques, elles avaient un caractère spécial, qu'elles conservèrent jusqu'au temps du christianisme².

Passons à la mythologie. Le *Lexicon* de ROSCHER, que nous avons laissé (t. CVIII, p. 116) à la 63^e livraison, a été poussé, de 1911 à 1914, jusqu'à la 68^e et atteint le mot *Summanus*³.

Malgré tant d'études sur les mythes grecs, Zeus était resté longtemps dans l'honorable abandon où les fidèles laissent volontiers Dieu le père. Mais il est patient et a de belles revanches. Cook vient

1. Joseph Köchling, *De coronarum apud antiquos vi atque usu (Religionsgeschichtliche Versuche...*, XIV. Bd., 2. Heft). Giessen, Töpelmann, 1914, in-8°, 94 p.

2. Kurt Latte, *De saltationibus Graecorum capita quinque (Religionsgeschichtliche Versuche...*, XIII. Bd., 3. Heft). Giessen, Töpelmann, 1913, in-8°, 112 p.

3. *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, hrsg. von Wilhelm H. Roscher. Leipzig, Teubner, in-8°. 64. Lieferung (*Sibylla-Sisyphos*), col. 801-960, 1911; 65. Lief. (*Sisyphos-Sokar*), col. 961-1120, 1912; 66-7. Lief. (*Sokar-Sphragitides*), col. 1121-1408, 1913; 68. Lief. (*Sphyromachos-Summanus*), col. 1409-1600, 1914.

de lui apporter en offrande un fort et beau volume et a fait vœu d'en déposer un autre sur son autel. Avec une méthode très sûre, l'auteur a mis en œuvre tous les documents mis au jour par les fouilles; mais il n'a voulu recourir aux ressources de l'ethnographie que dans les limites du strict nécessaire. Il a fait ainsi un ouvrage où les hypothèses hardies ne font pas défaut, où cependant personne ne refusera de suivre jusqu'au bout un chemin aussi agréable et aussi bien tracé. Zeus, le « brillant », est à l'origine le ciel lui-même, le ciel faiseur de lumière et de pluie. Quand les Grecs lui donnèrent la forme humaine, ils le représentèrent sous la figure du magicien ou du roi dispensateur du beau ou du mauvais temps. La transformation était achevée avant la fin du II^e millénaire. Désormais, il y eut un dieu du ciel. Mais son caractère primitif fut toujours rappelé par les titres sous lesquels l'invoquaient les fidèles, par le type que lui attribuaient les artistes; il était l'Amarios, l'Aithérios, le Dios, le Lykaios, c'est-à-dire la lumière du jour; il était représenté avec un nimbe bleu autour de la tête, un globe bleu aux pieds, un manteau bleu aux reins. Pour demeurer, il a la partie la plus élevée de la voûte céleste, l'éther qui brille et qui brûle au-dessus de l'air, la cime des montagnes : il est l'Olympien. Son culte se célèbre donc sur les hauts lieux : c'est là qu'on lui dresse des autels, plus tard décorés de statues, plus tard encore enfermés dans des temples. Partout les mythes le font donc naître, aimer et même mourir dans la montagne. Mais le dieu du ciel et de l'éther se manifeste aussi dans la matière ignée des corps célestes. Le culte de Zeus se contamine d'éléments astronomiques, en grande partie sous l'influence de croyances barbares ou préhelléniques. Le soleil est, selon les pays, un œil, une roue, un disque, un char, ou bien un oiseau, un bélier, un taureau, ou bien encore un homme de bronze : autant de nouveautés qui pénètrent dans le mythe de Zeus. Dans le monde sidéral, il adopte comme fils les Dioscures. Zeus est devenu le souverain du ciel étoilé. Jamais les vrais Grecs, ceux d'avant la période hellénistique, ne l'ont identifié avec les astres; mais ils l'ont mis en rapport avec toutes les lumières du ciel. Au temps où le syncrétisme mêla les notions les plus hétérogènes, le nom de Zeus autorisa de nouvelles conceptions. Une similitude de rites permit de rapprocher le Zeus Naios de Dodone et le Zeus Ammon de la Grande Oasis, et le dieu gréco-libyen s'identifie plus ou moins vite avec l'Amen-Râ de Thèbes et le Baal-hammân de Carthage. En même temps, l'unité de la race thraco-phrygienne se traduisait par l'identité presque absolue du Zeus Sabazios adoré en Phrygie et du Zeus orphique. Or, Zeus Ammon et Zeus Sabazios sont également des dieux béliers.

D'autre part, en Syrie, le Zeus Adados des Grecs, le Jupiter Héliopolitain des Romains, Adad, est représenté, tantôt portant un taureau sur chaque main, tantôt assis sur des taureaux, cependant qu'en Commagène Zeus Dolichaïos ou Jupiter Dolichenus se montre debout sur un taureau. L'un et l'autre, le Zeus d'Héliopolis et celui de Dolichè, se désignent, par leur attribut essentiel, comme les héritiers de Tešub, le dieu père des Hittites. Béliers ou taureaux, tous ces dieux sont doués d'une puissance créatrice qui les prédestinait à s'associer au dieu du ciel fécondant. Et il est tout naturel que les victimes ordinairement offertes à Zeus soient le taureau et le bélier, les mâles les plus propres à augmenter sa vigueur. Peu à peu c'est cette conception de la paternité divine qui l'emporte : Ζεὺ πάτερ, dit Homère; Jupiter, disent les Romains. Mais le père céleste ne peut procréer qu'en s'unissant à la Terre Mère. Voilà pourquoi, sur les hauts lieux, il aime la déesse de la montagne, sous quelque nom qu'elle se cache. Mousa, Coryphè, Aitnè, Kyllène ou Taygète. Voilà aussi pourquoi, descendu sur terre, il est en relations avec la déesse de la végétation, même quand elle est tombée au rang de simple héroïne, qu'elle s'appelle Dèmèter, Perséphonè, Némésis, Sémélé ou Europe. De ces fécondes amours naît le divin enfant. Les fils de Tyndare deviennent, depuis le VII^e siècle au moins, les fils de Zeus, les Dioscures. Et, chez les Thraco-Phrygiens, surgit le dieu de la vie animale et végétale, le toujours jeune et joyeux Dionysos. Du dieu céleste et de la déesse terrestre émane la vie universelle¹.

Par ses belles études sur le sens religieux et symbolique des nombres, Roscher avait signalé à l'attention générale la description du monde insérée dans l'ouvrage du pseudo-Hippocrate sur le nombre sept. Il avait attribué ce morceau, d'apparence archaïque, à quelque philosophe de l'école ionienne, parce que l'Ionie y est donnée comme le « nombril », ἔμφαλος, de la terre. H. Diels, contestant la date et l'attribution, mit en question la croyance même à un nombril terrestre. ROSCHER répond par une monographie sur l'*Omphalos*. A grand renfort de documents littéraires et archéologiques, il montre que l'idée de fixer sur un point le centre de l'univers et de le consacrer à Apollon ne s'est pas seulement réalisée à Delphes. Elle était familière aux Milésiens; car la pierre trouvée à Didymes dans le temple des Branchides était un autre ἔμφαλος du même dieu delphinien. La démonstration de Roscher est frappante pour le siècle où il se place. Reste à savoir si elle vaut pour tous les

1. Arthur Bernard Cook, *Zeus. A study in ancient religion*. Vol. I : *Zeus god of the bright sky*. Cambridge, University press, 1914, in-8°, XLIII-885 p., avec 569 fig. dans le texte et 42 pl.

temps. Cette conception d'un centre du monde suppose des connaissances géographiques et un esprit de système qui ne sont pas d'une époque primitive; c'est déjà de la science avancée. L'ὄμφαλος se dressait dans les lieux saints bien avant de matérialiser une théorie de ce genre. On n'a pas besoin, au reste, de donner au mot, comme le fait Miss Harrison, le sens primitif de tombe. Il désigne essentiellement, non pas un centre, mais un objet rond, puisque le bouclier homérique était formé d'ὄμφαλοι superposés. De tout temps, l'ὄμφαλος de pierre était le siège d'une puissance divine, et le filet protecteur dont il était enveloppé, l'ἄγρηνον, indiquait bien la force mystérieuse dont il était rempli. C'est le bétyle phénicien, c'est la pierre cachée dans l'arche sainte des Hébreux, c'est le koudourrou de l'Assyrie. Les Cariens l'ont transmis aux Milésiens; les Milésiens l'ont dédié au dieu Delphinios, qui l'a emporté partout où il s'est établi. Et ainsi, l'ὄμφαλος était sacré déjà quand vinrent s'y poser les deux aigles partis des extrémités du monde¹.

Il n'est pas impossible non plus, dirait Miss Mary SWINDLER, que Milet ait connu l'ὄμφαλος d'Apollon Delphinien, non par les indigènes cariens, mais par les immigrants crétois. En tout cas, Miss Swindler a essayé de démontrer, contrairement à l'opinion soutenue peu auparavant par Aly, que, si les Crétois n'adoraient pas encore Apollon avant l'arrivée des Grecs, ils fournirent du moins à ce dieu panhellénique tous les éléments de leurs vieux cultes. A Delphes, Apollon absorbe le dieu-dauphin apporté par les Minoens et devient Delphinios; en Troade et à Rhodes, il s'identifie à un dieu-souris et lui prend le vocable de Smintheus; en Laconie, il s'approprie le nom d'un dieu Amyclaios et le rituel d'Hyakinthos; il se métamorphose de même en Agyieus, en Tarrhaïos, etc. D'après les légendes, confirmées par des analogies de noms et de cultes, les Minoens auraient déjà connu un dieu de la guérison, de la purification et de la musique, inventeur de l'hyporchème, du nome et du pœan. Que la cathartique soit venue de Crète, ainsi que la lyre et la poésie lyrique, cela semble assez probable; mais dans tout le reste on ne peut voir qu'une vague hypothèse, dont certaines exagérations évidentes et maintes erreurs de détail engagent le lecteur à se défier².

1. Wilhelm Heinrich Roscher, *Omphalos*. Eine philologisch-archäologisch-volkskundliche Abhandlung über die Vorstellungen der Griechen und anderen Völker vom « Nabel der Erde » (*Abhandlungen der kgl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, phil.-histor. Klasse, Bd. XXIX, IX. Abhandl.). Leipzig, Teubner, 1913, in-4°, iv-140 p., avec 68 fig. sur 9 pl. et 3 fig. dans le texte.

2. Mary Hamilton Swindler, *Cretan elements in the cults and ritual of Apollo*. Dissert. du Bryn Mawr College. Baltimore, Lord Baltimore press, 1913, in-8°, 80 p.

Le travail de Fr. HÜBNER sur Ploutos ne dépasse guère les dimensions et la valeur d'un article. Il examine successivement le dieu populaire, le fils de Déméter, le dieu d'Éleusis et jette un coup d'œil sur la statue de Céphissodote. Étude superficielle¹.

En ce qui concerne le nom de Sarapis et les origines de son culte, Isidore LÉVY² et Kurt SETHE³ arrivent aux mêmes résultats par des arguments différents, mais également fondés sur une documentation qu'on sent à la fois très complète et très sûre. Sarapis est l'Osorapis ou Osiris-Apis de Memphis; il n'a rien de babylonien, quoi qu'en disent Delitzsch, Lehmann-Haupt et Ernst Schmidt. Ce dieu infernal fut identifié par les Grecs à Plouton, lorsque Alexandre devint sous Ptolémée I^{er} le centre de son culte, et il garda définitivement la figure créée par Bryaxis à Sinope. Dans la seconde partie de son mémoire, Sethe aborde à son tour la question tant débattue des *κλειστοί* ou « reclus » du Sérapeum de Memphis. Bien que sa démonstration, qui s'appuie principalement sur des textes démotiques, soit pénétrante et solide, fera-t-il accepter cette thèse qu'il n'y a jamais rien eu que de séculier dans le cas de ces « reclus », qu'ils sont purement des prisonniers pour dettes ou pour délit militaire?

Bruno MUELLER a montré que l'épithète de « grands » donnée à certains dieux par les vieux poètes est restée attachée aux divinités exotiques dans les villes commerçantes de l'époque hellénistique. Les auteurs et les papyrus vulgaires sont confirmés sur ce point par les papyrus magiques et les *tabellae defixionum*. L'exemple de la Grande Mère est assez connu, et les *Actes des Apôtres* (XIX, 34) nous montrent la foule criant deux heures de suite : « Grande Artémis d'Éphèse ! » Des dieux, l'invocation a passé aux rois et aux empereurs⁴.

On sait l'admirable parti que Franz CUMONT a tiré de ses études sur les mystères de Mithra pour montrer ce que furent les religions orientales qui disputèrent au christianisme la domination du monde

1. Fridericus Hübner, *De Pluto* (Dissert. philolog. Halenses, vol. XXIII, pars 3). Halis Saxonum, Niemeyer, 1914, in-8°, p. 241-291.

2. Isidore Lévy, *Sarapis*. Extrait de la *Revue archéologique*, 1909, t. II, p. 285-298; 1910, t. I, p. 162-196; 1911, t. I, p. 125-147; 1913, t. I, p. 308-317. Paris, Leroux, 1913, in-8°, 83 p.

3. Kurt Sethe, *Sarapis und die sogenannten κλειστοί des Sarapis*. Zwei Probleme der griechisch-ägyptischen Religionsgeschichte (Abhandlungen der kgl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, philol.-histor. Klasse, Bd. XIV, n° 5). Berlin, Weidmann, 1913, in-4°, iv-100 p.

4. Bruno Mueller, *Μέγας θεός* (Dissert. philol. Halenses, vol. XXI, pars 3). Halis Saxonum, Niemeyer, 1913, in-8°, p. 281-411.

romain. A l'époque où il publia sa belle collection des *Textes et monuments figurés* relatifs à Mithra, il en résuma les conclusions dans un ouvrage aussi savant que dépouillé d'appareil scientifique. La troisième édition de cet ouvrage a paru en 1913. Le plan est resté le même : l'auteur expose les origines du culte mithriaque, sa propagation dans l'empire romain, les rapports de Mithra avec le pouvoir impérial, la doctrine des mystères, la liturgie, Mithra et les religions de l'empire, enfin l'art mithriaque. Mais le livre a profité des découvertes et des publications faites depuis douze ans. Tous les chapitres ont été remaniés ; la carte de la diffusion des mystères mithriaques a été mise au courant. Une bibliographie des ouvrages, des monuments et des textes publiés de 1900 à 1912 termine le volume ; des notes, nouveauté précieuse, donnent les références essentielles. Les opinions de Cumont se sont modifiées sur un point important. Des deux doctrines que le mithriacisme conciliait tant bien que mal, l'interprétation astronomique des représentations sacrées et les dogmes mazdéens sur l'origine et la fin de l'homme, il a toujours vu que l'une était réservée au clergé et l'autre enseignée aux fidèles. Mais il croyait jadis que le symbolisme astronomique nourrissait l'âme populaire, tandis qu'aujourd'hui il attribue la science chaldéenne aux théologiens¹.

F. PFISTER a terminé son intéressant ouvrage sur le culte des reliques dans l'antiquité. Nous en avons analysé jadis le premier volume, où sont classifiés les héros et leurs reliques (t. CIV, p. 356-357). Dans le second volume, on arrive aux questions capitales : le culte des reliques et son histoire. A vrai dire, l'auteur donne au mot reliques un sens tellement général que son étude s'étend au culte des héros tout entier. L'objet du culte, c'est le lieu où sont conservées les reliques, c'est-à-dire le plus souvent une tombe. A l'origine, cette tombe est placée dans une enceinte sacrée, sans être signalée par un édifice de culte spécial. Un tumulus suffit avec quelques pierres et une fosse à sacrifice ; puis on l'orna d'une plaque funéraire, d'une stèle ; enfin l'édicule qu'on y bâtit se transforma, aux temps hellénistiques, sous l'influence des idées orientales, en un temple somptueux. L'exposition des reliques en dehors des tombes n'est pas inconnue des Grecs ; mais elle est rare, et il faut des circonstances exceptionnelles pour qu'on se décide, par mesure de salut public ou de haute politique, à transporter d'un lieu à un autre les restes d'un héros. C'est la grande différence de la conception hellénique avec la conception chrétienne, qui est d'origine orien-

1. Franz Cumont, *les Mystères de Mithra*. 3^e éd., revue et annotée. Bruxelles, Lamertin, 1913, in-8°, xix-258 p., avec 28 fig. et une carte.

tale. La sainteté du héros est marquée par l'emplacement de sa tombe : elle peut se trouver en pleine ville, sur l'agora, lieu fréquemment réservé aux héros fondateurs, ou bien au bouleutèrion, au gymnase, à la bibliothèque, ou même à l'intérieur d'un sanctuaire. Le sacrifice offert aux héros ressemble donc d'ordinaire à celui qu'on offre aux morts et aux dieux chthoniens : le mot qui le désigne est *ἐνταφίζειν*, et non pas *θύειν*; la victime est immolée le soir dans une fosse, et non pas sur un autel; les chairs sont brûlées et enfouies, et non pas destinées à un repas sacré. Il existe cependant des héros que l'on honore de sacrifices pareils à ceux dont les dieux célestes ont le privilège, de sacrifices « ouraniens » : ce sont les héros enlevés au ciel par la faveur divine et devenus eux-mêmes « ouraniens » par cette ascension. Mais, essentiellement, le culte des héros est celui d'êtres surnaturels qui continuent de vivre sous terre. Outre les sacrifices rituels, la fête du héros, qui est souvent célébrée le même jour que la fête d'un dieu, peut comprendre diverses cérémonies : l'offrande de la chevelure, des jeux, des exécutions musicales, des représentations sacrées et des processions. La piété des fidèles s'attachait à tous les objets qui avaient appartenu aux héros et surtout à leurs ossements qu'on disait d'une taille gigantesque. On attribuait le plus grand prix à ces reliques, parce qu'elles protégeaient le peuple en temps de guerre, de peste et de famine, parce qu'elles faisaient des miracles. Au fond, la condition nécessaire au développement du culte des reliques, c'est la légende. Voilà pourquoi ce culte se répandit peu chez les Romains et eut tant de succès chez les Grecs. L'épopée homérique recueillit les noms d'anciens dieux ravalés au rang de héros et d'hommes élevés au même rang; elle contribua puissamment à perpétuer, en les uniformisant, deux sortes de cultes. La poésie lyrique sous toutes ses formes, dithyrambe, thrène, élégie, épitaphion, encômion, épini-kion, consacra les héros en les poétisant. La tragédie, qui leur doit en partie son origine, les rendit plus populaires encore. Si les héros trouvaient des fidèles à Athènes, leurs plus fervents adorateurs étaient en Béotie et dans les pays doriens. A l'époque hellénistique se produisit un double mouvement : l'apothéose des vivants, qui reçut de l'evhémérisme une confirmation théorique, et le rabaissement des héros par la généralisation excessive de leur dignité à la mode orientale... Dans l'ensemble, le travail de Pfister est bon et d'une haute portée pour l'histoire comparée des religions. Le seul reproche qu'il faille lui adresser, c'est qu'il n'a pas démêlé assez nettement les origines des cultes dont il suit l'évolution. Il n'a pas accordé une assez grande importance à la distinction qu'il fait lui-

même à propos des héros homériques. Les premiers héros étaient des dieux et des démons préhistoriques, et le lieu qui leur était consacré ne s'est changé en tombe qu'à partir du moment où le rite a trouvé son explication dans un mythe. Alors seulement l'ἱερόν est devenu ἡρώων. Au dieu honoré d'un sacrifice « ouranien » s'est attachée une légende d'ascension céleste; le démon à qui l'on offrait de tout temps une victime chthonienne a pris place parmi les mortels divinisés et les génies souterrains¹.

La dissertation de BERTHOLD a, dans sa brièveté, de grandes qualités. L'auteur sait où il va et par où. Il examine les légendes où apparaissent des héros invulnérables et les superstitions relatives à ce don miraculeux. La croyance à l'invulnérabilité existe en tout pays, et nous en trouvons ici des exemples empruntés aux Germains et aux Scandinaves. On pourrait s'imaginer qu'elle se retrouve en Grèce dès l'époque la plus reculée. Il n'en est rien. Elle est inconnue d'Homère et n'apparaît que chez des auteurs relativement modernes, Pindare et les tragiques. Achille n'est pas invulnérable dans l'*Iliade*; il est même blessé par Astéropée. Il ne faut donc pas reconnaître un caractère primitif à un don secondaire et adventice. C'est pour des motifs étiologiques, afin d'expliquer certaines légendes et surtout la mort de certains héros, que des générations raisonnables ont eu recours après coup à une superstition populaire. Mais Berthold ne se contente pas de ce résultat indiscutable. D'après lui, les héros, n'étant pas invulnérables, n'ont pu être des dieux à l'origine. Quelle que soit l'opinion qu'on ait sur cette dernière hypothèse, l'argumentation de Berthold est vicieuse; car — il n'est pas sans le savoir — les dieux aussi sont vulnérables chez Homère et chez Hésiode. L'aristocratie guerrière pour laquelle chantaient les vieux aèdes pensait qu'homme ou dieu, à combattre sans péril on triomphe sans gloire².

Les dieux et les héros guérisseurs de l'Attique, tel est le sujet choisi par F. KUTSCH. Les deux tiers de son mémoire sont consacrés à la publication ou à la reproduction des 251 textes épigraphiques et à la description des 132 monuments figurés qui, avec de rares passages d'auteurs, constituent sa documentation. Il est regrettable qu'il n'ait pas tiré parti des noms théophores, tels qu'Asclé-

1. Friedrich Pfister, *Der Reliquienkult im Altertum*. II. Halbband : *Die Reliquien als Kultobjekt, Geschichte des Reliquienkultes (Religionsgeschichtliche Versuche...*, V. Bd., 2. Halbband). Giessen, Töpelmann, 1912, in-8°, p. v-xi, 401-686.

2. Otto Berthold, *Die Unverwundbarkeit in Sage und Aberglauben der Griechen*, mit einem Anhang über den Unverwundbarkeitsglauben bei anderen Völkern, besonders der Germanen (*Religionsgeschichtliche Versuche...*, XI. Bd., 1. Heft). Giessen, Töpelmann, 1911, in-8°, 73 p.

pios et Iasô. Il est plus regrettable encore qu'il n'ait pas pu se servir des trouvailles faites sur l'emplacement de l'Asclépieion par Versakis (voir l'Εφημερίς ἀρχαιολογική, 1912, col. 42-59) : il eût ajouté des traits importants à l'histoire d'Asclépios. Le principal intérêt de l'étude dont il accompagne son recueil de matériaux consiste dans les excellents exemples qu'elle offre de trois phénomènes : 1° rapports d'amitié entre des divinités dont les attributions sont semblables; 2° héros promus dieux ou, inversement, dieux déçus; 3° transformation de cultes privés en cultes publics. Iatros n'est autre, à l'origine, que le dieu panhellénique Païan sous un nom ionien; tombé au rang de héros, il se relève dieu dans les temples publics au III^e siècle. Aristomachos est un héros adoré dès le VI^e siècle à Rhamnonte. Amynos est resté longtemps le patron des médecins athéniens, et il avait pour prêtre en 420 le poète Sophocle. C'est cette année, le 18 Boédromion, que le dieu Asclépios fut apporté par le nommé Télémachos d'Épidaure à l'Éleusinion d'Athènes; mais il rencontra une violente opposition de la part des Kérykes et dut accepter l'asile que Sophocle lui offrait dans sa maison, c'est-à-dire dans le sanctuaire d'Amynos; enfin, en 417/6, ses adversaires désarmèrent, et l'Asclépieion d'Athènes, commencé aussitôt, fut inauguré en 413/2, peu avant celui du Pirée. Quant au héros Amphiaraios, il émigra de Cnopia, près de Thèbes, à Oropos, avant de s'établir à Athènes¹.

La publication de l'*Hymne des Courètes* découvert à Palaicastro, dans le temple de Zeus Dictéen, a donné une vigoureuse impulsion aux études sur l'exaltation religieuse et les danses sacrées. Rappelons à ce propos la *Themis* de Miss Harrison et le mémoire de Kurt Latte (voir p. 167 et 176). PÖRNER s'est occupé spécialement des Courètes et des Corybantes. Ce sont des génies d'une haute antiquité qui se sont répandus en Grèce et en Asie Mineure. Les divins « jeunes gens » ou *couroi* sont d'origine grecque; les Corybantes portent un nom asiatique. Il faut les placer à côté des héros apparentés, Dactyles, Cabires, Dioscures, Telchines, Saliens, etc.².

On peut suivre les progrès des cultes bachiques en Grèce, au VI^e et au V^e siècle, dans un opuscule intéressant et joli : Charlotte FRÄNKEL, fille de l'épigraphiste et archéologue Max Fränkel, a refait le recueil, entrepris jadis par Heydemann, des noms de satyres et de bacchants inscrits sur les peintures de vases. En les groupant par régions et par époques, elle arrive à des résultats qui

1. Ferdinand Kutsch, *Attische Heilgötter und Heilheroen* (*Religionsgeschichtliche Versuche...*, XII. Bd., 3. Heft). Giessen, Töpelmann, 1913, in-8°, 138 p.

2. Johannes Pörner, *De Curetibus et Corybantibus* (*Dissert. philol. Halenses*, vol. XXII, pars 2). Halis Saxonum, Niemeyer, 1913, in-8°, p. 245-428.

méritent d'être notés. Certaines parties des costumes, par exemple les bottes à retroussis, sont d'origine barbare. Dans le personnel dionysiaque entrent peu à peu des catégories de personnages qui n'en faisaient point partie d'abord. Les Silènes portent pour la première fois des noms bachiques sur les vases à figures rouges de style libre. Les Ménades, qui sont d'abord de simples nymphes sans originalité aucune, finissent par se soumettre, elles aussi, au tout-puissant Dionysos¹.

BUBBE a classé à sa façon les *Métamorphoses* d'Ovide et bien d'autres encore. Il commence par les métamorphoses où il distingue l'influence du thériomorphisme, par exemple celles d'Actéon, d'Io, de Lycaon, d'Ulysse devenu cheval, d'Hégabè. Puis il passe à d'autres séries, telles que les transformations en pierres (λιθικά) et en plantes (βοτανικά) : la pierre qui ressemble à un loup, le navire phéacien, Niobè, Atlas, etc.; Daphnè, Myrrha, etc. Mais si ce classement d'après des signes tout extérieurs peut être commode dans un répertoire, il est bien superficiel dans un essai d'histoire religieuse. Pourquoi un chapitre spécial sur l'origine des oiseaux par métamorphose (ὄρνιθογονία)? Il ne s'agit pas ici d'histoire naturelle et, en tout cas, cette série devait suivre celle des autres animaux. Il y aurait aussi bien des critiques à faire sur les « fables poétiques ». C'est grand pitié, vraiment, de tenir un pareil sujet et de le gâcher ainsi².

Les études régionales ou locales d'histoire religieuse se multiplient : les monographies de Sam Wide sur les cultes de l'Argolide septentrionale et de la Laconie, d'Immerwahr sur l'Arcadie, d'Odelberg sur Corinthe, Sicyone et Phliunte suscitent des imitateurs.

Toute recherche sérieuse sur les religions cariennes sera toujours la bienvenue ; car elle éclaircira par quelque coin une question capitale pour les temps préhistoriques, celle de la place occupée par les Cariens entre les Crétois et les Hittites. Tandis que Cox, dans son grand ouvrage sur *Zeus*, consacrait des pages intéressantes au dieu de l'atmosphère lumineuse, Panamaros (voir p. 177), et que P. FOU-CART s'occupait du dieu à la double hache et aux nombreuses mamelles, Labrandeus³, I. SCHAEFER examinait tous les cultes voués à Zeus en Carie. Ils ne manquent pas. C'était une tâche dif-

1. Charlotte Fränkel, *Satyr- und Bakchennamen auf Vasenbildern*. Halle, Niemeyer, 1912, in-8°, 112 p., avec 3 pl.

2. Gualterus Bubbe, *De metamorphosis Graecorum capita selecta (Dissert. philol. Halenses, vol. XXIV, pars 1)*. Halis Saxonum, Niemeyer, 1913, in-8°, p. 1-84.

3. Paul Foucart, *le Zeus Stratios de Labranda*, dans les *Monuments et mémoires de la fondation Piot*, t. XVIII (1910), p. 145-175, avec 10 fig. dans le texte.

ficile de rassembler tous les matériaux qui s'y rapportent. Le travail est bien fait; pourtant il eût été bon de suivre les traces du dieu carien à Rhodes, où il a donné son nom de Chrysaor à maints personnages et imprimé sa double hache sur l'argile des amphores. Dans l'ensemble, le culte du dieu à la bipenne est très répandu en Carie. Schaefer est convaincu, comme Foucart, que ce sont les Cariens qui l'ont importé en Crète; mais les découvertes de Hazzidakis dans la grotte d'Arkalokhori (voir plus haut, p. 6) ruinent une hypothèse qui était dès l'abord bien hasardeuse. On peut reprocher encore à Schaefer de n'avoir pas attaché à la Déesse Mère l'importance qu'elle méritait. La grande déesse qui accompagnait et souvent dominait le grand dieu, en Crète et dans toute l'Asie Mineure, n'était pas négligée par le peuple qui exprimait la fécondité divine par la représentation des deux sexes sur un même corps¹.

Pour étudier les mythes les plus anciens de Céos, GUNNING expose d'abord tout ce qu'on peut savoir sur l'île et ses habitants. En consultant les textes, les monuments archéologiques et les noms de lieux, il établit que la population primitive de Céos se composait de Lélèges et de Cariens, qu'elle fut remplacée quelque temps par les Crétois et que les Cariens, revenus dans l'île, en furent définitivement chassés par les Hellènes. Sur ce fond historique, les figures de la légende se profilent dans une demi-obscurité. Le fragment de Callimaque trouvé dans les *Papyrus d'Oxyrhynchos* (t. VII) ne fait même pas la pleine lumière sur la fable d'Acontios et de Kydippé. On aimerait mieux connaître le culte des Telchines et des nymphes Coryciennes. Mais l'auteur n'a pas assez de documents à sa disposition pour en dire davantage : sa réserve est toute de prudence².

Nous ne pouvons revenir sur le grand ouvrage consacré par P. FOU CART aux mystères d'Éleusis : il a été présenté aux lecteurs de la *Revue historique* par Guignebert (voir t. CXX, p. 141-148)³.

POMTOW a réuni tous les documents qui font connaître les cultes de Delphes autres que celui d'Apollon Pythien. A l'aide des textes littéraires et des inscriptions, sans se priver de publier les découvertes d'autrui, il retrouve une cinquantaine de ces cultes : douze dans l'enceinte sacrée, douze dans les chapelles du temple, quatorze dans le faubourg de Castalie, dix à l'ouest de l'enceinte et hors de la ville. Le sanctuaire de Gè dans l'enceinte et la chapelle de Thémis

1. Iohannes Schaefer, *De Iovo apud Cares culto* (Dissert. philol. Halenses, vol. XX, pars 4). Halis Saxonum, Niemeyer, 1912, in-8°, p. 345-477.

2. Ph. G. Gunning, *De Ceorum fabulis antiquissimis quaestiones selectae*. Pars prior. Dissert. inaug. Amstelodami, Müller, 1912, in-8°, 90 p.

3. Paul Foucart, *les Mystères d'Éleusis*. Paris, Picard, 1914, in-8°, 508 p.

dans le temple sont à mentionner, à cause des traditions sur les divinités qui ont précédé Apollon à Delphes. La présence de Dictynna entre Artémis et Létô peut servir de commentaire au passage de l'Hymne homérique où est chantée l'arrivée des Crétois à Pythô. L'autel de l'Hestia panhellénique, distinct de l'autel élevé dans le prytanée à l'Hestia locale, rappelle que Delphes fut « le foyer commun de la Grèce¹ ».

Maintenant que la Macédoine va s'ouvrir aux fouilles et aux recherches, il était souhaitable qu'on dressât l'inventaire de ce qu'on sait actuellement sur la religion des Macédoniens. W. BAEGE a fait ce travail sous la direction d'Otto Kern. Il constitue le dossier de chaque divinité, région par région. Il a rassemblé toutes les sources littéraires, épigraphiques et numismatiques qui lui étaient accessibles; mais, par cela même qu'il traite d'un pays vers lequel se portent les efforts de la science contemporaine, déjà ont été publiées des inscriptions et des monnaies nouvelles. Les ouvrages les plus utiles sont quelquefois les plus vite périmés. Là-dessus on ne peut donc faire aucun reproche à l'auteur. Il n'en est pas de même lorsqu'il cite tous les textes qui relatent la participation d'un Macédonien à une cérémonie religieuse dans n'importe quel temple : si Alexandre offre un sacrifice dans le temple d'Athènè à Ilion et dans celui d'Artémis à Éphèse, que tirer de là sur les cultes macédoniens? D'après les documents réunis, le culte principal des Macédoniens est, comme on devait s'y attendre, celui de Dionysos. Après vient Zeus; puis, sous l'influence d'Alexandre, Ammon; Apollon aussi a de nombreux fidèles².

Dans la monographie de J. von KERTZ sur les cultes des Étoliens et des Acarnaniens, les textes tant littéraires qu'épigraphiques sont soigneusement rassemblés et reproduits; la numismatique est fortement mise à contribution. L'ordre des matières est celui dont Sam Wide a donné le modèle : dieux et déesses, héros, mantique. Pour étudier la religion de l'Hellade occidentale dans la période primitive, l'auteur est obligé de déterminer les rapports des Étoliens avec le Péloponèse et Olympie à l'époque des migrations : les Doriens qui conquièrent l'Élide sous Oxylos venaient d'Étolie. Les Courètes tenaient une grande place en Étolie avant la période homérique. Plus tard les principales divinités étaient : Apollon à Thermos, Artémis à Calydon, Athèna à Pleuron. Il n'est pas sûr que les Éto-

1. H. Pomtow, *Die Kultstätten der « anderen Götter » von Delphi*, dans le *Philologus*, t. LXXI (1912), p. 30-100.

2. Wernerus Baega, *De Macedonum sacris* (*Dissert. philol. Halenses*, vol. XXII, pars 1). Halis Saxonum, Niemeyer, 1913, in-8°, p. 1-ix, 1-244.

liens, même à l'époque classique, aient adoré Zeus, Héra, Hermès, Héphestos, Arès. Ce furent probablement les mercenaires qui rapportèrent le culte d'Aphrodite Syrienne à Phoition et celui des dieux égyptiens à Ambracie. La persistance des cultes locaux est caractéristique : témoin Ulysse chez les Eurytanés, Oinochoos à Proschion et Carnos en Acarnanie¹.

W. QUANDT a fait un travail soigné sur l'extension du culte de Bacchos en Asie Mineure à l'époque hellénistique et romaine. Il est toujours intéressant de suivre les progrès d'une des religions qui devaient entrer en concurrence avec le christianisme naissant. Celle-ci mérite d'autant plus l'attention qu'elle entraînait la célébration de mystères et la formation de nombreuses confréries. Les textes, les inscriptions et les monnaies asiaticques la mentionnent dans trois cents villes, dont trente-deux en Lydie. Malheureusement, si l'auteur a très bien classé ses fiches par provinces et par villes, s'il a muni ses documents d'excellents indices, il n'a pas osé traiter les questions essentielles : il n'indique pas les centres de diffusion, il ne dit pas comment le dieu gréco-macédonien a pu se substituer ou se superposer à des dieux barbares, etc.².

Nous avons encore à passer en revue les travaux relatifs à l'astrologie, à la mantique et, en général, aux superstitions et aux croyances de la vie privée.

Franz CUMONT a entrepris depuis 1898 un catalogue des manuscrits d'astrologues grecs. C'est une œuvre collective, en ce sens qu'il dirige et subventionne le travail qu'il n'exécute pas lui-même. En 1910 avaient paru, en sept tomes, qui sont réellement dix avec les subdivisions, les codices des bibliothèques italiennes, autrichiennes et allemandes. Aussitôt on s'est mis à dépouiller les manuscrits de la Bibliothèque nationale pour le tome VIII. Le regretté RUELLE en a édité une partie (treize manuscrits de Ptolémée et de ses commentateurs, entre autres, Héphestion de Thèbes, avec un fragment sur les périodes éclipiques). BONDREAUX en a édité une autre (trente-cinq manuscrits, renfermant surtout des brontologes ou *tonitrualia* et des calendriers lunaires). Il venait de donner la dernière main à la quatrième partie du volume avant de tomber au bois de Mortmare³.

1. J. de Keitz, *De Ætolorum et Acarnanum sacris*. Dissert. inaug. Halis Saxonum, 1911, in-8°, 91 p.

2. W. Quandt, *De Baccho ab Alexandri ætate in Asia Minore culto* (Dissert. philol. Halenses, vol. XXI, pars 2). Halis Saxonum, Niemeyer, 1913, in-8°, p. 101-279.

3. *Catalogus codicum astrologorum græcorum*. T. VIII, pars II : *Codicum Parisinorum partem secundam* descripsit Carolus Æmilius Ruelle. Accedunt *Hermetica* edita ab Josepho Heeg. Bruxellis, Lamertin, 1911, in-8°, viii-195 p.,

Nul n'était plus compétent que CUMONT pour étudier les rapports de l'astrologie et de la religion chez les Grecs et les Romains. Sur les origines de l'astrologie, ses idées sont d'accord avec celles de Farnell sur les origines des religions helléniques (voir p. 169) : la théorie de l'influence babylonienne n'est juste qu'à condition qu'on la débarrasse de toute exagération et qu'on ne la fasse pas dégénérer. Et tout d'abord l'astronomie et l'astrologie chaldéennes ne se répandirent en Occident qu'au temps d'Alexandre le Grand, quand les philosophes mêmes, platoniciens et stoïciens, multipliaient les emprunts aux croyances et à la science étrangères. Elles donnèrent naissance à une théologie astrologique d'où sortirent un mysticisme, une morale, un rituel à tendances spéciales et surtout une eschatologie. La religion nouvelle déplaça la vie d'outre-tombe, la projetant au ciel. Ces vues naïves et une attitude fataliste à l'égard des puissances supérieures ne pouvaient déplaire ni aux diadoques ni aux empereurs romains. Ainsi se répandit du monde oriental dans le monde occidental un vague monothéisme, qui ménageait les figures du polythéisme traditionnel, qui accueillait avec faveur les conceptions populaires sur le séjour des âmes dans l'au-delà et sur la justice posthume, qui berçait les hommes par l'extase en ce monde et l'espoir de la béatitude éternelle dans l'autre¹.

Dans une étude sur la mantique grecque, HALLIDAY a surtout voulu fixer les principes et le sens caché de ses méthodes d'après ses origines les plus lointaines. Il ne s'est pas abstenu de décrire les procédés de la lécanomantie, de la clédomantie, de la cléromantie, de la dactylomantie, de la divination par les entrailles des victimes ou le vol des oiseaux. Mais il ramène toutes les superstitions de ce genre à des artifices magiques, malgré toutes les transformations subies, remontant au temps où chaque tribu demandait à son prophète ou à son sorcier de la protéger contre tous les maléfices. La divination a donc pour objet primitif de communiquer aux profanes la puissance surnaturelle du magicien. La mantique conserve ainsi dans la religion grecque une ample collection d'éléments préolympiens. Peu de nouveau, en somme².

A propos d'un objet en bronze à forme de digamma, conservé au musée archéologique de Breslau, HEINEVETTER étudie la divination

avec 2 pl. — T. VIII, pars III : *Codicum Parisinorum partem tertiam descripsit Petrus Boudreaux*, 1912, viii-222 p., avec 1 pl.

1. Franz Cumont, *Astrology and religion among the Greeks and Romans* (American lectures of the history of religions. Series of 1911-2). New-York-London, Putnam's sons, 1912, in-8°, xxvii-208 p.

2. W. R. Halliday, *Greek divination. A study in method and principles*. London, Macmillan, 1913, in-8°, xvi-309 p.

par jet d'osselets ou tirage au sort de lettres. Si l'explication qu'il donne du digamma laisse subsister des doutes, ses recherches de mantique, si approfondies qu'elles soient, restent claires et sont convaincantes. Avec cinq osselets dont les quatre faces portaient les chiffres 1, 3, 4 et 6, on obtenait, sur 56 combinaisons possibles, 24 totaux (de 5 à 30, moins 6 et 29); à chaque coup correspondait un texte en quatre vers : le premier donnait la définition du coup et le nom d'une divinité, les trois autres énonçaient l'oracle. Les lettres de l'alphabet, de A à Ω, fournissaient de même 24 réponses, dont elles indiquaient l'initiale. Cette mantique spéciale semble avoir eu un domaine assez limité, Lycie : Pamphylie, Pisidie et Phrygie méridionale¹.

Nous avons déjà parlé (voir t. CIV, p. 355; cf. plus haut, p. 178) des études de ROSCHER sur les superstitions relatives aux nombres. A trois reprises différentes, il a complété et confirmé celle qu'il avait consacrée au nombre 7 et publié sous le titre de *Hebdomadenlehre*. Il avait déclaré dans ce travail que les onze premiers chapitres du traité hippocratique « Sur les hebdomades » faisaient partie d'un ouvrage dont l'auteur était un Ionien de la période antérieure à Pythagore. Il revient sur la question et donne ses preuves. Il tire son principal argument du chapitre XI, où le monde est divisé en sept parties, comparables aux sept parties du corps humain, et a pour « diaphragme » l'Ionie. Comme cette description de la terre fait une place d'honneur à l'empire colonial de Milet, sans mentionner ni la Perse ni l'Occident hellénique, elle ne peut provenir que d'une géographie écrite par un Milésien avant les conquêtes de Cyrus et de Darius. L'examen des théories cosmologiques et médicales mène à une conclusion identique. Quant à la seconde partie du traité hippocratique, elle est de beaucoup postérieure à la première : elle provient d'un ouvrage composé par un médecin de l'école de Cnide. Ces hypothèses ont été combattues par H. Diels : pour lui, les premiers chapitres de l'écrit hippocratique sont une compilation archaïsante et quelque peu puérile, qui ne date pas d'avant 450. Mais Roscher a consolidé sa démonstration dans un article du *Memnon* et, vraiment, il emporte la conviction. Il a, d'ailleurs, facilité les recherches nouvelles en éditant le traité controversé, avec deux traductions latines du VI^e siècle et la traduction allemande d'une version arabe².

1. Franz Heinevetter, *Würfel- und Buchstabenorakel in Griechenland und Kleinasien*, Festgruss des archæol. Seminars zum 100 jähr. Jubiläum der Universität Breslau, Breslau, Kœbner, 1912, in-8°, vi-58 p.

2. W. H. Roscher, *Ueber Alter, Ursprung und Bedeutung der hippokrati-*

études sur les nombres, il faut mentionner le mémoire de Franz Boll sur les âges de la vie. Boll obtient des résultats analogues à ceux obtenus par Roscher, mais par une méthode différente. Pour rechercher toutes les superstitions relatives à un nombre, il applique ce nombre à toutes les applications aux idées les plus diverses, il regarde les applications, une seule, et montre comment elle s'est modifiée successivement. Les nombres successifs et toujours croissants. La vie humaine est divisée d'abord en deux périodes, puis en trois, quatre, cinq, six et surtout sept périodes. Les sept âges d'homme sont devenus une locution proverbiale. Boll est donc fondé à compléter son travail par un appendice sur les « Hebdomades » qui ont soulevé la controverse entre Roscher et Diels. Il est naturellement porté par ses observations sur le nombre progressif des âges à partager l'opinion de Diels et à ramener le traité à la date la moins reculée¹.

Carlo PASCAL a examiné les croyances à la vie d'outre-tombe dans les œuvres littéraires de la Grèce. On trouvera le compte-rendu de son ouvrage au t. CXIII, p. 117².

En collectionnant les « macarismes » antiques, c'est-à-dire les formules où les gens du peuple et les poètes exprimaient à propos des événements quotidiens leur conception du bonheur suprême, G. LEJEUNE-DIRICHLET arrive à composer une sorte de traité vulgaire « De finibus honorum ». C'est l'idéal de la morale patenne qui, en dehors de toute théorie préconçue, nous apparaît ainsi³.

Die siebenjährige Schrift von der Siebenzahl. Ein Beitrag zur Geschichte der ältesten griechischen Philosophie und Prosa-literatur (*Abhandlungen der kgl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, philol.-histor. Klasse, Bd. XXVIII, 5. Abhandl.). Leipzig, Teubner, 1911, in-4°, 154 p. — *Die neuentdeckte Schrift eines altmilesischen Naturphilosophen und ihre Beurteilung durch H. Diels in der Deutsche Literaturzeitung*, 1911, n. 3. Extrait du *Memnon*, t. V, 3/4. Berlin-Stuttgart-Leipzig, Kohlhammer, 1912, in-4°, vi-46 p., avec 1 pl. — *Die hippokratische Schrift von der Siebenzahl in ihrer vierfachen Überlieferung zum erstenmal hrsg. und erläutert von W. H. Roscher (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, VI. Bd., 3/4. Heft). Paderborn, Schöningh, 1913, in-8°, xii-175 p.

1. Franz Boll, *Die Lebensalter. Ein Beitrag zur antiken Ethologie und zur Geschichte der Zahlen*, mit einem Anhang über die Schrift von der Siebenzahl. Leipzig, Teubner, 1913, in-8°, 58 p., avec 2 pl.

2. Carlo Pascal, *le Credenze d'oltretombe nelle opere letterarie dell' antichità classica*. Catane, Battiato, 1912, 2 vol. in-12, xii-262 et 262 p.

3. Gust. Lejeune-Dirichlet, *De veterum macarismis (Religionsgeschichtliche Versuche...*, XIV. Bd., 4. Heft). Giessen, Töpelmann, 1914, in-8°, 70 p.

INDEX DES NOMS D'AUTEUR

- Antóniadis, 12.
 Arvanitopoulos, 5, 18, 40.
 Avezou, 22, 43, 87.
- Babelon, 86.
 Bæge, 187.
 Bauer, 76.
 Baumgarten, 85.
 Beauchet, 86.
 Bellot, 4.
 Beloch, 81, 84.
 Belzner, 94.
 Benoit, 87, 155.
 Berlot, 3.
 Berthold, 183.
 Besnier, 2, 87.
 Bethe, 67, 84, 88.
 Beudel, 147.
 Biedermann, 128.
 Bijvanck, 97.
 Blanck, 107.
 Bleckmann, 54.
 Blinkenberg, 44, 68, 173.
 Blümner, 87, 138.
 Bobrinskoy, 31.
 Bolkestein, 121.
 Boll, 191.
 Bouché-Leclercq, 114.
 Boucher, 108.
 Boudreaux, 188.
 Boulanger, 28, 87.
 Bourgeois, 110.
 Bourguet, 15, 16, 39, 78.
 Bousset, 88.
 Breccia, 50, 166.
 Bremer, 87.
 Brillant, 86, 124.
 Brueckner, 13, 36.
 Bubbe, 185.
 Buckler, 50.
 Bulanda, 126.
 Bury, 82.
 Butler, 29, 49.
- Cahen, 87.
 Calloun, 106.
 Casson, 4.
 Castriôtis, 11, 12.
 Cavaignac, 78, 82.
 Cavvadias, 19.
 Cayeux, 4.
 Chadwick, 93.
 Chapot, 85, 86, 87.
 Christ (von), 67.
 Clerc, 86.
 Cohen, 97.
 Colin, 39, 86.
 Collignon, 156, 157, 158.
 Comparetti, 61.
 Conze, 3, 26.
 Cook, 176.
 Costanzi, 115.
 Courby, 16, 23.
 Courouniôtis, 11, 12, 15, 41.
 Croiset (Alfred), 85.
 Cumont, 50, 51, 180, 188, 189.
 Cuq, 42.
- Darier, 27, 87.
 David (Emmanuel), 46.
 David (Maxime), 80.
 Dawkins, 6, 8.
 Defourny, 73.
 Deonna, 153.
 De Ridder, 164.
 Dickins, 163.
 Diest (von), 26.
 Dieterich, 172.
 Dieulafoy, 110.
 Dinsmoor, 105.
 Doerpfeld, 21.
 Dragendorff, 10.
 Droop, 5, 8.
 Dürrbach, 42, 79.
 Dugas, 11, 87.
 Dussaud, 88, 90.
- Eitrem, 88.
 Elter, 36.
- Cagnat, 53.